

III. Le Cantique des Cantiques

Comme guide de l'ascension dans l'amour unitif.

A- S. Bernard

B- Guillaume de S. Thierry

C- Gilbert de Hoyland

D- Jean de Ford

A- S. Bernard: Sermons sur le Cantique des Cantiques (*Sermones super Cantica Canticorum*).

Introduction

Le titre (*Sermones super Cantica canticorum*) est celui retenu par Bernard lui-même et par Geoffroy d'Auxerre en *Vita Prima* III, 8, 29.

L'ouvrage de S. Bernard sur le Cantique des Cantiques est constitué par un ensemble de 86 Sermons qui ont pour thème le texte du Cantique, du début jusqu'au ch. 3, 1 (*Osculetur me osculo oris sui... in lectulo meo, per noctes quaesiui quem diligit anima mea; quaesiui illum et non inueni*).

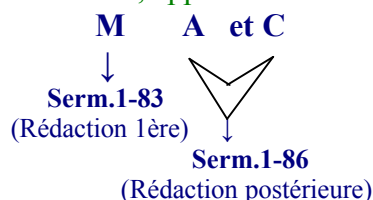
Chronologie:

Ces Sermons furent écrits entre 1135 et 1153. Le commencement s'opéra durant l'Avent 1135; cf. *Epist. 153*, à Bernard, chartreux de "Portes", qui est une sorte de préface aux Sermons/Ct; voir aussi *Epist. 154*. Nous savons d'autre part qu'avant 1136, date du 3ème voyage en Italie, S. Bernard avait composé 24 Sermons. A son retour de Rome, en été 1138, il se remit à l'ouvrage.

Autres jalons chronologiques: les Sermons 65-66 suivent le "procès des hérétiques de Cologne" de 1143, et précèdent le voyage de Bernard dans le Languedoc, en 1145. Enfin, à la mort de Bernard, le 20 août 1153, le 86ème Sermon restait inachevé: il lui manque une conclusion et une doxologie.

Le texte:

Il a évolué, passant entre les mains de copistes et de correcteurs. Quatre groupes de manuscrits nous sont accessibles, appartenant à **trois recensions principales**:



La révision du texte a porté sur l'ensemble des Sermons (voir Introd. SBO, T.I, p. XVII). Les **trois recensions**, ci-dessus mentionnées, reflètent deux types de manuscrits qui sont le reflet de deux étapes différentes dans l'élaboration du texte par l'auteur. **Le texte primitif se trouve en Bavière, en Autriche, dans les monastères de la lignée de Morimond. Il ne se trouve que là, et il est le seul qu'on y trouve (recension M).**

La recension postérieure n'est conservée, avec toutes ses caractéristiques, que dans les monastères d'Angleterre: on la nomme, "texte anglais" (recension A).

Un groupe de manuscrits venant de Clairvaux, conservés à Troyes, possède des éléments communs avec M et avec A, mais se sépare d'eux dans des variantes mineures. C'est la

troisième recension (recension C).

La rédaction des Sermons *Super Cantica* s'est déroulée sur 18 années (1135-1153). Il y eut des corrections faites sur **A** et sur **M**, indépendantes (par ex., le Charleville 197, venant de Signy, où le Sermon 66 a été gratté et récrit: le texte après correction est **A**; le texte antérieur était **C...**).

A la génération suivante, après 1153, les corrections (non mentionnées dans les marges) donnent un texte composite qui ne témoigne, de façon sûre, d'aucune recension.

Il existe aussi un texte en voie de transformation appelé "texte moyen" (**T**) qui offre la plupart des éléments communs à **A** et à **C**, mais non tous les éléments distinctifs de l'un et de l'autre. Il se présente comme un intermédiaire entre **M** d'une part, **A** et **C** d'autre part; d'où son appellation de "texte moyen".

Normes adoptées dans l'édition SBO

C est l'oeuvre de réviseurs, infidèles à **S. Bernard** et travaillant sur deux mauvaises copies (voir Introd. p. LXI).

L'édition des SBO donne un texte aussi proche que possible de l'archétype des recensions **M** et **A** : "**elle doit respecter l'oeuvre de S. Bernard dans sa teneur essentielle** . Cette édition a été réalisée à la demande du Saint Ordre de Cîteaux, en 1957; il a fallu vingt ans pour la mener à bien. L'impression fut assurée par les moines cisterciens de l'Abbaye Sainte-Marie de Poblet, en Espagne.

*

Conclusion

S. Bernard fait explicitement référence à 31 versets du Cantique des Cantiques, du verset 2 au verset 1 du ch. 3: cet ensemble contient en fait 34 versets, dans le texte biblique. Donc, **Bernard** a tenu compte de l'essentiel, tout en n'ayant pas pour dessein de réaliser un "Commentaire systématique", verset par verset. Il s'agit donc moins d'un "Commentaire exégétique", mais, comme le titre de l'oeuvre l'indique, de "Sermons sur le Cantique", visant à donner un enseignement spirituel à ses moines, enseignement centré sur le thème de la recherche du Bien-aimé, par l'âme épouse-du-Christ, à partir de l'expression littéraire du Ct des Cts. Comme le disait déjà **E. Vacandard** au T. II de la "Vie de **S. Bernard**", ch. XVII: "En 86 Sermons, tirés des seuls deux premiers chapitres du Ct des Cts, **Bernard** a pu parcourir le cercle des enseignements qui convenaient au cloître". Et au volume 2 de l'Édition des SC, n° 431, **Paul Verdeyen** est tout à fait clair à ce sujet: "Les Sermons sur le Cantique ne pratiquent pas l'exégèse scientifique contemporaine. **Bernard** entend bien se conformer aux règles de l'exégèse médiévale" (SC 431, Introd. p. 30) ...'Disons donc que **le jardin** exprime l'histoire pure et simple; **le cellier** exprime le sens moral et **la chambre** le mystère de la vision contemplative' (Serm./Ct 23, 4). Il reprend la théorie médiévale des 4 sens de l'Écriture: sens littéral ou historique, le sens moral (rapport entre l'âme et le Verbe qui transforme la vie), le sens allégorique et le sens anagogique ou mystique (ces deux derniers sens correspondant à la vision contemplative). Mais, comme le faisait déjà **Origène** auquel **Bernard** emprunte, l'abbé de Clairvaux prend beaucoup de liberté par rapport à la théorie: les trois temps du salut (création, réconciliation, transformation) appartiennent plus au sens allégorique qu'au sens littéral du 'jardin' (cf. Serm./Ct 5, 1). **Bernard** s'intéresse donc surtout au sens moral et spirituel du Cantique parce qu'il importe à la nourriture et au progrès spirituel de son auditoire monastique. "**Bernard** écrit des traités de la vie morale et spirituelle en partant du texte biblique et de beaucoup de symboles propres au Cantique" (**P. Verdeyen**, *ibidem*). La méthode bernardine n'a donc pas à être incriminée parce qu'elle ne correspondrait pas aux critères de l'exégèse moderne qui se voudrait 'scientifique'. C'est autre chose; et le sens moral ouvre directement sur son accomplissement donné par le sens anagogique et mystique. C'est donc d' une expérience de Dieu,

que Bernard témoigne ; il désire y conduire qui l'écouterà ou le lira.

Méthode d'approche retenue

Il y a plusieurs manières d'aborder la lecture et l'analyse de cette oeuvre mystique monumentale. Citons-en quelques unes:

- E. Vacandard, ne fait que survoler l'ensemble en donnant quelques aperçus de la diversité du texte et de sa richesse, tout en gardant le souci de l'historien qui tente de replacer les ensembles en leur temps (Serm. 1 à 23; 24 après le 3ème voyage en Italie - été 1138...). Il relève quelques thèmes majeurs: la demande de l'épouse du baiser sur la bouche (v. 2); le Nom, comparable à une huile parfumée; les "mamelles plus délicieuses que le vin"; les anges et leur rôle dans l'histoire du salut (Serm. 7); l'amour charnel et spirituel (Serm. 20); la Passion de Jésus (Serm. 43 et 61); Jésus Enfant (Serm. 48); l'essence nuptiale de l'Amour (Serm. 83); image et ressemblance (Serm. 80-85)...
- Luc Brésard s'attache à relever la source origénienne dans sa relecture d'ensemble (cf. Collect. Cisterc. 1982, "Bernard et Origène", 3 articles à la suite). Il dégage aussi la prégnance du thème nuptial (cf. "Cîteaux", T. XXXVI, 1985, pp. 129-151).
- Charles Dumont a rédigé, de 1991 à 1993, 25 *lectiones*, ou "leçons" qui sont un plan de travail pour moines et moniales désireux d'entrer dans l'intelligence des Sermons sur le Ct. Mais, jugeant que Bernard a concentré sa doctrine spirituelle dans les derniers Sermons, P. Charles partira des Sermons 75 à 79, puis passera aux Sermons 80-85. L'approche est donc avant tout spirituelle, au détriment peut-être d'une vue d'ensemble qui exige un parcours progressif ordonné du début à la fin.
- Il est possible aussi de suivre le Cantique, verset par verset, et de relever toute la symphonie de sens à laquelle chacun de ces versets renvoie, en référence à de multiples citations de l'Écriture puisées dans l'A. et le N.T. illustrant divers thèmes qui mettent en évidence les harmoniques de l'amour, et la quête incessante de la bien-aimée toute tendue vers le Bien-aimé.
- Nous choisirons de suivre la fragmentation cursive imposée par l'Édition récente des SC, qui, au fil des 5 volumes publiés, regroupe en des ensembles bien structurés les 86 Sermons: (1) Serm. 1 ou Prologue et Serm. 2-15; (2) Serm. 16-32; (3) Serm. 33-50; (4) Serm. 51-68; (5) Serm. 69-86.

Les Sources majeures

Elles sont essentiellement de deux types:

1. **L'Écriture Sainte** que Bernard parcourt en tout sens, à travers l'A. et le N.T. Il donne dans cette familiarité avec l'Écriture le témoignage que la Bible toute entière est un "Epithalame", selon le mot d'Origène, qui culmine dans ce "superlatif de l'Alliance" qu'est le Cantique des Cantiques.
2. **Origène**, rencontré dans les deux Homélies traduites avec enthousiasme par Jérôme, et méditées par Bernard et Guillaume, lorsque "les deux Abbés, malades", se retrouvèrent à Clairvaux en 1124/1125. Mais aussi à travers le grand "Commentaire" de l'Alexandrin qui s'achèvera au ch. 2, 15: "Attrapez-nous les renards, les petits renards ravageurs des vignes, car notre vigne est en fleur". Bernard ira jusqu'en 3, 1: "Sur ma couche la nuit, j'ai cherché Celui que mon coeur aime. Je l'ai cherché mais ne l'ai pas trouvé"...

Le troisième article de Luc Brésard (cf. Collect. Cisterc. 1982, p. 306) propose un tableau des "incidences d'Origène sur Bernard", très significatif de la dépendance originale et féconde de l'un sur l'autre; sont mentionnées, ce qui relève de l'inspiration, du simple

souvenir ou même de l'attaque.

Prologue (Sermon 1)

Dans son "Commentaire", Origène présentait en I, 8 (SC 375, p. 87) le plan de son Prologue:

"Il me paraît ... nécessaire, avant qu'on en vienne au contenu de ce petit livre, de faire un bref exposé d'abord sur l'amour lui-même, thème principal de cet écrit, et ensuite, sur l'ordre des livres de Salomon, parmi lesquels ce livre semble placé au troisième rang; et puis, sur le titre du petit livre même, pourquoi est-il intitulé "Cantique des cantiques"; enfin, de quelle manière il semble composé à la manière d'un drame, et comme une pièce de théâtre habilement jouée sur une scène avec changement de personnages".

Bernard en reprendra plusieurs éléments:

- L'explication du titre: "Cantique des cantiques"(Serm./Ct 1, 1)
- L'attribution à Salomon le Pacifique (*ibid.* §6), liée au fait que "seules les âmes pacifiques sont invitées à comprendre ce livre".
- Le troisième rang de ce livre, précédé du "Livre des Proverbes"(qui vise à la purification des mœurs), et du "Livre de l'Ecclésiaste" (qui traite de la fragilité du corporel périssable et permet, par la raison, d'opérer le discernement entre le corruptible et l'incorruptible).
- Le thème principal de cet écrit étant l'amour, Origène s'étendra, un chapitre entier, sur la distinction entre "amour" et "charité", ce que Bernard ne reprendra pas, tout en signalant que ce Cantique est "un chant nuptial", "l'expression des désirs d'une âme pieuse", un "chant de louanges du Christ et de l'Eglise" célébrant "les douceurs de leur saint amour et le sacrement de leur mariage éternel".
- La mention des autres cantiques (Débora, Judith, Anne la mère de Samuel) est une reprise origénienne, mais tirée de l'Homélie I, 1.

Les Sermons 2 à 8 : l'ordonnancement de leur contenu.

Sermon 2

I. L'attente du baiser ("Qu'Il me baise d'un baiser de Sa Bouche")

A. L'attente des Anciens.

B. Description du Baiser attendu (**Avec Lui, ne faire qu'un seul esprit** - 1 Co 6, 17).

C. Distinction du baiser des lèvres et du baiser "de Sa Bouche": "la bouche qui donne le baiser, c'est le Verbe assumant notre chair" (Serm./Ct 2, 3). Introduction du thème de "la paix".

II. "Le baiser, c'est la paix"

A. Avant le Christ, la paix était cachée.

B. Le baiser est le signe de la paix.

C. La paix suppose la descente de Dieu (thème de la "kénose" du Verbe).

D. Traces scripturaires de ce désir.

E. La paix apparaît.

Sermon 3

Le baiser spirituel reçu doit être précédé de trois autres baisers donnés:

- Baiser des pieds = pénitence/purification
- Baiser des mains = persévérance dans la crainte d'amour
- Baiser des lèvres = contemplation et union ("**Avec Lui, un seul esprit**").

Sermons 4

A ces trois baisers correspondent trois faveurs:

Le pardon, la grâce, la présence qui se fait percevoir sensiblement ("expérience" de Dieu).

Sermon 5

Digression sur les genres d'esprit: de Dieu, de l'ange, de l'homme et de la bête; nécessité des corps, sauf pour "l'esprit que confesse toute créature".

Sermon 6

Ce que sont les "pieds" de Dieu: sa Miséricorde et sa Justice.

Sermon 7

A. Ce que sont les Mains de Dieu: sa Largesse et sa Force.

B. "Qu'Il me baise du Baiser de Sa Bouche!" : expression du désir de l'Épouse qui lui est propre.

Sermon 8

1. Le baiser de la bouche, c'est le Baiser du Père et du Fils,
2. C'est l'Esprit-Saint.
3. L'Épouse désire ce baiser: pour connaître le Père et le Fils,
4. et pour connaître l'Esprit-Saint, c'est à dire la Bonté.
5. L'Épouse adresse sa prière au Fils qui donne l'Esprit-Saint et fait accéder à la 'science' et à l'amour.
6. L'Épouse invoque l'Esprit:
 - saveur de la science: lumière -- cire – **vérité** ;
 - assaisonnement de la grâce: ferveur -- miel -- **amour**,
 et tend ses deux lèvres, à savoir sa **raison** ----> ou son **intelligence**,
 sa **volonté**----> ou sa **sagesse**.
7. Reprise du thème du Sermon 2 (cf. I, C): distinction des deux baisers, baiser des lèvres et baiser de la bouche.
8. Différence de ces deux baisers: participation, ici-bas et pour nous; plénitude, pour le Fils.
9. Heureux baiser qui fait de nous les fils du Père,
 les épouses et soeurs du Fils!
 "Avec Lui, en un seul esprit"

Extraits du Sermon 8

(Ct 1, 2: "Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche")

1- Le Baiser du Père et du Fils:

"J'ai à vous parler aujourd'hui, selon la promesse que je vous ai faite hier, du baiser de la bouche, qui est de tous le plus élevé. Accordez-moi d'autant plus d'attention que la saveur de cette doctrine est plus exquise et qu'on y goûte plus rarement, parce qu'elle est difficile à bien entendre. Pour reprendre notre sujet d'un peu plus haut, je crois que c'est d'un baiser ineffable, inconnu à toute créature, qu'il est question. Il est écrit, en effet: *Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils ou celui à qui le Fils l'aura révélé* (Mt 11, 27). Car le Père chérit son Fils d'un amour tout particulier: souverain, il aime son égal; éternel, son coéternel; unique, son Fils Unique. Mais il est aimé par son Fils d'un amour qui n'est pas moindre, puisque le Fils meurt par amour du Père, ainsi qu'il l'atteste lui-même: *Afin que tout le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, allons-nous en d'ici* (Jn 14, 31). Sans doute, il veut dire: partons pour subir la Passion. **Cette connaissance mutuelle du Père et du Fils, cet amour réciproque, n'est pas autre chose que le baiser le plus doux, mais aussi le plus secret.**

2- C'est l'Esprit-Saint:

Je tiens pour assuré que nulle créature, même angélique, n'a jamais eu accès au mystère si profond et si sacré de cet amour divin. Saint Paul, qui savait bien ces choses-là, dit que *cette paix surpasse toute intelligence*, même celle des anges (Ph 4, 7). Aussi l'Épouse du Cantique, si hardie soit-elle, n'ose pas dire: '*Qu'Il me baise de sa bouche* ', car elle sait que ce privilège est réservé au Père. Elle demande un peu moins: *Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche*. Vous le voyez, la nouvelle Épouse reçoit un nouveau baiser; elle ne demande pas à être embrassée de la bouche, mais du baiser de la bouche. On lit dans S. Jean: *Il souffla sur eux et leur dit: Recevez l'Esprit-Saint* (Jn 20, 22), et il s'agit évidemment de Jésus soufflant sur les Apôtres, c'est à dire sur l'Église primitive. Ce fut un baiser, certes; pourtant s'agit-il d'un souffle corporel? Non pas, mais de l'Esprit invisible, communiqué dans ce souffle du Seigneur afin que nous comprenions qu'il procède de lui comme du Père, de même que le baiser est commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. Il suffit donc à l'Épouse d'être baisée d'un baiser de l'Époux, même si ce n'est pas de sa bouche. Car à ses yeux ce n'est pas chose médiocre ou inférieure que de recevoir ce baiser, puisque ce n'est rien d'autre que de recevoir l'infusion de l'Esprit (*non est aliud nisi infundi Spiritu Sancto*). Si nous avons raison de penser que le Père donne et que le Fils reçoit le baiser, nous ne nous tromperons pas en disant que **le baiser lui-même est l'Esprit-Saint**, c'est à dire celui qui est entre le Père et le Fils la paix inaltérable, le ciment solide, l'amour indivis, l'indivisible unité (*imperturbabilis pax, gluten firmum, indiuiduus amor, indiuisibilis unitas*).

3- Désir de l'Épouse de recevoir ce baiser pour connaître le Père et le Fils:

C'est donc à lui (l'Esprit) qu'ose aspirer l'Épouse, et c'est son infusion qu'elle demande avec confiance sous le nom de baiser. Elle a d'ailleurs une raison de s'enhardir: lorsque le Fils dit: *Nul ne connaît le Fils sinon le Père, et nul ne connaît le Père sinon le Fils*, il a ajouté: *ou celui à qui le Fils l'aura révélé* (Mt 11, 27). L'Épouse ne doute pas que, s'il a voulu le révéler à quelqu'un, c'est bien à elle. Elle sollicite donc hardiment ce baiser, c'est à dire cet Esprit par lequel le Fils et le Père lui seront révélés. Car on ne connaît pas l'un sans connaître aussi l'autre. D'où cette parole: *Qui me voit, voit aussi mon Père* (Jn 14, 9); et cette autre de Jean: *Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; mais qui confesse le Fils a aussi le Père* (1 Jn 2, 23)... C'est donc à juste titre que la béatitude suprême est définie par la connaissance non pas de l'un des deux, mais de tous deux ensemble, selon ce passage: *La vie éternelle, c'est de te connaître, toi qui es le vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que tu as envoyé* (Jn 17, 3). Enfin, il est dit que ceux qui suivent l'Agneau *portent gravé sur leurs fronts son nom et le nom de son Père* (Ap 14, 1), c'est à dire qu'ils se font gloire de les connaître l'un et l'autre".

4- ...et pour connaître l'Esprit-Saint, la Bonté:

"Mais on pourrait se demander s'il n'est pas nécessaire de connaître aussi le Saint-Esprit, puisque Jésus-Christ n'en parle pas lorsqu'il dit que la connaissance du Père et du Fils fait la vie éternelle. La connaissance du Saint-Esprit est évidemment nécessaire; quand on connaît parfaitement le Père et le Fils, comment ignorerait-on la Bonté de l'un et de l'autre, cette Bonté qui est justement le Saint-Esprit? L'homme ne connaît pas intégralement un autre homme à moins que ne lui soit plus caché si cet homme est de bon ou de mauvais vouloir (*uoluntas = amor*). De même, il est écrit: *La vie éternelle, c'est de te connaître toi qui es le vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que tu as envoyé* (Jn 17, 3). Or si cette mission nous révèle à la fois la bonne volonté du Père envoyant son Fils, et la bonne volonté du Fils qui lui obéit volontiers, on ne saurait soutenir que le Saint-Esprit soit ici passé sous silence puisque là où il est fait mention de la grâce d'amour de l'un et de l'autre, cet amour réciproque, **la Bonté de l'un envers l'autre, c'est le Saint-Esprit lui-même**".

5- Prière que l'Épouse adresse au Fils pour recevoir l'Esprit (connaissance et amour):

"C'est donc la grâce de cette triple connaissance qu'en demandant un baiser sollicite l'Épouse, dans la mesure où cette grâce peut être accordée à une créature mortelle. Elle adresse sa prière au Fils, parce qu'il appartient au Fils de le révéler à qui il veut (*uoluerit reuelare*). Le Fils se révèle donc à qui il veut, et il révèle aussi le Père. Mais il le fait par un baiser, c'est à dire par le Saint-Esprit, au témoignage de l'Apôtre: *(ce que Dieu a préparé pour ceux qu'Il aime), Il nous l'a révélé par son Esprit* (1 Co 2, 10). Mais en donnant l'Esprit par lequel il révèle, il se révèle lui-même. Et cette révélation qui se fait par le Saint-Esprit ne nous donne pas seulement accès à la lumière de la

connaissance (*non solum illustrat ad agnitionem*), elle nous embrase aussi du feu de l'amour (*sed etiam accendit ad amorem*) comme le dit l'Apôtre (Paul): *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'E.S. qui nous a été donné* (Rm 5, 5).

...9- Heureux baiser qui fait de nous des fils du Père, des épouses-soeurs du Christ:

"Heureux baiser, certes, puisqu'il confère (à Paul) non seulement la connaissance de Dieu, mais que le Père soit aimé, lui qui ne peut être pleinement connu que s'il est parfaitement aimé. Quelle âme, parmi vous, n'a pas entendu parfois, dans le secret de sa conscience, l'Esprit du Fils s'exclamant: *Abba, Père?* (Ga 4, 6). Oui, que cette âme-là ose se dire aimée de l'amour paternel (de Dieu) puisqu'elle est délicatement touchée (*affectam*) du même Esprit dont le Fils est touché. Quelle que tu sois, ô âme, ais confiance, n'hésite en rien! Dans l'esprit du Fils, reconnais-toi fille du Père, épouse du Fils et sa soeur. Par l'un et l'autre terme, il te convient d'être appelée; je le prouverai sans grande peine; la voix de l'Époux s'adresse à elle ainsi: *Je suis venu dans mon jardin, ma soeur, mon épouse* (Ct 5, 1). Elle est sa soeur, puisqu'ils ont le même Père; son épouse, puisqu'ils sont unis dans le même Esprit. Si le mariage charnel unit deux êtres en une seule chair, à plus forte raison l'union spirituelle les réunit en un seul esprit: *celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit* (1 Co 6, 17). Mais remarquez avec quel amour le Père Lui-même appelle cette âme sa fille, et cependant l'invite comme sa bru, aux doux épanchements du Fils: *Ecoute, ma fille, dit-il, et vois; tends l'oreille; oublie ta nation et la maison de ton père; et le Roi désireras ta beauté* (Ps 44, 11-12). C'est de Lui qu'elle réclame un baiser. Ô âme sainte, qu'un respect révérentiel t'habite, puisque (ce Roi) c'est le Seigneur ton Dieu, et tu dois sinon le baiser du moins l'adorer avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen!"

Vue d'ensemble des Sermons 9 à 32

Les Sermons 9 à 15 constituent déjà à eux seuls un petit Traité de l'Amour de Dieu, mais il faut aller jusqu'au Sermon 24 pour que soient épuisées, dans le Commentaire, les références explicites au Prologue/Introduction du Cantique (Ct 1, 1-3). Nous distinguerons, après le Sermon 15, un autre groupement: les Sermons 16 à 19 centrés sur Ct 1, 2 (thèmes des parfums et du Nom "comme un parfum répandu"), puis le groupe des Sermons 20-24 avec la finale sur le constat de Ct 1, 3: "les justes (ou les âmes droites, ou les jeunes filles) t'aiment" (*Recti diligunt te*). Ce Sermon 24 est un repère chronologique important, puisque sous la forme *Hoc demum tertio, fratres, reditum ab Urbe* ("Enfin, Frères, pour la troisième fois me voici de retour de la Ville"), Bernard signifie qu'en juin 1138, il est de retour de Rome à Clairvaux, et qu'il reprend son enseignement spirituel à sa communauté en commentant le Cantique.

Les Sermons 25 à 28 débattent de la cause de la "noirceur" de l'Épouse qui, devant les Filles de Jérusalem, défend néanmoins sa "beauté" (Ct 1, 4), le Sermon 26 étant presque entièrement consacré à l'éloge funèbre de Gérard, cellérier de Clairvaux et frère de Bernard. Ces Sermons poursuivent le commentaire en s'appuyant sur Ct 1, 5-6: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi", se plaint l'Épouse; "Ils m'ont mise à garder les vignes"; Bernard précisera de quelles vignes il s'agit: la vigne de l'Épouse, c'est l'Église, qu'elle n'a pu garder intacte à cause des persécutions, mais qui, de ce fait, a pu se transplanter ailleurs (Sermon 30). Le Sermon 31 enchaîne par le questionnement de l'Épouse à l'Époux: "Montre-moi, toi le Bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu reposes à midi?" Tout le Sermon tourne autour de la question de la manière de voir Dieu ici-bas; il traite de l'ombre de la foi et de la vérité de la vision. Les différentes manifestations de l'Époux comme médecin, comme compagnon de route, comme roi, comme père de famille, et enfin comme berger, font l'objet du Sermon 32, achevant ainsi ce cycle de prédications et d'enseignements spirituels que Bernard dispensa aux moines de Clairvaux entre 1135 et 1140.

Quelques notations à propos des Sermons 9 à 15

A- Sermon 9: Bernard cherche, dit-il, à reconnaître l'enseignement logique de l'Epoux

1. Dialogue des Compagnons de l'Epoux avec l'Epouse (L'Epouse est à entendre ici de chaque moine de Clairvaux, Bernard se situant comme un Compagnon de l'Epoux).
2. Réponse de l'Epouse au sujet de l'expression de ses désirs amoureux: "Qu'il me baise des baisers de sa bouche!"
3. Justification discrète de la présence de l'Epoux et de l'Epouse.
4. Des deux seins ou mamelles de l'Epoux (*sic*): cf. Ct 1, 2-3.
5. Comment ces deux termes de mamelles ou seins de l'Epoux, conviennent à l'Epouse et à ceux qui s'adonnent à une prière fréquente (les moines); ils sont le symbole de la patience et de la clémence.
6. Comment cela concerne aussi les amis de l'Epoux et les Jeunes Filles qu'enseigne l'Epouse pour les former à la vie spirituelle.

B- Sermon 10 : "**Tes mamelles sont meilleures que le vin; ton arôme surpasse les parfums de grand prix**" (Ct 1, 2).

C'est ici la suite de la réflexion de Bernard sur le sens à donner aux deux mamelles de l'Epouse, et des deux sortes de lait: celui de l'exhortation et celui de la consolation. Dès que la "Mère spirituelle" (Abbé ou Abbessse) reçoit le baiser de l'Epoux, elle sent venir du ciel en son sein ces deux espèces de lait pour exhorter et consoler. L'âme, qui est une mère, a des mamelles qui ne sont pas vides. Elle sait se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent. Elle ne cesse de faire couler de l'un et de l'autre sein exhortation et consolation (§§ 1-3).

Trois parfums spirituels s'exhalent de ces mamelles. Mais les parfums de l'Epoux et de l'Epouse sont différents. Les parfums de l'Epoux seront traités plus tard. Ceux de l'Epouse, ce sont la contrition, la piété et la compassion (§ 4).

"Réjouissez-vous, âmes pénitentes; âmes reconfortées, reprenez courage!" (§ 6).

C- Sermon 11: Une exhortation à l'action de grâce pour le fruit et le mode de la Rédemption. Le **mode**, c'est l'anéantissement de Dieu; le **fruit**, c'est notre âme remplie de Dieu, germe d'espérance. La méditation du mode choisi par Dieu (son anéantissement), est le foyer où s'allume l'incendie du plus grand amour. "Tous deux (le mode et le fruit) sont nécessaires à nos progrès; car si l'amour ne l'accompagne, l'espérance est mercenaire; et l'amour reste tiède si l'on en espère aucun fruit" (§ 3):

"Or, de notre amour nous attendons ce fruit que nous a promis Celui que nous aimons: *On versera dans votre sein une mesure pleine, pressée, tassée, débordante* (Lc 6, 38). Cette mesure, dit le texte, sera sans mesure. Mais je voudrais savoir quelle est la chose dont nous posséderons une telle mesure, ou plutôt une telle immensité. *Aucun oeil, Seigneur, sinon le tien, n'a vu ce que tu prépares à ceux qui t'aiment* (Is 64, 4). Dis-nous donc ce que tu prépares. Nous croyons, nous avons confiance en tes promesses: *Nous sommes rassasiés des biens de ta maison* (Ps 64, 5); mais quels sont ces biens? Serait-ce le blé, le vin, l'huile, l'or, l'argent, les pierres précieuses? Non, puisque ces choses-là, nous les voyons. Nous les voyons et nous en sommes las. Nous cherchons ce que l'oeil ne voit pas, ce que l'oreille n'entend pas, ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme (Is 64, 3; 1 Co 2, 9). C'est cette chose-là, quelle qu'elle soit, qui nous plaît, nous attire, que nous désirons atteindre. *Ils seront enseignés par Dieu* (Jn 6, 45), dit l'Evangile, *et Lui-même sera tout en tous* (1 Co 15, 28). Si je comprends bien, cette plénitude que nous attendons de Dieu ne sera autre chose que la plénitude de Dieu Lui-même" (§ 4).

"Mais qui pourrait comprendre l'infinie douceur que renferment ces quelques mots: *Dieu sera tout en tous*? Sans parler du corps, je distingue trois facultés qui sont à elles trois l'âme elle-même: la raison, la volonté, la mémoire. Quiconque progresse sur le chemin de l'esprit sait bien tout ce qui manque ici-bas à chacune de ces facultés pour être entière et parfaite. Pourquoi cette imperfection, sinon parce que Dieu n'est pas encore tout en tous? "... (§ 5).

Il est vrai, la raison est fautive en ses jugements, la volonté est sans cesse troublée, et la mémoire est obscurcie par de fréquents oublis...

"Cependant, la noble créature humaine, soumise à cette triple débilité, est dans l'espérance, car un jour, Celui qui comble l'âme des biens qu'elle désire, sera pour la raison la plénitude de la lumière, pour notre volonté l'abondance de la paix, et pour notre mémoire la parfaite continuité de la vie éternelle.

Ô vérité, ô charité, ô éternité (cf. S. Augustin, *Conf.* VII, 10, 16). Heureuse béatifiante Trinité! C'est à Toi qu'aspire misérablement ma trinité de misère...

Quand l'erreur aura quitté ma raison, quand ma volonté se sera libérée de la souffrance, et ma mémoire de la crainte, ces imperfections seront remplacées par l'admirable sérénité, la pleine douceur, l'éternelle sécurité que nous espérons. Ce sera l'oeuvre de Dieu-Vérité, de Dieu-Charité, de Dieu-Toute puissance. Dieu "sera tout en tous" (1 Co 15, 28). La raison sera éclairée par la lumière qui ne s'éteint jamais; la volonté s'établira dans la paix immuable; la mémoire s'alimentera à la source éternellement intarissable. Vous jugerez s'il ne convient pas d'attribuer le premier de ces biens au Fils (la raison), le second au Saint-Esprit (la volonté), le dernier au Père (la mémoire), sans pourtant retirer la moindre part de tout cela au Père, au Fils et au Saint-Esprit... **Voilà pour les fruits de la Rédemption.**

Pour le mode de la Rédemption, l'anéantissement de Dieu, portons notre attention sur trois points principaux: Maître, Dieu s'est fait esclave; Il a pris sur Lui la plus lourde peine afin que l'homme lui fut redevable du plus grand amour. Riche, Il s'est fait pauvre. Verbe, Il s'est fait chair; Fils de Dieu, Il n'a pas dédaigné d'être le Fils de l'homme.

- Servitude de la chair et tentations de l'Ennemi;
- Ignominie de la croix;
- Horreur de la mort (§ 7).

Ranimez de ces parfums vos coeurs longtemps torturés par l'odeur importune de vos péchés" (§ 8).

D- Sermon 12: "**Ton arôme surpasse le parfum le plus exquis**" (Ct 1, 2: suite).

Du troisième parfum qu'est la **piété** (*pietas*) ou **compassion divine**, ou **Bonté de Dieu**. Il l'emporte sur les deux premiers parfums, la **contrition** et la **dévotion**:

"Il est un parfum qui l'emporte sur ces deux là; je l'appellerai le parfum de la charité compatissante. Il se compose, en effet, des affres de la pauvreté, des angoisses où vivent les opprimés, des inquiétudes de la tristesse, des fautes des pécheurs, bref de toute la peine des hommes, fussent-ils nos ennemis. Ces ingrédients semblent méprisables, et pourtant le parfum où ils entrent est supérieur à tous les autres. C'est un baume qui guérit: *Heureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde* (Mt 5, 7). Ainsi, un grand nombre de misères réunies sous un regard compatissant sont les essences précieuses dont se composent les meilleurs onguents, dignes du sein de l'Epouse et agréables aux sens de l'Epoux. Heureuse l'âme qui a pris soin de faire provision de ces aromates, d'y répandre l'huile de la compassion et de les faire cuire au feu de la charité!" (§ 1).

Ces parfums se trouvent même chez certains riches: Paul (cf. 1 Co 15, 31; 2 Co 11, 29; Job (Jb 31, 32); Joseph (Gn 43, 30; 45, 2); Samuel (1 R 15, 35; 1 R 3, 20); Moïse (Ps 105, 23; David (Ps 31, 1)...

Retour à l'Evangile au § 6, avec l'épisode de l'achat des parfums pour embaumer le corps de Jésus (Marie-Madeleine et Salomé): avec cette précision donnée au § 7: "embaumer le corps de Jésus tout entier, c'est être bon envers tous les hommes" (cf. Gn 6, 10).

Une sorte de digression s'amorce au § 8 à propos de supposés reproches d'oisiveté faits à Bernard motivés par son absence au travail manuel. Ce sont aussi des reproches faits aux évêques, dont Bernard prend la défense (§ 9). Un retour aux parfums de l'Epouse s'effectue au § 10: une préférence est donnée à "l'onguent de la compassion, le seul que Notre Seigneur n'a pas voulu laisser perdre. "Quiconque enivre ses auditeurs de ses paroles et parfume autrui de ses compassions,

mérite qu'on lui dise: 'Ton arôme surpasse le parfum le plus exquis' ". En finale, il est affirmé que, fidèles, "nous participons au privilège de l'Epouse", en tant que corps ecclésial.

E- Sermon 13: "**Ton Nom est une huile répandue**" (Ct 1, 2 - suite).

§ 1: "L'origine de toutes les sources et de tous les fleuves, c'est la mer (ce devrait être l'inverse, mais Quohélet avait relevé déjà que « les fleuves coulent vers la mer, et la mer n'est pas remplie »...); ainsi, l'origine des Vertus célestes et de toutes les connaissances, c'est le Seigneur Christ"(cf. Ps 23, 8; 1 Sam 2, 3): *Deus scientiarum Dominus est !* : la chasteté de la chair, le zèle des entreprises du coeur, la droiture de la volonté, coulent de cette source unique. Si quelqu'un brille par l'exercice de son talent, si quelqu'un s'illustre dans l'art de son langage, si quelqu'un plaît par ses moeurs, cela vient de là. Cela vient d'un Verbe de connaissance, du Verbe de Sagesse. Là sont cachés tous les trésors de la science et de la Sagesse (cf. Col 2, 3).

§ 2: De l'action de grâces du Pharisien en Lc 18, 11, et des personnes qui se contentent de rendre grâce habituellement...

§ 3: Dieu n'agrée pas n'importe quelle action de grâce, mais seulement celle qui procède d'un coeur simple et pur, d'un coeur qui sait aussi avoir honte de ses actions mauvaises sans s'en glorifier.

§ 4: Attitude exemplaire de Joseph en Egypte refusant de "posséder" la femme de Potiphar (cf. Gn 39, 9). Ce qui plaît à Dieu, retenons-le, ainsi que ce qu'Il nous donne: "Je vous donne la paix" (Jn 14, 27).

"Cela me suffit. J'accepte ce que Tu me laisses, et je laisse ce que Tu gardes pour Toi. C'est Ta paix que je souhaite; Ta paix, rien de plus. L'homme qui ne s'en contente pas laisse entendre que Tu ne lui suffis pas, car Tu es notre paix (Eph 2, 14). Seul m'est nécessaire d'être réconcilié avec moi-même parce que je serai réconcilié avec Toi (cf. Jb 7, 20). Pour moi, je suis comblé si j'ai Ta paix".

Le Seigneur nous donne donc la paix; Il se retient la gloire (cf. Is 63, 3-5).

§ 5: David, vainqueur de Goliath, réjouit le peuple d'avoir retrouvé la paix, mais David seul en sortit glorieux. De même Josué, Jephthé, Gédéon, Samson, Judith - toute femme qu'elle fût -, triomphèrent de leurs ennemis. Le peuple jouit de la paix mais n'eut aucune part à leur gloire. En effet, "qu'ai-je à réclamer dans la victoire, si je n'ai pas été au combat?"

§ 6: "C'est Dieu qui doit être glorifié dans ses saints" (cf. Elie, Elisée...).

"La hache va-t-elle se glorifier contre celui qui s'en sert?" (Is 10, 15); Quiconque se glorifie en Dieu, se glorifie contre Lui (cf. 2 Co 10, 17). En quoi donc se glorifier? Par le témoignage de notre conscience (cf. 2 Co 1, 12). Il convient donc de désirer la seule gloire qui vient de Dieu (cf. Jn 5, 44; Ps 52, 6).

§ 7: Donc, toute oeuvre bonne que nous avons entreprise doit être rapportée à Dieu, puisque "Dieu est l'Auteur et le Dispensateur de tout mérite"... "N'obéissez qu'à une foi sincère, à une piété attentive, à une joie sans complaisance: c'est cela qui convient aux âmes saintes".

§ 8: Bernard revient à son sujet; il se rappelle qu'il en est resté à ce verset du Cantique: "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2). Il fait l'éloge des deux parfums exhalés par les seins de l'Epouse: la contrition et la dévotion, et du troisième, plus excellent encore: **la compassion** (et en Serm./Ct 26, 5 Bernard osera cette formule - qui revient dans les deux encycliques de Benoît XVI -: "Certes, Dieu est incapable de pâtir, mais non de compatir", *Porro, impassibilis est Deus, sed non incompassibilis*). Et l'Epouse reconnaît que ses parfums lui viennent de la seule générosité de l'Epoux.

§ 9: L'Epouse n'est pas injuste; elle ne s'attribue rien à elle-même, mais rapporte tout le bien qu'elle peut accomplir à son Epoux, le Seigneur. "Ne soyons pas ingrats; que les jeunes filles, les suivantes de l'Epouse, ne le soient pas davantage" (cf. Ps 105, 47: "Que nous mettions notre gloire à Te louer, Seigneur!").

F- Sermon 14: "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2 - suite)

1- Du jugement de l'Eglise qui laisse les païens s'approcher d'elle, et de l'opposition de la Synagogue

Le peuple des Gentils voulut donc "s'approcher", mais la Synagogue s'y opposa, prétendant que l'Eglise était immonde, entachée d'idolâtrie et aveuglée par l'ignorance...

2- L'Eglise a reçu la place de la Synagogue; celle-ci se fie à la Loi: "Que la Loi la sauve, si elle le peut! Mais il n'y a pas de Loi qui puisse vivifier; la Loi tue au contraire; la Lettre tue (cf. 2 Co 3, 6). C'est pourquoi je vous dis, 'vous mourrez dans vos péchés' (Jn 8, 24). Tel est le jugement que réclame à tort la Synagogue. Aussi sera-t-elle délaissée, aveugle et laissée à ses querelles internes, jusqu'à ce qu'elle ouvre ses portes aux Gentils qu'elle rejette avec un orgueil jaloux. Les Gentils connaîtront alors ce Dieu qui est connu en Judée (Ps 75, 2), et sauront que son Nom est grand en Israël. C'est pour ce jugement que Jésus est venu sur la terre: 'pour que voient ceux qui ne voient pas, et que les clairvoyants deviennent aveugles' (Jn 9, 29). Mais cela n'est vrai que d'une partie des juifs (cf. Ps 43, 14).

3- ... "Mais Toi, Seigneur, soit le juge de mon procès, et que Ton Nom soit loué!"

"L'huile de la connaissance de Dieu, la nation juive l'a reçue en abondance, mais son avarice l'enferme dans un vase clos d'un bouchon... En vertu de quel pacte le juif ingrat veut-il que l'huile du salut reste toute entière attachée à la barbe d'Aaron? Elle n'est pas pour la barbe mais pour la tête...qui est la tête de tout le corps... La liqueur divine doit descendre jusqu'aux mamelles de l'Eglise. Et la barbe dira, pour montrer sa gratitude: 'Ton Nom est une huile répandue'. Mais il faut qu'elle ruisselle jusqu'à la frange du vêtement, jusqu'à moi qui suis le dernier venu des enfants de l'Eglise. Je suis son enfant dans le Christ...

... Je donnerai le même salaire à l'ouvrier de la onzième heure (cf. Mt 20, 14). Cela déplaît au Pharisien. De quoi se plaint-il? Prends ce qui est à toi, et vas-t-en! Qu'a-t-il donc à perdre, si le Seigneur a décidé de ma sauver aussi?"...

4- Ici se situe une très belle relecture de la Parabole des deux fils et du Père miséricordieux (cf. Lc 15).

... "Selon le bon plaisir du Père de famille, je porte un joug aisé et un fardeau léger. Ma peine n'a duré qu'une heure (de la onzième à la douzième heure), et, si elle se prolonge, l'amour m'empêchera de le sentir. Que le juif, s'il le veut, fasse usage de ses propres forces; pour moi, je préfère faire l'expérience de la bonté de la volonté de Dieu qui est bienveillante et parfaite. C'est elle qui compense la durée et les fatigues de mon labeur. Nous sommes liés, lui par le pacte de son alliance, et moi je m'appuie sur l'ordonnance de sa volonté; je le crois, et ce n'est pas folie que d'y croire, car ma vie est en sa volonté. Elle me réconcilie le Père, elle me restitue l'héritage enrichi d'une multitude de grâces cumulées: elle me comble d'accords harmonieux, de chants de fête et de festins, dans toute la joie exultante d'une famille. Si mon frère aîné s'indigne et préfère aller manger le chevreau avec ses amis plutôt que de partager avec moi le veau gras dans la maison paternelle, il s'entendra répondre: 'Nous devons festoyer et nous réjouir, car mon fils que voici était mort' etc...(Lc 15, 32).

"La mort du Verbe crucifié a déchiré le voile de la lettre qui tue, et l'Eglise, guidée par l'Esprit de liberté, a pénétré jusqu'aux profondeurs du coeur du Christ. Il l'a reconnue, l'a agréée, lui a donné la place de sa rivale, en a fait son Epouse"...

"Et elle (l'Eglise-Epouse), étreignant Jésus-Christ son Seigneur avec une ardeur qui fait ruisseler de toute part l'huile d'allégresse, prononce ces paroles que rediront après elle tous ceux qui auront part à son amour: 'Ton Nom est une huile répandue'. Quoi d'étonnant à ce qu'elle soit ointe puisqu'elle retient dans son étreinte Celui qui est l'Onction même" (*Quid mirum su ungitur, quae unctum complectitur*).

Bernard s'exprime ici, dans ce Sermon 14, avec clarté et rejoint le fond de la doctrine de S. Paul contenue en Rm 9-11. Nul sentiment d'antisémitisme. Et en 1146, lors de la prédication de la deuxième Croisade, il interviendra avec vigueur dès qu'il apprendra qu'un moine, Rodolphe, sans

aucun mandat, prêchait une croisade allemande, désignant les juifs de Mayence à la vindicte publique. L'autorité de Bernard arrêta le massacre déjà programmé. "Sans lui, dit le Rabbi Joseph, nul d'entre les juifs n'eût conservé la vie"; cf. lettre 365: "Il y a trois choses que je lui reproche (à ce moine Rodolphe): d'abord d'avoir usurpé le ministère de la prédication, ensuite de braver l'autorité de l'évêque, et enfin d'oser approuver l'homicide. Voilà un pouvoir d'un nouveau genre! Ni les anges, ni les Apôtres n'approuvent le meurtre des juifs. L'Eglise prie au contraire pour leur conversion, et elle est assurée qu'à la fin des temps tout Israël sera sauvé! (cf. RM 11, 26). La doctrine de Rodolphe ne vient donc pas de Dieu: elle vient du démon, le père du mensonge, qui fut homicide dès le commencement"...

5- L'Eglise repose à l'intérieur de la Maison, mais, pour le moment, c'est l'Eglise des parfaits (des plus avancés dans la vie spirituelle). Pour nous, c'est aussi notre espérance. Nous sommes couchés devant la porte. L'Epoux et l'Epouse sont seuls, pour l'instant à l'intérieur... Les âmes adolescentes (les commençants) qui sont encore affairées, attendront dehors (*foris*), mais avec confiance, sachant que c'est à elles qu'il est dit: 'Après elle, des vierges seront amenées au Roi, et leurs compagnes te seront présentées ensuite' (Ps 44, 15). Les vierges ce sont celles qui, fiancées à Jésus-Christ par un voeu précoce, lui restent fidèles. Les compagnes, ce sont les âmes qui, lassées de leur sujétion aux princes de ce monde (aux esprits immondes) se hâtent de revêtir l'Homme Nouveau pour se réformer avec autant de sérieux que de sincérité. Toutes vont de l'avant, même si elles ne se sentent pas encore le droit de dire: 'Ton Nom est une huile répandue' "...

6- S. Bernard évoque sa conversion (*initio conuersionis meae*).

Dans sa sécheresse spirituelle, son acédie, sa langueur, sa somnolence, il se souvenait d'un absent ou d'un mort, d'un homme avancé dans la vie spirituelle..."Et je reconnais là, le parfum qu'exhalait cette personne. Ce n'était pas encore l'huile de la grâce, mais son parfum. Et je gémissais encore: 'Quand paraîtrai-je devant la face de Dieu?' "(Ps 41, 3). Et Bernard de reconnaître que plusieurs, à Clairvaux, font cette expérience.

7- Retour aux paroles de l'Epouse: "Ton Nom est une huile répandue"

L'Epouse, c'est l'Eglise. La Synagogue proteste, rappelant ses mérites; l'Eglise ne songe qu'au bienfait reçu: 'Ton Nom est une huile répandue'...

8- Tel est le témoignage de l'Israël - non selon la chair - mais selon l'esprit. Le premier possède l'huile, mais ne l'a pas répandue; elle la possède dans des *codices* (des parchemins), non dans le coeur (*habet in codicibus, non in cordibus*). L'huile est enfermée. C'est à l'intérieur (*intus*) qu'est l'huile de l'Esprit. Il faut donc déboucher le vase et répandre l'huile de l'allégresse du salut. Trois raisons à cela: les noms mêmes du Seigneur (Jésus, Christ, Seigneur)...

G- Sermon 15: "Ton Nom est une huile répandue" (suite)

1- Les noms de l'Epoux renvoient tous à sa Bonté (*pietas*) ou sont indicatifs de sa Puissance (Ps 61, 12: "J'ai entendu deux choses: que la puissance est à Dieu, à lui aussi la grâce"). Sous le rapport de la Majesté, il est appelé "le Terrible" (Ps 110, 9); sous le rapport de la Miséricorde, il est "le seul Nom par lequel nous puissions être sauvés (Ac 4, 12); et encoeur "Notre justice" (Jér 23, 6), "Emmanuel" (Is 7, 14; 9, 6; Ps 110, 4).

2- "Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob" (Ex 3, 6.15) Mais comment et dans quelle mesure est répandu le Nom de l'Epoux qui est Jésus-Christ?

3-4: Le Christ, Jésus: deux noms infusés aux anges, infusés aussi aux hommes... "Que ce Nom est précieux! Et qu'il est commun! Commun, mais salutaire... Participant au Nom, j'ai part à l'héritage. Je suis chrétien: je suis frère du Christ. Et si je le suis en effet, je suis héritier de Dieu, cohéritier du

Christ (Rm 8, 17). Ne nous étonnons pas de ce que le Nom de l'Epoux soit descendu jusqu'à nous; il est descendu lui-même, s'anéantissant en prenant la condition d'esclave (Ph 2, 7)... se répandant comme de l'eau (Ps 21, 15). La plénitude de la divinité s'est déversée en nous, habitant corporellement sur terre (col 2, 9), afin que nous tous qui trainons un corps mortel, nous eussions notre part de cette plénitude. **Voilà ce que signifie le Nom répandu**".

5- Pourquoi le comparer à l'huile?

"Il existe une indéniable similitude entre l'huile et le Nom de l'Epoux, et ce n'est pas de manière inconsidérée que l'E.S. les compare l'un à l'autre. Je crois, pour ma part - si vous ne trouvez mieux -, que **cela tient à une triple qualité de l'huile qui éclaire, nourrit et oint** (*lucet, pascit, ungit*). Elle alimente le feu, elle nourrit la chair, elle apaise la douleur: lumière, aliment, onguent médicinal. Regarde maintenant, il en est de même du Nom de l'Epoux: prêché, il éclaire; reconnu (comme salulaire), il nourrit; invoqué, il apaise et oint"...

6- "D'où serait venue une si grande et si abondante lumière de foi, sur toute la terre, sans la prédication du Nom de Jésus? N'est-ce pas à la lueur de ce Nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière (Ps 35, 10), et que Paul a pu dire avec justesse: 'Autrefois, vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur (Eph 5, 8; Rm 13, 12-13)... Sortant de la bouche de Pierre, cette lumière contenue dans le Nom de Jésus guérit les pieds et consolide les chevilles d'un boiteux et rendit la lumière à beaucoup d'aveugles (cf. Ac 3, 1-12; Ac 9, 15-19): 'Au Nom de Jésus, le Nazaréen, lève-toi et marche!'... Le Nom de Jésus est aussi nourriture... Ce que vous écrivez est lettre morte si je n'y trouve pas le Nom de Jésus (cf. S. Augustin, *Conf.*).

7- Enfin, le Nom de Jésus est un remède" (cf. Ct 8, 6: 'Mets-moi comme un sceau sur ton coeur, comme un sceau sur ton bras'). Surprenant citation du Ct. ici; naïvement, Bernard ajoute: "Je traiterai de ce passage plus tard"...Il s'arrêtera à Ct 3, 1 visité par la mort... Mais son intention - semble-t-il - était d'aller jusqu'au bout.

8- "La Judée aussi a eu ses "Jésus", mais elle invoque en vain leur nom qui n'éclaire pas, ne nourrit pas, ne guérit pas. La Synagogue...emeure dans les ténèbres, jusqu'à ce jour. Elle ne sera ni guérie, ni rassasiée, tant qu'elle ne saura pas que Jésus règne sur Jacob et jusqu'aux extrémités de la terre" (Ps 58, 14-15; cf. Ps 34, 3)... "Je suis ton salut" (Ps 34, 3)... "Rien d'étonnant à ce que la mort se retire lorsque la Vie descend du Ciel" (cf. Rm 10, 10).

Conclusion

Ce groupe de Sermons 9-15 sont à eux seuls déjà tout un Traité sur la Charité. Nous en trouverons d'autres.

Il est à remarquer que Bernard reste longuement à méditer les tous premiers versets du Cantique, ce qui en constitue comme le "Prologue" (Ct 1, 1-3). Jusqu'au Sermon 15, le verset 3 n'est pas encore dépassé...et pourtant, toute la doctrine spirituelle de l'ensemble du Cantique habite Bernard puisqu'il a fait allusion à Ct 8, 6 en Serm./Ct 15, 7. C'est que Bernard reconnaissait dans cet unique verset, comme le concentré de toute la prière de l'Epouse à l'Epoux: "Mets-moi comme un sceau sur Ton coeur, comme un sceau sur Ton bras"...

*

Second Groupement: les Sermons 16 à 32

Présentation d'ensemble

Les Sermons 1 à 23 ont été écrits entre 1135 et 1136, avant le 3ème voyage en Italie. La

reprise de l'ouvrage se fera en septembre 1138.

Le Sermon 24, dans sa forme définitive qui sera retenue dans les SBO, nous dit l'intention de Bernard dès son retour d'Italie: *Hoc demum tertio, fratres...* "Enfin, mes frères, pour la troisième fois, me voici de retour de la Ville (Rome)"...

Le Sermon 26, quant à lui, est largement consacré à commémorer le trépas de Gérard, le frère de Bernard, qui fut son loyal, zélé et efficace Cellier. Il mourut en 1139.

Les Sermons 26 à 32 ont été prononcés entre 1139 et 1140, juste avant la controverse abélardienne et le concile de Sens.

Le groupe des Sermons 16 à 19

A- Sermon 16

Huit Sections ont été retenues par les SBO:

I- Digression à la manière d'un spectateur situé sur un sommet, ou d'un chasseur qui se lance à la poursuite d'une autre bête.

Bernard qui, en finale du Sermon 15, s'était demandé ce que pouvait signifier "ce nombre sacré" retenu par le verset 164 du Ps 118 ("Sept fois le jour je chanterai Tes louanges"), promettait d'y répondre dans le Sermon suivant. Il tient parole au début de ce Sermon 16.

II- Signification du miracle d'Elisée rendant à la vie un enfant mort (cf. 2 R 4, 34-35).

Elisée s'étend sur l'enfant mort, et "l'enfant bâilla (ou éternua) sept fois"... "Ce chiffre nous avertit de la présence d'un mystère; la vie spirituelle elle-même se vit sous le chiffre 5 des sens enrichie des deux préceptes de la charité".

III- Les 7 bâillements expliqués.

Suivent d'autres évocations du chiffre 7: 4 = la componction; +3 = l'aveu des péchés; les 4 aiguillons de la conscience (double honte et double crainte) + les 3 espèces de confession (dont il sera question plus tard).

IV- V: La double honte et la double crainte.

Au § 6, Bernard collationne les noms de Dieu, expression de son Amour et de sa Justice: "Pères des miséricordes et Dieu de toute consolation " (2 Co 1, 3); Il ne s'appelle pas moins "le Seigneur des vengeances" (Ps 93, 1), "le Dieu Juste et Fort" (Ps 7, 12), "terrible dans ses jugements sur les fils des hommes" (Ps 65, 12), "le Dieu jaloux" (Ex 20, 5)... D'où l'exhortation à craindre ce Dieu miséricordieux et juste: "Toute majesté, toute seigneurie inspire la crainte" (cf. Lc 12, 5). Celui qui éprouve ces sentiments de crainte est revenu à la vie par une double crainte avec une double honte, soit 4 bâillements.

VI- Les trois espèces de confessions: humble, simple, fidèle.

Il y ajoutera les 3 confessions des péchés d'un cœur humble, simple et fidèle, soit 3 autres bâillements. Alors le chiffre 7 sera accompli. Il y a aussi des confessions nocives: la confession des fautes passées pour s'en glorifier, le retour à la vaine gloire en se complaisant dans le rappel d'un orgueil passé. "Vouloir être loué de son humilité, ce n'est pas la vertu d'humilité; c'en est le renversement complet. Rien n'est plus pervers que cette confession tournée à l'avantage de l'orgueil quand elle devrait être la sauvegarde de l'humilité" (§ 10).

VII- Les sept fioles apportées par le Seigneur Jésus: cinq pleines d'huile, deux de vin.

Jésus a reçu l'onction messianique et apporté les 7 dons du S.E. (cf. Is 61,1-2; 11, 2-3). Le Bon Samaritain et ses 7 fioles d'huile et de vin, c'est Jésus faisant en sorte que la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.

"Ô Seigneur! Avec quel art de bon médecin, Tu refais la santé de mon âme par le vin et par l'huile! Ô Sagesse, douce avec force, et forte avec douceur (cf. Sg 8, 1) - § 15. Puis en finale, c'est la reprise du thème : "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2).

B- Sermon 17

I- **Présence et absence de l'Esprit** (Ps 7, 10; 1 Co 2, 10; Jn 3, 8).

II- **En présence de l'Esprit, le doute et le mensonge s'enfuient** (Pr 30, 15: "L'ignorance, mère très perverse, a deux fils également pervers: le mensonge et le doute"). L'Esprit de vérité renvoie à Jn 15, 26 et à Sg 7, 24-26.

III- **Le premier jugement sur le diable a été rendu au ciel.**

§ 6: l'orgueil a été la racine de tous les maux (cf. Sir 10, 15). L'Eglise des rachetés, elle, s'écrie: "Ton Nom est une huile répandue" (Ct 1, 2). "Dans Ta colère, Tu te souviens de Ta miséricorde (Hab 3, 2).

"Cet orgueilleux (Satan) marteleur des humbles, leur forge à son insu des couronnes impérissables (§ 6). Il les persécute tous, mais par tous, il est vaincu"; suivent une chaîne de citations: Ps 7, 9; 71, 4; 124, 3; 45, 10; Is 14, 13...

"Grâces Te soient rendues, Père des orphelins et Défenseur des enfants sans appui: la montagne grasse et fertile (Ps 67, 16) nous a communiqué sa ferveur (le Christ)...Le pécheur verra et enragera (Ps 111, 10)... L'amour jaloux du Seigneur des Armées fera cela" (Is 9, 7).

IV- **Dans ces deux jugements (condamnation de Satan et exaltation des humbles), l'humble est consolé.**

Après l'exégèse allégorique, Bernard passe délibérément à l'exégèse morale. Les deux jugements sont signifiés en Lc 1, 52-53: le *Magnificat* rend compte du premier jugement. Le second est semblable au premier: "afin que voient ceux qui ne voient pas, et que ceux qui prétendent voir deviennent aveugles" (Jn 9, 39; et Ps 118, 52).

Au § 8, Bernard s'exprime ainsi: "Revenons à nous-même, examinons nos voies... Invoquons l'Esprit de vérité, marchons en fils de la Lumière" (Eph 5, 8). "Nous avons traversé les ombres des allégories; nous voici parvenus à la recherche du sens moral". **"L'édifice de la foi est achevé: il nous faut ordonner la vie"**. "L'intelligence (*intellectus*) a fait son travail, que l'action (*actus*) passe à l'ouvrage; car l'intelligence est utile à tous ceux qui la mettent en oeuvre (Ps 110, 10), pourvu que l'action et l'intelligence soient orientés à la louange de gloire de NSJC, béni aux s. des s. Amen!"

C- Sermon 18 "Ton Nom est une huile répandue", ou "la vasque et le canal" (suite).

Sommaire: I- Les deux opérations de l'Esprit: infusion et effusion.

II- Ceux qui veulent se répandre avant d'être remplis.

III- Dans quelle mesure il convient d'être rempli avant de se répandre.

I- **Les deux opérations de l'Esprit: infusion et effusion.**

Bernard reprend le Commentaire au sens moral. Ce sens est indiqué dès la première question posée: "Quelle vérité de notre vie intérieure, l'Esprit-Saint nous fait-il connaître par ce texte de Ct 1, 2?" **Le sens moral de l'Ecriture vise donc notre vie intérieure et son rapport à l'Esprit-Saint, la vie dans la Christ, notre manière chrétienne de vivre.**

Pour Bernard, les trois vertus théologiques, foi, espérance, et charité, procède de l'infusion de l'Esprit-Saint. Les dons charismatiques (langage de science théologique ou de sagesse, charisme de guérison, de prophétie et autres dons semblables) relèvent de l'effusion de l'Esprit. Alors - se demande Bernard - à quel genre appartient la Parole du Ct "Ton Nom est une huile répandue"? A l'infusion ou à l'effusion? Puisque, comme une huile, le Nom est répandu, il s'agit plutôt d'une effusion extérieure pour reverser sur d'autres ce qui a été reçu. La Sagesse, ajoute-t-il, "consiste à faire de toi une vasque et non pas un canal. Un canal reçoit l'eau et la répand presque aussitôt; une vasque en revanche, attend d'être remplie et communique ainsi sa surabondance sans se faire tort" (cf. Pr 29, 11).

II- **A propos de ceux qui veulent se répandre avant d'être eux-mêmes remplis.**

L'opposition entre Mt 25, 9 ("Allez plutôt en acheter chez les marchands") et 1 Co 13, 4-5 ("La Charité ne cherche pas son avantage") n'est qu'apparente. Qui chercherait ce qu'il possède déjà? La Charité n'est jamais dépourvue de son avantage, de ce qui est nécessaire au salut. Elle le possède et l'a en abondance. **Elle veut cette abondance pour soi afin de la partager avec tous.** Elle en garde pour soi-même une mesure suffisante pour que personne n'en manque. Autrement, si elle n'est pas comblée, elle n'est pas parfaite.

§ 4- "Mais toi, mon Frère, ton salut personnel n'est pas encore bien assuré, ta Charité est encore nulle, ou semblable à un roseau fragile, si bien qu'elle cède à tout souffle"... "Tantôt ta charité est si grande que, dépassant le commandement, tu aimes ton prochain plus que toi-même (Mt 22, 39). Tantôt elle est si petite, qu'en dépit du commandement elle se liquéfie dans ses préférences" (suivent toutes une série de qualificatifs dépréciatifs qui rappellent ceux du Sermon 83/Ct, §1)...

"troublée par la tristesse, rabougrie par l'avarice, emportée par l'ambition, agitée par les soupçons, vexée par les injures, dévorée par les soucis, gonflée par les honneurs, rongée par l'envie"...

"Toi, dis-je, qui te découvres tel en ton âme, par quelle démente, je te prie, aspirer-tu ou consens-tu à t'occuper des autres? Ecoute plutôt les conseils de la charité avisée et vigilante: 'Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais d'établir l'égalité (2 Co 8, 13). Ne sois pas juste à l'excès (Sir 7, 17). Il suffit que tu aimes ton prochain comme toi-même (cf. Mt 22, 39): c'est cela établir l'égalité.

..."**Il convient donc de recevoir l'infusion avant de vouloir la répandre; et non seulement recevoir d'abord l'infusion, mais en être rempli. Il pourrait alors donner de sa plénitude au lieu de bailler d'inanition" (Jn 1, 16)... Apprends, toi aussi, à ne te répandre que lorsque tu es rempli: ne prétends pas être plus généreux que Dieu. Que la vasque imite la source'... Si tu le peux, aide-moi de ton surplus; sinon, aie quelques égards envers toi-même".**

III- Dans quelle mesure il faut être rempli avant de se répandre.

"Quelle est donc la première chose à faire, lorsque l'Esprit s'approche de l'âme qui se trouve blessée par le glaive du diable, même après que la plaie de l'antique faute aie été guérie par le remède du baptême? De dire: 'Mes plaies sont infectées et suppurent à cause de ma folie' (Ps 37, 6).

Ensuite, on applique le remède du repentir, l'emplâtre des jeunes, des veilles, des prières, et des autres exercices des pénitents. Et pour que l'âme ne défaille pas dans son effort, il lui faut donner la nourriture des bonnes oeuvres (cf. Jn 4, 34: la nourriture de la volonté du Père). L'aumône donne une grande confiance auprès du Très-Haut (Tob 4, 12)..., plus le breuvage de la prière: en priant, on boit le vin qui réjouit le coeur de l'homme (Ps 103, 15); le vin de l'Esprit fait oublier les voluptés charnelles" (§ 5).

§ 6. "Une fois la nourriture et la boisson prises, que reste-t-il à faire (*quid iam restat*)? Le malade n'a plus qu'à se délasser et s'adonner au repas de la contemplation (*theôria*), après les sueurs de l'action purgative (*praktikè*)... Pour ce Dieu à peine effleuré, perçu comme dans un miroir et en énigme - 1 Co 13, 21 -, le malade s'enflamme d'amour (*inardescit amore*)...d'un amour qui est un bon feu (*talis amor zelat*): il convient à l'ami de l'Epoux, celui dont devra brûler le serviteur fidèle et avisé (*fidelis servus et prudens*) - cf. Mt 24, 45".

"Cet amour...rompt toutes les digues et s'écrie: 'Qui est faible que je ne sois faible? Qui vient à tomber, qu'un feu me brûle?' (2 Co 2, 29)... La vanité ne peut plus s'insérer là où la charité a pris toute la place"... "Et il est très dangereux de confier une charge élevée (charges monastiques ou élections pastorales) à l'homme qui n'est pas encore parvenu à cette charité, quelques grandes que soient les autres vertus dont il semble paré (cf. 1 Co 13, 2-8). C'est de notre plénitude et non de notre pénurie qu'il faut faire largesse".

"Voilà ce dont il nous faut être remplis avant d'oser nous répandre...:

1. Nous devons avoir le regret du péché (*compunctio*);

2. Ensuite, la ferveur (*deuotio*);
3. En troisième lieu, le labeur du repentir (*poenitentiae labor*);
4. En quatrième lieu, les oeuvres de piété (*pietatis opus*);
5. En cinquième lieu, l'application à la prière (*orationis studium*);
6. En sixième lieu, le loisir de la contemplation (*contemplationis otium*);
7. En septième lieu, la plénitude de l'amour (*plenitudo dilectionis*) - cf. Sentences III, 97.

C'est un même et unique esprit qui opère tout cela (1 Co 12, 11), par cette opération appelée **infusion**. Quant à l'**effusion**, il faut l'accomplir avec pureté (pure) et donc sans péril (*ob hoc tute*).

D- Sermon 19: **Sur Ct 1, 2 "C'est pourquoi les jeunes filles t'ont aimé avec excès"**.

Trois fragmentations titrées:

- Comment ces paroles "les jeunes filles t'ont aimé avec excès" se rattachent-elles à ce qui précède?
- La raison pour laquelle les différents ordres des esprits bienheureux aiment le Christ Seigneur.
- Pour quelle raison les jeunes filles aiment elles? Les novices qui rechignent à la vie commune sont réprimandés.

I- **"Les jeunes filles t'ont aimé à l'excès"; lien avec ce qui précède.**

C'est l'épouse qui parle. Elle poursuit son discours célébrant les louanges de l'Epoux. Elle dit en substance: "Si les jeunes filles t'aiment avec excès, c'est que ce n'est pas en vain, ni sans fruit, ô mon Epoux, que ton Nom a été anéanti (cf. Ph 2, 7) et répandu comme une huile odoriférante sur mes seins. Car c'est pour cela que 'les jeunes filles t'ont aimé avec excès' (Ct 1, 2). **Pourquoi donc?** A cause du Nom répandu et pour les seins embaumés éveillant ainsi l'amour de l'Epoux, marquant l'origine de leur amour. Elles s'écrient comblées de douceur: 'L'amour de Dieu a été répandu en nos coeurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné' (Rm 5, 5).

L'épouse fait l'éloge de leur ferveur en disant: "Voici le fruit, ô mon Epoux, de l'effusion de ton Nom: pour cette raison, les jeunes filles t'ont aimé. Incapables encore de comprendre le Nom tout entier, elles sont sensibles à son effusion. L'effusion rend le Nom compréhensible; la compréhension éveille l'amour... Ceux qui sont davantage capables de comprendre jouissent du Nom tout entier. Ils n'ont pas besoin de son effusion".

II- **Raison pour laquelle les différents choeurs angéliques aiment le Seigneur.**

§ 2- La créature angélique contemple "le profond abîme des jugements divins par un regard aigu de l'esprit sans aucun obstacle. Elle prend un plaisir ineffable à ces jugements suprêmes et équitables, et cela par son ministère. Aussi aime-t-elle à justifier le Seigneur Christ.

Tous les **Anges** sont chargés d'un ministère (cf. He 1, 14), pour servir ceux qui héritent du salut. Les **Archanges** se réjouissent merveilleusement de se voir admis plus intimement dans les desseins de l'éternelle Sagesse, selon la Divine Providence. Les **Vertus**, elles, scrutent les causes cachées et éternelles des vertus divines (d'où leur nom): ces Anges là brûlent aussi d'amour pour 'le Seigneur des vertus' (Ps 23, 10). Ils font connaître au monde les effets des causes cachées dans le Verbe Divin.

§ 3- Les **Puissances** sont d'autres esprits bienheureux: ils se plaisent à contempler et à célébrer notre Christ Crucifié en sa toute puissance divine "qui s'exerce en tout lieu avec force" (Sg 8, 1). Ils ont reçu le pouvoir de repousser et de terrasser les puissances hostiles des démons et des hommes en faveur de ceux qui héritent du salut (Hb 1, 14). "Ils ont donc un motif très juste d'aimer le Seigneur Jésus.

Les **Principautés** se situent au-dessus d'eux . Ils jouissent d'une contemplation plus haute du Seigneur, Principe de l'univers et Premier-né de toutes créatures" (cf. Col 1, 15). D'où que se trouvent ces Principautés, elles peuvent enlever et distribuer à leur gré les royaumes et n'importe quelle dignité, pouvant mettre au premier rang les derniers, et les premiers au dernier rang (cf. Mt 19, 30), "renverser les puissants de leurs trônes, et élever les humbles" (Lc 1, 52). Telle est la raison de leur amour.

§ 4- Sur les **Trônes**, Dieu est assis. Les Trônes l'emportent sur tous les autres esprits par l'éclat de leur beauté. Ce dont ils doivent se garder: "abuser du pouvoir reçu au profit de leur volonté propre ou de leur propre gloire".

§ 5- Les Armées célestes appelées **Chérubins** n'ont rien à recevoir des Trônes; le Seigneur Jésus les introduit en effet dans toute la plénitude de la vérité et leur révèle à profusion "les trésors de la Sagesse et de la Science qui sont tous cachés en lui" (Col 2, 3). Les Chérubins aiment surtout à contempler en Dieu "la Science qui est sans mesure" Ps 146, 5) et les **Séraphins**, "la Charité qui ne passe jamais" (1 Co 13, 8).

§ 6- "Ainsi, Dieu est aimé par les Anges pour l'équité suprême de ses jugements"...

Bernard conclut par un résumé de ce qu'il vient de dire sur les neuf Choeurs des Anges.

III- Pour quelle raison les jeunes filles aiment-elles? Réprimande aux Novices.

Tous les esprits aiment donc selon la mesure de ce qu'ils comprennent. Mais les jeunes filles comprennent moins, parce qu'elles ont moins de sagesse, et elles ne sont nullement capables d'expériences si sublimes; car elles sont toutes petites dans le Christ. Il faut les nourrir de lait et d'huile. Ainsi devront-elles chercher aux seins de l'épouse les sources de leur amour. L'épouse possède l'huile répandue dont l'odeur éveille en elles le désir de goûter et de sentir 'combien le Seigneur est doux' (Ps 33, 9)". Lorsque l'épouse les aperçoit brûlantes d'amour, elle se tourne vers l'Epoux et lui dit: 'Ton Nom est une huile répandue, c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment avec excès' (Ct 1, 2). Que signifie 'avec excès' (*nimis*)? Beaucoup, passionnément, ardemment (*ualde, uehementer, ardentem*). Toutefois ce discours spirituel vous concerne de façon indirecte, vous qui êtes ici depuis peu de temps (les novices...).

Bernard va donc blâmer "la véhémence indiscrete" de ces derniers, "qui les fait s'affranchir de la vie commune pour faire leur volonté propre et cultiver la vaine gloire". Pourtant, poursuit-il, "l'obéissance vaut mieux que le sacrifice (1 Sam 15, 22), et ne lisez-vous pas dans la RB: 'tout ce qui se fait sans le consentement du Père spirituel, sera imputé à la vaine gloire et restera sans récompense' (RB 49, 9)".

Ensuite est instamment proposé le modèle d'obéissance parfait laissé par Jésus lui-même au Temple de Jérusalem, à 12 ans (Lc 2, 43-49): "Il leur était soumis" (Lc 2, 61). Bernard termine son Sermon en promettant d'énoncer quelques règles qu'il formulera dans le 20ème Sermon.

Le groupe des Sermons 20 à 24

Ce groupe de Sermons mettra un terme à ce que l'on pourrait appeler "le Commentaire bernardin du Prologue du Cantique des Cantiques" (vv. 1 à 3). La locutrice est l'épouse qui exprime synthétiquement sa plainte d'amour à l'adresse de l'Epoux.

Les versets du Cantique les plus sollicités dans ces cinq Sermons sont:

- Sermon 20: "C'est pourquoi t'ont aimé avec véhémence" (*nimis*).
- Sermon 21: "Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums".
- Sermon 22: *idem*, avec inclusion de Ct 4, 12: "Elle est un jardin fermé, une source scellée", et Ct 8, 14: "Sur les montagnes des aromates".

- Sermon 23: "Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers".
- Sermon 24: "Les âmes droites t'aiment", avec reprise de Ct 1, 3: "Nous nous réjouissons en toi et nous exulterons, nous souvenant de tes seins, meilleurs que le vin" (en référence à l'autre expression: "Nous célébrerons tes amours plus que le vin", par homonymie)

E- Sermon 20

Six fragmentations dans ce Sermon très spirituel qui fait suite au précédent par la poursuite du thème énoncé en Ct 1, 2: "C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment avec véhémence":

I. Ce qui attise le plus l'amour pour le Seigneur Jésus: "Craindre Dieu et observer ses commandements" (Qo 12, 13). Mais plus encore, "le calice que Jésus a bu jusqu'à la lie"...

II. La triple manière dont le Seigneur Jésus nous aime: avec tendresse, avec sagesse, et avec force.

III. Les trois manières de s'élever, pour nous, à l'amour de Jésus Seigneur: par les trois manières dont Jésus nous aime lui-même: la tendresse, la sagesse et la force.

IV. Cet amour est mis en lumière par l'amour dont ont fait preuve les Apôtres.

V. L'amour du cœur est charnel; sa mesure: aimer selon "l'Esprit qui vivifie".

En effet, "la chair ne sert de rien" (Jn 6, 64). On ne peut nullement aimer le Christ, fût-ce dans la chair, sans l'Esprit; mais on ne l'aime pas encore alors en plénitude. La bonne mesure de cette ferveur? "Sa douceur doit occuper le cœur tout entier et le revendiquer si totalement pour soi, qu'il n'y ait plus de place pour l'amour de toute chair et de ses plaisirs. C'est cela aimer de tout son cœur" (§ 7).

VI. L'amour qui est propre à l'âme et à la puissance vertueuse est raisonnable et spirituel.

"Une ferveur à l'égard de la chair du Christ est certes un don de l'Esprit. Pourtant, cet amour est encore charnel, du moins par rapport à cet autre amour qui ne nous fait plus goûter le Verbe fait chair autant que le Verbe Sagesse, le Verbe Justice, le Verbe Vérité, le Verbe Sainteté"... car tout cela c'est le Christ "qui est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, justice, sanctification et rédemption" (1 Co 1, 30).

On retrouve ici la distinction propre à la trilogie familière des Pères cisterciens: amour charnel, amour rationnel ou raisonnable, et amour spirituel. A ce troisième stade, "la plénitude de l'Esprit est la raison de son excellence", affirme Bernard (§ 9). Ce qui confirme et commente, selon notre auteur, les paroles de l'épouse: "C'est pourquoi les jeunes filles t'ont aimé avec excès" (Ct 1, 2).

- Sermon 21

Sermon particulièrement intéressant, fragmenté en six grandes séquences, autour du thème énoncé par Ct 1, 3: "**Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums**".

I- "Entraîne-moi sur tes pas". Comment ces paroles de l'épouse se trouvent-elles en lien avec

ce qui précède?

Il convient de le comprendre ainsi. "Entraîne-moi sur tes pas" pour m'élever à la contemplation des mystères sublimes; car "le corps qui se corrompt appasante l'âme, et cette demeure terrestre accable l'intelligence par de multiples pensées" (Sg 9, 15). "Elle - l'épouse- dit peut-être cela dans son désir de mourir et d'être avec le Christ (cf. Ph 1, 23), d'autant qu'elle voit les âmes pour lesquelles elle pensait devoir demeurer dans la chair (Ph 1, 24) déjà bien avancées dans l'amour de l'Époux et ayant bien établi leur stabilité dans la charité (*stare in tuto caritatis*)".

"Elle avait dit auparavant: 'C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment avec excès'. Maintenant donc elle dit: 'Entraîne-moi sur tes pas', comme si elle disait: 'Voilà que les jeunes filles t'aiment, et qu'elles s'attachent à toi, fermement, dans l'amour. Désormais, elles n'ont plus besoin de moi, et je n'ai plus aucune raison de m'attarder davantage en cette vie'. C'est du moins ainsi que je comprendrais ce passage" - dit S. Bernard - "si l'épouse avait dit: 'Entraîne-moi vers toi'... (§ 2).

II- Sens de l'expression *post te*, sur les pas du Christ. Qui le demande? Qui ne le demande pas?

"Elle demande donc plutôt - ce me semble - de suivre ses pas, ses traces, d'imiter sa vertu, d'adopter sa règle de vie et d'assimiler son comportement. En tout cela elle a besoin d'aide pour pouvoir "se renier elle-même, prendre sa croix et suivre ainsi le Christ" (Mt 16, 24).

Ici, il faut absolument que l'épouse soit entraînée et par Celui-là seul qui dit: 'Sans moi, vous ne pouvez rien faire' (Jn 15, 5).

"Combien rares sont ceux qui veulent marcher sur tes pas, Seigneur"... (cf. Thomas a Kempis, *Imitatio Christi: de paucitate amatorum crucis Christi*, II, XI). "Tous veulent jouir de Toi, mais non pas T'imiter; ils désirent partager Ton règne, mais non Ta Passion" (cf. Rm 8, 17).

"Heureux ceux qui ont été jugés dignes de recevoir Ton témoignage, Jésus miséricordieux (*Benigne Iesu*) !" Eux, vraiment, marchaient sur Tes pas, corps et âme, Tu leur a fait connaître des chemins de vie (Ps 15, 10)... 'Venez à ma suite, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes (Mt 4, 19)".

§ 3- "C'est ainsi, Seigneur, que Ta Bien-aimée, ayant tout quitté pour Toi, désire toujours aller à Ta suite, toujours marcher sur Tes traces et 'Te suivre partout où Tu iras' (Lc 9, 57). ... Selon son habitude, elle prie pour être entraînée, car personne ne vient à Toi, si Ton Père ne l'attire (Jn 6, 44)...

"C'est au Fils qu'elle demande sur un ton plus familier d'être entraînée, puisqu'Il est son Époux".

§ 4- "Entraîne-moi"... "J'ai besoin d'être entraînée parce que le feu de Ton amour s'est un peu refroidi en nous, et, par ce froid, nous ne pouvons plus courir comme avant... Alors, au souffle caressant d'une brise légère (cf. 1 R 19, 12), les parfums commenceront à se liquéfier, les aromates à ruisseler et à exhaler leur odeur. Alors nous courrons, nous courrons à cette odeur, nous courrons, dis-je, aux effluves des parfums, car la torpeur présente disparaîtra et la ferveur reviendra (*quoniam abscedet torpor qui nunc est, et reuertetur deuotio*). Nous n'aurons plus besoin qu'on nous entraîne: l'odeur nous incitera à courir de nous-mêmes. Mais en attendant, entraîne-moi sur Tes pas (*nunc uero interim trahe me post te*).

III- Même chez les spirituels, les bouleversements sont fréquents. Comment imiter l'immutabilité de l'éternité (*aeternitatis statum*)?

"Ne le vois-tu pas? Celui qui marche sous l'impulsion de l'Esprit (Ga 5, 25) ne peut nullement demeurer dans le même état (Jb 14, 9), ni avancer toujours avec la même aisance". Car l'homme n'est pas le maître de son cheminement (Jér 10, 23). Mais selon les forces que lui donne à son gré l'Esprit qui le dirige, "il oublie ce qui est en arrière et va de l'avant (Ph 3, 13), tantôt avec plus de lenteur, tantôt avec plus d'élan... Je pense que votre expérience intérieure correspond à ce que je viens d'exprimer... (cf. SCt 1, 11 et SCt 9, 7).

§ 5- "Lors donc que tu te sens atteint de torpeur, de dégoût, d'ennui (*taedio affici sentis* ou *lacedia*), ne perds pas confiance pour autant, et ne renonce pas à l'effort spirituel. Au contraire, cherche la

main de Celui qui te porte secours. A l'exemple de l'épouse, implore-le pour qu'il t'entraîne jusqu'à ce que tu retrouves, sous l'impulsion de la grâce, une course plus agile et plus allègre"...

"Ainsi, tant que la grâce est là, réjouis-toi en elle, mais ne va pas croire que tu possèdes le Don de Dieu par droit héréditaire, comme si tu étais assuré de ne jamais pouvoir le perdre. Sinon, pour peu que Dieu retire sa Main et te prive de son Don, tu perdras coeur aussitôt et tu sombreras dans une tristesse excessive" (cf. Ps 29, 7-8).

« Si tu veux agir avec sagesse, suis plutôt le conseil du sage, en ayant soin 'au jour de malheur de ne pas oublier le bonheur, et au jour du bonheur, de ne pas oublier le malheur» (Sir 11, 27).

§ 6- "Quand tu te sens plein de courage, ne sois pas sûr de toi-même, mais crie vers Dieu avec le Prophète et dis-Lui: 'Lorsque le courage me manquera, ne m'abandonne pas' (Ps 70, 9). Au temps de la tentation, console-toi, et dis avec l'épouse: 'Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums'... Même parmi les réussites incertaines et les défaillances certaines de ce monde instable, tu te procureras une sorte d'immutabilité perpétuelle. Tu commenceras de te renouveler et de te réformer à l'antique image et à la ressemblance du Dieu éternel 'chez qui n'existe aucun changement ni l'ombre d'une variation' (Jc 1, 17)".

IV- Ceux qui imitent le Christ, attirent à eux toutes choses.

"J'estime donc que cette parole du Fils Unique disant qu'une fois élevé de terre, il attirerait tout à lui' (cf. Jn 12, 32), peut s'appliquer aussi à tous ses frères, c'est à dire à ceux 'que le Père a connus d'avance et qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, pour que Celui-ci soit le premier d'une multitude de frères' (Rm 8, 29). Moi aussi, je le dis hardiment, lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi".

Audace de Bernard! Ce n'est pas de la témérité qu'il s'approprie cette parole de mon frère, lui dont j'ai revêtu la ressemblance (cf. Gn 27, 1-40 ; Jacob surprend la bénédiction d'Isaac au détriment d'Esau).

..."En définitive, c'est à l'homme de foi qu'appartient le monde entier et toutes ses richesses, oui, le monde entier, puisque les échecs comme les succès, tout "est au service de cet homme et coopère à son bien" (cf. Rm 8, 28 et Ps 118, 91).

V- Pourquoi le texte du Ct dit 'Entraîne-moi', au singulier, et 'nous courrons', au pluriel?

"Mais nous tâchons d'imiter la liberté et la constance de l'épouse qui, bien instruite de toutes choses et 'le coeur formé à la sagesse' (Ps 89, 12), 'sait aussi bien vivre dans l'abondance que supporter le dénuement (Ph 4, 12). Quand elle demande d'être entraînée, elle montre son manque, non pas d'argent mais de force. Par contre, lorsqu'elle se console dans l'espoir que la grâce reviendra, elle fait état de sa défaillance, non de sa défiance (*etsi deficere, non tamen diffidere se probat*).

§ 9- L'épouse dit 'Entraîne-moi sur tes pas, nous courrons à l'odeur de tes parfums' (Ct 1, 3 ≠). C'est à dire, 'Entraîne-moi contre mon gré, pour que je te suive de mon plein gré'; entraîne-moi dans ma torpeur pour me rendre l'ardeur à la course... Viendra le moment où je n'aurai plus le besoin d'être entraînée, puisque nous courrons de notre plein gré et de tout notre élan (Bernard pense ici manifestement à la finale du Prologue de la RB: "A mesure que l'on progresse dans la vie de conversion et dans la foi, le coeur se dilate, et l'on court sur le chemin des commandements de Dieu, dans l'ineffable douceur de l'amour" - Pr 49-50). Mais - poursuit l'épouse -, si j'ai demandé d'être entraînée seule, je ne courrai pas seule: les jeunes filles aussi courront avec moi. Nous courrons du même pas, nous courrons ensemble, moi 'à l'odeur de tes parfums', elles, stimulées par mon exemple et mes encouragements. Ainsi, nous courrons tous 'à l'odeur de tes parfums'. L'épouse a ses imitateurs, comme elle-même est l'imitatrice du Christ (1 Co 11, 1). C'est pourquoi elle ne dit pas 'je courrai', mais, 'nous courrons' ".

Ce texte est à comprendre ainsi: Bernard tient lieu d'épouse, et les frères de sa communauté, tiennent lieu de "jeunes filles".

§ 10- Une question se pose: mais pourquoi ne s'est-elle pas jointe aux jeunes filles, en disant: "Entraîne-moi"? L'épouse aurait-elle besoin d'être entraînée et non les jeunes filles? "Serai-tu jalouse de ce bonheur au point de vouloir le savourer seule? Sûrement pas! (*absit*)... "C'est que la charité, dit-elle, le voulait ainsi" (*caritas, inquit, ita postulat*).

VI- Le double secours de la correction et de la consolation.

Un double secours d'en-haut est à espérer dans l'épreuve spirituelle: correction et consolation. "Le premier réprime l'**insolence** et engendre l'**humilité**; le second inspire la **confiance** et reconforte la **faiblesse**. L'une rend prudent, l'autre fervent; le premier enseigne la crainte du Seigneur, le second tempère la crainte par la joie du salut" (cf. Ps 85, 11).

§ 11- "Nous sommes entraînés lorsque nous sommes éprouvés par les tentations et les tribulations; nous courons lorsque, visités par les consolations et les inspirations intimes, nous respirons des parfums exquis... Ce qui paraît austère et dur, je le réserve pour moi (cf. Lettre 1, "A Robert"): 'Entraîne-moi!' Ce qui est doux et agréable, je te le communique à toi qui est faible, et je dis: 'Nous courrons!'..."

"Quant à moi - dit-elle -, ô mon Epoux, corrige-moi, exerce-moi, éprouve-moi, entraîne-moi sur tes pas, car je suis prête à recevoir tes coups" (Ps 37, 18)... Je serai seule entraînée, mais nous courrons ensemble. Nous courrons, oui, nous courrons, mais 'à l'odeur de tes parfums', non pas en nous fiant à nos mérites. Nous ne mettons pas notre confiance dans la grandeur de nos forces, mais dans l'abondance de tes miséricordes (Ps 68, 17). Engagés dans cette course, cela n'a pas été le fait de celui qui veut, ou de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde (cf. Rm 9, 16). Que revienne la miséricorde, et nous courrons. Toi, tu cours par ta force, comme un géant (Ps 18, 6), comme un puissant (*gigas et potens*); nous, nous ne courons que si tes parfums exhalent leurs effluves. Toi que le Père a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons"(cf. Ps 44, 8).

Et Bernard de conclure: "Je vous avais promis un discours à propos des parfums de l'Epoux... Je le tiendrai plus tard, à cause de la longueur de ce Sermon"... Ce sera l'objet du Sermon 22, tandis que le Sermon 23 sera consacré au commentaire de l'entrée de l'épouse dans les celliers du Roi.

F- Sermon 22

Cinq subdivisions dans ce court Sermon sur "**les parfums de l'Epoux**":

I- L'Epoux possède des parfums de toute sorte. La fontaine de la Sagesse se prête à de multiples usages.

Mais de certains de ces parfums, l'épouse seule peut jouir parce qu'elle est plus proche de l'Epoux et lui est plus intime en tant que "jardin fermé" et "source scellée" (Ct 4, 12); mais "les eaux en ruissellent sur les places" (Pr 5, 16). Et Bernard s'épuise à venir y puiser pour distribuer ensuite à chacun selon ses besoins: il s'agit des *riuii Scripturarum*, des "ruisseaux publics des Ecritures". Il se dit aussi privé de la contemplation de Celui qui siège sur les Chérubins, "pour le montrer homme parmi les hommes, selon la forme en laquelle il s'est manifesté par un excès de complaisance et d'amour"(cf. Hébr 2, 9; Ps 18, 6). "Je le montre doux plutôt que majestueux, oint et non pas sublime. Bref, tel que "l'Esprit du Seigneur l'a oint et l'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres"... (Is 61, 1-2) - §§ 2-3.

II- Les quatre parfums de l'Epoux.

Bernard a puisé cette interprétation à la tradition commune. La "source scellée" qui a jailli du "jardin fermé" (*fons signatus, hortum conclusum*) par la bouche de Paul, s'est répandue en quatre

ruisseaux; elle se répand sur les places, montrant que Dieu l'a faite pour nous Sagesse, Justice, sanctification et Rédemption (cf. 1, Co 1, 30). Quatre ruisseaux qui sont comme quatre parfums, très précieux, composés d'eau et d'onction: eau qui purifie, onction qui embaume.

§ 5- "Il a été fait sagesse pour nous (1 Co 1, 30). Il a été fait pour nous ce qu'il était pour les Anges.

§ 6- "Aurait-il été rédemption pour les Anges?" Le Seigneur a relevé l'homme tombé; il a maintenu l'ange debout pour qu'il ne tombe pas; il a arraché l'un à la captivité, il en a préservé l'autre... Il est donc clair que le Seigneur Christ a été pour les saints anges, rédemption autant que justice, sagesse et sanctification... Ainsi, le Christ a été pour nous tout ce qu'il était pour les anges... Sagesse par la prédication, justice par la rémission des péchés, sanctification par la fréquentation des pécheurs, rédemption par la Passion qu'il a endurée pour eux. Lors donc qu'il a été fait tout cela par la volonté de Dieu, l'Eglise a senti son parfum et s'est mise à courir.

III- De quelle manière le Christ a fait sentir ces quatre parfums.

"Le Christ a chassé l'obscurité de ton ignorance par la lumière de sa sagesse. Par la justice qui vient de la foi, il a brisé les liens des péchés (Ps 118, 61) en justifiant gratuitement le pécheur (Rm 3, 24). Par surcroît, il a vécu saintement parmi les pécheurs donnant ainsi un modèle de vie, une voie pour revenir à la Patrie. Enfin, pour comble de bonté, il a livré son âme à la mort (Is 53, 12), et de son côté transpercé, il a tiré le prix de la satisfaction (cf. Jn 19, 34), l'abondance du rachat (Ps 129, 7)".

§ 8- "Que devait-il faire pour toi qu'il n'ait pas fait?" (Is 5, 4). Il a donné la lumière à l'aveugle, délié le captif, ramené l'égaré, réconcilié le coupable. Par sa vie, il nous confère les mérites, et par sa mort nous acquiert les récompenses... Quelle excuse peut avoir l'homme qui ne court pas à l'odeur des parfums?... à moins que cette odeur ne lui soit pas parvenue. Pourtant, l'effluve vivifiante s'est partout répandue (Ps 32, 5; 144, 9)... Tout homme qui, touché par le regret de ses péchés, a faim et soif de justice (Mt 5, 6) peut 'croire en Toi qui justifie l'impie' (Rm 4, 5)... Ta Passion est l'unique refuge, le remède unique. Si la sagesse fait défaut, si la justice ne suffit pas, si les mérites de la sainteté nous manquent, Ta Passion vient à notre secours.

'Notre capacité vient de Dieu' (2 Co 3, 5)... Mais si Ton sang n'intercède pour moi, je ne suis pas sauvé. Pour cela, nous courons sur Tes pas"...

IV- Diverses façons de courir après ces parfums.

Bernard donne des exemples: Jn 7, 46; Nicodème (Jn 3, 1-2); Marie-Madeleine (Lc 7, 47); le Ps 31, 2; le publicain qui descend chez lui justifié (Lc 18, 14); Paul, imitateur du Christ (1 Co 11, 1).

V- Ne pas chercher à connaître l'essence de ces parfums.

Bernard compare ici les quatre parfums nommés plus haut et les quatre vertus cardinales (prudence, justice, force et tempérance):

- Celui que Dieu a fait pour nous Sagesse, enseigne la prudence,
- la justice qui pardonne les péchés,
- la sanctification qui donne l'exemple de la tempérance, et la rédemption qui donne l'exemple de la patience et donc de la force.

§ 11- "Qu'avez-vous de commun avec les vertus, vous qui ignorez 'la vertu de Dieu', le Christ (1 Co 1, 24)? La vraie prudence est dans l'enseignement du Christ; la vraie justice est dans sa miséricorde; la vraie tempérance est dans la vie du Christ, la vraie force est dans la Passion du Christ.

C'est donc en vain que l'on peine à acquérir les vertus si on espère les recevoir d'ailleurs que du Seigneur des vertus".

G- Sermon 23 "Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers" (Ct 1, 3).

Ce Sermon 23 est un long enseignement didactique.

A la suite du commentaire sur les parfums, et d'entrée de jeu, Bernard affirme, pour compléter l'information sur l'origine de ces parfums, qu'ils proviennent des celliers du Roi: "Voilà d'où sort l'odeur, voilà où l'on court!"... "Et si l'épouse avait bien dit qu'il fallait courir et à quelle odeur, elle n'avait pas dit où il fallait courir: c'est vers les celliers que l'on court, et à l'odeur qui en provient".

Que sont-ils donc ces "celliers"? Des lieux pleins d'aromates dans la Maison de l'Époux où sont entreposés pour les conserver "tous les meilleurs produits du jardin ou des champs". C'est donc là que courent les âmes "ferventes dans l'Esprit": l'épouse, les jeunes filles... La plus fervent court plus vite et arrive plus tôt (cf. Jn 20, 4)...

I- Une première section établit la cohérence du sens littéral du texte (Ct 1, 3). Une admonition aux supérieurs les rappellera à leurs devoirs. Pères et mères, ils doivent prendre soin de ceux qui leur sont confiés.

"L'Époux n'oublie jamais ses propres entrailles (§ 1), "les jeunes filles" (§ 2). "Apprenez que vous devez être mères et non seigneurs de vos sujets" (cf. RB 64, 15). "Mères en consolant, pères en corrigeant".

II- Le jardin, le cellier, la chambre, dans la Sainte Ecriture.

Les celliers, au sens spirituel, ainsi que jardin et chambre ont leur sens propre; le jardin exprime l'histoire (*historia*, ou sens littéral), le cellier, le sens moral ou tropologique, la chambre, le mystère de la vision contemplative et l'anagogie. Dans le jardin se trouvent des hommes vertueux (cf. Ps 1, 3; 91, 13; 51, 10; Is 45, 8).

III- Les trois celliers selon l'exégèse morale: la discipline, la nature et la grâce.

Il y a le cellier du Roi, le cellier des aromates, et le cellier des parfums: un lieu où foisonne une profusion de grâces.

§ 7- Dans le cellier des aromates, la vertu de l'enseignement et la rigueur de la discipline expriment et font jaillir la vertu naturelle d'un comportement droit. Dans le cellier des parfums, par contre, l'agréable douceur d'une affection spontanée et comme innée, s'empresse de rendre service tel un parfum répandu sur la tête et qui descend sur tout le corps (cf. Ps 132, 2). "Dans le cellier au vin, on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité". Ce cellier du vin "je pense - dit S. Bernard - qu'il porte ce nom pour la simple raison qu'on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité. L'homme qui n'a pas encore mérité d'y être introduit, ne doit exercer aucune autorité sur les autres. Pour gouverner les autres, il faut être échauffé de ce vin comme l'était le Docteur des nations lorsqu'il disait: 'Qui est faible que je ne sois faible? Qui vient à tomber qu'un feu ne me brûle' (2 Co 11, 29). Sans cela tu aspiras bien abusivement à gouverner ceux que tu ne te soucies pas de servir"... (cf. S. Augustin, Conf. X, 5, 6).

"Ce cellier au vin est aussi celui que j'appelle le "cellier de la grâce" parce qu'en celui-ci on reçoit la grâce en plénitude. Car enfin, la plénitude de la Loi, c'est la charité (Rm 13, 10); et 'celui qui aime son frère a accompli la Loi' (Rm 13, 8).

§ 8- Il est ici question de la discrétion, "mère des vertus" (cf. RB 64, 19).

IV- Les trois chambres distinctes. Tout d'abord, celle de la connaissance.

"Les concubines sont nombreuses et les jeunes filles sans nombre" (Ct 6, 7). Chacune trouve son propre lieu secret pour rencontrer l'Époux, et elle dit: "Mon secret est à moi, mon secret est à moi" (Is 24, 16; cité par Guillaume de S. Thierry en finale de la Lettre d'or). "Là l'épouse avoue 'qu'elle dort mais que son cœur veille' (Ct 5, 2). "Par le sommeil, elle désigne la tranquillité de cet émerveillement si doux et de cette admiration paisible dans la contemplation. Par la veille, elle signifie la fatigue de la recherche inquiète et de l'exercice laborieux" (à la manière de Ruusbroeck

qui unira les deux moments de la rencontre humano-divine impliquant fruition et accomplissement d'oeuvres de charité).

V- La chambre de la crainte; un terrible avertissement aux clercs.

§ 12- "Il est un autre lieu d'où la vigilance très secrète et très sévère de Dieu Juste Juge (Ps 7, 12), terrible dans ses desseins sur les enfants des hommes (Ps 65, 5), s'exerce immuable, sur la créature douée de raison et réprouvée (cf. S. Augustin, se tournant vers le "Dieu des miséricordes et aussi des vengeances" , *Deus misericordiarum et semel ultuionum*).

Terrible passage, inspiré sans doute des ouvrages anti-pélagiens de S. Augustin sur la prédestination (cf. *De praedestinatione sanctorum*):

"En ce lieu, le contemplatif, pénétré de la crainte aperçoit Dieu qui, par un juste mais mystérieux jugement, n'efface pas les fautes des réprouvés, ni n'agrée leurs bonnes actions. Au contraire, il endurecise les coeurs pour qu'ils ne se repentent pas dans l'affliction, qu'ils ne se convertissent pas et que Lui-même ne les guérisse pas" (Sg 12, 40). "Et cela non sans une raison certaine et éternelle: chose d'autant plus effrayante qu'elle est immuablement arrêtée de toute éternité" (cf. Is 26, 10).

"Que les clercs tremblent, que tremblent les ministres de l'Eglise eux qui commettent tant d'iniquités sur les terres des saints qu'ils possèdent"...

"Ce lieu (la chambre de la crainte) est redoutable et dépourvu de toute tranquillité. C'est aussi le lieu du commencement de la sagesse (Ps 110, 10). Ce n'est pas la connaissance qui fait le sage, mais la crainte, car celle-ci touche le coeur". La science elle, peut aussi 'enfler d'orgueil' (1 Co 8, 1). *Timor sapor est*, ose affirmer Bernard: la crainte est savoureuse et la saveur fait le sage. La première chambre ne fait que "préparer à la sagesse"; "là tu es préparé pour être ici initié". "Cependant, le contemplatif ne jouit d'une tranquillité parfaite ni dans la connaissance, ni dans la crainte...ni dans la chambre du Maître, ni dans celle du Juge, mais dans celle de l'Epoux".

VI- La chambre du pardon ou de la prédestination.

§ 15- "Il est un lieu où Dieu se montre vraiment apaisé et apaisant: le lieu de l'Epoux. "Rare est l'heure et peu on y demeure" (*rara hora, parua mora!*). "Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu (Rm 3, 23). Mais qui se fera l'accusateur des élus de Dieu (Rm 8, 33). Le pardon de Dieu, voilà la justice de l'homme. J'ai vu cela et j'ai compris la vérité de cette parole: 'Quiconque est né de Dieu ne pêche pas, parce que la filiation céleste le préserve' (1 Jn 5, 18)... Il m'a semblé que j'étais du nombre de ces bienheureux. Oh! si ce sentiment avait pu durer!"

§ 16- "Ô lieu vraiment paisible que je puis sans erreur appelé chambre! On y voit plus Dieu comme troublé de colère...mais on y éprouve sa volonté bienveillante et sa bonté parfaite" (Rm 12, 2). "Ici on trouve le vrai repos: *Tranquillus Deus tranquillat omnia* (le Dieu de la sérénité rend toutes choses sereines)". "Le Roi m'a fait entré dans sa chambre (Ct 1, 3); ce troisième lieu est établi d ns la paix".

§ 17- Dieu apparaît donc dans ce Sermon à la fois comme "Maître, Juge et Epoux". "Il est Bon, Doux et plein de miséricorde pour tous ceux qui le contemplent ainsi".

H- Sermon 24

Dans les SBO I, p. XVI, Dom Jean Leclercq fait remarquer que, dans certains manuscrits, ce Sermon 24 se trouve divisé en deux courts Sermons commençants respectivement par les mots *Recte diligunt te* ("les âmes droites t'aiment"; Ct 1, 3), et *Hoc demum tertio* ("Pour la troisième fois

me voici"...). Le second fait allusion au retour du troisième voyage de Bernard à Rome en 1138. Dans les autres manuscrits, le Sermon commence par *Hoc demum tertio* et se compose des mêmes éléments que les deux Sermons courts, habilement refondus dans un ordre différent. Cette nouvelle forme de texte serait la rédaction définitive que lui aurait donnée Saint Bernard.

En voici les fragmentations:

I- Le rétablissement de la paix (fin du schisme d'Anaclet II; reprise du siège romain par Innocent II). Cohérence interne de ce passage: "Les âmes droites t'aiment" (Ct 1, 3). Contre le vice de la médisance.

"Après tant de périls, je me mets au service de votre progrès... Et puisque vous souhaitez que je poursuive le Commentaire du Cantique..., je m'exécute volontiers".

§ 2- Début du commentaire de Ct 1, 3: "Les âmes droites t'aiment".

"Qui prononce ces paroles?" se demande Bernard. Le mieux, dit-il, est de les attribuer aux jeunes filles et de les joindre à ce qui précède: 'Nous exulterons et nous nous réjouirons en toi, nous souvenant de tes seins meilleurs que le vin' (Ct 1, 3). Elles s'adressent évidemment à leur mère, mais sont envieuses de cette mère entrée seule dans les celliers du Roi-Epoux. Elles vont obliger l'épouse à se justifier: 'Je suis noire, et pourtant belle, filles de Jérusalem' (Ct 1, 4)".

A cause de celles qui murmurent et qui calomnient, les autres qui sont bonnes, simples, humbles et douces, disent à l'épouse pour la consoler: 'Les âmes droites t'aiment'; ne t'inquiète pas de l'injuste réplique des calomniatrices, car il est évident que 'les âmes droites t'aiment'.

§ 3- Parmi le chœur des jeunes filles (les moines de la communauté de Clairvaux), "j'en trouve - avoue Bernard - qui guettent les actions de l'épouse pour les critiquer, non pour les imiter (*derogandi non imitandi causa*). Bernard se situe donc à la place de l'épouse, victime de calomnies et de cabales à son égard, en raison de ses longues et récentes absences...

"Elles s'acoquinent pour médire, toujours d'accord pour semer la discorde... Elles lient entre elles des amitiés nourries d'inimitié; d'odieuses cabales se trament dans un même sentiment de méchanceté complice...comme le firent jadis Hérode et Pilate (cf. Lc 23, 12).

Ce portrait, haut en couleurs ce certains frères de Clairvaux, n'est guère plus édifiant que celui tracé au sujet de frères de cette même communauté dans le Traité des degrés d'humilité et d'orgueil. Or cela, conclut Bernard, "c'est boire à la coupe des démons, non à la coupe eucharistique" (1 Co 10, 20).

§ 4- "Quiconque médit fait voir d'abord que la charité lui manque"... "C'est une peste!"

II- Droiture et courbure de l'âme.

§ 5- Retour à l'explication de Ct 1, 3: Comment comprendre cette expression: "les âmes droites"?

Il convient - estime Bernard - de l'entendre d'une droiture spirituelle, 'l'Esprit administrant aux spirituels ce qui est spirituel' (1 Co 2, 13). "Dieu a fait l'homme droit (Eccl. 7, 30). Tout homme est courbé par ses péchés (cf. S. Augustin, *Enarr. in Ps* 50, 15). Dieu qui est droit fait l'homme droit. Ceux qui veulent lui être semblables doivent 'rentrer dans leur cœur (*intrare/redire ad cor*; Is 46, 8), et, en esprit, s'adonner à ce travail de la pratique de la justice" (cf. 2 Co 3, 18).

§ 6- La station droite du corps de l'homme est indicative du désir de Dieu de la voir "garder sa droiture spirituelle".

§ 7- "Les âmes courbées ne peuvent guère aimer l'Epoux; étant aimées du monde, elles ne peuvent l'être de l'Epoux" (cf. Jc 4, 4). "La courbure de l'âme consiste donc à chercher et à savourer ce qui est de la terre; sa droiture, au contraire, à méditer ou à désirer ce qui est d'en-haut" (cf. Pac. Delfgaaw, "S. Bernard, Maître de l'amour divin", Paris 1994, pp. 105-107).

III- Les sentiments et le consentement, la foi et les actes.

Sentiment et consentement, foi et oeuvres contribuent à réaliser la droiture parfaite. Il y va de la rectitude de l'amour (cf. Jc 2, 26; Ga 5, 6).

§ 8- "Déparée de la charité, la foi est morte"... "Crois-tu en Jésus Christ? Accomplis les oeuvres du Christ"... "Celui qui est sans amour, n'a pas de quoi aimer l'épouse. Comment serait-il droit celui qui n'aime ni Dieu, ni l'Eglise de Dieu à laquelle il est dit: 'Les âmes droites t'aiment'?"

"Frères, rendons droits nos voies et nos efforts" (cf. Jér 7, 3).

Transition

Les Sermons 25 à 28 constituent un autre petit Traité sur la charité centré sur Ct 1, 4. L'épouse proteste de sa beauté inhérente à sa noirceur, prenant à témoin les filles de Jérusalem: "Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem" (Serm. 25). Suit une comparaison qui demande explication: "comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon" (Serm. 27). Au Sermon 28, Bernard adjoindra au commentaire le v. 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané, car c'est le soleil qui m'a ternie" (Ct 1, 5). Les Sermons 29 à 32 poursuivent l'approfondissement du sens spirituel en intégrant la suite du texte biblique: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi" (Serm. 29). "Ils m'ont mise à garder les vignes; ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée" (Serm. 30).

Les deux derniers Sermons de la série (Serm. 31 et 32) sont centrés sur la figure de l'Epoux présenté successivement comme Berger (finale du Serm. 31), comme Roi, comme Père de famille, pour conclure, par inclusion, sur la figure préférentielle de l'Epoux-Berger (Serm. 32).

I- Sermon 25

Quatre fragmentations qui correspondent à un quadruple questionnement:

I- Bernard se demande d'abord: "**Quelles sont celles que l'épouse nomme 'filles de Jérusalem' ?**"

On remarquera que notre commentateur part toujours du sens littéral avant de passer au sens spirituel, c'est à dire moral ou mystique. "**Pour quelle raison sont-elles nommées ainsi ces filles?**"

II- Autre questionnement: "**Pourquoi l'épouse a-t-elle été noire et pourquoi est-elle belle?**"

III- "**Comment comprendre que l'épouse soit à la fois noire et belle, sinon en montant au sens moral profond?**"

IV- "**Comment les saints consacrent-ils tout leur soin à la beauté intérieure?**"

Nous verrons successivement quelles réponses apportent Bernard à ces quatre questions.

I- "Quelles sont ces 'filles de Jérusalem'?"

Bernard poursuit sa quête d'intelligence du texte. Au Sermon 24, 2, il avait dit que l'épouse "était obligée de répondre aux provocations de ses rivales", les jeunes filles. Elle y répond en s'exclamant: "Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem"(Ct 1, 4). Celles-ci reprochaient à l'épouse sa noirceur. Pourtant, patiente, l'épouse "ne rend pas injure pour injure, mais les honore même en les appelant 'filles de Jérusalem'. Elles auraient mérité se faire appeler 'filles de Babylone'. Elle avait appris de Celui qui est l'Onction même et enseigne la douceur qu'il ne faut pas "briser le roseau froissé ni éteindre la mèche qui fume encore" (Is 42, 3). Elle s'est faite "pacifique avec celles qu haïssent la paix" (Ps 119, 7), se sachant "redevable même envers les insensées" (Rm 1, 14).

§ 2- Cette attitude, précise Bernard, est "celle des meilleurs supérieurs qui se doivent d'être bons et fidèles envers les âmes malades sans se prévaloir d'une dignité pompeuse" (cf. RB 27, 6). Notre commentateur vise encore là certains détracteurs parmi ses frères de Clairvaux (cf. Serm. 23, 3-4), qui expriment des plaintes et des murmures intérieurs, "et s'emportent jusqu'aux sarcasmes et aux insultes"... C'est la rançon, pensons-nous, de cette trop longue absence dûe à son ministère en Italie pour contribuer à éteindre le schisme d'Anaclet II. Il préférera le remède à la vengeance.

Pour cette raison, l'épouse nomme "filles de Jérusalem" celles dont elle supporte malveillance et médisance, sachant que "la langue pacifique éteint la querelle" (Pr 25, 15). "Filles de

Jérusalem", elles le sont "par les sacrements de l'Eglise, par la commune confession de la même foi, par leur appartenance à la communauté des fidèles, par l'espérance du salut à venir dont elles ne sauraient en être absolument exclues, même si leur vie semble s'opposer à toute espérance"... Donc l'épouse prend parti pour la mansuétude.

II- "Pourquoi l'épouse a-t-elle été noire, et néanmoins belle?"

§ 3- Il n'y a pas de contradiction, pour Bernard, entre noirceur et beauté. En bon dialecticien, il distingue la forme substantielle de l'accident. Ce qui est noir n'est pas toujours difforme. Il donne des exemples: la pupille de l'oeil, les pierreries noires, les cheveux noirs: en tout cela la structure est belle. Elle se dit néanmoins ici-bas atteinte de quelques traces de noirceur. Si elle le niait, la vérité ne serait pas en elle (cf. 1 Jn 1, 8). "Elle est encore noire parce qu'elle peine encore en cheminant sur la route". Elle n'a pas encore rejoint la Patrie...

§ 4- Pourquoi alors se dit-elle belle? Serait-ce par cette nouveauté de vie commencée au baptême (cf. Rm 6, 4)? Elle dit en effet: "Je suis noire", et non pas: "J'ai été noire". La suite nous éclairera. L'épouse est comparée en effet aux tentes de Cédar, aux pavillons de Salomon (Ct 1, 4). La référence aux tentes grossières de Cédar se fait par rapport à son ancienne vie désordonnée, celle aux pavillons de "Salomon le magnifique", est en rapport avec sa vie nouvelle.

III- Comment l'épouse peut-elle être à la fois noire et belle?

Chez les saints, il convient de distinguer entre l'apparence extérieure et la réalité intérieure. L'Apôtre Paul en est un exemple. Par son aspect corporel, il se savait terne, difforme, petit de taille, marqué par la faim, le dénuement (cf. 2 Co 11, 27). Il fut pourtant "ravi au paradis" jusqu'au troisième ciel (2 Co 12, 2.4): "Âme toute belle, corps chétif; âme noire à nos yeux, belle aux yeux de Dieu". L'homme voit l'apparence; Dieu regarde le coeur (cf. 1 Sam 16, 7). Noir au-dehors, bel au-dedans, "pour plaire à Celui devant qui il a trouvé grâce" (2 Tm 2, 4).

"Heureuse noirceur qui engendre la candeur de l'esprit, la lumière de la science, la pureté de la conscience"...

§ 6- Et Bernard en vient à citer Is 1, 18: "Chez les saints cette noirceur extérieure produit la candeur intérieure... L'âme du juste est candide".

IV- "Comment les saints consacrent-ils tout leur soin à la beauté intérieure?"

Les saints méprisent la parure de l'homme extérieur qui se corrompt (2 Co 4, 16)? Ils mettent tout leur soin à embellir avec empressement "l'homme intérieur qui est à l'image de Dieu et qui se renouvelle de jour en jour (2 Co 4, 16; Gn 1, 26), tellement ils sont sûrs que rien n'est plus agréable à Dieu que son image restituée à sa beauté originelle. "Toute leur gloire est au-dedans" (Ps 44, 14), et non au-dehors... Aussi, disent-ils avec Paul: "Notre gloire, la voici: c'est le témoignage de notre conscience" (2 Co 1, 12). Car le seul juge de la conscience c'est Dieu, et c'est à Lui qu'ils désirent plaire...

Peut-être faut-il même se glorifier de la noirceur extérieure, pour qu'absolument rien ne soit perdu pour les saints, et "que tout contribue à leur bien" (Rm 8, 28). Paul se glorifiait même de ses faiblesses (2 Co 12, 9). Désirable faiblesse compensée par la puissance du Christ. En effet, "la puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse" (*quando infirmor, tunc fortior sum et potens*: 2 Co 12, 10).

§ 8- Une confiance de Bernard: "Ainsi l'épouse a raison de tourner à sa propre gloire ce que ses rivales lui reprochent comme une ignominie (*pro opprobrio*). En effet, non seulement elle se glorifie d'être belle, mais encore d'être noire. Elle ne rougit pas de cette noirceur dont elle sait que l'Epoux, lui aussi, l'a d'abord assumée... L'épouse n'estime donc rien de plus glorieux pour elle que de porter l'ignominie du Christ: 'Loin de moi la pensée de ma glorifier, sinon dans la croix de N.S.J.C.' "(Ga 6, 14).

Cette noirceur de l'épouse c'est en fait "l'opprobre de la croix que chaque croyant possède en

partage avec le Christ crucifié. Bernard amène progressivement ses auditeurs et ses lecteurs à ce constat dans la foi. Suit une contemplation de l'opprobre du Christ dans la figure du Serviteur de Yahvé (Is 53, 2-5), "le plus beau des enfants des hommes" (Ps 44, 8). Ce rapprochement avait déjà été opéré par Origène dans son Com./Ct III, 2, 2 (cf. SC 376, pp. 502-506).

§ 9- Bernard tourne audacieusement la formule de Ct 1, 4, en changeant de locuteur; ce n'est plus l'épouse qui parle, mais l'Époux: "Je suis noir, et pourtant beau, fils de Jérusalem". Noir "lui qui n'avait ni éclat, ni beauté" (Is 53, 2), "ver et non pas homme, honte des hommes et rebut du peuple" (Ps 21, 7). Bref, "il s'est fait lui-même péché" (2 Co 5, 21), "et moi, j'hésiterais à l'appeler 'noir'? Regarde-le donc... meurtri de coups, couvert de crachats, mortellement pâle. Tu reconnaîtras alors sans doute qu'il est noir. Renseigne-toi auprès des Apôtres (cf. Mt 17, 2)...Renseigne-toi auprès des Anges (cf. 1 Pi 1, 12)... Alors tu seras émerveillé de sa beauté. Il est donc beau en lui-même, noir à cause de toi (*Ergo formosus in se, niger propter te*). **Que tu es beau à mes yeux dans une forme humaine qui est aussi mienne, Seigneur Jésus!**"

"Ta belle épouse a déjà reçu le don de ce bonheur comme prémices de sa dot. Elle n'est ni paresseuse pour imiter ce qui en toi est beau, ni honteuse de porter ce qui en toi est noir. C'est pourquoi elle disait: 'Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem'...comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon".

J- Sermon 26

Deux fractions d'inégale longueur: une suite du commentaire de Ct 1, 4; l'épouse est noire comme les tentes de Cédar (ceci fait l'objet des deux premiers §§); et à partir du § 3 commence une longue plainte de Bernard sur la mort de son frère Gérard, le cellier de Clairvaux (§§ 3-14).

I- **Comparaison entre la noirceur de l'épouse et les grossières tentes de Cédar.**

Les deux termes de la comparaison se rapportent à ce seul mot qui précède; "Je suis noire". Bernard, comme toujours, part du sens littéral pour dégager un sens spirituel. Le mot "Cédar" se traduit par "ténèbres", selon l'ouvrage de Jérôme sur "les Noms hébreux", ce qui invite à considérer **la noirceur**. Mais ce qui suit, la comparaison avec "les pavillons de Salomon", ne suggère pas avec évidence **la beauté**. "Les tentes", dit Bernard, "renvoient à nos corps qui nous servent de demeure dans notre exil (2 Co 5, 6; Heb 13, 14)... Cette tente est la tente du soldat ou l'auberge du voyageur, et non pas la maison du citoyen, comme une tente de Cédar qui fait écran à la vision face à face et ne permet de voir 'qu'en énigme, dans un miroir' (1 Co 13, 12)".

§ 2- La noirceur de l'Église et la rouille attachée aux âmes les plus belles, viennent de là: de la tente de Cédar, du pénible combat qu'il nous faut soutenir, du séjour en terre étrangère... L'une de ces âmes gémissait: "Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?" (Rm 7, 24).

Pourtant, si elle est "belle comme les pavillons de Salomon", c'est qu'ici se cache un mystère. "J'en remets l'explication à plus tard, de peur d'être accablé par la majesté de Dieu (Pr 25, 27). En fait, c'est parce que le chagrin causé par la mort de son frère Gérard l'empêche de continuer.

II- Et c'est **la longue plainte sur la mort de son frère** qui va suivre sur 11 §§.

En voici les principales articulations:

- Gérard n'a pas perdu ses amis, mais en a trouvé d'autres; il ne peut plus souffrir (*impassibilis est*) mais il ne peut pas se montrer non compatissant (*sed non incompassibilis*) - cf. Serm./Ct 26, 5 pour son frère.
- Gérard faisait face à toutes les nécessités du temporel pour préserver la tranquillité contemplative de l'abbé.
- Fervent d'esprit, il était efficace dans les activités extérieures.
- La cause de cette plainte? La tendresse, non le trouble dû au péché et à la vanité: "Mon

âme attachée à la sienne n'en faisait qu'une avec lui, non pas par le lien du sang mais par l'accord des esprits" (§ 9).

- Comment Gérard trépassa-t-il? En récitant le Ps. 148, puis en s'exclamant en chantant: "Quelle est grande la Bonté de Dieu de vouloir être le Père des hommes! Quelle est grande la gloire des hommes d'être fils de Dieu, héritiers de Dieu!..."
- Bernard justifie son affection par l'exemple de David, de Samuel et du Seigneur (cf. 2 Sam 1, 17; Jn 5, 29; Jn 11, 44).

K- Sermon 27

Bernard poursuit son commentaire interrompu par la longue plainte suscitée par la mort de son frère Gérard. Il reprend son questionnement sur "les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon auxquels est comparée la beauté de l'épouse.

Sept fragmentations:

I- A quel Salomon appartiennent les pavillons comparés à la beauté de l'épouse.

Bernard veut mettre en lumière le sens caché de ces "pavillons". Il se demande d'abord s'ils ne se rapportent pas plutôt à la noirceur de l'épouse qu'à sa beauté, tout comme les tentes de Cédar...

"Je suis belle comme les pavillons de Salomon", dit l'épouse. "Ces paroles ont un sens grand et admirable si nous les rapportons non pas au premier Salomon, mais à Celui dont il est dit: 'Il y a ici plus que Salomon' (Mt 6, 29). Celui-là n'est pas seulement le Pacifique, mais la Paix elle-même (Ep 2, 14). Et selon le Ps. 103, 2 "Il (le vrai Salomon qui est la Sagesse même) déploie le ciel comme un pavillon". Association d'idée qui renvoie notre commentateur à Pr 8, 27: "Quand Dieu mettait en place les cieus, moi - dit la Sagesse - j'étais présente". En effet, "Toutes les oeuvres que fait le Père, le Fils les fait pareillement" (Jn 5, 19). Donc, lui aussi déploie le ciel comme un pavillon, comme une tente. "Merveilleux pavillon qui, couvrant toute la face de la terre comme une immense tenture, éblouit les regards humains par l'admirable variété des étoiles, de la lune et du soleil. Qu'y a-t-il de plus beau que ce pavillon? Quoi de plus splendide que le ciel? Pourtant, lui non plus ne peut être comparé à la gloire et à la beauté de l'épouse" (§ 2).

II- Quelle est donc cette beauté de l'épouse, qui dépasse même la beauté du ciel?

§ 3- "La beauté de l'épouse est pour ainsi dire du domaine rationnel (*species rationalis*), et sa figure est spirituelle (*spiritualis effigies*)". Voilà le passage au sens spirituel que fait Bernard. "Elle est éternelle" cette beauté, "image de l'éternité". "Sa beauté c'est la charité..., c'est la justice..., c'est la patience..., c'est la pauvreté volontaire, c'est l'humilité". Et c'est par la foi qu'elle devient belle: "Le Christ habite en nos coeurs par la foi" (Eph 3, 17).

§ 4- Beauté de l'épouse par sa première robe (*prima stola*) qu'elle a revêtue ici-bas: c'est le vêtement de sa sanctification (baptismale).

III- Le pavillon de Salomon, c'est le ciel du ciel; les pavillons de Salomon se trouvent en lui.

"Le ciel se déploie comme un pavillon de Salomon, non pas dans l'espace mais dans les sentiments des âmes. Les étoiles du ciel ce sont les Anges, les Archanges, les Puissances, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins..., esprits chargés d'un ministère, envoyés pour servir ceux qui héritent du salut" (cf. Hébr 1, 14).

IV- Quelle est cette gloire de l'épouse qui lui permet de se comparer au ciel le plus haut. D'où lui vient-elle cette gloire?

Par son corps, elle tient de la terre et s'identifie avec les tentes de Cédar; par son âme, elle tient du ciel.

§ 7- L'un et l'autre viennent du ciel: l'Epoux, c. à d. Jésus, et l'épouse, Jérusalem... Un seul et même Seigneur, Epoux comme Tête, épouse comme corps. "Voilà pourquoi l'épouse s'efforce de se conformer toujours plus à ce modèle venu du ciel, apprenant de lui à être modeste et sobre, chaste et sainte, patiente et compatissante, enfin "douce et humble de coeur" (Mt 11, 29).

V- L'épouse est un ciel éclatant où Dieu habite.

"Toute âme sainte est donc un ciel" (cf. Grégoire le Gd, Hom./Ez II, 2, 14: "l'âme du juste est un ciel"). Bernard rapproche deux citations: 'Le ciel est mon trône, dit le Seigneur' (Ac 7, 49), et 'L'âme du juste est le trône de la Sagesse' (cf. S. Augustin, Serm. 200, 1; Bernard, Serm./Ct 25, 6) afin de ne pas s'arrêter au sens littéral - le ciel visible et périssable - et de passer au sens spirituel qui le porte à dire que l'âme du juste est vraiment la demeure de Dieu. La citation de 2 Co 6, 16, reprise de Lev. 26, 11-12 et utilisée par S. Ambroise dans Com./Ps. 118, 10, 45, est particulièrement bien choisie: "J'habiterai au milieu d'eux - dit le Seigneur -, et j'y marcherai" (*Inhabitabo in illis et deambulabo in ipsis*).

VI- Ce dont l'âme doit s'abstenir, et ce quelle doit avoir en abondance pour devenir le ciel de Dieu.

Elle doit s'abstenir des affaires publiques et des soucis du monde, n'être esclave ni du ventre, ni de la luxure; ne pas être curieuse de tout voir, ni avide de dominer, ni orgueilleuse de son pouvoir.

Il faut que l'âme soit d'abord vide de tout cela. Sa grandeur c'est son amour. Qu'elle se dilate dans la charité (cf. 2 Co 6, 13). Alors elle grandira "jusqu'à l'état de l'homme parfait, à la taille du Christ dans sa plénitude" (Eph 4, 13). La mesure de la taille d'une âme se fait en proportion de sa charité. "Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien" (1 Co 13, 2). "Si tu fais du bien à ceux-là même qui te haïssent, si tu pries pour ceux qui te persécutent, à ce moment-là, ton âme aura l'ampleur du ciel; elle en aura aussi la hauteur et la beauté". Dieu y habitera et s'y promènera...

VII- Ce ciel contient d'autres cieus. Quels sont-ils?

L'Eglise a ses cieus. L'Eglise d'en haut est un ciel; celle qui est encore en exil a le sien. Ces "pavillons", les hommes spirituels les ont tendus sur terre par leur parole, les miracles, leur charité; ce sont là l'image des "pavillons célestes" (cf. Dan 12, 3: l'issue finale sera toute à leur gloire).

"Ô humilité! Ô sublimité! A la fois tente de Cédar et sanctuaire de Dieu, demeure terrestre et palais céleste, maison d'argile et salle royale, corps de mort et temple de lumière, enfin 'rebut pour les superbes' et épouse du Christ. 'Elle est noire et pourtant belle, filles de Jérusalem. Même si la peine et la douleur d'un long exil la ternissent, néanmoins une beauté céleste la rehausse, les pavillons de Salomon l'embellissent. Si vous êtes rebutés par sa noirceur, admirez sa beauté; si vous méprisez son humble apparence, levez les yeux vers sa sublimité. Quelle prévoyance, quelle plénitude de sagesse, de discernement et d'à-propos en tout ceci: chez l'épouse, la bassesse et l'élévation, selon les moments, se tempèrent l'une l'autre dans un parfait équilibre. Ainsi, au milieu des vicissitudes de ce monde, la sublimité relève l'humilité, pour que celle-ci ne défaille pas dans l'adversité; et l'humilité modère la sublimité, pour que celle-ci ne disparaisse pas dans la prospérité. Avec bonheur l'une et l'autre, bien que contraires entre elles, 'coopèrent pourtant toutes deux au bien' (Rm 8, 28) de l'épouse, et se mettent au service de son salut".

Dans ce Sermon, Bernard poursuit son investigation sur le sens spirituel à donner à la noirceur et à la beauté de l'épouse comparée aux pavillons de Salomon. Il avait commencé cette quête de sens au Sermon 24: c'est dire l'importance que l'abbé de Clairvaux attache à Ct 1, 4 et quel profit spirituel il entend en tirer pour sa communauté. En finale du présent Sermon, il commencera à évoquer Ct 1, 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané; c'est le soleil qui m'a ternie. Les fils de ma mère ont combattu contre moi".

Six fragmentations ou sections sont proposées dans les SBO; elles sont reproduites dans l'édition des SC 431.

C'est un Sermon riche d'enseignements spirituels où se constate une fois encore la familiarité de S. Bernard avec toute la Bible, A. et N.T.: il expose plusieurs aspects de la théorie des sens spirituels et de ses applications pratiques, les rapports entre foi et raison, perception sensible et expérience.

I- De quelle manière l'épouse est-elle noire comme "le pavillon de Salomon". Quelle est la noirceur de ce pavillon, de ces pavillons?

Les pavillons de Salomon peuvent se rapporter aussi bien à la noirceur de l'épouse qu'à sa beauté. Noirceur de l'épouse-Eglise en exil ici-bas, cheminant dans la foi et non dans la claire vision; beauté de cette Eglise-épouse par sa sanctification baptismale et son agrégation à Jésus-Christ comme Corps. Cela fut déjà suggéré au Sermon 27 qui précisait que la beauté l'emportait sur la noirceur puisqu'en l'âme du juste, Dieu se promène: *inhabitabo in illis et deambulabo in ipsis...* (cf. Serm.27, V).

Ici, Bernard revient sur l'attribution de la noirceur aux pavillons ou tentes de Salomon, comme image de l'épouse. Il renvoie aux tentes de peaux qui, jadis, recouvraient le Tabernacle (cf. II Ch 3, 14) pour en conserver le contenu.

§ 1- "Si l'épouse devient noire par compassion et charité, c'est par amour de la blancheur, et pour gagner la beauté".

§ 2- Très belle méditation sur l'Epoux-Serviteur souffrant" (cf. Is 52-53).

Un seul est devenu noir pour que beaucoup retrouvent la blancheur (cf. Jn 11, 50). Il est devenu noir "dans une chair semblable à celle du péché (Rm 8, 3): "la blancheur éclatante de la vie éternelle deviendra noire dans la chair pour purifier cette chair. Le plus beau des enfants des hommes (Ps 44, 3) se ternira dans sa Passion pour illuminer les enfants des hommes"; défiguré sur la croix, il se dépouillera de toute splendeur et de toute beauté (cf. Is 53, 2) pour s'acquérir comme épouse, belle et resplendissante, une Eglise sans tache ni ride" (cf. Eph 5, 27).

"Et toute la gloire de la fille du Roi est intérieure" (Ps 44, 14)... Jacob a revêtu les vêtements d'Esau (Gn 27, 11), à l'instigation de Rébecca, pour recevoir la bénédiction d'Isaac et nous la transmettre. "Le châtement qui nous rend la paix était sur lui (Is 53, 5). Le Seigneur a fait retomber sur lui la perversité de nous tous" (Is 53, 6). "Ainsi, devait-il en toutes choses se faire semblable à ses frères, pour devenir miséricordieux" (Heb 2, 17).

II- Le Christ paraît noir à la vue de son visage, mais il paraît beau à l'ouïe par sa voix. Considération sur l'ouïe et sur la vue.

"La voix est la voix de Jacob mais les mains sont celles d'Esau" (Gn 27, 22). Autre ce que l'on perçoit; autre ce que l'on croit; les sens attestent qu'il est 'noir'; la foi atteste qu'il est 'blanc et beau'.

III- L'ouïe précède la vue dans une âme qui progresse.

"Dès qu'il a entendu, il m'a obéi" (Ps 17, 45). "Dieu aime qui donne avec joie" (2 Co 9, 7).

§ 7- "L'Esprit-Saint éduque l'ouïe avant de réjouir la vue".

§ 9- "La foi saisit ce que les sens ignorent, ce que l'expérience ne trouve pas". "Ne me touche pas!

(Jn 20, 17), c'est à dire 'perds l'habitude de te fier à tes sens'!... Appuie-toi sur la parole, accoutume-toi à la foi".

IV- La foi dépasse la raison, les sens et l'expérience. Comment toucher le Christ?

§§ 9-10. "La foi sera digne de ma toucher, car elle m'observera assis à la droite du Père, non plus dans mon humilité, mais dans ma chair céleste (*in caelesti carne ipsa*)... Sois belle et tu me toucheras; aie la foi et tu seras belle!"

V- Avec quelle perspicacité l'épouse découvre la beauté de Salomon. Sur les trois pavillons et sur les trois noirceurs.

Les trois pavillons sont identifiés par Bernard comme étant: la chair assumée, la mort consentie pour donner la vie, les outrages du Crucifié. Les trois noirceurs sont reconnues dans celle du repentir, celle de la compassion, et dans celle de la persécution.

VI- Le soleil a terni l'épouse de quatre manières.

- par la violence de la persécution;
- par l'embrassement de la charité fraternelle (cf. Rm 12, 15);
- par le Soleil de Justice qui "fait languir d'amour" l'épouse (Ct 2, 5);
- par le constat de l'obscurité de celle-ci, révélée dans la lumière du Christ.

M- Sermon 29

Ce Sermon est centré sur l'essai de commentaire de Ct 1, 5: "Les fils de ma mère, etc".

Quatre sections:

I- A qui se rapportent ces paroles de l'épouse: "les fils de ma mère ont combattu contre moi? Il convient donc de se méfier du mal caché dans sa propre famille.

§ 1- Dès l'abord, le procès fait à Jésus et la condamnation qui suivra sont évoqués. "Les fils de ma mère", dit l'épouse, Anne, Caïphe et Judas Iscariote - tous fils de la Synagogue mère de l'Eglise-épouse, ont combattu Jésus, le rassembleur de l'Eglise, fille de la Synagogue. Ils ont "pendu au bois" du supplice, Jésus (cf. Ac 10, 39). Le Pasteur fut frappé, et les brebis se sont dispersées (cf. Mc 14, 27). Ce sont eux, les juges du procès de Jésus, qui sont désignés par l'expression: "les fils de ma mère"; ils ne sont pas dit "fils de son père" puisqu'ils n'avaient pas Dieu pour Père, mais bien le diable (cf. Jn 8, 38.44).

§ 2- Ces "fils de la mère de l'épouse", seraient-ils les seuls responsables et coupables d'avoir mis Jésus à mort? Bien d'autres nations ont persécuté l'Eglise de Dieu; mais ici n'est nommé que la persécution exercée par "les gens de la famille" (Mt 10, 36). Il y eut aussi ce qu'a enduré l'épouse-Eglise de la part des infidèles, des hérétiques, des schismatiques. Ce dont nous devons nous méfier avec plus de vigilance, c'est du "mal intérieur qui se cache dans la famille. Le Seigneur nous en avertit: "L'homme aura pour ennemis les gens de sa maison" (Mt 10, 36; Ps 40, 10; 54, 13-15; 37, 12).

II- Ceux qui vivent en communauté doivent poursuivre la paix et éviter le scandale, même dans les moindres choses.

"Ecartez toujours de vous ce mal si abominable et si détestable, vous qui savez...'combien il est bon et doux d'habiter en frères tous ensemble', pourvu que ce soit dans l'unité et non dans le scandale. Qu'est ce qui pourra vous nuire si vous devenez zélés pour le bien" (1 Pi 3, 13)... "Aspirez aux dons les meilleurs" (1 Co 12, 31).

Suivent plusieurs §§ sur l'amour fraternel et le bannissement de la médisance ainsi que du murmure (§§ 3-5)... "Pécher contre son frère, c'est pécher contre le Christ" (1 Co 8, 12).

"Du coeur de ton frère que tu as contristé, le Christ crie avec douleur contre toi, en disant: 'le fils de ma mère combat contre moi, et celui qui partageait avec moi des mets délicieux m'a rempli d'amertume" (Ct 1, 5; Ps 54, 15; Ruth 1, 20).

III- Comment ces paroles "les fils de ma mère, etc" s'entendent de la réprimande utile. Ceux qui reprennent vigueur grâce aux réprimandes sont, de façon étonnante, aimés plus tendrement.

§ 6- Bernard a lu Origène qui commente ce passage en Com./Ct II, 3, 15-18. Pour l'Alexandrin, 'les fils de ma mère qui combattent contre moi', seraient "le diable et ses anges". D'autres, l'interprète en bonne part des hommes spirituels qui sont ans l'Eglise, et qui combattent contre leur frères charnels avec le glaive de l'Esprit qui est la Parole de Dieu (cf. Eph 6, 17). L'âme qui aime Dieu - et qui s'est laissée corriger - pourrait dire en ce sens que "le soleil l'a ternie". Certes, "les flèches du Puissant sont aiguës" (Ps 119, 4), mais "tu deviens plus fort lorsque ton ennemi s'affaiblit. Excellente flèche que cette crainte qui perce et qui tue les désirs de la chair" (Ga 5, 16).

IV- La flèche de l'amour a percé l'âme de la Bienheureuse Marie. C'est en rendant grâces que l'Eglise ou l'âme aimante doivent dire: 'Les fils de ma mère ont combattu contre moi'.

C'est une flèche aussi la Parole de Dieu, vivante et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants (cf. Heb 4, 12). "C'est encore une flèche de choix que l'amour du Christ" (cf. Is 49, 2; Origène est le premier à rapprocher ce verset de Ct 2, 5: "Je suis blessée d'amour"). "Cette flèche a aussi blessé Marie, et l'a transpercée pour venir jusqu'à nous et pour que nous recevions de sa plénitude" (cf. Is 49, 6; Jn 1, 16).

§ 9- Commence ici le commentaire de Ct 1, 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané; c'est le soleil"... et "pour le nom du Christ" (Ac 5, 41).

"Ils m'ont mise à garder les vignes, ces 'fils de ma mère'!" Au sens spirituel, qu'est-ce à dire? "Cette parole ne contient aucune plainte, ni aucun ressentiment; elle respire plutôt le bonheur". Pour une plus ample réponse, Bernard invite ses frères à solliciter "l'Esprit qui scrute les profondeurs de Dieu" (1 Co 2, 10).

N- Sermon 30

Voici un Sermon très représentatif des sentiments de Bernard de Clairvaux vis à vis de sa communauté et de son discernement critique concernant les moines installés dans leur médiocrité, peu soucieux d'avoir perdu la ferveur dans l'élan de leur premier amour pour le Christ. Il constate qu'ils ont totalisé plusieurs décades de vie religieuse mais sans être entrés dans cette familiarité de rapport avec l'Epoux, dans une prière qui aurait dû devenir continue. On retrouvera en finale, aux §§ 10-11, une invective psychologique pleine de mordant contre ces "préoccupés d'eux-mêmes" qui ne tendent plus les voiles de leur foi - jadis vivante - au Souffle de l'Esprit (voir Section V).

Cinq Sections dans ce Sermon:

I- Comment ces paroles: 'Ils m'ont mise à garder les vignes' se relie à ce qui précède. De quelles vignes il s'agit.

§1- 'Ils m'ont mise à garder les vignes' (Ct 1, 5). Qui? "Seraient-ce ces agresseurs que tu évoquais à l'instant? Aurait-elle - l'épouse - reçue cette charge de ceux qui la faisaient souffrir? ... Il est étonnant que ceux qui se proposent de nuire, rendent service même contre leur gré... L'Eglise se glorifie d'avoir progressé grâce aux attaques subies. Pour une seule vigne que ses adversaires ont cru lui avoir ôtée, ils l'ont établie gardienne sur plusieurs autres".

Bernard voit en cela le sens littéral, c'est à dire qu'il voit dans le Cantique le chant de l'Eglise-

épouse (*et littera quidem sic est*)... Mais quel rapport entre des "épouses" et la "garde des vignes"? Si nous suivons le sens spirituel, nous comprenons que les vignes sont les Eglises, c'est à dire les peuples fidèles ("La vigne du Seigneur Sabaoth, c'est la maison d'Israël" - Ps 136, 7).

§2 - "Lors donc, il n'est nullement indigne de l'épouse de devenir gardienne de vignes".

II- La vigne de l'épouse: comment on la cultive, quel est son vin et combien elle s'est étendue.

Une évocation de la vigne transplantée et surabondamment féconde est lancée à partir du Ps 79. Elle produit 'le vin qui réjouit le coeur de l'homme' (Ps 103, 15)... "Même les anges le boivent avec joie"... Cette vigne 'elle est la construction de Dieu, le champ que Dieu cultive' (1 Co 3, 9)... "Ses sarments sont les Apôtres, le Seigneur, son cep, et le Père, le vigneron" (Jn 15, 1.5).

"Elle plonge ses racines dans la charité, labourée par le sarcloir de la discipline, fumée par les larmes des pénitents, arrosée par la parole des prédicateurs" (cf. 1 Co 3, 6-7).

"Admire le mystère et ne pleure pas la perte; élargis tes flancs et accueille la plénitude des nations" (cf. Ac 13, 46).

§ 5- Dieu voulait qu'un don d'une telle ampleur fut révélé fut réservé à l'épouse. Il fallait que celle-ci et non pas Moïse fut envoyée "vers une grande nation" (Ex 32, 10)... C'est à l'épouse qu'est annoncé: 'Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature' (Mc 16, 15)... "Expulsée de la cité, tu es reçue dans le monde entier" (cf. Is 61, 15-16). C'est en ce sens que l'épouse dit avoir été mise à garder des vignes, et ne pas avoir gardé sa vigne à elle.

III- Comment l'âme est une vigne. Plainte de S. Bernard sur sa propre vigne (c. à d. sur son âme).

"Je me reproche toujours d'avoir accepté charge d'âmes, moi qui n'arrive même pas à garder la mienne; car je donne au mot 'vignes', le sens d'âmes; ...attentif à plusieurs vignes, je suis obligé de donner moins de soin et d'attention à la mienne (cf. Ps 79, 13), ravagée qu'elle est par les renardeaux"...

"Jésus miséricordieux, tu en es le témoin... Veuille agréer 'le sacrifice de mon esprit brisé; ne méprise pas, ô Dieu, un coeur broyé et humilié' (cf. Ps 50, 19).

IV- Il sied à l'homme spirituel de dire: 'Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée'. Comment il convient de 'perdre son âme'.

'Qui perd son âme à cause de moi, la trouvera' (Mt 10, 39). Pierre et Paul n'ont pas gardé leur propre vigne.

"Toi aussi, (comme Paul), si tu te dépouilles de ta volonté propre, si tu renonces parfaitement aux plaisirs du corps, si tu crucifies ta chair avec ses vices et ses convoitises...tu te montreras imitateur de Paul, puisque tu n'attacheras pas plus de prix à ton âme qu'à toi-même. Tu te montreras aussi disciple du Christ, allant jusqu'à perdre ton âme pour ton salut" (Lc 14, 26).

V- Admonition salutaire à ceux qui chicanent au sujet des aliments et de la santé du corps (en matière d'observances).

"Que dites-vous à ce propos ("Qui voudra sauver son âme, la perdra"), vous qui êtes pointilleux pour la nourriture et négligents dans vos moeurs? Hippocrate et ses élèves enseignent à sauver les âmes en ce monde, le Christ et ses disciples à les perdre. Lequel des deux choisissez-vous de suivre comme maître? Il se trahit, celui qui discute ainsi: 'Ceci est nuisible pour les yeux et ceci pour la tête, cela pour la poitrine ou pour l'estomac'... Epicure et Hippocrate donnent la priorité, l'un au plaisir du corps, l'autre à la bonne mine: mon Maître enseigne le mépris de l'un comme de l'autre... A quoi bon s'abstenir de voluptés si l'on s'adonne chaque jour à étudier la diversité des santés et à examiner la variété des aliments? 'Les légumes provoquent des flatulences, dit-il. Le fromage alourdit l'estomac, le lait est nuisible pour la tête, ne boire que de l'eau affaiblit les

poumons, les choux entretiennent la mélancolie, les poireaux échauffent la bile, les poissons des étangs...ne conviennent pas à ma santé'. Comment se fait-il que dans tous les fleuves, les champs, les potagers et les celliers, on ne trouve rien que tu puisses manger?

Souviens-toi, je t'en prie, que tu es moine, et non médecin. Tu ne dois pas être jugé sur ta santé, mais sur ta profession religieuse. Ménage d'abord, s'il te plaît, ta paix; ménage ensuite la peine de ceux qui te servent. Non pas la tienne mais celle d'autrui; j'entends celle du frère assis à côté de toi, 'qui mange ce qu'on lui présente' (Pr 23, 1) et murmure à cause de la singularité de ton jeûne. Il se scandalise de tes vains scrupules... puisque tu réclames des choses superflues...

Ces égards que tu as pour toi-même me sont suspects, je l'avoue. Je crains que la prudence de la chair ne se joue de toi sous le couvert et le nom de discrétion... Mais revenons à l'épouse, et apprenons d'elle ceci: c'est avec grand profit qu'elle ne garde pas ses propres vignes. Cette leçon vaut surtout pour nous, qui sommes chargés de garder les vignes de l'Epoux de l'Eglise, J.C.N.S. 'qui est béni dans les siècles'. Amen".

O- Sermon 31

Il s'agit là du commentaire de Ct 1, 6: "Montre-moi, toi le Bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu reposes à midi". Sermon relativement court.

Quatre sections se succèdent, concernant:

I- La vision future du Verbe comparée à la vision du soleil.

II- Les trois manières de voir Dieu qui sont accessibles en cette vie; la sollicitude de l'ange pour l'âme confiée à sa garde.

III- La troisième manifestation de l'Epoux qui est intérieure et qui se réalise de quatre manières: comme époux, comme médecin, comme guide (*quasi uiator*), comme un riche père de famille ou un roi magnifique.

IV- L'ombre de la foi et la vérité de la vision. L'Epoux apparaît sous les traits d'un berger.

*

I- **La vision future du Verbe comparée à la vision du soleil.**

Le verset 6 de Ct 1 est repris en tête de § : "Montre moi, toi le Bien-aimé de mon âme...etc". Bernard parle d'expérience: "Le Verbe-Epoux se montre souvent aux âmes de désir, mais sous diverses formes. Pourquoi? Parce qu'on ne le voit pas encore 'tel qu'il est' "(cf. 1 Jn 3, 2).

..."Ni le passé ne lui enlève d'être depuis toujours, ni l'avenir d'être pour toujours...; incréé, illimité, invariable (cf. Jc 1, 17), il est immuable". Aucun changement ne peut interpoler la substance de son être pour la modifier. "Maintenant il apparaît à qui il veut, mais comme il veut, non pas 'comme il est' ".

En effet, 'seul le semblable connaît le semblable' dit S. Augustin (*De Gen. ad Litt. XII, 24*). Pour être sensible à la lumière, l'oeil doit conserver la ressemblance avec elle. Il en est de même avec le Soleil de Justice qui 'illumine tout homme venant en ce monde' (cf. Jn 1, 9). "Tu lui es en partie semblable, mais ta ressemblance avec lui n'est pas encore parfaite pour le voir 'tel qu'il est' ".

..."Pour ceux qui sont déjà en sa présence, 'le voir tel qu'il est' équivaut à être 'tel qu'il est', sans avoir à rougir de la moindre dissemblance; mais cela est pour plus tard". C'est là la doctrine constante de S. Bernard; le retour à la parfaite liberté sous ses trois composantes (libre arbitre enrichi du libre conseil et du libre bon plaisir) sera pour la Patrie; ici-bas c'est le temps de la purification et du redressement du libre arbitre qui est une liberté de **nature**, de l'acquisition du libre conseil par la grâce du Christ (liberté de **grâce**), et du commencement de l'accès à la liberté de bon plaisir, c'est à dire à une liberté de **gloire** (cf. "Traité de la grâce et du libre arbitre").

II- **Les trois manières possibles de voir Dieu en cette vie. Sollicitude de l'ange gardien.**

1. Voir et comprendre les perfections invisibles de Dieu à travers ses oeuvres (cf. Rm 1, 20).
2. Voir par images ou par la médiation de voix et de visions, comme ce fut révélé "à maintes reprises et de multiples manières" aux Prophètes (cf. Heb 1, 1).
3. Voir, d'une manière "plus intérieure": lorsque Dieu daigne, de son propre mouvement, visiter l'âme qui le cherche (cf. Lam 3, 25). L'âme reconnaît alors que "le Seigneur est tout près d'elle" (Ps 33, 19); elle se sent embrasée de ce feu décrit au Ps 96, 3 ("Un feu s'avancera devant lui").

C'est alors, dans le texte de Bernard, une cascade de citations de Psaumes (§5), avec la mention de la vigilance bienveillante de l'Ange Gardien, "compagnon de l'Epoux et délégué auprès de l'âme qui cherche Dieu pour être le médiateur et le témoin de cette entrevue en catimini... Il danse, transporté de joie et de liesse". "Fidèle paranymphe, témoin de cet amour réciproque - et sans être jaloux -, il ne cherche pas sa propre gloire, mais celle du Seigneur".

Rien de corporel ou d'imaginatif en cette union du Verbe et de l'âme, car "celui qui s'attache à Dieu est avec Lui un seul esprit" (1 Co 6, 17).

III- La troisième manifestation de l'Epoux est donc intérieure: elle se réalise de 4 manières.

L'âme veut avoir tout près d'elle Celui qu'elle désire, infus en elle et le touchant avec amour. "Il lui est d'autant plus agréable qu'il lui est plus intérieur et non extérieur. Car il est le Verbe qui ne résonne pas mais pénètre, qui n'est pas loquace (verbeux) mais efficace (valeurux) - cf. Heb 4, 12, qui ne retentit pas aux oreilles mais enchante le coeur" ...(*Verbum ...non sonans sed penetrans, non loquax sed efficax, non obstrepens auribus sed affectibus blandiens*).

Cependant, il n'apparaît pas encore 'tel qu'il est'. Il n'est pas encore continuellement présent aux âmes si ferventes soient-elles...

Les quatre manières dont l'Epoux se manifeste:

Combien de fois, dans le Cantique - constate Bernard -, l'Epoux a changé de visage "pour déployer à l'épouse les multiples aspects de sa douceur: tantôt **chaste époux**, tantôt **médecin**, tantôt **voyageur et guide** (*uiator*), ...tantôt **Bon Pasteur** (cette quatrième manière "de se rendre présent avec nous jusqu'à la fin du temps" - Mt 28, 20 -, ne sera explicitée qu'en finale, au § 10).

En tout cela il est "Doux et aimable, plein de miséricorde" (Ps 85, 5).

IV- L'ombre de la foi et la vérité de la vision. L'Epoux-berger.

Ombres et figures de l'A.T. sont devenues réalité dans le N.T. Cependant "partielle est notre connaissance, partielle notre prophétie (1 Co 13, 9). Et pourtant, "elle est bienfaisante l'ombre de la foi. Elle n'est pas la lumière mais sa gardienne... 'Bienheureuse toi qui as cru!' (Lc 1, 45)". "Nous vivons dans l'ombre du Christ; nous marchons dans la foi (2 Co 5, 7), en nous nourrissant de sa chair pour vivre"...

§ 10- Tel un berger, Il conduit son troupeau. "Bon Pasteur, Il donne sa vie pour ses brebis" (Jn 10, 11).

P- Sermon 32

Ce Sermon qui clôt l'ensemble des Sermons 1 à 32, prolonge la méditation sur Ct 1, 6: "Montre-moi où tu mènes ton troupeau, où tu te reposes à midi".

Quatre fragmentations dans la recherche du sens spirituel qui aboutiront, à la fin du § 10, à la figure tellement évangélique de l'Epoux-berger.

I- Comment nous pouvons mériter la présence de l'Epoux, et à quelle âme Il se manifeste

comme Epoux.

Bernard commence par faire un bref résumé (*recapitulandum breuiter*): il se demande comment "les visions précédentes" (c. à d. les réalités spirituelles contemplées à travers l'intelligence des mystères découverts) "s'appliquent à nous spirituellement, selon les désirs et les mérites".

"L'homme de désir, encore en exil en son corps, au temps de la visite du Verbe, se sentira intérieurement étreint comme par les bras de la Sagesse et inondé par la suavité du saint amour"...ce qui correspondra au désir de son coeur; mais cela ne lui sera accordé qu'en partie et cela pour un temps très court (cf. *in Serm./Ct 23, 15: rara hora, et parua mora; in Serm./Ct 74, 3-4*). Ainsi, même dans son corps, on peut jouir souvent de la présence de l'Epoux, mais pas en abondance. "Si sa visite nous réjouit, son va-et-vient nous attriste".

La bien-aimée doit supporter ces vicissitudes jusqu'à l'heure où elle déposera son corps "pour s'envoler sur les ailes de ses désirs" (§ 2). Cela, néanmoins ne sera "pas accordé à toute âme, mais à celle dont l'intense ferveur, le désir passionné et la tendre affection attestent la beauté" (§ 3).

II- A qui se montre-t-il comme médecin, et à qui comme guide-accompagnateur (*uiator*)?

Celui qui lutte encore contre les tentations suscitées par sa concupiscence, n'obtiendra ni baisers, ni étreintes, mais seulement des remèdes pour ses blessures: "l'huile de la joie et l'onguent de la miséricorde". Ainsi en est-il lorsque nous sommes touchés par le remord de nos passions passées. "Ceux-là feront l'expérience que le Seigneur Jésus est vraiment un médecin" (§ 3).

III- Les paroles du Verbe, les pensées du coeur et les suggestions du malin.

"C'est du coeur que sortent les mauvaises pensées" (Mt 15, 19). Notre capacité - de bien penser - vient de Dieu (cf. 2, Co 3, 5). Les bonnes pensées viennent de Dieu, les mauvaises viennent de nous (cf. RB 4, 42-43). Pour discerner l'origine des pensées, il faut être éclairé par l'Esprit (cf. 1 Co 12, 10). Il nous faut cependant "veiller et prier" (Mt 26, 41) pour ne pas consentir au mal (Ps 18, 13-14). Il est difficile de faire la part entre les pensées qui viennent du coeur et celles suggérées par l'ennemi. Mais, "le coeur humain, sans la grâce, n'est pas capable de penser le bien" (§ 7). Que la Parole sortie de la bouche de Dieu, ne lui revienne pas sans effet! (cf. Is 55, 11).

"Heureux l'âme dont le Verbe se fait partout l'inséparable et affable compagnon!" (*comes*).

"Quoiqu'il arrive au juste, cela ne pourra le contrister" (Pr 12, 21).

IV- Les sentiments de l'âme à laquelle l'Epoux se présente comme roi ou comme père de famille. Et pourquoi apparaît-il finalement comme berger?

Une grande foi mérite de grandes récompenses: c'est le cas des personnes jouissant d'une grande liberté d'esprit, "qui s'élèvent jusqu'à la cime du coeur". Elles entrent dans toute la plénitude (du mystère) - Eph 3, 19. Bernard en présente d'éminents représentants: Philippe, Thomas, David, Moïse, Paul... Leur sont révélés, chez l'Epoux, tous "les trésors de la sagesse et de la science de Dieu" (Col 2, 3) qui conduisent "aux pâturages de la vie préparés pour reconforter les âmes saintes" (§ 10). D'où cette présentation finale de l'Epoux sous la figure du berger... "Il donne sa vie pour ses brebis" (Jn 10, 15) étant le Bon et vrai Pasteur.

EVALUATION

Dans cet ensemble de Sermons 1 à 32 sur le Cantique des Cantiques, Bernard, à la manière des Pères, commente le Cantique verset par verset, mais dans leur relation les uns aux autres. Il ne fait de doute pour lui que l'Epithalame est un tout cohérent qui, sous forme dramatique, évoque la quête d'amour sponsal de la bien-aimée pour son Bien-aimé, du Christ pour l'Eglise, son épouse, ou pour l'âme humaine avide de rencontrer Dieu. Il ne fait aucun doute pour lui que "**l'Epoux c'est**

Jésus, et l'épouse, Jérusalem" ou l'âme humaine (Serm./Ct 27, 7). Ce sera donc le "sens moral" que Bernard sera porté à privilégier dans son commentaire.

1. Le groupe des Sermons 1 à 15:

Bernard s'attache d'abord, après avoir resitué le Cantique dans l'Écriture, de trouver sens au premier verset: "Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche". Le Sermon 8 en constitue le sommet, avec l'identification du "baiser de la bouche" à l'Esprit-Saint; ce Sermon est en fait une méditation sur le Mystère Trinitaire.

Le Sermon 9 cherchera l'interprétation des deux mamelles et de l'épouse et de l'Époux. Trois Sermons (10 à 12) seront nécessaires pour déterminer quels sont "les parfums spirituels" émanés des seins de l'Époux et dont bénéficie l'épouse. Le Sermon 13 chantera la louange et la gloire de Dieu en dénonçant le vice d'ingratitude (cf. Serm./*De Diuersis*), en amenant au Sermon 14 une méditation sur les rapports entre l'Église et la Synagogue. Le tout s'achève par le très beau Sermon 15, centré sur la puissance du Nom de Jésus.

2. Le groupe des Sermons 16 à 32:

En cette recherche incessante, en va et vient, sous mode d'absence douloureusement ressentie ou de présence délicieusement célébrée, Bernard se révèle lui-même comme un "**amant de la beauté spirituelle**" (cf. S. Augustin, Règle, finale du *Praeceptum*).

Mais il y a plus: il s'identifie lui-même à l'épouse, et ses moines tiennent la place des "filles de Jérusalem" ou des "jeunes filles", compagnes de l'épouse: cocasse pour une communauté d'hommes! Mais cela n'est pas surprenant lorsque l'on sait le rapport sponsal de Dieu avec son peuple et le développement du thème chez les Prophètes (cf. Is 54; Os. 2, 4-25...). Ce thème est particulièrement développé à partir du fameux Sermon 24 (*Hoc demum tertio...*), et dans le Sermon 25, 2 où Bernard s'interroge: "Quelles sont celles que l'épouse nomme 'Filles de Jérusalem' (Ct 1, 4). L'amant de la Beauté du Verbe se fait pasteur d'âmes, n'ayant pas honte - tout comme l'épouse -, de sa "noirceur" pour s'être dévoué à pourvoir à la nourriture spirituelle de ses Frères de Clairvaux. Sa "beauté est intérieure" (cf. Ps 44, 12), comme celle de l'épouse.

Le Sermon 25 met en évidence un autre trait caractéristique de ce groupe de Sermons: **la physionomie de la communauté de Clairvaux**; elle est aisément décryptable. Ce n'est pas une communauté de "parfaits"; on découvre que des groupes de Frères contestataires se sont constitués; ils font une sorte de guerre larvée à l'abbé - qui s'en plaint. Pour quel motif? L'absence prolongée en Italie pour contribuer à trouver une solution au schisme d'Anaclet, a distendu les liens (cf. Sermon 25, 8); le brillant début du Commentaire a fait désirer une suite qui s'est fait trop attendre. En Serm. 27, 10-14, Bernard reprend les déformations du vécu cistercien; il montre ce dont l'âme (d'un moine) doit se dessaisir (§ 11), et en 27, 14 notre commentateur chante une hymne double à l'humilité et à la sublimité qui se conjuguent en Christ et en toute âme fidèle.

En Sermon 28, 13 et en Sermon 29, 1-7, Bernard reconnaît le vécu de son expérience claravallienne lorsqu'il commente Ct 1, 5: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi".

3. La méditation sur "les vignes" suscite une considération contemplative du **mystère de l'Église**: "Ma vigne à moi je ne l'ai pas gardée", semble se plaindre l'épouse. Le Sermon 30 en donne un commentaire très pastoral: le supérieur (l'épouse) est appelé à s'occuper d'autres vignes que la sienne (son âme), dont il doit remettre le soin à plus tard, non sans regret...Et revenant à l'Évangile, il y trouve la manière seigneuriale de "perdre son âme"; c'est encore le paradoxe du "qui perd gagne" qui est ici annoncé. Les §§ 10 à 12 constituent une admonition vibrante et d'une admirable psychologie (voir plus haut les extraits donnés p. 143).

4. Un **recentrage sur le Christ** s'effectue dans les Sermons 31 et 32. Dans ses "visites",

l'Epoux se présente de diverses manières: comme Epoux (et l'on reconnaît là une prédilection de Bernard pour cette dénomination - *epinoia*), comme médecin, comme père de famille, comme roi, et comme berger. C'est sur cette figure finale que se clôt cet ensemble des 32 premiers Sermons *super Cantica*.

*

Troisième Groupement: les Sermons 33 à 50

Présentation d'ensemble

La composition des Sermons 26 à 33 était probablement achevée avant le Carême 1139. en effet, le "Qui habite" (commentaire du Ps. 90), daté du Carême 1139, cite le Serm./Ct 33 (cf. SBO IV, 411, l. 4). Par contre, il est impossible de préciser la date de composition et d'édition des Sermons 34 à 50. Ils furent probablement conçus entre 1139 et 1143.

Dans cette nouvelle série, l'introduction du volume 452 des SC met surtout l'accent sur le Sermon 50, dans lequel sont distinguées **trois sortes d'affections**: celle engendrée par la chair, une autre qui s'exerce sous la tutelle de la raison, et une troisième qui s'épanouit en sagesse. Mais plusieurs autres Sermons sont particulièrement représentatifs de la spiritualité et de la mystique bernardine: les Sermons 35 à 38, centrés sur les périls de l'ignorance de soi et de Dieu, et sur les mérites de la vraie connaissance, "celle qui n'enfle pas" (cf. 1 Co 8, 1); les Sermons 34, 42-43 sur l'humilité et la contemplation des souffrances du Christ; le Sermon 45, sur la double beauté de l'âme (innocence et humilité) et l'incomparable Beauté de l'Epoux; enfin les Sermons 49-50, sur le "cellier au vin" et les trois sortes d'affection.

A- Sermon 33

Très long Sermon (16 §§) qui commence par citer Ct 1, 6: "Montre-moi (dit l'épouse), toi le Bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu te reposes à midi"...

Sept fragmentations permettent de synthétiser l'ensemble:

I- **Les trois choses que cherche l'âme attentive à Dieu.**

Celle-ci ne cesse de rechercher la justice, le jugement, et le lieu où réside la gloire de l'Epoux (cf. Pr 1, 3 et Ps 25, 8). Par un privilège de l'épouse, ces trois éléments concourent à l'édification de ses vertus: elle devient **belle** par la beauté de la justice, **prudente** par la connaissance des jugements de Dieu, et **chaste** par le désir de la présence et de la gloire de l'Epoux. Telle doit être l'épouse du Seigneur: **belle, prudente** (ou instruite: *cauta*) **et chaste**.

Alors la demande initiale est reformulée (§ 2); à son propos, Bernard fait remarquer la délicatesse de la nuance entre l'expression d'un amour charnel et celle d'un amour spirituel: l'épouse ne dit pas "Toi que j'aime!" (Cela serait trop charnel), mais bien "Ô Toi, le Bien-aimé de mon âme!" (pour marquer la 'dilection spirituelle').

II- **Le lieu du pâturage et du repos. La différence entre les deux pâturages: celui du Verbe**

dans la chair et celui du Verbe en Lui-même.

Sion, c'est la terre du repos: heureux pâturage, qui s'oppose à celui de Babylone (cf. Ps 136, 1 et Ps 147, 1-2):

"Qui ne souhaiterait ardemment paître là, pour trouver la paix, pour manger la fleur du froment et être rassasié (Ps 147, 14). Là aucune crainte, aucun dégoût, aucun manquement; cette sûre demeure est le paradis (*tuta habitatio paradisus*)"...

Cela en contraste avec "les fleuves de Babylone", qui désignent notre exil sur cette terre. Et "cette douce pâture, c'est le Verbe; cette surabondante profusion, c'est l'éternité". Il sera question en IV, §§ 6-7 de ces pâturages où paît l'épouse. Mais déjà ici, au § 3, la distinction est faite: "Autre chose est de posséder le Verbe dans la chair, autre chose de le posséder en lui-même, tel qu'il est. Autre de posséder la vérité dans le sacrement, autre de la posséder en elle-même".

"Il me faut me contenter pour l'instant de l'écorce du sacrement, du son de la chair (*carnis furfure*), de la paille de la lettre, du voile de la foi. Et ces choses sont de telle nature qu'elles causent la mort, si on en goûte sans les assaisonner tant soit peu des 'prémices de l'Esprit' (Mm 8, 23)... Le contenu de la marmite n'est adouci que par une pincée de farine de froment (cf. 2 R 4, 41)".

Sans l'Esprit, "la chair ne sert de rien" (Jn 6, 44), "la lettre tue" (2 Co 3, 6), et alors "la foi est morte" (Jc 2, 26)...

"Pourtant, quelle que soit l'abondance de l'Esprit qui les féconde, ce n'est pas avec la même joie qu'on reçoit l'écorce du sacrement et la fleur du froment (Ps 147, 14), la foi et la vision (2 Co 5, 7), le souvenir et la présence, l'éternité et le temps, le visage et le miroir (1 Co 13, 12). Car, en toutes ces choses, ma foi est riche, mon intellect pauvre (*in his omnibus fides locuples mihi, intellectus pauper*). Y aurait-il donc une égale saveur dans l'intellect et dans la foi, alors que celle-ci fait notre mérite, celui-ci notre récompense?"

Et Bernard incite ses auditeurs ou lecteurs à constater qu'il y a entre les nourritures la même distance qu'entre les lieux: les cieux ne sont-ils pas très élevés au-dessus de la terre (cf Is 55, 9)?"

Les biens dont regorgent les habitants du ciel sont meilleurs que les nôtres, ici-bas. D'où l'exhortation à "se hâter vers le lieu plus sûr, vers le pâturage plus agréable, vers le champ plantureux et plus fertile". Et "demandons-le à Celui qui règle toutes choses dans **la sérénité** et qui nourrit également toutes choses dans **la sécurité**. Car le Seigneur des Armées (célestes) est aussi le Berger des brebis". Une autre question se pose:

III- Quel est le matin de ce jour où l'époux se repose à midi?

- Le midi, c'est la plénitude du jour qui ne connaît pas de soir (cf. Lc 1, 78).
- Les §§ 5-6 font la distinction entre la lumière de l'aube de la vie du Christ sur la terre, et la pleine lumière du Soleil de Justice dans le parfait éclat de sa Résurrection.

IV- Si le midi c'est le Christ, en quels pâturages paît l'épouse?

Puisqu'ici-bas, il nous est impossible de nous reposer en Celui qui est notre repos, du moins, avec l'épouse, demandons-lui de nous indiquer "où Il mène paître son troupeau". La réponse de Bernard est simple: c'est "**en suivant le Pasteur** qu'on le découvre" ce lieu où le troupeau pâture en sécurité.

V- Des hérétiques et des philosophes se font passer pour "compagnons de l'Epoux"... Le

"Démon de midi" cherche à nous tromper.

Ces prétendus "compagnons de l'Epoux", ne le sont pas. Ils se disent tels, mais "ils promettent des pâturages plus riches de sagesse et de science", en rompant s'écartant - pense Bernard - du lien intrinsèque entre Tradition vivante (l'Écriture et les Pères) et raison. "Une foule de gens accourt vers eux, mais c'est pour qu'ils fassent des fils de la Géhenne deux fois pires qu'eux-mêmes" (cf. Mt 23, 15).

Il semble que cela se trouve chronologiquement situé aux alentours du Concile de Sens qui condamnera Pierre Abélard; donc vers 1140.

D'où la supplique de l'épouse adressée à L'Epoux, pour qu'il lui indique où il mène son troupeau, où il repose à midi, "c'est à dire en pleine lumière", afin de lui éviter de suivre les troupeaux de ses prétendus "compagnons qui ne s'appuient sur aucune certitude de la vérité, toujours à la recherche de plus de science, sans jamais parvenir à la connaissance de la vérité" (§ 8).

Manifestement, Bernard vise ici les écrits d'Abélard et des albigeois qu'il tient pour "quasi hérétiques". Et de poursuivre: "A cause de leur ruse, il nous faut désirer ce 'midi' (qu'est le Christ) pour éviter "les esprits séducteurs" et "démasquer les ruses de Satan qui se transforme en ange de lumière" (2 Co 11, 14). Une seule issue pour se défendre de l'assaut du 'démon de midi' (Ps 90, 6): "Capter la Lumière du vrai midi!"

Fait suite, au § 10, une invective visant les faux solitaires et les pseudo-ermites, ceux qui se prétendent tels sans l'être vraiment, et cela dans la communauté de Clairvaux: invective qui n'est pas sans rappeler celles que nous avons déjà rencontrées dans les Sermons précédents: Serm./Ct **23**, 12; **24**, 2-3; **25**, 1-2; **29**, 3-5; **30**, 10-11...

"Ceux qui sages à leurs propres yeux (cf. Is 5, 21), ont résolu en eux-mêmes de n'acquiescer ni au conseil, ni au précepte, qu'ils prennent garde", (gronde Bernard)... "C'est un crime d'idolâtrie que de ne pas vouloir acquiescer (cf. 1 Sam 15, 23)... l'obéissance est meilleure que le sacrifice (*ibid.* v.24)...c'est à dire que **l'abstinence des opiniâtres**".

Telle était aussi la communauté de Clairvaux qu'il ne faudrait donc pas idéaliser. Reprenant les "opiniâtres", Bernard ajoute aussitôt qu'il n'entend nullement lâcher la bride aux "gloutons". Il y en avait aussi à Clairvaux. Tous ces traits décrits avec la finesse d'un redoutable psychologue, nous aide à mesurer ce qu'a dû souffrir Bernard comme "abbé de Clairvaux"... On reste pour autant étonné de la fécondité des fondations de cette communauté tellement moins sainte que son "abbé".

VI- Les quatre sortes de tentations dont doivent se garder ceux qui progressent vers le bien, chacun pour sa part.

1. **La crainte peureuse** (*timor*) devant "l'austérité d'une discipline inhabituelle", et, par conséquent, "**la peur de souffrir**"(cf. Sir 2, 1 et Rm 8, 18).
2. **Le goût de l'obséquiosité et "l'achat des honneurs"**; la recherche des louanges des hommes devant le caractère louable de notre genre de vie...
3. Le Seigneur a rejeté tout cela sans se laisser séduire par **l'hypocrisie** (§ 12); "elle procède en effet de l'ambition dont la demeure est dans les ténèbres":
"Elle cache ce qu'elle est, et contrefait ce qu'elle n'est pas"; "pour se camoufler, elle garde les apparences de la piété, mais elle en vend la valeur et achète les honneurs".
4. **Le démon de midi**: c'est là la dernière tentation. Elle tend d'ordinaire ses pièges aux 'parfaits':
 "Ceux-ci, hommes de vertu, ont tout surmonté, plaisirs, applaudissements, honneurs. Que reste-t-il au tentateur pour lutter contre de tels hommes?... Il vient en cachette, n'osant plus se manifester à découvert; il s'efforce de faire tomber par un faux bien l'homme, dont il sait assez, par expérience, qu'il a en horreur toute forme déclarée de mal" (cf. SQH XIV, 4).

Mais le "C'est moi, n'ayez pas peur!", proféré par le vrai Midi (Mc 6, 5), fit s'écarter des

Apôtres "le soupçon du faux midi" (§ 13).

VII- Ces quatre tentations se rapportent à l'Eglise, Corps du Christ. Comment?

Quatre tentations mises en rapport avec quatre périodes de l'Histoire de l'Eglise:

1. La primitive Eglise fut pénétrée de "la crainte nocturne" (Ps 90, 5), lorsque, quiconque tuait les saints pensait "rendre un culte à Dieu" (cf. Jn 16, 2). Mais, selon la promesse reçue du Christ, "elle tint ferme par la patience de ses martyrs".
2. Ce fut ensuite l'assaut de "la flèche qui vole de jour" (cf. Ac 12, 1: arrestation de Pierre et sa délivrance miraculeuse; mission de Paul et de Barnabé contredite...), qui blessa plusieurs membres de l'Eglise.
3. Puis ce fut le temps de l'apostasie et des schismes, avec "la levée des hommes vains et avides de gloire et de se faire un nom": ils sortirent de l'Eglise. Cette peste fut aussi repoussée (§ 14)
4. "Voici notre temps"... Comment Bernard le décrit-il? Comme "souillé par l'intrigue qui rode dans les ténèbres", le levain des pharisiens, l'hypocrisie impudente (Lc 12, 1; Mc 12, 45), d'autant plus dangereuse qu'elle pénètre à l'intérieur de l'Eglise:

"Tous sont ses amis et tous ses ennemis; tous sont ses alliés, et tous ses adversaires; tous sont ses familiers, et aucun n'est pacifique; tous sont ses proches, et tous cherchent leur avantage (Ph 2, 21). Ils sont ministres du Christ et ils servent l'Antéchrist. Ils tirent honneurs des biens du Seigneur, et ils ne rendent pas au Seigneur l'honneur qui lui est dû"...

...Elégance de courtisane des évêques, accoutrement de théâtre, pompe royale: or sur les brides des chevaux, sur les selles et sur les éperons... ripailles et beuveries (cf. Rm 13, 13),...pressoirs débordants...tonneaux de vin aromatisé, bourses bien garnies: c'est pour cela qu'ils veulent être prévôts, doyens, archidiaques, évêques, archevêques des églises. Car ces dignités ne reviennent pas au mérite, mais à cette intrigue qui rôdait dans les ténèbres"...

"J'ai nourri et élevé des fils" (se lamente l'Eglise), "mais ils m'ont méprisée" (Is 1, 2)...

Le 'Démon de midi' ne va-t-il pas séduire à leur tour "ceux qui persistent dans la simplicité"?

Le Seigneur Jésus le fera disparaître, ce Démon de midi, "par le souffle de sa bouche et l'éclat de son rayonnement (2 Th 2, 4.8), lui l'Eternel Midi, l'Epoux et le Défenseur de l'Eglise, Dieu béni dans les siècles. Amen! "

*

B- Sermon 34

Ce Sermon est le plus court de toute la série des 86 Sermons: cinq §§ centrés sur la seule vertu de l'humilité. Cette réflexion est suscitée par Ct 1, 7 qui ouvre ce que Bernard appelle une "digression" (*reuertamur ad locum, de quo digressi sumus*; § 5):

"Si tu t'ignores, ô belle entre les femmes, sors, et suis les troupeaux de tes compagnons, et mène paître tes chevreaux près des tentes des bergers".

I- Ceux qui aspirent à de grandes choses sont ramenés au pas de l'humilité.

Bernard part de l'exemple de Moïse qui aspirait à une grande vision de Dieu! "*Ostende mihi teipsum*", "Montre-toi, toi-même à moi!" (Ex 33, 13). Mais il reçut une vision bien inférieure à celle espérée, celle de voir seulement Dieu "de dos" (ce qui en Serm./Ct 33, 6 est plutôt considéré déjà comme une extraordinaire vision...).

Autre demande incongrue: celle des "fils de Zébédée" (cf. Mc 10, 35-40). Et "ils furent

ramenés- nous dit le texte - au degré (d'humilité) par où ils auraient dû monter".

Quant à l'épouse, elle semble aussi demander "une grande grâce" qui se trouve repoussée par une **réponse sévère** de l'Époux; réponse abrupte **mais salutaire** (*sane austeriori responsione sed plane utili et fideli*).

A partir de ces éléments, notre commentateur en vient à formuler sa *doctrina*; elle procède de l'expérience:

"Lorsqu'on tend vers les hauteurs (de la vie spirituelle), il faut en effet avoir une modeste opinion de soi-même, de peur que, en voulant s'élever au-dessus de soi, on ne tombe en dessous, si l'on a pas été solidement affermi en soi-même par une véritable humilité. **Les grandes faveurs ne sont jamais obtenues que par le mérite de l'humilité**" (§1).

Bernard de poursuivre: lorsqu'on se voit humilié, il convient de considérer cela comme "la preuve de la proximité de la grâce"... "Comme le cœur s'enorgueillit avant la ruine, il s'humilie avant l'exaltation" (cf. Pr 16, 18). "Le Seigneur résiste aux orgueilleux; aux humbles, il donne la grâce" (Jc 4, 6; 1 Pi 5, 5). Doctrine confirmée par Jb 1, 8; 2, 3: humilié, Job fut finalement béni pour sa patience.

II- L'exemple d'humilité de David, et les trois sortes d'humiliés.

§ 2- "C'est peu de chose que d'accepter volontiers les humiliations, quand Dieu nous les inflige lui-même. Il faut goûter pareillement celles qu'il nous inflige par un autre (*sapiamus similiter*). C'est pourquoi, reçois cet admirable témoignage (*mirabile documentum*) de saint David, le jour où il fut maudit par un serviteur. Il se fâcha plus devant Abishaï qui voulait le venger, que devant Shiméï qui l'insultait" (cf. 2 Sam 16, 10). David était un homme "selon le cœur de Dieu" (cf. Ac 13, 22).

Dieu n'était pas dans la bouche du blasphémateur, et cependant il se servit de lui pour humilier David dans la bouche duquel Bernard place cette parole du Psaume: "**Il est bien pour moi que tu m'aies humilié afin que j'apprenne tes justes décrets**" (Ps 118, 71).

§ 3- L'humilité nous justifie, non pas l'humiliation. Et Bernard de reconnaître: "Que de gens sont humiliés sans être humbles!" Et il distingue trois sortes d'humiliés:

1. Ceux qui éprouvent de la rancune dans l'humiliation: ceux-là sont coupables.
2. Ceux qui se résignent: ils sont innocents
3. Ceux qui en éprouvent de la joie: ce sont des justes.

Dieu donne sa grâce, non pas aux humiliés, mais aux humbles (cf. Jc 4, 6; 1 Pi 5, 5). Et d'ajouter: "L'humble est celui qui transforme l'humiliation en humilité; c'est lui qui dit à Dieu: 'Il est bien pour moi que tu m'aies humilié' (Ps 118, 71).

"Seule l'humilité joyeuse et accomplie, mérite la grâce que Dieu lui offre".

III- L'humilité volontaire.

§ 4- Autre exemple: celui de Paul.

Bernard renvoie bien sûr et comme d'instinct à 2 Co 12, 9: "C'est de bon cœur que je me glorifierai dans mes faiblesses, afin qu'habite en moi la puissance du Christ".

Paul ne supporte pas seulement ses faiblesses "avec patience", mais 'il va jusqu'à s'en glorifier, et de bon cœur'.

Après ces deux exemples (celui de David et celui de Paul), Bernard en vient à énoncer ce qu'il appelle "une règle générale":

" 'Quiconque s'humilie sera exalté' (Lc 14, 11). Non pas que toute humilité doive être exaltée, mais celle-là seule qui vient de la volonté, non de la tristesse ou de la nécessité. De même, seul celui qui s'exalte lui-même sera humilié à cause de la vanité de sa volonté".

Nous retrouvons-là des aspects de l'anthropologie de Bernard, reprise pour l'essentiel de S. Augustin, mais complétée et enrichie par la doctrine de la triple liberté exposée dans le *libellum* sur "la grâce et le libre arbitre", rédigé vers 1128 (cf. SC 393, §§ 1-15, et Introd. Par Fr. Callerot, p. 186: "La doctrine des trois libertés"; et p. 192: "La volonté et le salut").

"Où il n'y a pas volonté, il n'y a pas consentement. Pas de consentement, s'il n'est pas volontaire. Donc **où il y a consentement, il y a volonté, et où il y a volonté, il y a liberté**" (*De Gr.* I, 2). Une liberté qui, par le libre arbitre échappe à la nécessité, par la grâce du Christ, échappe au **péché**, et par la contemplation, échappe à la tristesse et à la **misère**.

§ 5- Mais de cette heureuse digression, Bernard veut se ressaisir pour continuer à commenter Ct 1, 7: "Où allons-nous donc?"... Et il va revenir à son sujet, bien qu'il juge l'heure trop avancée pour cela. Il remet donc cela au prochain entretien. Parce que présomptueuse, l'épouse a été réprimandée par l'Epoux pour qu'elle grandisse "dans une humilité plus méritoire" qui la rendrait digne de grâces encore meilleures, dont l'exaucement de sa demande... Ce sera l'objet du Sermon suivant.

C- Sermon 35

Après la "digression" fort suggestive sur l'humilité - qui pourrait constituer un appendice du "Traité sur les degrés d'humilité et de l'orgueil" - , Bernard reprend son commentaire cursif du Ct, interprété au sens moral, c'est à dire au plan des rapports mutuels entre le Christ-Epoux et l'âme humaine, l'épouse. Il en est au v. 7 du ch. 1: il affronte cette "parole menaçante" de l'Epoux à l'adresse de l'épouse: "Si tu t'ignores, sors!" (*ignoras, egredere!*).

Quatre phases d'analyse progressive dans ce Sermon qui ouvre déjà la grande réflexion sur ignorance et connaissance qui ne se poursuivra jusqu'au Sermon 38.

I- **Au sujet de cette parole menaçante: "Sors!". Combien l'âme spirituelle tremble de sortir du repos intérieur et de tomber dans le souci extérieur du monde ou de la chair.**

§ 1- Le reproche est de l'ordre de ceux qu'un maître ou une maîtresse adresse à un serviteur ou à une servante. Parole "âpre, amère, pleine de reproche, dont se sert l'Epoux à l'adresse de sa bien-aimée.

Ce qui atténue la dureté du reproche c'est la réserve conditionnelle: "si l'épouse s'ignore elle-même" (*si seipsam ignoravit*).

De quel lieu reçoit-elle l'ordre de sortir? Et pour aller où? De quel lieu et vers quel lieu? se demande Bernard interrogeant ses moines et ses lecteurs. Il donne lui-même une réponse: Si tu t'ignores, si tu oublies la douceur de la recherche spirituelle pour te livrer aux tourments de la chair et **revenir à la curiosité insatiable des sens** (*sensuumque inexplebilem repetere curiositatem*), alors "Sors!" Rien n'est aussi redoutable pour l'homme qui a reçu une fois ce bienfait (à savoir s'attacher à Dieu pour son bonheur et trouver en lui le repos) que de devoir sortir à nouveau, délaissé par la grâce pour revenir aux consolations/désolations de la chair, et supporter de nouveau le tumulte des sens charnels (cf. SCt 80, 3 où il est dit qu'alors, l'âme reprendrait sa position courbée, repliée sur elle-même, d'*anima curua*). Terrible menace donc (*terribilis...comminatio*), qui renvoie l'âme à sa conscience et la provoque à la connaissance d'elle-même en usant bien de son libre arbitre conseillé par la raison.

§ 2- "Sors, et mène paître tes chevreaux" (Ct 1, 7); les chevreaux sont à entendre des sens du corps, "vagabonds et insolents", par lesquels le péché est entré "comme la mort par les fenêtres" (Jér 9, 21); mène-les "près des tentes des bergers", et non pas au-dessus comme c'est le fait des agneaux qui reçoivent des bons bergers leur nourriture des pâturages célestes. Les chevreaux (les sens du corps) ne cherchent pas les nourritures célestes, mais "près des tentes des bergers", c'est à dire dans les biens de ce monde sensible pour exaspérer leurs désirs.

§ 3- Bernard trace alors le portrait de l'homme qui a changé d'occupations... Quittant les saintes méditations "comme d'autant de biens célestes", il se livre à l'esclavage honteux du corps pour obéir à la chair et **satisfaire sa curiosité toujours famélique** (*suam semper famelicam curiositatem aliquatenus consoletur*).

Notre abbé pleure sur cette âme qui "après avoir été élevée dans la pourpre, a fini par brasser le fumier" (cf. Lam 4, 5).

II- Comment l'homme suit le troupeau des bêtes.

Mais l'Epoux ne se contente pas de dire en menaçant: "Sors!" Il ajoute: "Suis les troupeaux de tes compagnons et mène paître tes chevreaux" (Ct 1, 7). Quel avertissement est ici donné? La "créature excellente" (*egregia creatura*), la "noble créature" (*nobilis creatura*; cf. SCt 11, 15: on remarquera la dimension positive de l'anthropologie bernardine ; cf. SQH XIV, 1), déjà associée aux membres du troupeau, peut aussi, tentée et illusionnée, peut aussi faire son malheur, et, comme le dit le Ps 48, 13, "s'assimiler aux bêtes sans raison"... Alors qu'il l'emportait au paradis sur les autres créatures "par le caractère distinctif de la ressemblance divine", alors qu'il était associé ainsi au peuple des anges, voilà ce même homme ravalé, par son propre choix, au rang des "bêtes sans raison"...

§§ 4-5- Cependant, si toute chair est comme l'herbe séchée et comme la fleur qui se fane, du moins le Verbe du Seigneur demeure éternellement (cf. Is 40, 8). Ce Verbe s'est fait chair, et l'Esprit est sur Lui. Par lui, l'herbe desséchée, le foin, reprendra vie pour demeurer éternellement, pourvu qu'il acquiesce d'un libre consentement. C'est là, en usant d'un support imagé, toute une évocation du Mystère de l'Incarnation, et du Christ, Verbe fait chair, Rédempteur de l'homme.

"Triste et déplorable changement", soupire Bernard, que de se détourner de Dieu et du bonheur, pour revenir à la satisfaction de la "curiosité famélique des sens". Et le Verbe se faisant chair rejoignit l'homme qui était devenu bête, à l'étable et à la crèche où se rassemblent les animaux.

III- Quelle est la cause d'une si grande déchéance?

§ 6- L'homme a pensé qu'il était quelque chose alors qu'il n'est rien (cf. Ga 6, 3)...et la compagnie des bêtes a remplacé la compagnie des anges... L'homme a été assimilé aux bêtes sans raison, **"parce qu'il n'a pas compris"** (Ps 48, 13). Compris quoi? Qu'il n'était rien sans Dieu et qu'avec Dieu, il serait tout.

Conclusion de Bernard:

"Il nous faut donc à tout prix nous garder de l'ignorance!"

§ 7- Peut-être est-ce pour cela que l'Epoux, "par le coup de tonnerre de sa réprimande", a voulu détourner sa bien-aimée de l'ignorance.

Et cette "seconde ignorance" (celle du retour à l'emprise des sens sur la volonté, après le départ d'une vie spirituelle fervente, consacrée à la recherche des choses d'en-haut) est pire que la première (celle de l'éloignement de Dieu dans le péché): elle met l'homme **"après les bêtes"**: "Sors après les troupeaux de tes compagnons" (et non seulement **"avec** les troupeaux, ou **vers** les troupeaux).

Bernard ose même plaquer sur cet homme dépravé, la parole même de Jésus à Judas: "Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né, cet homme-là" (Mt 26, 24).

IV- Comment même en cette vie l'homme est inférieur à la bête, et cela à cause de la double

ignorance et de Dieu, et de lui-même.

§ 8- Même en cette vie, "l'homme vient après les bêtes". Comment cela?

"L'homme n'a pas d'excuse. La bête en a: celle de n'être pas raisonnable, privée qu'elle est de raison. L'homme est le seul animal qui, outrepassant par une conduite dégénérée les lois de la nature, lui qui possède la raison, imite par ses moeurs et ses passions les êtres privés de raison"...

Voilà ce qui attend l'homme surpris dans l'ignorance de Dieu...ou de lui-même. L'un et l'autre sans doute. L'une et l'autre ignorance est damnable. L'ignorance de Dieu, certes, puisque "la vie éternelle c'est de la connaître Lui et celui qu'Il a envoyé, Jésus Christ" (cf. Jn 17, 3). Mais l'Époux condamne aussi l'âme ignorante d'elle-même: "Si tu t'ignores"...Il est donc manifeste que "celui qui ignore, sera ignoré" (*ignorans, ignorabitur*) - cf. 1 Co 14, 38 -, qu'il s'ignore lui-même, ou qu'il ignore Dieu.

Bernard s'engage en finale à reparler de cette double ignorance. Ce sera l'objet du très important Sermon 36.

*

D- Sermon 36

La promesse de Bernard va donc être tenue: il reprend ici et développe son investigation sur les deux ignorances, dans un discours en quatre fragmentations qui se prolongera dans les deux Sermons suivants.

I- Les deux ignorances; il est une ignorance cependant qui ne mène pas à la damnation.

Notre auteur se sent tenu par trois raisons d'être fidèle à sa promesse: la sincérité de la parole donnée, la charité fraternelle, la crainte du Seigneur (*pacte ueritate, caritate fraterna, timore Domini*).

Les deux ignorances en question sont donc l'ignorance de nous-mêmes et l'ignorance de Dieu. Il convient de se garder de l'une et de l'autre, car les deux sont damnables (§ 1). Cependant, quelques remarques s'imposent:

- Toute ignorance n'est pas préjudiciable au salut, et donc n'est pas damnable;
- Beaucoup (cf. Hébr 11) furent agréables à Dieu non par leur connaissance des lettres, mais "par leur conscience pure et leur foi sans détours" (1 Tm 1, 5), "par les mérites de leur vie, non de la science" (*uitae meritis, non scientiae*);
- Tels furent Pierre et André, les fils de Zébédée et tous les autres disciples: "ils n'ont pas été pris de l'école des rhéteurs et des philosophes, et pourtant c'est par eux que le Sauveur "a accompli le salut au milieu de la terre" (Ps 73, 12), par la folie de leur prédication (cf. 1 Co 1, 21).
-

II- La double science et la triple manière de savoir: dans quel ordre, avec quel soin, à quelle fin?

Prudemment, Bernard prévient d'éventuelles critiques: "on me jugera peut-être excessif dans ma critique de la science". Abélard et Béranger de Tours seront du nombre. "Loin de moi, l'idée de réprimander les hommes doctes et interdire l'étude des lettres... N'est-il pas lui-même passé par le *Triuium* et le *Quadriuium* des Arts libéraux?"

Deux groupes de citations antithétiques lui permettent à la fois de louer la science et de rester méfiant à son égard:

Dan 12, 3	1 Co 8, 1 + Qo 1, 18
"Ceux qui auront eu la science brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui enseignent la justice à la multitude seront comme des étoiles dans les éternités sans fin"	- "La science enfle; c'est la charité qui édifie" (1 Co 8, 1) - "Plus de science, plus de peine"... (Qo 1, 18)

Et de poursuivre sa diatribe: "Celui qui guérit les coeurs contrits" (Ps 146, 3) a horreur de ceux qui sont gonflés d'eux-mêmes. "Dieu résiste aux orgueilleux; Il donne sa grâce aux humbles"(citation attribuée faussement à S. Paul, qui se trouve en Pr 3, 34, qui est reprise par Jc 4, 6 et par 1 Pi 5, 5).

Alors Bernard énonce quelques principes formels qui aideront à discerner quelle science est souhaitable et utile:

1. **Avoir une sagesse sobre**; c'est la recommandation de l'Apôtre en Rm 12, 3;
2. Donc, **pas d'encombrement**: "**pas de science plus qu'il n'en faut**"; elle sera "**bonne si elle se fonde sur la vérité**".
3. **L'utilité de la science est dans la manière de savoir**.
4. Il faut **connaître avec ordre**, en donnant la priorité à ce qui est plus avantageux pour le salut.
5. **Connaître avec soin**, pour apprendre avec plus d'ardeur ce qui intensifie l'amour (*quod uehementius ad amorem*; cf. S. Augustin, Sermon. 169).
6. **Ayant pour fin non la curiosité, mais ce qui édifie, et soi-même et le prochain**.

III- Les cinq motifs de la volonté de savoir. Comparaison entre nourriture et science.

Voici ces cinq motifs retenus par notre auteur:

- Savoir, à seule fin de savoir, est une "indigne curiosité" (*turpis curiositas*).
- Connaître pour être connu, est une "indigne vanité" (*turpis uanitas*); à l'appui, cette citation de Perse: "Pour toi, savoir n'est rien, si un autre ne sait que tu sais" (*Sat.* 1, 27).
- Savoir pour vendre sa science est un "indigne profit" (*turpis quaestus est*). Par contre:
- Savoir pour édifier, c'est charité.
- savoir pour être édifié, c'est prudence.

Finalement, "comprendre pour bien agir", voilà ce qui justifie l'acquisition de la science pour sa mise en pratique.

Suit une comparaison entre science et nourriture. Comme il y a des aliments indigestes, il y a aussi une science indigeste qui engrange trop de matière dans "l'estomac de la mémoire"...

IV- Avant tout: que l'homme se connaisse lui-même. Avertissement aux somnolents.

§ 5- Que l'âme se connaisse d'abord elle-même: l'utilité et l'ordre l'exigent; c'est là l'expression d'une sorte de "socratisme chrétien" dont S. Bernard est connaisseur et un volontiers diffuseur dans la mesure où cela coïncide avec ce principe incontournable: **l'édifice spirituel ne peut tenir que sur le solide fondement de l'humilité**.

Que l'âme se regarde donc à la claire lumière de la vérité, dans sa quête de la connaissance de soi. Peut-être se découvrira-t-elle "dans la région de la dissemblance" (cf. SCt 82), "chargée de péchés" (2 Tm 3, 6), "empêtrée dans les soucis terrestres"... L'énumération qui suit rappelle celle de SCt 83, 1 et SCt 33, 10.

§ 6- Bernard apporte en ce début de § le moyen de briser la redoutable amertume de la considération de notre propre misère. Ce moyen consiste à regarder en haut, de "lever les yeux vers le secours de la divine miséricorde". Alors, "la joyeuse vision de Dieu adoucira l'amère vision de soi-même" (cf.

Ps 41, 7). Cette "vision de Dieu" est à bien comprendre; il faut simplement l'entendre comme "expérience de son infinie Bonté, du fait qu'Il est "vraiment bienveillant et miséricordieux; sa nature est la Bonté, et ce qui lui est propre, c'est de toujours faire miséricorde et d'épargner" (*cuius natura bonitas...cuius proprium parcere*). Cette connaissance de Dieu dans l'expérience de son agir miséricordieux est reconnue salutaire ("pour notre salut").

"Le degré (*gradus*) qui te mène à la connaissance de Dieu sera donc la connaissance de toi-même". Nous retrouvons ce schéma ascensionnel dans le Traité sur les degrés d'humilité et d'orgueil, lorsqu'au tout début, il présente trois degrés de vérité: connaissance de soi, connaissance d'autrui, connaissance de Dieu dans la contemplation de sa miséricordieuse Bonté manifestée en Christ. Bernard précise - pour en faire l'expérience - que cette contemplation de la "gloire de Dieu" est transformante, "de clarté en clarté"; et il cite - bien sûr - 2 Co 3, 18.

§ 7- Ainsi, les deux connaissances sont-elles nécessaires pour le salut. **"Si tu t'ignores toi-même, tu ne posséderas en toi-même ni la crainte de Dieu, ni l'humilité"**. Cela est tellement manifeste que Bernard ne s'attarde pas sur cette considération; il en profite pour mettre un terme à son Sermon d'autant que "certains bâillent", et que "d'autres dorment"... Ces réprimandes sont fréquentes chez ce Pasteur d'âmes qui doit veiller au grain (cf. SCt 19, 7; 23, 2...).

*

E- Sermon 37

Ce Sermon prolonge la réflexion précédente sur les deux ignorances et sur la double connaissance nécessaire au salut: connaissance de soi et connaissance de Dieu. Quatre séquences structurent l'exposé. Le texte du Ct semble avoir été laissé pour l'instant de côté afin de poursuivre l'enseignement spirituel amorcé, dont Bernard mesure l'importance. Le texte biblique du Ct sera repris explicitement en Serm. 38, 4.

I- **Comment la crainte et l'amour naissent de la connaissance de nous-mêmes et de Dieu. Signification des paroles: "Semez pour vous en vue de la justice" (Os 10, 12).**

Bernard résume d'abord ce qu'il a développé précédemment: sans connaissance de soi-même et sans la crainte de Dieu qui permet de le connaître, pas de salut possible, car dit-il à qui l'écoute, **"tu ne peux ni aimer ce que tu ignores, ni posséder ce que tu n'as pas aimé"** (§1). Et de conclure: "Connais-toi toi même afin de craindre Dieu; connais-Le Lui-même afin de L'aimer". Ainsi, sans la crainte et l'amour, il ne peut y avoir de salut.

Vient alors en finale du § 1, une importante affirmation de notre Docteur qui se situe au plan "épistémologique" (c. à d. au plan de la connaissance): outre la fuite de ces deux ignorances et l'accès à ces deux connaissances, **tout le reste est indifférent (*cetera indifferentia sunt*)**, c'est à dire "ni ne conduit au salut, ni à la damnation".

§ 2- Sans renoncer à la connaissance des lettres, Bernard donne la priorité à ces deux connaissances parce que **"constitutives du salut"**. Il trouve un appui biblique en citant d'après la Vulgate Os 10, 12: "Semez pour vous en vue de la justice et moissonnez l'espérance de la vie... Allumez pour vous la lumière de la science". Et voici son commentaire: les semailles pour soi en vue de la justice précèdent l'allumage pour soi de la lumière de la science. La science est mise au dernier rang, c'est à dire à sa place. Les semences ce sont les bonnes oeuvres, l'ascèse de la vie monastique régulière avec ses observances, les larmes du repentir... Alors, aux pleurs succède la joie et la récolte des gerbes (cf. Ps 125, 5).

II- Joie de l'espérance. D'où naît-elle dans l'âme?

Il peut y avoir une tentation de découragement devant la longueur de l'attente de la résurrection à venir "au dernier jour". Mais ne succombons pas à ce découragement par l'impatience; restons fermes: Nous avons les prémices de l'Esprit (cf. Rm 8, 23).

§ 3- L'espérance d'une telle allégresse ne peut être que joyeuse. David "était joyeux" de se rendre à la Maison du Seigneur (Ps 121, 1); il ne l'était pas seulement en espérance. Il attestait que "l'attente des justes est allégresse" (Ps 10, 28).

Bernard renvoie d'ailleurs ses frères à leur propre expérience de vie dans l'Esprit, ce qui doit confirmer les dires du prédicateur: "ce qu'ils entendent du dehors correspond à ce qu'ils ressentent du dedans".

§ 4- Comment n'aurait-il pas vu Dieu celui qui a "goûté et vu combien le Seigneur est doux" (Ps 33, 8). Les premières gerbes de la moisson sont déjà obtenues: le pardon, la sanctification, l'espérance de la vie éternelle... "Ceux qui sèment dans les larmes, moissonnent dans l'exultation" (Ps 125, 5). Dans ce verset de Psaume, les deux connaissances se trouvent exprimées: celle de soi (qui est nécessairement afflictive) et celle de Dieu qui est incomparablement exultante.

III- La science n'enfle pas pourvu qu'elle s'ajoute à la double connaissance de nous-mêmes et de Dieu. L'ignorance de nous-mêmes engendre l'orgueil.

Faisant passer la science après cette double connaissance, la science alors n'enfle plus (1 Co 8, 1). Elle n'est plus un obstacle à l'espérance reçue qui pourrait l'amoindrir. Car cette espérance est certaine et ne peut décevoir (Rm 5, 5). Le témoignage de l'Esprit à notre esprit assure que "nous sommes enfants de Dieu" (Rm 8, 16). Rien de plus grand que cette gloire-là!

Nous devons aussi, dans ce passage, admirer la dialectique de Bernard qui sait être "scolastique" quand il le faut ('Bernard, le scholastique', l'a-t-on appelé; cf. Hugh Feiss, *Bernardus scholasticus*, *Cîteaux* 42, 1991, pp. 349-378); le raisonnement atteint ici son amplitude majeure:

- Si l'ignorance de Dieu nous garde captifs, comment pouvons-nous espérer en Celui que nous ignorons?
- Si c'est l'ignorance de nous-mêmes, comment serons-nous humble, croyant être quelque chose alors que nous ne sommes rien (cf. Ga 6, 3)?
- Avec soin et empressement, il nous faut rejeter ces deux ignorances, car l'une engendre le commencement et l'autre la consommation (le terme) de tout péché; tout comme ces deux connaissances engendrent l'une le commencement, l'autre la perfection de la sagesse, l'une la crainte du Seigneur, l'autre la charité...
- "Tout comme de la connaissance de toi-même naît en toi la crainte de Dieu, et de la connaissance de Dieu naît l'amour de Dieu, inversement, de l'ignorance de soi naît l'orgueil, et de l'ignorance de Dieu naît le désespoir (§ 6).

IV- Qu'il est grand le danger de s'élever si peu que ce soit (voir l'image de la porte). L'homme ne doit se comparer à rien.

§ 7- Aucun danger à s'humilier, à se croire moindre de ce que nous sommes en réalité. Mais "il y a un grand mal et un horrible danger à s'élever si peu que ce soit au-dessus du vrai, et à te préférer en pensée à quelqu'un que la Vérité tient pour supérieur à toi". Une porte basse peu être passée aisément en s'abaissant un peu; mais si je me redresse, je risque fort de me cogner et de me faire grand mal...

Pour l'âme, elle gagne toujours à s'abaisser; elle doit redouter la moindre élévation.

"Ô homme! Ne te compare ni à de plus grands, ni à de plus petits, ni à certains, ni à un seul".

...Voilà quel grand mal est venu de l'ignorance de nous-mêmes: l'orgueil, péché du diable et "commencement de tout péché" (Sir 10, 15). Quand au mal né de l'ignorance de Dieu, Bernard se propose d'en traiter dans le Sermon suivant (SCt 38).

*

F- Sermon 38

Dans ce Sermon, Bernard apporte la réponse à la question posée précédemment et restée encore sans réponse: "Comment l'ignorance de Dieu engendre-t-elle le désespoir? Quelles en sont les implications. Ce n'est qu'au § 4 que sera repris le commentaire littéral du Cantique à partir du v. 7 du ch. 1: "Si tu t'ignores, ô la plus belle des femmes"...

Trois sections fractionnent ce court Sermon.

I- **Comment l'ignorance de Dieu engendre-t-elle le désespoir?**

§ 1- Oui, de quelle manière? Bernard s'explique en prenant un exemple: Si un homme, rentré en lui-même, veut changer de vie, mais s'il ignore "combien Dieu est bon" (Ps 118, 101), combien "Il est doux et indulgent" (Ps 72, 1), combien "Il multiplie ses pardons" (Is 55, 7), la pensée charnelle de cet homme ne lui dira-t-elle pas, en lui: "Que fais-tu là! Tes péchés sont énormes et surabondants; pour tant de fautes, tu ne pourras jamais donner une satisfaction suffisante"... Et le malheureux recule... "C'est qu'il ignore avec quelle facilité la Bonté toute-puissante qui veut que personne ne périsse (2 Pi 3, 9), balayerait tous ces obstacles".

Alors, "l'impénitence s'en suit": ce qui pour Bernard est "la faute la plus grave" (Ps 18, 14), et "le blasphème impardonnable (Mt 12, 31). Et voilà notre homme qui sombre dans une tristesse excessive (cf. 2 Co 2, 7). Il retourne aux plaisirs du monde pour en jouir à satiété. Mais au moment où il se croira en sécurité, "fondra sur lui une ruine totale, et il n'échappera pas" (cf. 1 Thess 5, 3).

Ainsi, l'ignorance de Dieu mène à l'extrême aboutissement de l'action du mal (*uniuersae malitiae consumatio*), c'est à dire au désespoir.

II- **Ils ignorent tous Dieu ceux qui ne veulent pas se convertir à Lui. Mais ce n'est pas une telle ignorance qui est reprochée à l'épouse.**

§ 2- "Se convertir à Dieu", c'est se confier totalement à Lui dans un pur acte de foi. Ils ignorent donc Dieu ceux qui ne veulent pas se convertir, puisque c'est par la foi qu'on le connaît.

La seule raison de ce refus, c'est qu'ils imaginent "redoutable" Celui qui est miséricordieux, "terrible" Celui qui est aimable. Ainsi, "l'iniquité se ment à elle-même" (Ps 26, 12) en se faisant une idole de Dieu sans rapport avec ce qu'Il est.

Bernard se lance alors dans une démonstration admirable pour prouver, par un choix de citations remarquables, la miséricordieuse Bonté de notre Dieu: "Il ne voudrait pas pardonner les péchés? Il les a cloués à la croix" de ses propres Mains (Col 2, 14). Que nous soyons fragiles, faibles, inconstants? Il nous connaît, "Lui, qui sait de quelle argile Il nous a pétris" (Ps 102, 14). L'accoutumance au péché ne ferait-elle pas obstacle? "Il délie les enchaînés" (Ps 145, 7). Irrité par l'énormité de nos crimes, n'hésiterait-il donc pas à nous tendre une Main secourable? "Là où le péché a abondé, la grâce a coutume de surabonder elle aussi" (Rm 5, 20). Etes-vous en souci de nourriture et de vêtement pour que, de ce fait, vous hésitez à quitter vos biens? "Il sait, Lui, que vous avez besoin de tout cela" (Cf. Mt 6, 32)...

Et Bernard de conclure cette apologie de la miséricordieuse Tendresse de Dieu que rien n'arrête dans sa détermination de salut: "Que veux-tu de plus? Qu'est-ce qui s'oppose encore à ton salut?" Ce ne peut être désormais que ta lenteur à croire. Croire pour comprendre et connaître ce

Dieu qui est ton Sauveur.

§ 3- Cependant une telle ignorance n'est pas reprochée à l'épouse. Elle a reçu en effet en partage l'amitié et l'intimité de son Epoux et de son Dieu. N'est-ce pas avec une hardiesse familière qu'elle s'adresse à Lui en disant: "Montre-moi où Tu mènes paître le troupeau, et où Tu reposes à midi?" Elle cherche à connaître le "lieu où repose Sa gloire" (Ps 25, 8). Car cette gloire, c'est Lui-même...

A cause même de cette présomption, l'Epoux estime nécessaire de réprimander son épouse, "de la rappeler à la connaissance d'elle-même"... "Si tu t'ignores, sors!" Tonnerre que cette parole qui n'est pas d'un Epoux, mais d'un Maître... Il veut la purifier par la crainte, pour la rendre capable de cette vision qu'elle désire tant, mais qui est réservée aux coeurs purs (cf. Mt 5, 6).

III- Pourquoi l'épouse est-elle dite "belle entre les femmes". Quelles sont ces "femmes"?

§ 4- "Belle entre les femmes", c'est à dire entre celles qui sont encore charnelles, vouées au siècle et qui manquent de constance. Bernard oppose ici l'âme charnelle à l'âme spirituelle. Guillaume de S. Thierry, l'ami de Bernard, le fera en adaptant son vocabulaire: il désignera par *animus* l'âme spirituelle, forte, vaillante, raisonnable, et par *anima* l'âme charnelle toute encore captive de ses sens (voir "Lettre d'or", § 198, SC 223, pp. 307-309).

Comme Jean-Baptiste fut déclaré n'avoir personne au-dessus de lui "entre les enfants des femmes" (Lc 7, 28), et non pas entre les chœurs des anges et des bienheureux esprits célestes, l'épouse, elle aussi, est maintenant déclarée belle "entre les femmes", pour le moment, et non encore entre les bienheureux du ciel.

§ 5- Tant qu'elle est "entre les femmes", qu'elle renonce donc à s'enquérir des mystères réservés aux puissances célestes et bienheureuses, qui seules sont admises à la contemplation sublime "de la lumière merveilleuse du Midi" où réside l'Epoux. "Habiter la lumière inaccessible" (1 Tim 6, 16) n'appartient ni à ce temps, ni à ce corps.

Toutes les faveurs mystiques sont, pour Bernard, du domaine de la foi. L'épouse n'est pas encore "toute belle" pour contempler "la Beauté". Ce sera pour plus tard. Alors, elle entendra l'Epoux lui dire: *Tota pulchra es, amica mea et macula non est in te* (Ct 4, 7).

Dans ce pèlerinage de foi, ici-bas, la ressemblance avec l'Epoux n'est pas encore parfaite. Celui-ci semble lui dire pour l'instant: "Considère-toi toi-même, et ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces" (Sir 3, 22)... "Et quand viendra ce qui est parfait, alors sera aboli ce qui est partiel (*ex parte*)" (1 Co 13, 10).

En finale, Bernard demande le pardon de ses frères pour ne pas être parvenu "utilement" (*utiliter*) à les entretenir de la double ignorance, infidèle - en quelque sorte - à sa promesse. En raison de sa bonne volonté, il espère être pardonné...

*

G- Sermon 39

Dans ce Sermon très original, Bernard aborde le commentaire de Ct 1, 8: "Je t'ai rendue semblable à ma cavalerie, ma bien-aimée", dit l'Epoux.

Quatre subdivisions structurent l'ensemble.

I- Comment les paroles ci-dessus (Ct 1, 8) se relient-elles à ce qui précède? A quelle place

(ordo) est élevée l'épouse?

§ 1- Les sacrements de notre salut (*sacramenta = mysteria*; cf. *De Mysteriis* d'Hilaire de Poitiers; il s'agit du passage de la lecture littérale ou "typique" de l'Écriture, à son sens mystique, spirituel profond), ont été montrés par avance en figure, aux Pères (c. à d. aux Patriarches de l'A.T.; *in patribus*). "L'Église a existé en figure au temps des Pères"; elle était déjà là, figurativement (*typice*).

Pour le montrer, Bernard rappelle les événements de l'Exode, événement fondateur du Peuple de Dieu, en sollicitant le Ps 113, 1 et 1 Co 10, 1-2 sur les pas de S. Paul. Selon son habitude, il va marquer "la cohérence du texte" et relier ce qui suit à ce qui précède. Il en tirera ensuite un enseignement spirituel pour ses frères.

Après la réprimande adressée à l'épouse (cf. SCt 36-38), il lui est maintenant remis en mémoire "tous les bienfaits reçus et les autres qui lui sont promis"... "Si tu persévères dans mon amour, en mettant en pratique mes commandements, tu recevras des dons bien plus grands encore". Voilà pourquoi l'épouse est déclarée "belle" et "amie", sans qu'elle doive s'affliger de ne pas recevoir encore ce qu'elle demande. Ainsi est établi ce que Bernard appelle "la cohérence du sens littéral" (*haec pro litterae consequentia*)...

§ 2- Sont alors énoncés **quelques uns des présents donnés à l'épouse par l'Époux**:

- Avoir rendu l'épouse semblable à la cavalerie de l'Époux "parmi les chars de Pharaon", c'est à dire l'avoir libérée du joug du péché, faisant mourir les oeuvres de la chair, de même que le peuple élu fut libéré de l'agression des chars de Pharaon, renversés et submergés par la mer (cf. Ex 14, 28). C'est là " **la plus grande miséricorde que l'Époux ait faite**". Et Bernard se reconnaît lui-même dans cette histoire de salut de l'épouse-Église; il y invite aussi tous ses frères, comme le faisait S. Paul (2 Co 12, 6) et le Psalmiste (Ps 93, 17 et 88, 1: "Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur"). Le titre d'épouse, en tant que Père/Mère spirituel(le) de la communauté de Clairvaux, Bernard ne se l'approprie pas exclusivement (comme il paraissait le faire en SCt 25, 5; 27, 10-14; ou 30, 10-12); il n'est pas ingrat; il se souvient; et sa vision est ecclésiale, avec un recentrage sur le Christ dans les SCt 30-32.

Libérée, l'épouse est agréée comme "amie" et revêtue de "beauté" (cf. Ps 92, 1), parce qu'épouse du Seigneur (*Domini sponsa*).

- Suivent d'autres présents: la beauté des joues et du cou de l'épouse, puis des "pendants d'oreilles en or incrustés d'argent", pour sa parure; ce qui constitue un *ordo* significatif:
 1. L'épouse est délivrée avec miséricorde;
 2. Elle est ensuite aimée avec bonté;
 3. Elle est purifiée et lavée avec douceur;
 4. Promesse lui est enfin faite d'une magnifique parure (*optimi ornamenti*).

§ 3- Le rang d'épouse étant partagé avec ses frères, Bernard les renvoie à "leur propre expérience" où ils peuvent se reconnaître dans l'attribution de ces divins présents. "Ils ont déjà tout compris", s'enthousiasme-t-il. Le Ps 118, 130 est là pour le confirmer: "La mise au clair de Tes Paroles illumine, et elle donne de comprendre aux petits (*intellectum dat paruulis*)"... si bien que même les plus exigeants peuvent y trouver du profit, tandis que les plus lents à comprendre se sentent encouragés. Encore faut-il que "le maître bienveillant" (*doctor benignus et diligens*) ne se dérobe pas à sa tâche de *uir illustrans*, de donateur de la lumière (cf. S. Jérôme, *De uiris illustribus*).

II- Mais une seule âme peut-elle être comparée à une nombreuse cavalerie?

§ 4- La comparaison n'est pas faite - précise Bernard - entre cavalerie de Pharaon et cavalerie du Seigneur, mais entre l'âme sainte et spirituelle, et la cavalerie du Seigneur, comme elle l'est entre Pharaon et le diable, entre leurs deux armées.

Une armée de vertus se trouve dans une âme unique, pourvu qu'elle soit sainte. Voilà l'explication la plus appropriée: ordonnancement dans les sentiments, discipline de moeurs, armure de prières, vigueur dans l'agir, bon zèle face à l'ennemi... Une telle âme est redoutable autant qu' "une armée rangée en bataille" (Ct 6, 3). C'est le cas de la Sunamite comparée plus loin (Ct 7, 1) à "un double choeur prêt à la bataille".

On aura remarqué que Bernard commente le Ct par le Ct, ayant peine à s'en tenir à un commentaire cursif, verset par verset. Il possède le Cantique, ou mieux, le Cantique le possède... Il y a - comme ici - des échappées audacieuses qui concourent à l'unité du commentaire spirituel en l'enrichissant. A la manière d'Origène dans ses Homélie, Bernard propose une autre interprétation à ceux que la précédente ne satisfait pas. Si l'armée de l'âme n'est pas constituée des vertus, elle pourrait l'être de l'armée ou de "la garde des anges"... (Un renvoi significatif ici à 2 R 6, 17, où Elisée obtient de Dieu que son serviteur Gisézi voie, comme son maître, l'armée des anges protecteurs des serviteurs de Dieu, bien plus en nombre que la foule des démons. Il équipe aussi les anges aux "esprits chargés d'un ministère" (Héb 1, 14).

§ 5- L'épouse s'avance donc ainsi escortée par les troupes célestes, semblable à cette cavalerie du Seigneur qui triompha jadis des chars de Pharaon. Et le "nouveau miracle", après celui de l'Exode, ce triomphe de l'épouse sur les esprits du mal - reconnaît Bernard -, est encore plus admirable que le premier.

Si les démons rencontrent une telle âme, je pense - dit Bernard - qu'ils s'écrient eux aussi: "Fuyons devant Israël, car le Seigneur combat pour lui!" (Ex 14, 25).

III- Les Trois Princes de Pharaon et leurs chars (description, à titre d'exemple).

Bernard utilise ici une forme de description "psychomachique", personnifiant des vices ou des vertus pour rendre plus concret le débat et ses enjeux. Il en use en particulier dans son Traité des degrés de l'humilité et de l'orgueil (affrontement entre la Volonté et la Raison, jusqu'à la conversion de la première), et dans les Sentences et Paraboles.

Ces trois Princes de Pharaon sont (en référence implicite à 1 Jn 3, 16):

- la Malice;
- La Luxure;
- et l'Avarice.

Ces Princes sont montés sur des chars. Les quatre roues du char de Malice se nomment Cruauté, Impatience, Audace et Imprudence. Il est tiré par deux chevaux fougueux: Puissance et Pompe. Deux cochers conduisent les deux chevaux: Morgue et Envie.

Le char de Luxure possède aussi quatre roues: Gloutonnerie, Volupté, Mollesse, et Relâchement. Il est tiré par deux chevaux: Prospérité et Abondance.

Le char d'Avarice possède aussi quatre roues: Mesquinerie, Inhumanité, Mépris de Dieu, Oubli de la mort. Ses deux chevaux: Lésinerie et Rapacité. Un seul cocher: La Passion de posséder. Deux cravaches dans les mains du seul cocher: Hantise d'acquérir, et Peur de perdre.

IV- Les noms des autres Princes de Pharaon. Comment Israël en est délivré.

§§ 9-10- Ils ont pour noms Orgueil et Impiété.

Fortifié par la seule Main du Seigneur, Israël chante en toute sécurité: "Chantons pour le Seigneur: Il s'est couvert d'honneur et de gloire, il a jeté à la mer cheval et cavalier" (Ex 15, 1; cf. Ps 19, 8-9).

L'épouse est appelée amie, car l'Epoux ne l'aurait pas délivrée s'il ne l'avait aimée.

L'union de Moïse et de l'Ethiopienne (Nb 12, 1) préfigurait - selon Bernard - le mariage du

Verbe et de l'âme pécheresse.

Et Bernard de conclure: "Qui y a-t-il de plus suave ou bien que la contemplation de la complaisance pleine de bonté du Verbe, ou que la gloire inestimable de l'âme, ou que la confiance inattendue du pécheur? Et si Moïse n'a pu changer la noirceur de la peau de sa compagne éthiopienne, le Christ, lui, l'a pu faire!...

*

H- Sermon 40

Trois fragmentations dans ce court Sermon.

I- **Le visage de l'âme et sa beauté.**

§ 1- Ct 1, 9: "Tes joues sont belles comme celles de la tourterelle". A la réprimande de l'Epoux, le visage de l'épouse, dans sa pudeur, s'est empourpré, ce qui la fait paraître plus belle encore. Et elle a entendu ces paroles: "Tes joues sont belles"...etc. Cela est à entendre au sens spirituel, précise Bernard: "Le visage de l'âme, c'est l'intention de l'esprit" (*animae faciem, mentis intentionem*). En moraliste, notre commentateur s'explique: "C'est l'intention qui permet de juger de la rectitude de l'acte". Mais pourquoi parler de deux joues plutôt que d'un seul visage?

II- **Dans l'intention de l'âme, il y a deux éléments à considérer: l'objet et le motif, qui sont comme deux joues.**

§ 2- Ces deux éléments à considérer, ce sont l'objet et le motif, ce qu'on vise, et pourquoi le vise-t-on? Bernard attentif à être le plus clair possible va donner des exemples:

- Un homme applique son esprit à la quête de la vérité, par amour de la vérité. L'objet et le motif sont nobles.
- S'il applique son esprit à la quête de la vérité mais par vaine gloire, ne le jugera-t-on pas difforme? L'une des joues n'est pas belle.
- Si enfin un homme ne s'applique à aucune occupation honnête, pris aux appâts de la chair, adonné au ventre et à la débauche, ne le jugera-t-on pas absolument laid en ses deux joues puisque l'objet comme le motif de son action sont blâmables?

Et Bernard de conclure: "Tendre non pas vers Dieu mais vers le monde, est le propre d'une âme mondaine: ses deux joues sont sans beauté. Tendre apparemment vers Dieu, mais non à cause de Dieu, est hypocrite; une simulation détruit l'harmonie du visage et le défigure. Tendre vers autre chose que Dieu, mais à cause de Dieu, ce n'est pas le repos de Marie mais l'activité de Marthe. Sans être difforme, cette âme agitée n'est pas encore totalement belle. Elle s'agite et s'inquiète pour beaucoup de choses (Lc 10, 41).

§ 3- Cependant, par l'intention chaste et par l'engagement à Dieu d'une bonne conscience, cette imperfection sera vite dépassée. "Chercher Dieu seul pour lui seul, c'est cela avoir perpétuellement belles les deux faces de l'intention".

III- **La solitude de la tourterelle doit être recherchée. A quels moments? Des conditions créent la solitude. Le devoir de ne pas juger.**

§ 4- La tourterelle (*turtur*) est un oiseau chaste, qui aime la solitude. Toi, si tu te laisses toucher par

les incitations de l'Esprit-Saint, et si tu veux que ton âme soit l'épouse de Dieu, "efforce-toi de rendre belles l'une et l'autre joue de ton intention".

Pour t'attacher à Dieu et ne former avec lui qu'un seul esprit (cf. 1 Co 6, 17 qui est cité 17 fois dans le Commentaire de Bernard!), "assieds-toi dans la solitude", comme la tourterelle (cf. Mt 6, 6). Fuis les réunions publiques... Tu ne peux être seul dans la multitude, et cependant être dans la multitude tout en étant seul...

I- Sermon 41

"Ton cou est comme des colliers" (Ct 1, 9) "Nous te ferons des pendentifs d'or incrustés d'argent" (Ct 1, 10).

I- **Le cou de l'âme doit être interprété, au sens spirituel, comme le symbole de l'intelligence (*intellectus*).**

Il convient pour s'en convaincre de remarquer le pourquoi de la comparaison: "Ton cou est comme des colliers". Autrement dit, le cou de l'épouse, dans sa pureté et sa simplicité, n'a pas besoin de parure. C'est plutôt le cou lui-même qui, comme un collier, pare l'âme de beauté: c'est un collier de prix que la vérité, que la pureté, que la simplicité. L'intelligence des philosophes et des hérétiques ne possède pas cet éclat de pureté et de vérité; aussi usent-ils du fard, du clinquant des mots et de l'artifice des syllogismes...

II- **"Nous te ferons des pendentifs d'or"... A qui revient-il de le dire?**

Ces pendentifs d'or son "incrustés d'argent". Remarquons aussi que ce "nous" ne peut renvoyer qu'aux compagnons de l'Epoux, et non pas à l'Epoux lui-même. Bernard remarque le souci qu'a eu l'Auteur Sacré d'insister sur l'ouïe. Les pendentifs sont pour les oreilles. Pourquoi? Sinon parce que "la foi vient de l'écoute" (*Fides ex auditu*; Rm 10, 17). D'où l'importance d'instruire l'ouïe plutôt qu'à dévoiler le mystère de la vue. L'ouïe prépare la vue. Désires-tu voir? Ecoute d'abord. Par l'obéissance de l'ouïe, tu parviendras à la gloire de la vision.

Reçois donc ces pendentifs d'oreilles pour ta consolation en attendant la claire vision.

III- **Ces pendentifs d'or sont incrustés d'argent. Les visions intérieures se forment par le ministère des anges.**

Pourquoi de l'or incrusté d'argent? L'or est l'éclat de la divinité, "la Sagesse qui vient d'en haut" (Jc 3, 17). Extraordinaire explication de Bernard:

C'est avec cet or que "les orfèvres célestes" (les anges), chargés de ce ministère, promettent de façonner - pour ainsi dire - les marques significatives (*signacula*: qui chez Tertullien renvoie au signe baptismal; le *signaculum* était la marque faite au fer rouge sur le soldat romain qui se mettait au service de l'empereur et ainsi lui appartenait; la traduction par "symboles" dans l'édition des SC est trop faible) et éclatantes de la vérité, et de les insérer dans les oreilles intérieures de l'âme (cf. Origène et la théorie des sens spirituels dont K. Rahner a rendu compte dans RAM 13 - 1932- pp. 134-145). Cela à telle fin de tisser certaines ressemblances spirituelles qui permettent à l'âme contemplative de voir - non pas encore face à face, mais comme dans un miroir et en énigme (cf. 1 Co 13, 9-12) -, les réalités divines du mystère de la foi. "Le rayon très pur et très éclatant de la vérité, enveloppé comme d'une ombre par les similitudes imagées, devient à la fois plus soutenable pour l'âme elle-même, et plus aisément saisissable par ceux auxquels l'âme contemplative le communique".

Mais attention aux "inspirations contraires" venues des mauvais anges!...

Bernard signale une autre traduction que celle de la Vulgate qui propose: "Nous te ferons des images en or, rehaussées d'argent". Il retient ici l'idée d'images pour dire que les "similitudes imagées" sont données au prédicateur de telle sorte qu'il les exprime "en un langage élégant et qui convienne" (*congrue atque decenter ornatae /similitudines/*).

IV- L'épouse reçoit autre chose que ce qu'elle demande...

Elle requérait le calme de la contemplation; mais elle est envoyée au labeur de la prédication.

§ 5- L'âme a soif de la présence de l'Epoux, et voici qu'on lui enjoint d'enfanter des fils à l'Epoux et de les nourrir... (Ce fut bien l'itinéraire de Bernard, la "chimère de son temps"). Et il revient à ce qu'il avait déjà commenté en Ct 1, 1: "Tes seins sont plus délectables que le vin" (les seins nourriciers sont plus appréciés de l'Epoux que les charmes de la contemplation amoureuse, semble-t-il ici). Une justification biblique appuie cette lecture: Jacob désirait Rachel; c'est Léa qui lui fut d'abord donnée pour épouse - cf. Gn 29, 17-25.

Dans le texte du Cantique, l'épouse pose la question à l'Epoux de savoir où il mène paître le troupeau, et où il se repose à midi (Ct 1, 6). Pour toute réponse, il est donné à l'épouse "des pendants incrustés d'argent pour ses oreilles", c'est à dire, traduit Bernard, "la sagesse avec l'éloquence pour les besoins de la prédication". Et le § 6 insistera sur ce fait.

§ 6- Malheur à ceux qui "détournent pour la vaine gloire ce qu'ils ont reçu pour le dépenser dans l'intérêt de Dieu"... afin de se fabriquer un baal! (cf. Os 2, 8).

Ainsi, une réprimande et une promesse sont faites à l'épouse. Elle ne s'attriste pas du refus et ne s'enorgueillit pas de la promesse, ce qui va dans le sens de Sir 3, 20:

"Plus tu es grand, plus il faut t'humilier en toutes choses".

*

J- Sermon 42

Très souvent, Bernard prend soin de relier ce qui suit à ce qui précède. Ici, dans ce très beau Sermon 42, il commence par poser la question à propos des paroles nouvelles du Cantique:

"Tandis que le roi se reposait sur sa couche, mon nard (dit l'épouse) a exhalé son parfum" (Ct 1, 11).

I- Le lien avec ce qui précède.

L'exégèse par laquelle notre commentateur commence, montre que c'est l'épouse qui parle de son Epoux. Elle ne lui parle pas directement: "tandis que le roi se reposait sur sa couche"... Elle parle de lui, en son absence. Peut-être est-elle plus libre ainsi d'exprimer son sentiment. Mais le roi ne s'est pas absenté avant d'avoir proclamé de l'abondance du coeur (cf. 1 Tm 5, 20) les louanges de l'épouse. C'est aux compagnons de l'Epoux, à ceux qui restent avec l'épouse, qu'elle adresse sa réponse.

Et après avoir dégagé "l'enchaînement du texte selon la lettre", Bernard va extraire de cette coquille "l'amande du sens spirituel".

II- La façon de recevoir les réprimandes: par mépris, par impatience, par imprudence, ou docilement...

La charité presse Bernard, du fait de sa charge (*cui ex officio incumbit*) à reprendre ceux qui pèchent: *urget caritas!* (2 Co 5, 14). Néanmoins, il fait son examen de conscience. A-t-il bien agi alors que la réprimande n'a pas produit son effet? "J'ai blessé une âme et accru sa faute, car le

mépris s'y est ajouté"... "Ils ne veulent pas t'écouter - semble lui dire le Seigneur - parce qu'ils ne veulent pas m'écouter" (Ez 3, 7). "Qui vous méprise, me méprise", fait écho Jésus dans l'Evangile.

§ 3- Et souvent l'impatience s'ajoute au mépris. On se fâche contre l'auteur des reproches qui apporte pourtant le remède au malade... "Tu te fâches contre moi qui désire te rendre la santé?"

§ 4- Parfois l'imprudence vient aussi, par surcroît, s'y ajouter.

"Si la jalousie de Dieu s'est éloignée de toi, son amour aussi s'est éloigné. Tu ne seras pas digne d'amour, toi qui es jugé indigne de châtement... La colère de Dieu est plus forte lorsqu'il ne se met pas en colère... Avoir pitié de l'impie, c'est l'empêcher d'apprendre à pratiquer la justice (cf. Is 26, 10).

Ta rigueur bienveillante produit la correction, ton indifférence redoutable provoque le rejet"

Moïse, Aaron et Samuel appellent faveur le fait que Dieu n'ait pas été indulgent pour leurs écarts... "Ne défends donc pas ta cause, n'accuse pas celui qui te corrige"

III- Sentiments personnels de Bernard lorsqu'un frère méprise la correction.

Il se compare à une mère qui voit son espérance frustrée lorsqu'elle corrige son enfant (cf. SCt 23, 2; 41, 6). Bernard se déclare le débiteur en toutes choses, le serviteur et l'esclave de toute âme quand bien même celle-ci méprise, repousse avec impatience ou impudence la correction. Car c'est cela être "la digne épouse de mon Seigneur": pouvoir dire, "mon nard a exhalé son parfum", celui de l'humilité.

IV- La double humilité, celle du sentiment amoureux et celle de la connaissance. L'humilité dont s'humilia le Christ.

Le nard est une humble plante. Elle symbolise "la vertu d'humilité qui s'allume aux feux du saint amour" (cf. Guillaume de S. Thierry, *Exp./Ct*, SC 82, p. 191).

Il y a une double humilité:

- une humilité qui est le fruit brûlant de la charité; elle relève de l'*affectus* (*in affectu consistit*)
- une humilité qui est le produit de la vérité: elle n'a aucune chaleur; elle relève de la connaissance (*in cognitione consistit*).

§ 7- "Et ce n'est pas la même chose de ne plus se tenir soi-même en haute-estime parce que la lumière de la vérité nous démasque, ou bien de consentir spontanément à ce qui est humble grâce au don de la charité" (cf. Rm 12, 16).

La première attitude est le fait de la **nécessité**; la seconde de la **volonté**. L'exemple donné est celui du Christ dont l'humilité est décrite en Ph 2, 6-11. Il fut donc humble, non par nécessité, mais "par charité pour nous", ... "par un acte de sa volonté et non de son jugement". Il s'est dit lui-même "doux et humble **de coeur**", par les sentiments du coeur c'est à dire par la volonté. Il a ainsi exclu la nécessité. Il était humble de coeur, c'est à dire humble de cette humilité que lui inspira l'affection du coeur, non pas de celle que lui aurait imposée le jugement de la vérité.

V- La montée de l'humilité de connaissance à l'humilité de l'amour; comment elle s'effectue.

§ 8- "L'humilité volontaire n'est pas produite par la vérité qui nous démasque, mais par la charité qui se répand en nous" Cette humilité relève du coeur, de l'affection, de la volonté. Elle est très bien représentée par le nard, cette humble plante.

§ 9- C'est peu d'être soumis à Dieu si on ne l'est pas à toute créature humaine, et cela à cause de Dieu: soit à l'abbé, soit aux prieurs institués par lui, soit aux égaux, soit aux inférieurs. "C'est ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice" (Mt 3, 15). "Et faisant ainsi, tu pourras prendre à ton

compte ces paroles: 'Mon nard a exhalé son parfum' (Ct 1, 11).

VI- L'humilité qui embaume comme le nard. De quelle manière?

Le parfum, c'est la ferveur; le parfum, c'est le bon renom qui parvient à tous, afin qu'en tout lieu "tu sois la bonne odeur du Christ" (2 Co 2, 14-15). Cela est impossible à l'humble que la vérité contraint à l'humilité; il n'a aucune ferveur, aucun parfum.

L'épouse, elle, comme le nard, répand son parfum, embrasée d'amour, plein de ferveur. L'humilité de l'épouse est volontaire, constante, fructueuse. Plus on l'exalte, plus elle s'humilie.

"Tandis que le roi se reposait sur sa couche", c'est à dire dans sa très-haute demeure, le parfum de l'humilité est monté jusque-là (cf. Ps 112, 5-6).

VII- La couche du roi, le Fils, est le Père. Application à l'Eglise primitive.

La couche du roi est le sein du Père (Jn 1, 18), car le Fils est toujours dans le Père (Jn 10, 38; Jn 14, 10-11). Tout ce qui est au Père est à lui. L'épouse ne met sa confiance que dans l'humilité dont elle ne désespère pas.

§ 11- Ce discours s'applique à la primitive Eglise (cf. Ac 2, 1). L'Eglise était alors réunie avec Marie, mère de Jésus, et ses frères. Le nard de la petite épouse exhalait du parfum. Alors, ce fut un vent violent qui remplit toute la maison (Ac 2, 2).

L'humble et pauvre épouse n'eut-elle pas raison de dire alors: "Tandis que le roi se reposait sur sa couche, mon nard a exhalé son parfum" (Ct 1, 11).

Remplie aussitôt de ferveur, elle se prépare à supporter toutes sortes de maux pour le nom du Seigneur; elle poursuit: "Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12). La myrrhe représente l'amertume des tribulations que l'épouse se déclare prête à subir pour l'amour du Bien-aimé. Bernard en traitera dans le Sermon 43.

K- Sermon 43

Nous avons là un Sermon bref, intense. Trois sections seulement, et une intime confiance de Bernard sur "sa sublime philosophie" nous permettant de mieux pénétrer sa profonde et très christocentrique spiritualité.

I- Pour qui le Christ est-il un bouquet de myrrhe? Que signifie la myrrhe?

"Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12). Bernard se rappelle les appellations précédentes utilisées par l'épouse: c'était précédemment "le roi"; maintenant - ce qui avait été déjà esquissé au v.7 - il s'agit du "Bien-aimé" (*Dod, Agapètos, Dilectus*). Auparavant (*ante*), il semblait prendre ses distances, reposant sur sa couche royale - c'est à dire "sa très-haute demeure", SCt 42, 9. Maintenant (*modo*), il repose "entre les seins de l'épouse". Tout de suite Bernard est saisi par cette descente dans l'humilité: "Grande est la vertu de l'humilité, puisque même la majesté divine se penche si aisément sur elle" (§ 1). Celui qui était loin, s'est fait rapidement tout proche (cf. Eph 2, 13).

Mais pourquoi le comparer à "un bouquet de myrrhe"? La myrrhe est une plante amère (*myrrha amara res*). "Elle signifie la dureté et l'âpreté des tribulations". Le serviteur n'est pas plus grand que son maître (cf. Mt 10, 24-25). L'épouse prévoit qu'elle devra bientôt passer par là à cause de son Bien-aimé. Et elle s'en félicite dans la confiance qu'elle supportera virilement (*uiriliter*) toutes ces épreuves. L'épouse, c'est l'Eglise, dont le premier groupe apostolique est le germe initial. D'où le renvoi à Ac 5, 41, évoquant la joie des disciples, sortant du Sanhédrin, "tout joyeux d'avoir

été jugés dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus".

De là vient que l'épouse appelle son Bien-aimé un "bouquet de myrrhe", non pas une large brassée de myrrhe (*fascem*), mais seulement quelques menues branches, un bouquet (*fasciculum*), car "par amour pour lui, elle trouve légère toutes les peines et les souffrances qui la menacent". Autres rapprochements bibliques: la comparaison disproportionnée entre le poids éternel de gloire et les souffrances du temps présent (cf. Rm 8, 18; 2 Co 4, 17). Petit bouquet de myrrhe aujourd'hui, comble de gloire éternelle demain. Joug facile, fardeau léger (cf. Mt 11, 30). Non pas facile et léger en soi, précise Bernard - et il connaissait la rugosité du bois de la croix - mais "il est léger à l'âme qui aime" (*sed levis tamen amanti*). "Pour moi", semble dire l'épouse, pour moi qui ai décidé d'aimer et qui aime, "mon Bien-aimé est un bouquet de myrrhe"... Il est son Bien-aimé, montrant ainsi que **la force de l'amour surpasse toute la peine des amertumes**. L'amour n'est-il pas "fort comme la mort"? (Ct 8, 6).

Et pour qu'il en soit ainsi, elle ne compte pas sur elle, mais sur sa force à Lui. C'est pourquoi elle le maintiendra "entre ses seins". Elle trouvera là son assurance. Passerait-elle au ravin de la mort, elle ne craindra aucun mal, car "Tu es avec moi" (cf. Ps 22, 4).

II- L'épouse nous apprend, par son exemple, comment, entre joies et tristesses, placer ce bouquet de myrrhe entre nos seins.

§ 2- Bernard se souvient qu'en SCt 10, 3, il avait nommé les deux seins de l'épouse "joie partagée" et "compassion", selon l'enseignement de S. Paul (Rm 12, 15). L'épouse qui passe par des échecs et des succès, sait que de part et d'autre, les dangers ne manquent pas: avec la protection du Bien-aimé, elle échappera à la présomption dans les joies éprouvées, et à l'abattement dans les tristesses.

Invitation pressante donc à être sage, de la prudence de l'épouse. Que le bouquet de myrrhe ne quitte pas un seul instant notre coeur, par la méditation incessante des amertumes que le Christ a endurées pour nous. Et nous pourrons alors dire avec l'épouse: "Mon Bien-aimé"... (Ct 1, 12).

§ 3- Bernard se livre alors à une confiance: un fait remontant au début de sa vie monastique va nous être rapporté. Il a lui aussi, privé qu'il se sentait de tout mérite, placé ce "bouquet" entre ses seins, en méditant la vie de Jésus: son enfance, ses labeurs dans sa vie publique (prédications, marches, veilles, tentations, embûches dans les discussions, danger des faux frères, outrages, crachats, moqueries, huées, clous, croix..., "tout ce que produit la forêt de l'Évangile" (*silva evangelica*) "pour le salut du genre humain".

Bernard dit aussi que le Christ fut abreuvé de myrrhe - en fait ce fut de vinaigre - et que la myrrhe entra aussi dans le rituel de l'ensevelissement (cf. Jn 19, 39). Ces deux moments distincts, sont représentatifs - note notre contemplatif - de l'amertume de nos péchés et de l'incorruptibilité future de notre corps. Aussi se promet-il de célébrer, tant qu'il vivra, "la mémoire de cette abondante douceur" de grâces (cf. Ps 144, 7), et les miséricordes du Seigneur chantées dans les Psaumes (cf. Ps 118, 77; 118, 156).

III- Méditer les souffrances du Christ est la plus sublime des philosophies, pour Bernard.

§ 4- La sagesse consiste à méditer tout cela:

- "là j'ai placé pour moi la perfection de la justice, là la plénitude de la science, là les richesses du salut (Is 33, 6), là l'abondance des mérites (cf. SCt 61, 5).
- C'est là - nous confie-t-il - qu'il puise tantôt "le breuvage d'une salutaire amertume", tantôt "l'onction d'une douce consolation". Il confesse encore que c'est pour lui le moyen très sûr de ne tomber ni dans la présomption orgueilleuse lors de succès, ni dans le découragement désespéré lors de la traversée d'échecs.
- Voilà ce qui lui offre un guide très approprié pour avancer sur la "voie royale" (Nb 21, 22),

et qui lui concilie « Le Juge du monde », Celui qui fait trembler les Puissances et qui pourtant lui apparaît doux et humble; Celui qui se montre inaccessible aux Principautés.

- Voilà "ma philosophie la plus sublime" dans l'attente de la vie éternelle (*sublimior philosophia interim*): "connaître Jésus et Jésus crucifié" (1 Co 2, 2).
- Aussi, ne Le cherche-t-il pas comme l'épouse "où il se repose à midi", puisqu'il repose entre ses seins, ni "où il mène paître le troupeau à midi", car il le contemple comme son Sauveur sur la Croix. "Il restera donc entre mes seins"...

Pour conclure, Bernard admoneste ses frères de Clairvaux et les invite à cueillir pour eux-mêmes ce bouquet de myrrhe, pour le mettre sur leur coeur.

... "En contemplant les tourments du Seigneur, vous porterez plus facilement les vôtres, avec son aide à lui, l'Époux de l'Église 'qui est Dieu béni dans les siècles' (Rm 9, 5). Amen!

L- Sermon 44

"Mon Bien-aimé est pour moi une grappe de Chypre dans les vignes d'Engaddi" (Ct 1, 13).

I- **Comment le Christ est une grappe de Chypre. Significations du mot "Engaddi".**

Le Bien-aimé était précédemment figuré par le bouquet de myrrhe. Il l'est maintenant bien davantage par "la douceur de la grappe": amertume des souffrances de la Passion, exubérance du vin de la joyeuse résurrection et du don de l'Esprit. "Mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification, afin que, morts aux péchés, nous vivions pour la justice" (1 Co 15, 3). L'amertume de la myrrhe s'est donc changée - pour toi qui renonce au péché - en ce "vin qui réjouit le coeur de l'homme" (Ps 103, 15). Le vin était mêlé de fiel (Mt 27, 31) - Bernard le dit mêlé de myrrhe...

Nous comprenons pourquoi le Bien-aimé est comparé maintenant à une grappe de Chypre, à cause du vin des noces. Mais "les vignes d'Engaddi", qu'est-ce que cela veut dire? Deux interprétations sont présentées par S. Jérôme (*Nom. Hebr.*) qui reprend Origène: (1) "la fontaine du bouc" (*Engaddi fons haedi*) ; (2) "l'oeil de la tentation" (*oculus tentationis*). La fontaine baptismale en laquelle ont été plongées les nations, a donné accès au discernement de la tentation, par la grâce de Celui qui illumine les aveugles.

II- **Quelles sont les vignes d'Engaddi et quel est leur baume. Quelle est la grappe de Chypre et quel est son vin?**

Deux autres interprétations sont donc à trouver.

- Origène a mentionné qu'à Engaddi poussent des arbres à baume, cultivés à la manière des vignes (*Com./Ct II*, 11, 2). Admirons l'adresse de Bernard, à la suite d'Origène, pour affiner la recherche du "sens littéral": les "vignes d'Engaddi" pouvaient donc être ces "baumiers" cultivés comme des vignes.
- L'épouse appelle "vignes d'Engaddi" les peuples de l'Église qui possèdent la liqueur de ce baume, **l'esprit de mansuétude**. Le baume est de l'huile odoriférante, mais elle ne suffit pas à elle seule à guérir les blessures. Il y faut ajouter du vin, "le vin du zèle" (cf. § 8). Une allusion à la parabole du Bon Samaritain est là manifeste où l'huile et le vin sont tous deux employés pour soulager le malheureux tombés aux mains des brigands et fort mal en point (cf. Lc 10, 30.33-34). Mais la douceur de la mansuétude peut être gâtée par des "mouches"...

III- **D'où naît la douceur de la mansuétude. Quelles mouches la gâtent?**

La connaissance de soi porte à la mansuétude à l'égard de tous (cf. 2 Tm 2, 24). Mais "les moches, en mourant dans le baume, gâtent la suavité du parfum" (cf. Sir 10, 1). Ces mouches, ce sont les convoitises charnelles (§ 5).

IV- Comment on recouvre la mansuétude par la grâce, et comment se presse la grappe de Chypre pour en extraire le vin du zèle.

"Ce que ne peut la nature est au pouvoir de la grâce" (§ 6):

"Sans aucun doute, de la fontaine du bouc coulent à profusion 'les charismes les meilleurs' (cf. 1 Co 12, 21). L'eau de cette fontaine change les boucs en agneaux, et fait passer les pécheurs de la gauche à la droite (cf. Mt 25, 33), après les avoir abondamment arrosés de l'onction de la miséricorde. Ainsi, 'là où le péché a abondé, la grâce, elle, a surabondé' (Rm 5, 20)... Voilà d'où coule l'huile. Et le vin? Sûrement de la grappe de Chypre... la coupe enivrante de l'amour du Christ. ... Tu tiens désormais de l'amour fraternel l'huile de la mansuétude, et de l'amour divin le vin du zèle" (§§ 7-8).

*

L- Sermon 45

"Te voici! Tu es belle, mon amie, tu es belle; tes yeux sont des yeux de colombe. - Te voici! Tu es beau, mon Bien-aimé, et agréable" (Ct 1, 14-15).

Six fragmentations dans la structure de ce Sermon constitué autour de deux assertions essentielles qui en font l'unité: la double beauté de l'épouse (innocence et humilité), et la double beauté de l'Époux (le Christ et les deux substances qui le constituent dans son unité de sujet: sa divinité et son humanité), avec le *culmen* du § 9 qui est un véritable hymne christologique.

Avec ce Sermon 45, on est au cœur de l'interprétation bernardine du Cantique.

I- La double beauté de l'âme: l'innocence et l'humilité.

§ 1- "*Ecce! Te voici! Pulchra es, amica mea...* Tu es belle, mon amie".

"La présomption de l'épouse avait provoqué la réprimande - commence par remarquer Bernard -, la réprimande, l'amendement, l'amendement, la récompense". Et voici comment: le roi, le maître, le Bien-aimé s'abaisse, choisit l'humilité pour rejoindre la bien-aimée (*Adest dilectus, mouetur magister, rex disparet; et dignitas exuitur, reuerentia ponitur*).

La hauteur s'efface devant la force de l'amour. Il y a plus. Et Bernard n'est pas très différent de Guillaume de S. Thierry dans ces appréciations, puisqu'il dit expressément: "**Pour l'un comme pour l'autre (pour le Bien-aimé comme pour la bien-aimée), la dilection réciproque et la tendresse mutuelle coulent ensemble de la même source d'amour**". Cette union dans l'amour et par l'amour du Verbe de Dieu et de l'âme humaine, peut-elle être si différente de celle de l'union du Père et du Fils en la Trinité? Peut-elle être d'une autre nature que divine? Y aurait-il de la part de Bernard un amoindrissement du réalisme de cette union de Dieu et de sa créature? Le P. Paul Verdeyen, dans sa "théologie mystique de Guillaume de S. Thierry", a - semble-t-il - majoré

l'extrême audace du moine de Signy en minimalisant celle de Bernard. Si en SCt 71, 8-9, Bernard minimalise le statut d'égalité dans l'amour du Verbe et de l'âme humaine - ce que Guillaume ne ferait pas -, il le maximalise justement ici en SCt 45, 1: "La tendresse mutuelle (entre le Verbe et l'âme humaine) coulent ensemble de la même source d'amour"... Il y a là, il est vrai, "un mystère à creuser". Poussière et cendre, sous-entend-il, comment puis-je être l'objet de l'amour divin? En fait, n'y a-t-il pas plus d'humilité chez Bernard que chez Guillaume? "Dieu le sait!" La confession d'humilité va éclater au § suivant.

§ 2- Premier examen: la double beauté de l'âme.

"La beauté de l'âme, c'est l'humilité". Et cette beauté est parfaite si, à l'humilité, est jointe l'innocence ou la simplicité. Ce sont ceux qui ont conservé l'humilité et l'innocence qui s'entendent dire: "Te voici! Tu es belle, mon amie, toute belle". Et Bernard, qui a gardé l'innocence baptismale (cf. *Vita Prima*), avoue cependant qu'il l'a "mal gardée". Si bien qu'il n'ose, serviteur qu'il est, se déclarer l'ami de Jésus", parce que le témoignage que Jésus lui a rendu une fois de sa "beauté", il ne l'entend plus se répéter. Si le premier témoignage est alors "mis en question", comment, doutant de sa beauté, pourra-t-il encore se savoir et se dire **ami de l'Epoux**? Alors il réfléchit et se dit à lui-même: "Je sais ce que je vais faire" (comme l'homme qui a de grands greniers pour amasser ses récoltes et qui veut, cependant, en construire de plus grands...). Il va délibérément entrer dans ce que les mystiques appellent "la voie passive" des âmes en marche vers la perfection de l'union à Dieu (cf. Fénelon, *Oeuvres Complètes*, T. II, "Déclaration pastorale" à propos de son "Explication des maximes des saints").

Il est tout à fait surprenant de trouver pour la première fois - sauf erreur - une mention explicite de "Sainte Marie", la Mère de Jésus, dans le Commentaire du Cantique, et cela à propos de la double beauté de l'épouse, c'est à dire de l'humilité jointe à l'innocence.

"Sainte Marie ne perdit pas la sainteté, et ne fut pas dépourvue d'humilité". Peut-être peut-on déjà voir ici l'expression du sentiment de Bernard, rejoignant celui d'Augustin, jugeant qu'en ce qui concerne la Vierge Marie, "il ne peut nullement être question de péché" (*De natura et gratia*, 36, 42). Elle sut allier l'humilité à l'innocence. "Heureux ceux qui conservent leur vêtement immaculé, c'est à dire la simplicité et l'innocence, tout en revêtant aussi la beauté de l'humilité".

L'innocence, Bernard ne prétend pas l'avoir conservée. Du moins, si le Seigneur lui donne de persévérer dans l'humilité, s'entendra-t-il interpellé encore une fois en son âme: "Te voici! Tu es belle". Sa première robe (celle du baptême), il reconnaît l'avoir "mal gardée"; à tel point que, serviteur, il n'ose plus se déclarer l'ami de Jésus, puisque son âme ne s'entend plus appelée de nouvelles fois: "Tu es belle!". Il en va jusqu'à douter de la véracité de ce premier témoignage d'innocence baptismale. C'est à ce point d'angoisse qu'il se tourne vers "l'amie" très assurée de Jésus, sa Mère. Alors, avec Jean-Baptiste, il se réjouira d'entendre la voix de l'Epoux, admirant sa beauté. Il espère donc trouver là 'grâce', auprès de l'amie de l'Epoux, la Vierge Marie, afin d'être compté, lui aussi, au nombre des amis de Jésus.

Nous avons-là un témoignage singulier du recours de Bernard à la médiation maternelle de Marie pour retrouver le chemin de l'amitié de Dieu qui, dans la phase terrible de la purification des sens, n'est plus perçue sensiblement comme effectivement réelle. L'Epoux et l'épouse, le Verbe et sa Mère, sont là, ensemble; ils se parlent: "Ecoutons, et réjouissons-nous; tenons-nous là nous aussi (*stemus simul*)!" Nous retrouvons ici les accents très fervents et très purs des Homélies sur "les Louanges de la Vierge Mère". Ecoutons donc Marie nous parler de l'Epoux: elle est la plus habilitée à le faire.

II- La réprimande reçue par l'épouse donne la preuve de son humilité. Les yeux de colombe de

l'épouse.

Mais poursuivons notre lecture: "Te voici! Tu es belle, mon amie, tu es belle" (Ct 1, 14). Une formule condensée peut suffire à interpréter cette louange: "Te voici! C'est un cri d'admiration; le reste est louange".

La double déclaration de la beauté de l'épouse-amie se justifie par le fait que belle par sa sainteté (entendons sa virginité), elle s'est alliée l'humilité. "Sa conscience ne lui reproche rien, et pourtant elle accepte la réprimande". Voilà l'étonnant! Blâmée, elle fait pénitence: "Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12). Elle ne veut savoir "que Jésus et Jésus crucifié" (1 Co 2, 2).

Et Bernard s'extasie de ce fait: "Quelle humilité! Innocente par ses actes, elle fait siens les sentiments d'un coeur repentant. Elle n'a pas motif de se repentir, et portant elle se reprend"...

Mais il faut aussi que Bernard cherche à comprendre quel est le sage dessein caché de l'Epoux. Et il compare cette épreuve à laquelle a été soumise l'épouse, à celle à laquelle Abraham fut soumis: l'épreuve de l'obéissance. Ce fut celle d'Abraham, ce fut celle de l'épouse; obéissance d'Abraham, humilité de l'épouse: il y a équivalence au regard de foi de notre commentateur. Et, après ce passage réussi par l'épreuve, Bernard fait dire à l'Epoux: "Je sais maintenant que tu es belle non seulement grâce à mon amour, mais aussi grâce à ton humilité"... "non plus belle entre les femmes, ou belle par tes joues et par ton cou, mais belle tout simplement (*pulchram simpliciter*)".

L'Epoux ajoute encore - et cela c'est le texte du Cantique - "Tes yeux sont des yeux de colombe", ce que Bernard juge encore en rapport avec l'humilité: "Il y a certes une immense distance entre le visage de gloire et le bouquet de myrrhe; c'est donc une grande marque d'humilité que de se laisser ramener de l'un à l'autre". Tu ne prends plus désormais - comme dit le Psalmiste - "un chemin de grandeur et de merveilles qui te dépassent" (Ps 130). Tu te contentes, comme la colombe de réalités plus ordinaires: faire ton nid dans les trous du Rocher, de demeurer dans mes plaies, de contempler les seuls mystères de mon Incarnation et de ma Passion...

III- Le regard spirituel de l'épouse.

§ 5- Comme les pendentifs d'oreilles en or ont été interprétés en Ct 1, 10 comme visant des oreilles spirituelles- l'ouïe du cœur-, ici de même, la colombe étant symbole de l'Esprit, il convient d'entendre que le regard intérieur de l'épouse s'est affiné, la faisant progresser "vers l'intelligence spirituelle", ce qui la rend encore plus aimable pour l'Epoux.

IV- Eloge de l'Epoux, dont l'épouse voit la beauté.

"Te voilà! Tu es beau, mon Bien-aimé, tu es beau" (Ct 1, 15). L'épouse a porté "jusqu'à cette sublimité la cime de son esprit", osant revendiquer comme "son Bien-aimé", comme sa propriété, le Seigneur de l'univers. Le Seigneur de toutes choses, elle le connaît maintenant comme "son Bien-aimé"... "Ses yeux ont vu le roi dans sa Beauté" (Is 33, 17), ce roi qui est "le Bien-aimé"... Manifestement, il y a eu passage de la crainte à l'amour: "la crainte implique un châtiment, mais l'amour parfait bannit la crainte" (1 Jn 4, 18). Toutes ces paroles qui peuvent paraître excessives, respirent évidemment l'amour et non la crainte peureuse du mercenaire ou de l'esclave.

V- En quoi consiste le langage du Verbe à l'âme et la réponse de l'âme au Verbe.

Bernard fait remarquer que ce n'est pas la Parole qui parle, mais l'Esprit, et c'est spirituellement qu'il faut entendre ce qui est dit. Le Verbe est esprit (Jn 4, 24), et l'âme est esprit. Ils ont chacun leur langage pour se manifester leur présence. Le langage du Verbe, c'est la complaisance de sa Bonté (*favor dignationis*); le langage de l'âme, c'est la ferveur de son amour

(*deuotionis fervor*). L'âme démunie de la ferveur de l'amour ne peut avoir de dialogue avec le Verbe. Mais si la ferveur de l'amour est là, alors la Parole de Dieu se fait incisive et "pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit" (Héb 4, 12).

§ 8- Pour le Verbe dire à l'âme: "Tu es belle" et l'appeler "amie", c'est "faire sourdre en elle l'amour dont elle pourra l'aimer et l'audace de se croire aimée de lui".

Pour l'âme, nommer le Verbe "le Bien-aimé", le proclamer "beau", c'est lui attribuer le fait qu'elle aime et est aimée... et s'émerveiller de sa grâce. Car, la beauté du Verbe c'est l'amour...

Ainsi, le langage du Verbe, c'est le Don qu'il répand; la réponse de l'âme, c'est l'émerveillement dans l'action de grâce. Elle aime d'autant plus qu'elle se sent surpassée en amour; elle s'émerveille d'autant plus qu'elle se reconnaît devancée.

Par la répétition des mots, l'âme exprime l'excellence de la Beauté du Verbe.

VI- La double beauté de l'Epoux.

La beauté du Christ réside dans ses deux natures: la condition divine et son anéantissement dans l'humilité de la nature humaine assumée, ont fait resplendir sa Bonté et mis en évidence avec plus d'éclat sa Charité.

Là aussi, la répétition des mots a marqué la beauté des deux substances. L'épouse contemple et jubile. La suite l'indique en termes choisis et poétiques: "Notre petit lit est émaillé de fleurs, les poutres de nos maisons sont de cèdre, les lambris de cyprès" (Ct 1, 15; allusion probable au Temple de Jérusalem). Mais Bernard interprètera cela dans un autre Sermon.

*

M- Sermon 46

A la fin du Sermon précédent, Bernard avait annoncé qu'il commenterait Ct 1, 15-16 à la suite. Nous y sommes. Trois fragmentations dans cette interprétation au sens spirituel - comment pourrait-il en être autrement - du lit, des maisons, des poutres et des lambris, très en rapport avec une vie monastique et mystique (Bernard s'adresse avant tout à des moines ou moniales).

I- Quels sont le lit et les maisons, les poutres et les lambris décrits par l'épouse?

Ce Cantique est un "épithalame", c'est à dire un chant d'amour nuptial (le *thalamus* désigne dans la maison l'habitation intérieure réservée à l'épouse; cf. Forcellini). Dans ce chant, l'épouse invite le Bien-aimé au repos. Immédiatement, Bernard passe au sens spirituel:

- le lit désigne "le lit de l'Eglise où l'on se repose": ce sont les cloîtres des monastères. Ce lit est "émaillé de fleurs parce que la manière de vivre des frères resplendit des exemples et des enseignements des Pères" (§ 2; cf. J. H. Newman, "Esquisses patristiques", trad. Denys Gorce, 1961, *passim*).
- les maisons (au plur.), ce sont "les assemblées des peuples chrétiens maintenus dans l'ordre par les princes" séculiers et spirituels (l'autorité séculière et la hiérarchie ecclésiastique), qui constituent comme les poutres des maisons, pour en assurer la solidité.
- les lambris, solidement attachés aux poutres et qui ornent les maisons, ce sont "les moeurs douces et disciplinées d'un clergé bien formé" et de ministres idoines.

Nous retrouvons là toute une ecclésiologie et une "vision du monde" bernardine propre à une structure de chrétienté: celle du XIIème s. On sait aussi combien Bernard s'appuyait sur l'autorité épiscopale, n'ayant jamais accepté de son vivant le principe de l'exemption des monastères cisterciens.

§§ 3-4: Il est précisé que les poutres sont "de cèdre" et les lambris "de cyprès". Les poutres de cèdre représenteraient les "princes séculiers" et les lambris de cyprès, les membres du clergé. Les propriétés de ces bois imputrescibles concourent à donner à ces "maisons", beauté, solidité et grâce.

Par ce seul verset 15, Bernard voit condensé ici tout l'état de l'Eglise de ce temps de chrétienté: l'autorité des prélats (évêques), la dignité du clergé, l'obéissance du peuple, la paix des moines.

Mais l'emploi de la première personne du pluriel n'est pas insignifiante: "Notre petit lit", dit l'épouse; "nos maisons"... L'Eglise, dans la solidité même de son institution, ne s'attribue rien à elle-même. Elle a conscience de tout devoir à son Epoux. Et cependant "dans la confiance que lui inspire l'excès de son amour, elle estime que rien ne lui est étranger de ce qui appartient à Celui qu'elle aime si fort" (et dont elle se sait aimée).

Merveilleuse perception de ce Mystère de l'Eglise, Corps du Christ. Voilà pourquoi elle peut dire: "Notre petit lit", "nos maisons", "nos lambris"... "Unie à son Epoux dans l'amour, elle s'est hardiment associée à Lui dans la possession"...puisqu'elle a déjà renoncé à "sa volonté propre". Si elle n'y avait pas renoncé, il en serait différemment, et ce langage serait d'une prétention insoutenable.

II- Les fleurs de la vie ascétique doivent précéder le repos de la contemplation.

§ 5- "Toi qui aspires à la contemplation", averti Bernard, n'oublie pas les fleurs dont est orné le petit lit: l'exercice des vertus; "la fécondité de Lia précède les embrassements de Rachel" (cf. Gn 29, 20.30; voir S Ct 9, 8; 41, 5). L'obéissance aux préceptes mérite de goûter à la contemplation. **Ce préalable ascétique se résume dans l'obéissance.**

§ 6- Mais Bernard gronde...:

"Je m'étonne beaucoup de l'impudence de certains d'entre nous qui, après nous avoir tous troublés par leur singularité, irrités par leur impatience, infectés par leur désobéissance, osent néanmoins convier, par d'instantes prières, le Seigneur de toute pureté à partager le lit souillé de leur conscience" (cf. Is 1, 15)...

"Toi, tu te forces à entrer chez toi, tout souillé que tu es par les saletés de tes vices?... Continue donc à tendre tes mains vers Dieu, toi qui tout le jour molestes tes frères, blesses la concorde, brises l'unité"...

§ 7- Le processus de purification de la conscience souillée est alors proposé:

"Purifie ta conscience de toute souillure de colère et de contestation, de murmure et d'envie...

Chasse promptement de la demeure du coeur tout ce qui - tu le sais bien - est contraire à la paix des frères ou à l'obéissance envers les anciens"... (ensuite) "entoure-toi des parfums des vertus, de tout ce qu'il y a de vrai, de juste, de saint, d'aimable, d'estimé..., de toute discipline qui mérite l'éloge".

..."Alors tu pourras appeler l'Epoux avec assurance...et dire en l'introduisant chez toi: 'Notre lit est émaillé de fleurs' (Ct 1, 15). Ta conscience alors exhalera le parfum de la piété, les parfums de la paix, de la mansuétude, de la justice, de l'obéissance, de la bonne humeur, de l'humilité"...

III- La maison spirituelle; les bois dont elle est construite et parée.

§ 8- 'Le Temple de Dieu est saint', dit l'Apôtre (1 Tm 2, 8), 'et c'est vous-mêmes'. "Ayez donc soin, frères de cet édifice spirituel que vous êtes... Il faut donc choisir pour lui des poutres imputrescibles et inébranlables: la crainte du Seigneur, la patience, l'endurance, **surtout la charité**".

§ 9- L'Eglise est abondamment fournie de ce bois: "la paix, la bonté, la bienveillance, la joie dans l'Esprit-saint, la miséricorde rayonnante de bonne humeur, l'aumône faite simplement, l'aptitude à se

réjouir avec ceux qui sont dans la joie, à pleurer avec ceux qui pleurent"... (cf. Rm 12, 15).

Bernard fait une dernière exhortation avant de clore son Sermon:

"Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, prêtez-vous à être édifiés en maisons sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ, l'Epoux de l'Eglise, notre Seigneur, qui est béni dans les s. des s. (cf. Eph 2, 20; 1 Pi 2, 5; Rm 1, 25).

*

M- Sermon 47

"Je suis la fleur des champs et le lis des vallées" (Ct 2, 1).

Avec ce 47ème Sermon, le commentateur aborde le second chapitre du Cantique. Le dialogue entre les époux se poursuit. Le Bien-aimé prend la parole pour se désigner lui-même comme la fleur du champ (*flos campi*) et le lis des vallées, signes précurseurs du printemps en Palestine, et de restauration messianique pour la tradition prophétique.

Trois sections constituent ce commentaire.

I- **La fleur du champ, du jardin, et de la chambre nuptiale.**

§ 1- Bernard interprète la pensée de l'Epoux: pour que l'épouse ne s'attribue pas les fleurs du petit lit, l'Epoux se dit lui-même "la fleur du champ". Tout provient en effet d'un don de l'Epoux: "Qu'as-tu que tu n'aies reçu", semble-t-il lui dire; "et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu?" (1 Co 4, 7). Là encore, l'Epoux se montre "éducateur bienveillant" (*informatior benignus*). Ce passage - rappelle Bernard à ses moines -, nous indique qu'il ne faut jamais se glorifier, sinon dans la Seigneur (cf. 1 Co 1, 31).

§ 2- Le sens spirituel du verset:

La fleur peut se trouver en trois lieux différents: le champ, le jardin, la chambre. La fleur dans la chambre se fane vite; il faut la renouveler sans cesse, comme les oeuvres de miséricorde que nous avons à faire.

§ 3- La fleur du jardin: pour fleurir, le jardin a besoin d'être cultivé par la main et l'art de l'homme, tandis que le champ produit naturellement des fleurs sans secours ni apport humain. Le champ s'embellit de cette noble fleur "sur laquelle repose l'Esprit du Seigneur" (Is 11, 1-2). Il ne pouvait se déclarer ni fleur de chambre, ni fleur de jardin, mais fleur de champ pour ne pas paraître engendré de semence humaine; si bien que le Seigneur ne permit pas "que son Saint ne voit la corruption" (Ps 15, 10).

II- **Autre explication. Pourquoi l'Epoux se nomme-t-il "la fleur du champ"?**

L'Esprit est décrit comme "multiple" par le Sage (Sg 7, 22). Sous l'écorce de la lettre, l'Esprit cache divers sens. La virginité est une fleur, le martyr en est une autre, et la bonne oeuvre en est une troisième. Le tableau qui suit peut le résumer :

La virginité	Le martyr	La bonne action
Elle se cultive dans le jardin	Il pousse dans le champ	Elle fleurit dans la chambre
<i>Elle est l'amie de la réserve</i>	<i>Les martyrs sont livrés en spectacle aux anges et aux hommes (1 Co 4, 9)</i>	<i>Pour la contemplation silencieuse</i>

Le Seigneur Jésus est tout cela: fleur dans le jardin, fleur du champ, fleur de la chambre;

- rejeton engendré d'une vierge;
- modèle de martyr;
- miroir de toute action bonne, "lui qui passa en faisant le bien" (Ac 10, 38).

Mais alors, pourquoi s'est-il plu à se nommer "la fleur du champ", s'il est tout cela? C'est-nous dit Bernard - pour encourager l'épouse à la patience. Elle aspire en effet au repos, et l'Époux la pousse au labeur. Elle montre le petit lit, et lui l'appelle au "champ". Miroir de patience et couronne de l'homme patient: "Tu es l'un et l'autre pour moi, Seigneur Jésus". La prière de Bernard jaillit, dans le commentaire, comme elle émaillait, à toutes les pages, les *Confessions* de S. Augustin.

"Si Tu es si bon pour ceux qui Te suivent, que seras-Tu pour ceux qui Te rejoignent?... "Celui qui m'aime, qu'il vienne dans le champ, (celui du témoignage, jusqu'au sang s'il le faut), "pour combattre le bon combat" (cf. 2 Tm 4, 7).

III- Pourquoi l'Époux se nomme-t-il aussi "la fleur des vallées". Exhortation à être attentifs à l'*Opus Dei*.

§ 7- Les humbles sont propres au martyr: ils ne présument pas de leurs forces. Le "le lis des vallées", c'est le juste: "il fleurit comme le lis" ((Os 14, 6). Le juste c'est l'humble. Par son humilité, il "accomplit ainsi toute justice" (Mt 3, 15). Et le juste, par son abaissement, est aussi une vallée. C'est pourquoi, Jésus, l'Époux, y fleurit. Et "le corps de notre humanité fleurira de même", comme le lis...

§ 8- Que déclare l'Époux de son épouse très chère?

Bernard nous laisse sur notre faim, pour se rendre avec ses frères à l'Office liturgique (*Opus Dei*)... Il répondra à la question posée dans le prochain Sermon; cela nous vaut une exhortation, que nous recevons avec les frères de Clairvaux, à "ne rien préférer à l'Oeuvre de Dieu" (RB 43), et à nous tenir, lorsque nous psalmodions à l'église (*oratorium*), de telle sorte que nous chantions le Psaume en cherchant à comprendre ce que l'Esprit-Saint veut dire par ce texte (*quod psallitis cogitatis*); ce qui renvoie - sans référence précise - à la conclusion de RB 19, sur la manière de psalmodier: "Lorsque nous psalmodions, que notre esprit soit en accord avec notre voix" (*sic stemus ad psallendum, ut mens nostra concordet uoci nostrae*).

*

"Comme le lis entre les épines, telle mon amie parmi les filles" (Ct 2, 2).

C'est encore le Bien-aimé qui parle de la bien-aimée. Trois sections structurent ce Sermon.

I- Comme le lis entre les épines, telle l'âme entre les fautes.

Épines et chardons parsèment notre terre ingrate (cf. Gn 3, 18); c'est la rançon du péché. Tant que l'âme est dans la chair, elle se trouve entre les épines. Elle souffre "des assauts des tentations, des piquants des tribulations". Entourées d'épines, l'âme, comme le lis doit veiller sur elle-même. Elle doit "travailler à son salut avec crainte et tremblement" (cf. Ph 2, 12). Mais les blessures elles-mêmes portent à la conversion (Ps 31, 4). "L'épine", nous dit Bernard, "c'est la faute, c'est le châtement, c'est le faux-frère, c'est le mauvais voisin"...

§ 2- Vivre parmi les épines sans être déchiré, est un effet de la puissance divine, non de la vertu. "Ayez confiance", dit le Seigneur à ses disciples, "j'ai vaincu le monde" (Jn 16, 33). En effet, "la tribulation produit la patience, la patience, la vertu éprouvée, la vertu éprouvée, l'espérance, et l'espérance ne déçoit pas"... (Rm 5, 3-5). Si Dieu protège ainsi l'herbe des champs (cf. Mt 6, 28), ne fera-t-il pas davantage pour son amie et son épouse bien-aimée? Il protège tous ceux qu'il aime (cf. Ps 144, 20).

Bernard loue la blancheur du lis; l'anémone de Palestine, l'équivalent du lis de l'Europe, est cependant...rouge, mais aussi étincelant!

La perfection de l'Évangile consiste à "prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent, de faire du bien à ceux qui nous haïssent" (cf. Mt 5, 44). "Toi aussi, fais de même" (cf. 10, 37), "et ton âme sera l'amie du Seigneur; il louera ta conduite en disant: "Comme le lis entre les épines, telle mon amie parmi les filles".

II- Eloge de l'Époux: un pommier entre les arbres des forêts. Être loué par l'Époux, louer l'Époux, qu'est-ce à dire?

§ 3- Ensuite, l'épouse reprend la parole: "Comme le pommier entre les arbres des forêts, tel mon Bien-aimé entre les fils (ou les jeunes hommes)". Elle rend à l'Époux son éloge. Elle représente la gloire et la magnificence singulières de l'Époux par un arbre de choix. On peut cependant se demander si le pommier est un "arbre de choix"...Mais c'est la louange d'un petit! d'un tout-petit qui "est né pour nous" (cf. Is 9, 6). On ne célèbre pas là le Seigneur grand et redoutable du Ps 47, 2, mais le tout-petit. C'est donc l'humilité de Dieu qu'on loue ici.

§ 4- La faiblesse et la folie de Dieu n'est-elle pas plus forte que les hommes? (cf. 1 Co 1, 25 et Ps 13, 3: "Pas un qui fasse le bien!"). Mais dans un seul et même homme, le Christ Jésus, les anges qui montent et qui descendent au-dessus du Fils de l'homme (cf. Jn 1, 51), "soutiennent la faiblesse et admirent la majesté".

L'épouse a mieux aimé admirer l'homme entre les hommes, plutôt que Dieu entre les anges... Il l'emporte "comme le pommier entre les arbres des forêts". L'épouse "s'attache moins au rang glorieux de l'Époux afin de mettre en relief la complaisance de sa grâce" (cf. Ps 44, 3). "Elle a voulu ici élever l'Homme-Dieu au-dessus de toute la beauté des hommes, mais non au-dessus de l'excellence des anges".

§ 5 - ..."tel mon Bien-aimé entre les fils".

Les arbres des forêts ne peuvent lui être comparés, quel que soit l'utilité de leurs prières, de leur ministère, de leur enseignement, de leur exemple salutaire... Seul le Christ, Seigneur Dieu, est l'Arbre de vie (cf. Gn 2, 9).

III- L'ombre du Bien-aimé et la douceur de son fruit. Foi et contemplation.

L'épouse dit en conséquence: "A l'ombre de Celui que j'avais désiré, je me suis assise, et son fruit est doux à mon palais" (Ct 2, 3).

A son ombre, elle s'assoit pour recevoir fraîcheur et nourriture. Les arbres des forêts peuvent donner de l'ombre mais pas de nourriture; pas les fruits éternels du salut (cf. Sir 1, 22).

Son ombre, c'est sa chair; son ombre, c'est la foi. L'ombre qui couvrit Marie fut la chair de son propre Fils (la chair et la foi révèlent le Fils de Dieu tout en le voilant, "afin que les hommes n'aillent pas jusqu'à mépriser Dieu" (S. Irénée, A. H. III). Bienheureuse Marie qui a cru (cf. Lc 1, 45).

Il faut donc d'abord venir à l'ombre, et passer ainsi à la réalité dans sa forme ombragée. "Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas " disait Augustin en interprétant Is 7, 9.

§ 7- La foi est donc en même temps la vie et l'ombre de la vie (*uitam esse et uitae umbram*). La vie dans les plaisirs, elle, est en même temps la mort et l'ombre de la mort. Nous aussi, nous avons été assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort (cf. Lc 1, 79). Si le Seigneur ne nous avait secourus, nous aurions été précipités en enfer (Ps 93, 17). Mais maintenant nous sommes passés de la mort à la vie (1 Jn 3, 14), vivant à l'ombre du Christ, si toutefois nous accomplissons les oeuvres du Christ, sans lesquelles notre foi serait morte (cf. Jc 2, 26).

Christ est à la fois chair et esprit. Il est esprit pour nous pourvu que, "oubliant le chemin parcouru en arrière, nous tendions de tout notre être vers ce qui est en avant" (Ph 3, 13).

Exhortation de Bernard: 'Gardons la foi, en vivant à l'ombre du Christ; vénérons les mystères. Contentons-nous de nous nourrir de la chair du Christ'. Sans doute y a-t-il là, de la part de Bernard, une certaine méfiance devant l'engouement pour les révélations mystiques et leur recherche. On sait le respect qu'il manifesta envers Hildegarde de Bingen, et aussi la prudence avec laquelle il considérait ses révélations.

§ 8- S'asseoir, c'est se reposer. Se reposer "à l'ombre", c'est vivre. L'épouse remplie de ferveur et d'amour, se repose doucement. "Son fruit est doux à mon palais", reconnaît-elle. Elle désigne par là le "goût de la contemplation" de l'Époux obtenu parce qu'elle s'est laissée "soulever par l'amour". Mais cela se passe "dans l'ombre", "dans un miroir, en énigme" (cf. 1 Co 13, 12).

O- Sermon 49

Ce Sermon est centré sur un verset capital du Cantique qui a alimenté toute la recherche spirituelle au long des siècles:

"Le roi m'a introduit dans le cellier du vin; il a ordonné en moi la charité" (Ct 2, 4).

C'est encore l'épouse qui parle. Et l'ordonnement à la charité apparaît si important à Bernard qu'il fera encore l'objet de la réflexion du Maître en spiritualité au Sermon 50 qui fait suite.

Quatre fragmentations structurent ce Sermon:

I- **Le Cellier du vin, c'est à dire la Primitive Eglise ou le zèle de la justice qui brûle dans l'âme par la contemplation de Dieu.**

§ 1- Dans la citation du verset 4, Bernard ajoute toujours "*Rex*" qui n'est pas toujours repris dans les manuscrits de la Vulgate. Si Bernard y tient, c'est peut-être par cohérence avec Ct 1, 3: "Le Roi m'a introduit dans ses appartements", dit l'épouse.

A son habitude, notre commentateur cherche d'abord à établir le sens littéral du verset:

- Il analyse la situation après l'entretien de l'Époux avec l'épouse; celui-ci s'est éloigné; la bien-aimée revient vers les "jeunes filles" qu'elle va interpeller bientôt (v. 5). Enflammée par les paroles de l'Époux, elle s'entrouvre toute commotionnée et comme en ébriété. Pas étonnant qu'elle soit échauffée par le vin de l'Esprit, puisqu'elle est entrée dans "le cellier du vin".
- Au sens spirituel, l'épouse ne nie pas qu'elle est ivre, mais ivre d'amour, non de vin: "Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin". Parlant aux jeunes filles, Bernard remarque qu'elle ne parle plus du "Bien-aimé" ou de "l'Époux", mais du "Roi". Pourquoi? Autre chose est le langage de l'amour adressé au Bien-aimé, autre est la forme que prend ce langage lorsque l'on parle de l'être aimé à d'autres: elle se garde "dans le respect et une certaine retenue".

§ 2- Le cellier du vin, qu'est-ce que c'est? Bernard se souvient d'en avoir déjà parlé en SCt 23, 5. Il disait alors que le "cellier du vin" porte ce nom parce qu' "on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité"... C'est aussi, disait-il, "le cellier de la grâce", parce qu'en ce cellier "on reçoit la grâce de l'Esprit en plénitude, c'est à dire la charité".

- Il applique d'abord ces paroles à l'Église et évoque l'évènement de la Pentecôte rapporté en Ac 2, 16. Les disciples sont "remplis de l'Esprit-Saint, et considérés par les gens comme "remplis de vin doux", c'est à dire ivres. Ils étaient en fait ivres de l'Esprit-Saint. Et Pierre cite Joël (Ac 2, 16-17). Enivrés et abreuvés "aux torrent des délices" de l'Esprit (Ps 35), ils pouvaient dire, eux aussi: "Le Roi m'a introduit dans le cellier du vin".
- Ensuite, il applique cela aux membres de l'Église qui "entrent dans la Maison de prière, l'esprit recueilli, l'âme clairvoyante et libre de succès" (cf. Mt 21, 13). "La prière du juste pénètre les cieux" (Sir 35, 21): la prière dans l'Esprit est ici suggérée, celle qui conditionne qu'à la demande succède la réception: "Qui demande reçoit" (cf. Jn 16, 24). Et devant beaucoup, le priant exaucé pourra dire lui aussi: "Le Roi m'a introduit dans le cellier du vin". "Cependant, prends garde de ne pas te glorifier en toi-même, mais dans le Seigneur. Il y a bien d'autres celliers du Seigneur, puisque "l'Esprit est manifesté à chacun en vue du bien de tous" (1 Co 12, 7). Et les divers charismes dans l'Église sont alors énumérés...

§ 4- Bernard fait remarquer que "le sentiment fervent, le coeur brûlant d'amour, l'infusion d'une sainte dévotion, l'esprit ardent rempli de zèle, tout cela ne peut venir que du cellier au vin. En SCt 7, Bernard avait déjà parlé de l'ivresse spirituelle ou "sobriété spirituelle"; de même qu'il l'avait fait en *De Dil.* 11, 33 (voir aussi Guillaume de S. Th. *Exp./Ct* 130). Quiconque est comblé de ces dons peut dire en toute vérité: "Le Roi m'a introduit dans le cellier du vin".

II- Le discernement (*discretio*) consiste dans l'ordonnement de la charité (*caritatis ordinatio*).

§ 5- "Il a mis en ordre en moi la charité" (Ct 2, 4).

C'est chose absolument nécessaire (*omnino necessarie*), car le zèle sans la science est absolument insupportable; autrement dit, le bouillonnement charismatique dans l'Esprit, privé de science doctrinale solide, n'est pas supportable. L'ardeur pleine d'émulation et véhémence, implique nécessairement le discernement (*discretio*) qui est l'ordonnement de la charité (mettre à la première place dans l'amour la charité).

Donc, zèle et science sont inséparablement liés. Sagesse et science doivent marcher ensemble. Bernard fait ici remarquer que les jeunes filles (les compagnes de l'épouse, les frères de Clairvaux) peuvent craindre l'ébriété spirituelle de l'épouse venant du cellier au vin... C'est pourquoi elle ajoute aussitôt que l'amour de charité a été du même coup ordonné, mis en ordre et en bel ordre, en elle. Or, "l'ordre produit la mesure et la beauté ainsi que la pérennité"; cela ne peut pas mourir. La *discretio* est donc un nécessaire modérateur des vertus, des sentiments, et du comportement: "sans

discernement, la vertu sera vice" (*Tolle discretionem et uirtus uitium erit*).

Dans l'Eglise, cet ordonnancement de la charité s'est produit lorsque le Seigneur, par le Don de l'Esprit, a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, ou évangélistes, ou pasteurs, ou docteurs, pour acheminer les saints (les baptisés) à la perfection (cf. Eph 4, 11-12). Il faut donc que l'unique charité les lie tous ensemble dans l'harmonie et l'unité du Corps du Christ (Eph 4, 12-13). Cela est nécessaire dans la vie d'une communauté afin que chacun reste à sa place et assume la tâche qui lui est propre.

III- Ce selon le jugement doit être placé en premier lieu, doit parfois, selon l'ordre de la charité, être placé en second lieu. Et il faut se réjouir de ce qui procure la plus grande gloire de Dieu.

"Il a ordonné en moi la charité", répète Bernard; et la prière jaillit: "Que le Seigneur Jésus, ordonne en moi le peu de charité qu'il m'a donné, pour que je me soucie d'abord de mon devoir et de ma tâche spécifiques". N'est-ce pas là une reconnaissance implicite des excès de liberté qu'il s'est donnés, en non conformité à son vœu de stabilité, pour passer les deux-tiers de son temps hors de Clairvaux. Les murmures, contestations, et conciliabules cachés et protestataires que nous avons relevés dans plusieurs Sermons, n'auraient-ils pas providentiellement acheminé Bernard à cette confession et à cette résolution de devoir "se soucier d'abord de son devoir et de sa tâche spécifiques".

Mais, plein d'expérience dans le gouvernement de sa communauté, il ajoute: "Bien des fois ce que le devoir d'obéissance place en premier lieu, le jugement le met en second lieu... Le souci de vous tous ne m'incombe-t-il pas par devoir d'obéissance? Ce que je préférerais à cette oeuvre...ne serait pas compatible avec les exigences de l'ordre (de la charité)". Ce pourrait donc être là une excuse, semble-t-il, qu'il estime devoir affirmer.

§ 7- Une recommandation: Se réjouir de cet ordonnancement découvert chez les autres, alors que nous sommes parfois découragés dans nos consciences.

IV- Comment progresser vers la charité ordonnée.

"Marchons tant que nous avons la lumière"... (cf. Jn 12, 35). Marcher, c'est faire des progrès. Et Bernard évoque là, la confession de S. Paul en Ph 3, 13: sa tension vers l'avant (*epectasis*), sans retour en arrière, pour atteindre le but, la perfection de la charité.

P- Sermon 50

Ce Sermon pourrait être titré: "Les restes du Sermon d'hier". Tout ce que Bernard voulait dire de l'ordonnancement dans la charité, il va maintenant le compléter. C'est un apport important à notre investigation des "Traités sur la charité" chez les cisterciens du XIIème s. C'est une tentative pour sonder les diverses manières d'aimer de charité, sous mode "scholastique".

Bernard va d'abord distinguer charité d'affection (*in affectu*) et charité d'action (*in actu*), et se demander sur quelle charité porte la Loi.

I- La charité d'affection et la charité d'action. Sur laquelle porte la Loi? Pourquoi Dieu commande-t-il des choses impossibles?

§ 2- La loi concerne la charité des oeuvres (*in actu*). Elle est commandée en vue du mérite. La charité d'affection, elle, est donnée en vue du mérite, de la récompense; elle ne sera parfaite que dans la vie future.

Le poids du précepte dépasse, il est vrai, les forces humaines. Mais en commandant des choses impossibles à réaliser - celles d'aimer de charité -, Dieu n'a pas voulu rendre les hommes désobéissants mais humbles, ... "afin que toute bouche soit fermée" (cf. Rm 3, 19-20).

Et nous découvrirons, criant vers Lui, que ce ne sont pas par nos oeuvres de justice mais par sa miséricorde qu'Il nous a sauvés (cf. Tt 3, 5)

§ 3- La Loi n'exclut pas la charité affective, mais elle porte surtout sur la charité active, celle des oeuvres. S'il est commandé "d'aimer nos ennemis", il est aussi enjoint de "faire du bien à ceux qui nous haïssent" (Lc 6, 27 et Rm 12, 20). L'amour du prochain "comme soi-même", implique aussi l'amour en acte, puisqu'il est prescrit: "Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux"(Mt 7, 12).

II- Trois sortes d'affection: selon la chair, selon la raison, selon la sagesse. Pour la charité active, l'ordre est inversé.

Affection selon la chair	Affection selon la raison	Affection selon la sagesse
Elle n'est <u>pas soumise à la Loi de Dieu</u> et ne peut l'être.	Elle est <u>en accord avec la Loi de Dieu</u> parce qu'elle est bonne.	Elle se <u>distancie des deux précédentes</u> , car elle goûte et savoure "combien le Seigneur est bon" (Ps 33, 9).
<i>Elle est douce, mais honteuse.</i>	<i>Elle est sèche, mais forte.</i>	<i>Elle est moelleuse et douce.</i>

Par la seconde affection (selon la raison) se réalisent les oeuvres: c'est en elle que réside la charité: "N'aimez ni de mots, ni de langue, mais en actes et en vérité" (1 Jn 3, 18).

Entre l'amour vicieux et l'amour d'affection parfait, il y a l'amour en actes. Il procède de l'ordonnement à la charité: "Il a ordonné en moi la charité" (Ct 2, 4)

La charité active donne la priorité aux réalités d'ici-bas, la charité affective, aux réalités d'en haut. Mais l'amour du prochain, comme "la charité du Christ nous presse" (*C. C. urget nos*; cf. 2 Cò 5, 14).

"Que de fois - soupire Bernard -, sur l'ordre de la charité, nous sommes arrachés et détournés d'un entretien en Dieu dans l'oraison à cause de ceux qui ont besoin de notre aide active ou de notre parole!... Que de fois un pieux loisir (*otium*) doit faire place, pour une pieuse raison, au tumulte des affaires (*Quoties pie cadit negotiorum tumultibus pia quies*)".

Cette dernière formule est très proche de celle de Gilbert de Hoyland: "*Vocati sunt (monachi) in caritatis negotium, otii quietem* - Les moines sont appelés au **non-repos de la charité**; c'est là qu'ils trouveront la **tranquillité du repos** (*In Cant. 20, 7*; cité par Dom Jean Leclercq, dans *Studia Anselmiana*, "*Otia Monastica*", LI, 1963, p. 93, n. 47).

Bernard rassemble tous ces enseignements sur l'absolue nécessité et priorité de la charité, par cette simple formule: *Necessitas non habet lege*, La nécessité n'a pas de loi (ou mieux, "la nécessité fait loi")...

§ 6- Mais il en va autrement de la "charité affective". Elle instaure son ordre "en commençant par les premiers" (cf. Mt 20, 1-16).

**"L'ordre de la "charité active", c'est la vérité de l'amour qui l'établit.
L'ordre de la "charité affective", c'est l'amour de la vérité qui l'exige".**

III- L'ordre de la charité affective qui savoure toutes choses selon ce qu'elles sont.

C'est ici une reprise en bref des degrés de l'amour dont Bernard a présenté la *theoria* dans son Traité sur "L'amour de Dieu" et dans sa Lettre 11 aux Chartreux.

L'amant idéal est décrit au § 8. On pressent à travers ce portrait combien Bernard désirerait que tous ses frères de Clairvaux le reproduisent. Ce "portrait" rappelle celui que dépeint Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates* (fin Str. VI et début Str. VII).

Le *Da mihi hominem* (Donne-moi un tel homme qui aime de charité), est sans doute une réminiscence de S. Augustin qui dans son Sermon sur le Ps 41-42, invite aussi un tel homme "qui aime", pour lui parler du Dieu d'amour qui est Trinité.

"Mais où trouver cet homme? Et quand cela arrivera-t-il? 'Je le dis en pleurant' (cf. Ph 3, 18): jusques à quand regarderons-nous vers la patrie sans la posséder, soupirant après elle et la saluant de loin (cf. Hébr 11, 13-14)?

Ô vérité, patrie des exilés et terme de l'exil! Je te vois, mais il ne m'est pas permis d'entrer, retenu que je suis par la chair, indigne d'être admis, souillé de péchés. Ô Sagesse, 'qui exerce ta puissance d'un bout du monde à l'autre avec vigueur' en créant et conservant toutes choses, 'et qui dispose tout avec douceur' (Sg 8, 1) en comblant et ordonnant nos affections (*in beandis et ordinandis affectibus*)! Dirige nos actions selon que nos besoins temporels le demandent, et dispose nos affections selon que ta vérité éternelle le requiert. Qu'ainsi chacun de nous puisse avec assurance se glorifier en toi et dire: 'Il a ordonné en moi la charité' ". Car tu es 'la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, le Christ' (cf. 1 Co 1, 24), Epoux de l'Eglise, notre Seigneur, 'Dieu béni dans les siècles. Amen' " (cf. Rm 9, 5).

*

Le groupe ds Sermons 51 à 68

Groupe particulièrement important du fait de la gravitation autour de trois versets très expressifs du Cantique:

1. "Ma colombe est dans des trous de rocher"... (Ct 2, 14): SCt 61.
2. "Attrapez-nous les petits renards qui ravagent les vignes; car notre vigne a fleuri" (Ct 2, 15): SCt 63-66.
3. "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16): SCt 67-68.

Cependant, il convient de situer ces Sermons dans le temps. La datation peut être résumée ainsi, en deux groupes successifs:

- SCt 51-64: ont été très vraisemblablement écrits entre 1139 et 1143;
- SCt 65-68: furent écrits à la suite, au cours des deux années qui suivent (1144-1145).

Nous retrouvons, ici, exprimée avec conviction cette lecture du commentateur le confirmant dans l'interprétation christologique et ecclésiale du Cantique, à savoir que cet Epithalame est "**le chant d'amour du Christ et de l'Eglise**" (comme le rapporte le Prévôt Evervin de Steinfeld, lecteur des 50 premiers Sermons de S. Bernard en lesquels il a pu goûter "le parfum de la suavité infinie de Dieu" - Lettre 78). Dans l'interprétation de ce "**Cantique d'amour de l'Epoux et de l'épouse**", poursuit le Prévôt, Bernard "nous a réservé ainsi le bon vin jusqu'à maintenant" (cf. Jn 2, 10).

Du Sermon 63 au Sermon 66, à propos des "petits renards ravageurs de la vigne" (cf. Ct 2,

15), Bernard s'en prend aux hérétiques du temps, à savoir le courant hérétique des encratistes des pays rhénans. Le procès de Cologne, qui y mettra fin, date de 1143. Donc les Sermons 63-64 sont à dater d'avant 1143, mais comme nous savons que les deux autres Sermons, qui traitent du même sujet, sont postérieurs au procès de Cologne, et qu'ils le suivent, il convient de retenir pour eux la date de 1144-1145, comme il a été dit plus haut.

Il faut remarquer que Bernard élargit, dans les Sermons 65-66, son auditoire. Il ne s'adresse plus directement à sa communauté de moines, mais à une large tribune, à "la grande vigne du Seigneur", à savoir l'Eglise universelle.

Il convient aussi de mentionner le remarquable Sermon 67, tout entier centré sur l'expérience mystique, à partir de Ct 2, 16: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui". L'épouse parle encore en l'absence de l'Epoux, et "de l'abondance du coeur" (cf. Lc 6, 45, cité plusieurs fois). La parole prononcée est significative d'un état d'âme (cf. RB 19). De la part de l'épouse, c'est une sorte de soliloque: "elle se parle à elle-même" (*secum potius quam altero*; SCt 67, 3).

Nous commencerons par donner une grille de lecture de chacun des Sermons de cette série nouvelle.

A- Sermon 51

"Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, car je me languis d'amour"
(Ct 2, 5).

Tout le Sermon vise, à partir du sens littéral, à interpréter ce verset au sens spirituel et moral. Cela se fera en quatre moments:

I- Les fleurs et les pommes qui fortifient l'Eglise et l'âme fidèle

- Au sens littéral: L'amour a grandi, entre l'Epoux et l'épouse, stimulé davantage par cette liberté de l'épouse à s'entretenir avec l'Epoux; elle s'est sentie stimulée par "l'éloge reçu" (Ct 2, 3-4). Elle s'esr reposée à l'ombre de l'Epoux, nourri de son fruit, désaltérée de son calice (*cibata fructu, potata calice*), introduite qu'elle fut "dans le cellier au vin". Bien sûr, elle a encore soif, puisqu'on ne se lasse pas de ce breuvage-là (cf. Sir 24, 29). L'Epoux, s'éloignant à son habitude, va provoquer chez l'épouse une sensation de malaise; elle va se dire comme "malade", languissante d'amour, comme atteinte d'une blessure (*amore languo*). L'absence du Bien-aimé lui est insupportable qui appelle, de soi, le retour de l'Epoux. L'absence accroît le désir: "Plus ton désir est ardent, plus le manque est douloureux" (§ 1). Elle demande donc qu'on la ranime par les parfums des fleurs et des fruits pour mieux supporter l'impossible retard.
- Au sens spirituel: les fleurs, dit Bernard, représentent "la vie toute neuve et fragile des débutants; les fruits, "la force des progressants et la maturité des parfaits". On retrouve-là les trois âges de la vie spirituelle si bien décrits par Guillaume de S. Thierry, et à plusieurs reprises (cf. "Traité de la nature et de la dignité de l'amour"). Fortifiés par eux (par ces fleurs et ces fruits que sont novices, jeunes-profès et profès solennels) "la Mère féconde porte des fruits". Il semble bien que, par cette allusion voilée au Ps 127, Bernard se désigne lui-même, qui, comme Père spirituel de la communauté de Clairvaux, a charge de novices, de progressants et de plus avancés dans la vie monastique.
- Au sens moral: "Rapporté à une seule âme, la fleur symbolise la foi, et le fruit, l'acte ("la foi oeuvre par l'amour"). La fleur précède le fruit, et la foi sans les oeuvres de l'amour, est morte (cf. Jc 2, 20.26). Sans la foi "impossible de plaire à Dieu" (cf. Hébr 11, 6 et Rm 14, 23). "Et toutes les fois qu'une âme, accoutumée au repos (en Dieu), se voit retirer la lumière de la contemplation, elle trouve un réconfort dans les bonnes oeuvres enracinées dans une foi sincère". Allusion ici aux deux vies, "contemplative et active", qui nécessairement se

relaient, et dont Marthe et Marie sont la figure emblématique (cf. Lc 10, 39-42).

II- L'épouse demande à être soutenue par la foi et les oeuvres des jeunes filles, tant que l'Epoux est absent.

Amasser les fruits des bonnes oeuvres en l'absence de l'Epoux, Bernard en a fait l'expérience, et il nous en donne le témoignage, ayant préféré, par exigence de charité, l'oeuvre de la prédication à son cher *otium monasticum* (loisir et quiétude monastique). Il reconnaît que son ministère a été fructueux auprès de certains qui avaient abandonné la source de la sagesse "pour se creuser les citernes" de leur volonté propre (cf. Jér 2, 13), et qui murmuraient, secs de coeur, "n'ayant pas en eux-mêmes la moindre goutte d'amour" (cf. Lc 8, 6). Et voici que, sous la rosée de la parole... "ils reflorissent dans les oeuvres de l'obéissance, devenus disponibles et servants".

Bernard n'a aucun regret d'avoir "perdu" ce qui pouvait lui paraître essentiel: sa quiétude. Il se voit, en effet, "entouré de ces fleurs et de ces fruits de la piété". Ce qui confirme le verset paulinien: "La charité ne recherche pas son avantage" (1 Co 13, 4-5).

Nous avons donc là une intéressante confidence de Bernard qui nous donne accès à son drame de conscience et ramène tout moine au radicalisme de la charité:

"Prier, lire, écrire, méditer, et toutes les autres occupations profitables à la vie spirituelle, tout cela je l'ai considéré comme une perte à cause de vous" (adaptation de Ph 3, 7).

§ 4- Ainsi, le verset "soutenez-moi avec des fleurs"...etc, s'adresse aux jeunes filles que l'épouse exhorte, en l'absence de l'Epoux, à progresser dans la foi et les bonnes oeuvres jusqu'au retour de celui-ci. Mais Bernard fait allusion à une autre interprétation qu'il a déjà donnée dans le Traité de l'amour de Dieu (*De Dil.* III, 7; voir SC 393, p. 77, n°2). Il reconnaît que « plusieurs interprétations peuvent s'adapter utilement aux divers besoins des âmes ». C'était d'ailleurs la pensée d'Origène, et de S. Augustin.

III- La main gauche et la main droite de l'Epoux. Cohérence de ce langage.

§ 5- "Sa main gauche est sous ma tête et sa droite m'étreindra" (Ct 2, 6). Bernard renvoie, là encore, au *De Dil.* III, 10. Mais par un souci habituel du "sens littéral", il va s'efforcer d'abord "d'observer l'ordre du discours": l'Epoux est donc revenu pour relever, par sa seule présence, l'épouse défaillante. A son retour, il trouve une épouse fidèle "avec une plus généreuse récompense de grâce" (qui consiste en ce soutien et cette étreinte des deux bras): "Heureuse l'âme appuyée sur la poitrine du Christ et qui repose entre les bras du Verbe!" (cf. Jn 13, 25).

§ 6- Bernard passe plus nettement au sens moral et mystique: il exhorte à rendre grâce pour chaque don reçu.

§ 7- La diversité des mains du Verbe signifie l'incommensurabilité de sa sagesse (cf. Ps 146, 5). A propos de ce vocabulaire en images, Bernard note que les comparaisons et métaphores doivent servir "à éclairer la vérité, non à l'obscurcir".

IV- A quels moments notre esprit a-t-il la main gauche de l'Epoux sous la tête; à quel autre moment l'a-t-il sur la tête?

- sur la tête: lorsque l'on est dans la crainte du châtement.
- sous la tête: lorsque, poussé par l'amour du bien, l'âme est stimulée par les récompenses.

C'est là une reprise de *De Dil.* XII, 34 sur l'amour servile et l'amour mercenaire. Mais ce n'est pas encore être "établi dans l'espérance" (Ps 4, 9). Alors seulement, devenu "fils", le spirituel

"reposera en paix" (Ps 4, 9-10). Entre la gauche et la droite se trouve "l'espérance intermédiaire" (*media spes*), ce temps de flottement entre l'espérance et la crainte.

§ 10- Dans cet état d'établissement dans l'espérance, l'esprit et la conscience goûtent un très doux repos, pourvu qu'on y ait disposé d'abord le moelleux tapis de la charité". Ce lieu de l'espérance sera figuré plus loin, dans la Cantique, par "la litière de Salomon" (cf. Ct 3, 9).

B- Sermon 52

"Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les gazelles et les cerfs des champs, ne réveillez pas, ne tirez pas de son sommeil ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille" (Ct 2, 7).

Ce refrain se retrouvera en Ct 3, 5; mais Bernard ne mentionne pas cette reprise en refrain. Il s'en tient au commentaire verset par verset, sans faire d'analyse globale, comme feraient des exégètes modernes.

Quatre fragmentations pour rendre compte de ce verset et lever toutes les interrogations posées par les métaphores (filles de Jérusalem, gazelles, cerfs, sommeil de la bien-aimée)...

I- **Cohérence du sens littéral dans les paroles de Ct 2, 7. Manifestation de la complaisance divine envers l'âme.**

On remarquera, une fois encore, le souci qu'a Bernard de partir du sens littéral et de le fonder avant de passer au sens spirituel.

§ 1- Cette défense de l'Époux s'adresse aux "jeunes filles" (comprendons la communauté des moines). Elles s'attachent à l'épouse (l'Abbé Bernard) dans l'espoir de progresser et d'atteindre Jérusalem. Il leur est défendu de troubler l'épouse endormie (on verra de quel sommeil plus loin), pour qu'elles n'aient pas l'audace de réveiller contre son gré celle qui sommeille sur le sein de l'Époux et dont la main gauche est sous sa tête (Ct 2, 5; SCt 51, 5). Ce qui fonde cette défense", c'est qu'il est reconnu aux jeunes filles "de continuelles et futiles exigences".

Mais que vient faire l'adjuration "par les gazelles et les cerfs des champs"? Elle relève entièrement de l'interprétation spirituelle (*totam sibi eam uindicet intelligentia spiritualis*).

Bernard s'attarde à "contempler un peu la bonté, la douceur, la complaisance de la nature divine", ce qui se manifeste par l'Esprit-Saint lui-même puisqu'il "scrute les profondeurs de Dieu" (1 Co 2, 10), "l'Esprit de vérité" (Jn 16, 13). C'est l'expérience de l'âme-épouse qui éprouve cette veille de l'Époux sur le repos de la bien-aimée "avec une jalousie véhémente" et qui la garde ainsi endormie dans ses bras, "blottie sur le cœur de Dieu".

II- **Quel est le sommeil de l'épouse sur lequel l'Époux veille jalousement ?**

Ne mettons pas en contradiction ce sommeil avec cette invitation de S. Paul à "sortir du sommeil" (cf. Rm 13, 11), ou avec ce que dit le Psalmiste (cf. Ps 12, 4). Il y a un sommeil de mort; il y a un sommeil de vie. Ce n'est pas du sommeil de Lazare dont il s'agit à propos de l'épouse (cf. Jn 11, 11). Il s'agit d'un sommeil "vivifiant et vigilant qui chasse la mort et donne la vie éternelle". C'est cependant une sorte de "mort à soi-même" par "l'extase": une sortie de soi, une échappée vis à vis des "plaisirs sensuels". Il s'agit pour l'épouse en extase d'une "Bonne mort qui n'ôte pas la vie mais la fait passer dans un état meilleur", comparable à celle des anges...

III- **L'extase appelée 'contemplation'.**

Vivre sans se laisser posséder par le désir des choses, c'est le propre de la vertu humaine. Mais, contempler sans se laisser accaparer par les images des corps, c'est le propre de la vertu

angélique. C'est un don de Dieu particulier, une protection à l'abri dans la tente même du Seigneur (cf. Ps 26, 5).

§ 6- L'épouse s'est retirée dans cette solitude. Elle s'est doucement endormie dans les bras de l'Époux; son esprit est entré en extase. C'est pourquoi il est interdit aux jeunes filles de la réveiller... "jusqu'à ce qu'elle le veuille" (Ct 2, 7). Mais sous quelle forme? (*At istud qualiter?*).

IV- Qui sont ces "gazelles" et ces "cerfs des champs"? Avertissement fait aux jeunes filles de ne pas déranger la bien-aimée pour des raisons futiles.

On touche-là au réalisme d'une situation de vie communautaire où l'Abbé (l'épouse) risque constamment d'être absorbé par les demandes des frères (les jeunes filles), les appels de toutes sortes, et d'être par là arraché à sa contemplation nécessaire à sa mission d'enseignement spirituel. Gazelles et cerfs, quels types d'animaux représentent-ils? Bernard y voit l'image des saints et des anges qui sont "avec Dieu": d'où "la rapidité de leurs bonds" et "l'acuité de leur regards". Il convient donc à l'épouse d'être arraché à ce qui la priverait de la compagnie des saints et des anges dans le repos de la contemplation.

Mais Bernard reconnaît aussi qu'il vaut mieux laisser à l'épouse elle-même de juger le meilleur: ou vaquer à elle-même, ou s'occuper des jeunes filles. L'Époux sait que la bien-aimée ne se dérobera pas aux jeunes filles chaque fois que cela sera nécessaire. Deux repères bibliques pour étayer cela: Ez 34, 3 et Mt 9, 12, renvoyant au "vrai Pasteur" et au "bon Médecin". Et l'Abbé doit à la fois faire bon accueil "aux doux et aux turbulents".

§ 7- Et Bernard insiste- ce qui montre qu'il devait être concrètement très affecté par ce problème. D'où ce rappel à la discrétion pour les désinvoltes. Pour "les petits du Seigneur", par contre, "je trouverai - avoue-t-il - plutôt mon repos en ce qu'ils ne craindront pas de me déranger pour leurs besoins. Je ferai ce qu'ils désirent autant que je le pourrai, et c'est en eux que je servirai mon Dieu (cf. S. Augustin, *Conf.* X, 6)... par une charité sans feinte" (cf. 2 Co 6, 6). "Tout ce que je demande, c'est que mon ministère soit agréablement recevable, et qu'il porte du fruit".

C- Sermon 53

"J'entends mon Bien-aimé qui vient (*Vox dilecti mei*). Voici qu'il arrive bondissant sur les montagnes, sautant par-dessus les collines"... (Ct 2, 8).

Bernard aborde ainsi ce qu'André Robert, dans l'édition de la BJ de 1956, considérait comme le "Second Poème" du Cantique (il en distinguait cinq au total, plus un Dénouement et des Appendices). Là encore, fidèle à sa méthode, l'Abbé de Clairvaux commente chaque verset sans se préoccuper de l'ensemble - encore qu'il lui arrive, on l'a vu, de citer d'autres versets en aval.

Quatre sections fragmentent ce Sermon:

I- Comment ces paroles (*Vox dilecti mei*) se relient-elles à ce qui précède? L'ouïe devance la vue.

§ 1- La réserve dont font maintenant preuve les "jeunes filles" vis à vis de l'épouse qu'elles ne veulent plus troubler dans son saint repos contemplatif, est interprété comme un effet de la sollicitude de l'Époux. Celui-ci est intervenu. Il "fait entendre sa voix". Et l'épouse "exulte en esprit" (cf. Lc 10, 21). La voix de l'Époux engendre "chez les jeunes filles", et même "chez les petits enfants", une juste crainte, au bénéfice de l'épouse qui, désormais, va pouvoir quelque peu connaître "la douceur personnelle d'une contemplation tranquille".

§ 2- La voix de l'Epoux ravit de joie l'épouse. Elle cherche des yeux celui qu'elle a entendu: "l'ouïe conduit à la vue"; la foi vient de l'écoute (cf. Rm 10, 17). L'Esprit-Saint suit l'ordre indiqué par le Psalmiste (celui que Bernard appelle "le Prophète"): "Ecoute, ma fille, et vois!" (Ps 44, 11). Job témoigne de ce même ordre lorsqu'il dit: "Je t'ai entendu de mes oreilles, mais maintenant mes yeux t'ont vu" (Jb 42, 5). Et un vent violent précède les langues de feu qui sont vues se partageant au-dessus de chaque Apôtres (cf. Ac 2, 2-3).

II- Les montagnes sur lesquelles l'Epoux bondit et les collines par-dessus lesquelles il saute.

§ 3- Un autre point est à examiner, se propose Bernard: que sont donc ces "montagnes" et ces "collines" par-dessus lesquelles l'Eglise - remarquons le décryptage instantané qui désigne l'épouse - a vu sauter et bondir l'Epoux? Aussitôt Bernard se reporte au Ps 18, 6-7 qui permet une claire interprétation: "Il a planté sa tente en plein soleil, et il est lui-même comme un Epoux qui sort de la chambre nuptiale (le "petit lit" dans "le cellier au vin"...). Il s'est élancé comme un géant pour courir son chemin; il s'est levé à l'extrémité du ciel, et sa course atteint à l'autre extrémité".

Ce recourt au gigantisme n'est choisi par Bernard que pour mieux rendre compte de l'incommensurable amour de Dieu.

§ 4- Ces montagnes et ces collines, quelles sont-elles? Quels sont ces "bonds" de l'Epoux? "Les montagnes et les collines, chanteront les louanges de Dieu" (Is 55, 12). Ce sont les citoyens du ciel.

III- Montagnes et collines, c'est la même chose: ce sont les citoyens du ciel.

Citoyens du ciel ou brebis, conduits par le même et Bon Berger. Mais l'Epoux-Berger conduit deux troupeaux: l'un terrestre, l'autre céleste. Le premier connaît Dieu dans la foi; le second, dans la claire vision.

Les brebis suivent leur berger "partout où il va" (cf. Ap 14, 4). Sur ces "montagnes" ou "brebis", reposent les fondations de la Cité de Dieu (cf. Ps 86, 1). Et Bernard revient à son sujet, pour parler des "bonds de l'Epoux".

IV- Que sont ces "bonds de l'Epoux"?

Un premier mode d'explication consiste à recourir "aux écrits des Prophètes et des Apôtres":

- Ps 18, 6-7: il est à nouveau cité, ce qui montre l'importance à laquelle s'y attache Bernard. Cela signifie que le bond de l'Epoux "va de l'extrémité du ciel" à la terre. N'a-t-il pas "planté sa tente sur la terre"?
- Bar 3, 38: "Il a été vu sur la terre et a vécu parmi les hommes".
- Hébr 10, 5: Il a daigné prendre du corps de la Vierge pour être vu, lui qui en soi est invisible.
- Lc 3, 6: "Et toute chair a vu le salut de notre Dieu"
- 1 Jn 4, 2: Lui qui était "venu dans la chair".

§ 8- Il a donc bondi sur les montagnes, sur les esprits les plus élevés, descendant jusqu'à eux pour leur découvrir le dessein divin caché depuis les siècles (cf. Eph 3, 9). Puis, des esprits supérieurs (Chérubins, Séraphins, Dominations, Principautés, Puissances, Vertus), il a daigné descendre jusqu'à l'ordre inférieur des anges, collines par rapport aux plus hauts esprits.

Mais il ne s'est pas arrêté là: "il a sauté par-dessus les collines", pour assumer la race d'Abraham, bien inférieure aux anges. Une parole le confirme: "Tu l'as abaissé un peu au-dessous des anges" (Ps 8, 6).

Et il y a plus pour confirmer ce "bond prodigieux": il y a Ph 2, 7 et Ga 4, 4-5; "Il s'est anéanti...devenant semblable aux hommes...devenu sujet de la Loi pour racheter ceux qui étaient

sujets de la Loi" (Ga 4, 4-5).

Il a donc franchi dans sa descente Montagnes et Collines, en daignant se montrer inférieur non seulement aux esprits plus élevés, mais aussi à ceux de rang inférieur, "dépassant en humilité, l'humilité même des hommes"; soumis à Marie et à Joseph, enfant de Nazareth; il s'est incliné devant Jean-Baptiste...

Bernard propose alors de se reposer là, sur ces "montagnes", "brebis" du pâturage de l'Epoux, le Bon Pasteur.

Quant au reste de ce passage de Ct 2, 8, il en traitera dans un autre Sermon (SCt 54).

D- Sermon 54

C'est une suite de SCt 53. Cinq longues séquences pour venir à bout du commentaire de Ct 2, 8.

I- **Nouvelle exégèse proposée des "montagnes" sur lesquelles l'Epoux, tel une gazelle, a bondi.**

Bernard laisse aux lecteurs et auditeurs le choix de l'exégèse préférée, à la manière d'Origène.

L'Epoux - dit l'épouse - "a bondi sur les montagnes, sautant par-dessus les collines" (Ct 2, 8). Il a bondi lorsqu'"envoyé par le Père, il a annoncé la Bonne Nouvelle aux pauvres" (Lc 4, 18). Comme l'un des anges serviteurs, il s'est chargé d'un ministère, "dissimulant l'injure (faite à Dieu par la désobéissance de l'homme) et multipliant la grâce". "Il n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie pour la multitude" (cf. Mt 20, 28)... ce qu'aucun des anges n'a fait! Il a "donné sa chair pour nourriture, son sang pour breuvage (Jn 6, 56), sa vie en rançon. S'il "bondit sur les montagnes et saute par-dessus les collines", c'est qu'il dépasse les anges "par son ardeur à servir", oint qu'il était "d'une huile d'allégresse de préférence à ses compagnons" (Ps 44, 8).

"Il a sauté par-dessus Gabriel" et l'a précédé chez la Vierge en la comblant antécédemment de grâce. "Il a sauté par-dessus toi, lui qui t'a envoyé en avant" (*transiit te qui praemisit te*). Il bondissait déjà au temps des Patriarches à la rencontre des hommes mais avec ses anges, non en lui-même, non dans sa nature propre.

II- **Les collines, par-dessus lesquelles l'Epoux saute, sont les esprits de l'air, désignés par Gelboé. Les montagnes sur lesquelles il bondit sont les hommes et les anges.**

Les "puissances de l'air" (cf. Eph 2, 2), ce sont les anges révoltés contre Dieu, déchus par leur orgueil, et dont les "montagnes de Gelboé" sont la figure (cf. 2 Sam 1, 21 ss). Ces esprits "demeurent stériles et sans fruit".

Le Seigneur a accompli le salut "au milieu de la terre" (Ps 73, 12), et non au milieu des airs, refuge des démons. C'est là une réfutation d'Origène qui, voyait hypothétiquement dans une apocatastase la possibilité d'un salut final des ces "puissances de l'air". Et celui qui a sauté par-dessus l'air, n'a pas seulement visité la terre mais le ciel, puisque sa miséricorde et sa vérité montent "jusqu'aux nuées" (cf. Ps 35, 6).

"Dieu résiste aux orgueilleux; il donne sa grâce aux humbles" (Jc 4, 6). Le Seigneur visite donc toutes les montagnes qui entourent Gelboé, mais il passe loin de Gelboé, symbole du diable et de ses suppôts. Bernard ne se reporte qu'à Eph 2, 2 pour l'interprétation de Gelboé comme "puissances de l'air". En fait, le terme hébreu, une association de deux mots *Galah* (*uagari*) et *Baha* (*inquire*), signifierait "recherche errante" (d'après Charles Huré, "Dictionnaire universel de l'Ecriture Sainte", Paris, 1715; Forcellini donne comme équivalent latin: *Revolutio inquisitionis*).

III- **Pour son châtement, le diable a reçu en partage une place dans l'air, entre les montagnes**

supérieures et inférieures.

Le diable a été précipité du ciel, déchu des cieux, appelé en Is 14, 12, "Lucifer, fils de l'aurore". Il se trouve donc dans cet intermédiaire appelé "air", divagant entre ciel et terre. Si l'Epoux vient et saute par-dessus les collines, c'est parce qu'il ne veut pas s'arrêter à tous. Dieu ne s'est pas complu en tous (cf. 1 Co 10, 5): c'est le cas des démons et de ceux qui appartiennent au diable.

IV- Exhortation: se garder de l'orgueil d'après l'exemple de Gelboé et de son ange en révolte.

L'Epoux bondit sur les humbles et il saute par-dessus les orgueilleux (cf. Ps 137, 6). C'est là une excellente synthèse donnée par Bernard de tout ce qu'il vient de dire.

Préparons-nous donc, nous invite-t-il, "aux bonds salutaires de l'Epoux", par l'humilité (cf. Sir 10, 9), car le Seigneur passera loin de Gelboé puisque cette "montagne" est maudite (cf. 2 Sam 1, 21ss).

Et Bernard fait son propre examen de conscience, se reconnaissant "terre et cendre", "misérable et orgueilleux"; il invite aussi ses frères à faire cet examen, en énonçant quelques symptômes de l'acédie et de la sécheresse spirituelle.

V- La triple crainte nécessaire pour se garder de l'orgueil.

"Je veux que vous ne vous ménagiez pas, mais que vous vous accusiez-vous-mêmes", dit Bernard à ses frères. Et voilà cette triple crainte qu'il recommande:

1. Crains donc lorsque la grâce t'a souri.
2. Crains lorsqu'elle s'est retirée.
3. Crains lorsqu'elle reviendra de nouveau.

"Que ces trois craintes se succèdent l'une à l'autre dans ton esprit", au gré des mouvements de la grâce, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre: "La grâce de Dieu en moi n'a pas été stérile" (1 Co 15, 10). "Ne doute pas", continue-t-il, de penser que la cause de l'apparent abandon de Dieu ne soit l'orgueil. "Dieu donne sa grâce aux humbles" (Jc 4, 6). Les échardes dans la chair de Paul lui furent données, vraisemblablement, "pour ne pas s'enorgueillir" (2 Co 12, 7).

Il s'agit donc de "**craindre pour la grâce reçue, davantage pour la grâce perdue, beaucoup plus pour la grâce retrouvée**" (§ 11). "Fais cela et au festin du Christ tu seras une cuve remplie jusqu'au bord, contenant non seulement deux, mais trois mesures" (cf. Jn 2, 6-7). Alors, la charité parfaite bannira la crainte (cf. 1 Jn 4, 18).

E- Sermon 55

Très court Sermon qui traite de Ct 2, 9: "Mon bien-aimé", dit l'épouse, "est semblable à la gazelle et au faon des cerfs".

Deux Sections structurent l'analyse:

I- Pour quelle raison l'Epoux est-il comparé à la gazelle et au faon des cerfs?

Etablir le sens littéral est toujours le premier souci de Bernard. Il remarque que "gazelle" et "cerfs" ont été mentionnés déjà au verset 7, et que cette nouvelle mention doit donc se rattacher à ce qui précède, en un certain rapport.

La comparaison avec l'agilité et la vélocité de la gazelle et du cerf se justifie puisqu'il est parlé de l'Epoux bondissant et sautant - "en se hâtant", ajoute Bernard. Or l'Epoux est la Parole. Et "rapide court la Parole" (5Ps 147, 15). Telle est l'explication de la métaphore. De plus, la gazelle a

une vue perçante: ce qui le propre de l'Époux à qui rien n'échappe (cf. Ps 138). Le faon, quant à lui, est bien connu pour sa vélocité et son agilité pour "mettre le pied là où il faut". Dans l'expression de son amour pour la bien-aimée, l'Époux, dans son empressement à courir vers les embrassements de l'épouse, marque cependant une prudence réfléchie. Il a donc fallu ajouter à la vélocité de la gazelle, la prudence très agile du faon.

Bernard voit-là les deux biens de l'Époux: la miséricorde qui vole vers les pécheurs repentants, et le jugement de Celui qui veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité (cf. 1 Tm 2, 5). Pratiquement, gazelle et faon reviennent à désigner ces deux biens majeurs de l'Époux: miséricorde et jugement, ceux que chante le Psalmiste au Ps 100, 1.

De plus, le faon des cerfs renvoie, poursuit Bernard, à l'enfance du Sauveur. Miséricordieux, le Juge Suprême a la vue perçante de la gazelle: "il ne laisse rien sans examen".

Suit une profession d'humilité de Bernard:

"Quant à moi, qui ai l'apparence d'un moine et d'un citoyen de Jérusalem, mes péchés sont certes cachés, couverts d'ombre par le nom et l'habit monastiques. Aussi faudra-t-il qu'ils soient mis en lumière par l'approche de flambeaux, pour les tirer des ténèbres et les produire à la lumière".

II- Comment nous devons nous juger nous-mêmes afin de ne pas être jugés.

Jérusalem devra subir l'examen du Jugement (cf. Ps 74, 3). Que seront alors nos prétendues justices? Mais si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés (cf. 1 Co 11, 31). "Heureux jugement qui me soustrait et me cache au sévère jugement divin"...**Je veux me présenter devant le visage de colère étant jugé d'avance, et non pas être jugé...et je ne craindrai plus alors les yeux perçants de la gazelle"**...

"Viendra un jour où je connaîtrai comme je suis connu (1 Co 13, 12). Et Bernard enchaîne par citer Ct 2, 9 qu'il commence à commenter; mais il promet de le faire plus amplement par la suite:

"Le voici qui se tient debout derrière le mur; il regarde par les fenêtres, il guette par les lucarnes"... Si l'épouse ne craint rien, c'est parce que "sa conscience ne lui reproche rien" (cf. 1 Co 4, 4). Que craindrait-elle en effet, "l'amie, la colombe, la belle" (Ct 2, 10), son Bien-aimé lui parle...

*

F- Sermon 56

Pour faire suite à ce qui avait été annoncé en finale de SCt 55, l'interprétation porte ici sur Ct 2, 9: "Le voici (l'Époux) qui se tient derrière le mur; il regarde par les fenêtres et guette par les lucarnes".

Trois sections vont donner du sens à cet ensemble:

I- Quel est le mur, quelles sont les fenêtres et les fentes par lesquelles guette l'Époux?

- D'abord, que dit "la lettre du texte" (*secundum litteram*)? En bondissant, l'Époux s'est approché de la demeure de l'épouse. Debout, "derrière le mur", il regarde curieusement par les fenêtres et les fentes (*per fenestras et rimas*); par pudeur, semble-t-il, il n'ose s'introduire.
- Selon l'esprit (*secundum spiritum*), on comprend qu'il se soit approché d'une manière convenant à l'Époux céleste et dans un langage propre à l'Esprit-Saint; car le "protagoniste" qui agit, c'est l'Époux, et le "narrateur" de cette scène, c'est l'Esprit-Saint.

L'Époux s'est approché du mur, c'est à dire de la chair, "lorsqu'il s'est fait chair" (cf. Jn 1,

14). "L'approche de l'Epoux", affirme clairement S. Bernard, c'est l'Incarnation du Verbe". Quant aux lucarnes et aux fenêtres, il peut s'agir- nous dit-il - des sens de la chair et des sentiments humains. Notons qu'en Paraboles VI, Bernard parle des cinq fenêtres de l'humanité du Christ, dont le Verbe fait chair a fait l'expérience douloureuse: "Il s'est chargé lui-même de nos maladies; il a porté lui-même nos douleurs" (Is 53, 4). Connaissant cette misère des hommes, "il deviendra miséricordieux, devenant en tout semblable à ses frères" (Héb 2, 17)... "Et il apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance" (Héb 5, 8; cf. 4, 15).

"Dans notre mur délabré et plein de fentes, il trouva autant d'ouvertures que d'expériences humaines de faiblesses, cela en son propre corps. Et s'il se tient **debout** derrière notre mur de chair, c'est qu'il n'a pas connu le péché de la chair, et qu'il se tient ainsi par la puissance de sa divinité.

"Il s'est tenu **debout**". Nouveau Moïse, "tout brisé qu'il était", dans son corps sur la croix... "Homme manifeste et Dieu caché"...

Suit une confession de foi de Bernard:

"Je ne connais personne d'autre qui en fut capable, sinon mon Seigneur Jésus, qui certes était vivant dans la mort, et qui, brisé dans son corps sur la croix, se tenait debout dans sa divinité avec le Père".

II- Comment l'Epoux se tient derrière le mur pour chacun de nous. Présence et absence de l'Epoux.

- Pour chacun de nous qui désirons son avènement, "il se tient debout derrière le mur", tandis que notre "corps de péché" nous cache encore son visage (cf. Rm 6, 6; Is 64, 7). Ce ne sont pas les corps mais les péchés qui font obstacle à la présence de l'Epoux. Et parfois même, des saints se voient "**pour un temps et par une disposition miséricordieuse de Dieu**", éloignés du Bien-aimé, comme les pécheurs... (cf. Ps 118, 155).
- Mais des pécheurs, Dieu se tient **toujours** éloignés d'eux, avec colère, non avec miséricorde (cf. Ps 26, 9).
- Du moins, l'Epoux reste-t-il proche de l'épouse, séparé d'elle que par un seul mur. Elle voudrait qu'il fût détruit ce mur, au point de vouloir mourir pour être avec son Epoux (cf. Ph 1, 23). Pour Paul un seul mur faisait obstacle à la vue et à l'étreinte du Bien-aimé: la loi du péché en ses membres (Rm 7, 23). Mais il savait que, par le raccourci de la mort, il parviendrait aussitôt au but, libéré, alors seulement, de la convoitise.

III- Certains bâtissent beaucoup de murs entre eux et l'Epoux. Les lucarnes et les fenêtres entendues au sens moral.

La convoitise est un mur qui nous sépare encore de l'Epoux. Mais le consentement mauvais et l'obéissance au péché constitue encore un autre mur; l'acte même du péché en est un troisième. Bernard en ajoute même deux autres, pour porter à cinq les obstacles qui nous séparent de la présence de l'Epoux. Résumons-les ici:

1. Premier mur: la convoitise;
2. Second mur: le consentement au péché;
3. Troisième mur: le passage à l'acte de pécher;
4. Quatrième mur: l'habitude du péché;
5. Cinquième mur: le mépris de Dieu et le refus de revenir vers lui.

On retrouvera une séquence semblable, quoique plus développée, dans la seconde partie du «Traité des degrés de l'humilité et de l'orgueil».

D'où l'exhortation de Bernard à résister à la convoitise qui est le premier pas vers le

consentement. Si cette première décision de résistance est tenue, "tout l'édifice de la méchanceté s'effondre. "Il n'y a plus rien qui empêche l'Epoux de s'approcher de toi, sauf le seul mur du corps", derrière lequel l'Epoux se tient, debout mais tout proche de toi...

Autre mise en garde: veiller à ce que fenêtres et lucarnes restent ouvertes. Qu'est-ce- à dire? "Tes fenêtres et tes lucarnes, se sont tes confessions (*confessiones*)", par lesquelles l'Epoux pourra "regarder avec bonté ton intérieur" (*te intus benigne respiciat*), car "son regard fait ton progrès" (*respectus eius, profectus tuus*). Certes, les lucarnes sont de toutes petites fenêtres, étroites, et comparables - notation intéressante - à celles que les copistes utilisent pour éclairer la page qu'ils écrivent au *scriptorium*.

Et Bernard de souligner - comme le faisait Augustin dans ses "Réponses aux dix-sept questions sur l'Ev. selon S. Mt", à propos de Mt 11, 25 - qu'il y a deux sortes de "confessions" (ou "componctions"; c'est le terme choisi par Bernard): la confession de la tristesse suscitée par le constat de "nos écarts", et celle de l'exultation dans la reconnaissance des dons divins.

La "confession des péchés" correspond à l'ouverture d'une lucarne: par elle il est heureux de pouvoir regarder le "miséricordieux guetteur". Mais si le coeur se dilate par la charité, alors l'esprit s'épanche dans la louange et l'action de grâces, et c'est une grande fenêtre qui s'ouvre alors...

Oui! Profonds sont les mystères de cet Epithalame, conclut Bernard.

*

G- Sermon 57

"Mon Bien-aimé me parle" (Ct 2, 10). Ce début du verset 10 fera l'objet de l'analyse contenue dans la première section (I); La suite du verset: "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle", refrain en partie repris en Ct 5, 2, et interprété en partie dans la section II. Le Sermon 58, qui suit, reprendra les trois interpellations, "Lève-toi, hâte-toi, ... viens!"

I- **Les degrés de complaisance de Dieu et son regard qui inspire aux uns la crainte, aux autres une sécurité bienveillante.**

§ 1- "Mon Bien-aimé me parle".

Bernard invite à scruter "les progrès de la grâce et les degrés de la complaisance divine". L'épouse manifeste sa ferveur et se montre pleine de finesse (*deuotio et sollertia*). Par son sens de l'observation, rien ne lui échappe des "mouvements" de l'Epoux: sa venue en hâte, son approche, sa présence, son regard, sa parole...

Aussitôt se fait le rapport à Jésus, l'Epoux, et cela dans une vaste mais brève relecture de l'Histoire du salut:

"Il vient dans les anges, se hâte dans les Patriarches, s'approche dans les Prophètes, se rend présent dans la chair, porte son regard sur les hommes par ses miracles, parle par ses Apôtres"... "Les richesses du salut sont avec lui, débordant de mystères joyeux et salutaires".

Ce qui n'est pas sans analogie avec 1 Tm 3, 16 où S. Paul, reprenant une hymne chrétienne, contemple « le Mystère de la Piété »...

"Celle qui aime, veille et observe"... "Heureuse l'âme que le Seigneur trouvera en train de veiller" (cf. Lc 12, 37).

§ 2- L'épouse qui veillait l'a aperçu de loin, bondissant, sautant par-dessus les orgueilleux pour s'approcher des humbles, et donc de l'épouse qui est humble... Elle s'est aperçue qu'il regardait par les fenêtres et par les lucarnes; et maintenant, en récompense de sa "pieuse sollicitude", **elle**

L'entend parler.

Le regard pourrait être inquiétant s'il était plus d'indignation que d'amour. Le regard qui rejoignit celui de Pierre sans lui parler, le bouleversa jusqu'aux larmes... "Et Pierre pleura" (cf. Lc 22, 62). Mais, après le regard, elle l'entend qui lui parle, et elle s'écrie avec joie: "Mon Bien-aimé me parle" (Ct 2, 10).

Le regard du Seigneur n'a donc pas toujours la même vertu: aux uns, il inspire la crainte, aux autres la consolation et l'assurance. Il a regardé l'humilité de sa servante" (Lc 1, 48). C'est ainsi qu'il a regardé l'épouse, lui manifestant sa tendresse à travers son regard.

II- Il convient à chacun de guetter la venue de l'Epoux. Les témoignages de Dieu, aimés du Psalmiste (Ps 118).

"Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle". Heureuse la conscience qui mérite de s'entendre dire ces paroles! Et cela n'est pas réservé à quelques uns, mais à **chacun de nous "qui sommes tous ensemble l'Eglise"**, et appelés à participer à ses bénédictions.

Nous avons là un aspect intéressant de l'ecclésiologie de S. Bernard; l'auteur ne réserve pas "les visites de l'Epoux" à quelques êtres d'exception, mais en fait l'essence même de la vocation universelle au salut que Dieu veut pour tous. (cf. 1 Pi 3, 9). Le Psalmiste se reconnaissait tel, lui qui chantait: "J'ai obtenu en héritage tes témoignages pour l'éternité, car ils sont la joie de mon coeur, (Seigneur) - Ps 118, 11. Et qui possède cet héritage, sinon les "fils"? Le fils est héritier: "héritier de Dieu, cohéritier du Christ" (Rm 8, 17).

Donc, de tels hommes qui "veillent dès l'aube près du Seigneur et le supplient; qui préparent ses voies et rendent droits ses sentiers" (cf. Is 40, 3; Ps 23, 5)...ne peuvent ignorer "le temps de la visite du Seigneur" (Lc 19, 44). "Ceux qui veillent dès le matin pour m'attendre, me trouveront", dit le Seigneur (Pr 8, 17)... Et ils s'entendront eux aussi appeler "amie, colombe, belle"...

III- Les degrés permettant d'apprécier l'approche ou la venue de l'Epoux.

Il est vrai que peu rendent compte de leur expérience de rencontre avec l'Epoux... "Mon secret est à moi, mon secret est à moi" (Is 24, 16). C'est aussi par cette citation d'Isaïe, expression de l'expérience mystique, que Guillaume de S. Thierry conclura sa célèbre "Lettre aux Frères du Mont-Dieu", ou "Lettre d'or".

Mais de par sa fonction, nous dit Bernard, celui-ci se doit de parler de sa propre expérience ou de celle d'autrui, dans la mesure où il en a connaissance. Il pense pouvoir résumer ainsi les signes précurseurs de la visite du Verbe. Ils viennent soit du dehors, par un homme qui a fait cette expérience, soit du dedans par l'Esprit; et il conseille certains comportements disposant à cette visite désirée:

- observer la justice et garder l'équité;
- si j'entends parler d'humilité et de patience, de dilection fraternelle et d'obéissance, du devoir de poursuivre la sainteté et la paix, de rechercher la pureté du coeur (puisque les coeurs purs verront Dieu - Mt 5, 8), alors Dieu me visitera.
- Voici pour Bernard ce qui détermine le terrain favorable à l'accueil de la visite du Verbe-Epoux. La pratique des vertus énumérées (que l'on retrouve dans les chapitres IV à VII de la RB) dispose à cette réception, le Seigneur restant libre de ses dons envers qui il veut. Mais Bernard ne s'en tient pas là. Il ajoute encore ceci:
- Ce peut être encore "la correction d'un homme juste qui me reprend avec miséricorde" (Ps 140, 5). Car "le Seigneur est tout proche de ceux qui ont le coeur affligé" (Ps 33, 19). Et si, à l'écoute de cette parole de correction, tu regrettes ton péché et te convertis, le Seigneur est déjà là présent, et tu te sentiras brûler d'un feu d'amour pour lui.

Les §§ 7-9 relatent l'expérience de Bernard brûlé intérieurement par ce feu d'amour de Dieu qui brûle sans consumer, ne consommant que le péché.

IV- Le va-et-vient de la contemplation chaste. La distinction entre les noms: amie, colombe, belle, rapportée à Marthe, Marie, et Lazare.

1. Particularité de la contemplation vraie et chaste: elle embrase l'esprit du feu divin, à tel point que "l'esprit devient capable d'interrompre le loisir de la contemplation pour le labeur de la prédication". Prière et Apostolat s'appellent mutuellement. Mais le contemplatif fait l'expérience douloureuse d'un ballotement entre le repos de la contemplation et l'action caritative. C'est le même Seigneur qui est servi mais bien différemment.
2. Les trois réalités qui se conjuguent sans s'opposer **prédication, prière, contemplation**, se trouvent représentées par les trois noms de l'épouse: *amie*, elle cherche avec zèle et fidélité les intérêts de l'Epoux par la prédication; *colombe*, elle ne cesse de gémir et de supplier pour ses fautes dans la prière; *belle*, elle revêt la beauté de la contemplation divine aux heures convenables et opportunes.
3. Les trois amis du Sauveur, ses intimes, demeuraient ensemble dans une même maison: Marthe, Marie, Lazare. Marthe servait, Marie vaquait à la contemplation, Lazare "gémissait sous la pierre du tombeau"...

C'est là une description de l'épouse habile et attentive à suivre les démarches de l'Epoux. Ainsi, toute âme qui aura montré pareille vigilance, sera également **saluée par l'Epoux comme amie, consolée comme sa colombe, et embrassée comme sa belle**.

Pourquoi l'Epoux exhorte-t-il l'épouse "à se lever, à la hâte, et à le suivre? Cela Bernard l'expliquera dans le SCt 58 qui fait suite.

*

H- Sermon 58

Dans ce long Sermon, plusieurs versets de Ct 2 se trouvent interprétés: Ct 2, 10b, 11 et 12 ab. C'est toujours l'Epoux qui parle, en s'adressant à l'épouse. La cohérence de cet ensemble a poussé Bernard à ne pas dissocier ces trois versets. Il s'en explique d'ailleurs en quatre sections:

I- **Cohérence du sens littéral, selon lequel l'épouse reçoit l'ordre de se hâter. Dans quel but?**

"Lève-toi, hâte-toi, mon ami, ma colombe, ma belle, et viens!" (Ct 2, 10).

- Bernard, fidèle à son sens pédagogique et selon son habitude, scrute et met en lumière le "sens littéral". Il se pose des questions simples: "Qui dit cela? Sans aucun doute l'Epoux". Or, n'est-ce pas lui-même qui interdisait précédemment aux jeunes filles de ne pas réveiller de son sommeil contemplatif l'épouse, la bien-aimée (cf. Ct 2, 7c) ? Presque au même moment, il défend de réveiller l'épouse, et lui-même la réveille en disant: "Lève-toi et viens!" Que signifie "ce changement de volonté et de résolution"? L'Epoux ferait-il preuve de légèreté ou d'arbitraire? "Surement pas" (*minime*).
- Alors, la solution est à chercher ailleurs. Et Bernard s'oriente plutôt vers la reprise de l'idée qu'il présentait plus haut, parlant de ce "va-et-vient de la sainte quiétude et de l'action nécessaire" (cf. SCt 57). Mais écoutons Bernard:

"Lorsque l'Epoux remarque que l'épouse s'est quelque peu reposée sur son sein, il n'hésite pas à

l'entraîner de nouveau vers des tâches qui ont paru plus utiles. Pourtant, il ne l'entraîne pas contre son gré... Mais pour l'épouse, être entraînée par l'Epoux, c'est recevoir de lui-même le désir d'être entraînée, le désir de réaliser des bonnes oeuvres, le désir de porter du fruit pour l'Epoux. Car pour elle, "vivre, c'est l'Epoux, et mourir est un gain" (cf. Ph 1, 21).

- L'expression de ce désir: il est violent, ce désir. L'Epoux la presse de se lever "en hâte": "Lève-toi, hâte-toi et viens!" (*Surge, propera et ueni*). Le "viens" est plus réconfortant que le "va". Et puis, qu'estimerait-elle difficile en compagnie de l'Epoux? "Au milieu même de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi" (Ps 22, 4).
- Et voici l'explication donnée par l'Epoux lui-même, selon Bernard:

"Il est temps d'agir, ô mon épouse, puisque l'hiver est passé (pendant lequel on ne peut pas travailler dans les champs ou à la vigne); la pluie (cause d'inondations qui empêchent de travailler la terre), elle a cessé; les fleurs sont apparues (signe que le printemps est là et la fructification va reprendre). Le temps de la taille est venu" (allusion au travail de la vigne auquel l'épouse est invitée).

"Voilà le sens littéral", nous dit notre commentateur (*Haec iuxta litteram*).

II- Le temps qui convient à la taille. Quels sont l'hiver et la pluie qui empêchent cette taille?

Et maintenant, Bernard s'engage dans l'interprétation du texte au "sens spirituel, après ce qu'il appelle cette "présentation à caractère d'histoire" (*historico schemate*).

- **Les vignes, ce sont les âmes ou les Eglises**, selon l'interprétation déjà donnée en SCt 29, 9. Ces "vignes", ont été "examinées, corrigées, instruites, sauvées, par le ministère de ceux qui en ont reçu la charge, "sans l'avoir recherché par ambition". Nous sommes dans la période d'application de la "Réforme Grégorienne" qui s'appuie sur les monastères pour réformer ou former à la vie chrétienne, et stimuler le clergé à se soumettre à une discipline de vie édifiante.
- L'Epoux est là. Il invite les ministres de l'Eglise "à ses vignes", "pour arracher et pour détruire, pour bâtir et pour planter" (Jér 1, 10).
Mais ce travail pastoral ne peut se faire par n'importe quel temps (§ 4).
Mais **"le temps de la taille est venu"** (Ct 2, 12). L'Apôtre le savait bien lorsqu'il disait: "Voici maintenant le temps favorable"... "mais ne donnons à personne un sujet de scandale pour que notre ministère ne soit pas décrié" (cf. 2 Co 6, 2-3). De quelle taille s'agit-il? De la taille des vices, de leur retranchement ainsi que du superflu et de tout ce qui peut scandaliser. "Reprends, menace, exhorte", conseillait l'Apôtre à Timothée (2 Tm 4, 2). Et suivent une collection de citations sur le thème de la fructification et du travail nécessaire à cette fructification: Ga 6, 10; Jn 4, 35; Mt 9, 37-38). Parler de "moissons", c'est parler des "peuples, parler des "vignes", c'est plus spécialement renvoyer "aux communautés de saints", vivants la vie cénobitique.
- La saison d'hiver: c'est le temps où les juifs hostiles à Jésus avaient conspiré contre lui dans l'intention de le tuer (cf. Jn 11, 53). C'est le temps des reniements, de celui de Pierre, "assis près du feu pour se réchauffer". "C'était l'hiver" (Jn 10, 22). Cet hiver, c'est "l'heure de la puissance des ténèbres" (Lc 22, 53), et de la tentation de "prendre le glaive" (Mt 26, 52).
- Il manquait encore aux Apôtres d'être revêtus de "la force d'en-haut" (Lc 24, 49), tandis que Jésus, dans sa Passion "se taisait"(cf. Mt 26, 63). "Le temps de la taille n'était pas encore venu" (Ct 2, 12).
- "Les pluies froides de la méchanceté avaient inondé la terre" (§ 6). Or, une terre

marécageuse et stérile est inapte aux plantes et aux semences. Assainie, cette terre ensemencée par Dieu, aurait pu produire du fruit, dans la foi et la charité (cf. Eph 3, 17). Car il s'agit là des âmes "pour lesquelles le Christ est mort" (Rm 14, 15).

III- Quels sont les nuages et les pluies bons ou mauvais. Et les fleurs ensuite apparues, que sont-elles?

Il y a de bons nuages et de mauvais nuages, de bonnes pluies et de mauvaises pluies. Bernard place ici une pique contre les philosophes bavards et stériles: "le bavardage creux des philosophes, n'est pas une bonne pluie" (*philosophorum uentosa loquacitas*). Elle produit épines et ronces. Les traditions des pharisiens blâmées par le Seigneur, ne sont pas non plus de bons nuages...

Mais la terre ferme est apparue après le déluge (cf. Gn 7, 18; 8, 5.14; Sg 19, 7), et les fleurs sont apparues annonçant le temps de la taille. **"Cela s'est produit lorsque la chair du Christ a refleurit dans la résurrection. C'est là la première fleur et la plus admirable qui soit apparue sur notre terre"**.

Magnifique fécondité après que la fleur de Nazareth (Nazareth = fleur) ait donné son fruit... En Ac 5, 14 il est en effet parlé de "la multitude des croyants"...

L'épouse est donc invitée à se rendre "aux vignes", non pour planter, mais pour tailler. Et l'image biblique employée par Bernard est assez déconcertante puisqu'il s'appuie sur le Ps 149, 6-9 qui parle d'une "taille" pour éliminer les ennemis d'Israël, par le glaive à deux tranchants et par le sang répandu... S'affranchissant ici d'une recherche de sens spirituel pour l'interprétation du Ps 149, Bernard passe au sens moral de Ct 2, 10-12.

IV- La taille de la vigne au sens moral, c'est à dire de l'âme: une taille toujours nécessaire.

Ce qui a été taillé une fois, repousse. Il faut donc se remettre au travail de la taille. "Il faut que la convoitise soit taillée pour que la vertu s'affermisse". Et Bernard exhorte ses frères:

"Pour nous, frères, c'est toujours le temps de la taille".

La charité, c'est l'été. L'hiver est alors passé où règne la charité: là les fleurs apparaissent, promesses de fruits.

*

I- Sermon 59

"La voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre" (Ct 2, 12c). Le commentaire s'achèvera dans ce Sermon par le v. 13: "Le figuier a poussé ses fruits verts" (Ct 2, 13a).

Quatre courtes sections dans ce Sermon:

I- Pour quelle raison l'Époux dit: "sur notre terre" ?

Les deux §§ qui répondent à cette question constituent un véritable petit traité *De caritate*.

"Celui qui est du ciel" parle pour la seconde fois de la terre (cf. Ct 2, 12a). Et il en parle avec bienveillance à tel point qu'il semble vraiment être lui-même de "notre terre".

Bernard s'émerveille de cette délicatesse de Dieu vis à vis de "notre terre", de la façon, si inhabituelle pour Dieu de parler de la terre des hommes. De fait, Dieu a " beaucoup de liens avec la terre, beaucoup avec l'épouse, cette épouse terrestre qu'il lui a plu de choisir". "Notre terre": cette parole n'évoque pas la souveraineté, mais le compagnonnage, la familiarité. "C'est en Epoux qu'il parle, non en Seigneur (*tamquam Sponsus hoc dicit, non tamquam Dominus*). Le Créateur se tiendrait-il pour un compagnon? C'est l'amour qui parle (*Amor loquitur*). Il ne connaît pas de "Seigneur". Oui, ce Cantique est vraiment un poème qui chante l'amour (*Carmen amoris est*).

Dieu aime, et sans tenir son amour d'ailleurs que de Lui-même. Il est la Source de son amour...L'amour est son être. Et ceux qu'il aime, il les tient pour ses amis. C'est ainsi qu'il appelle "amis" ses disciples (cf. Jn 15, 15).

Il est devenu l'un de nous, et "celui qui s'attache à lui forme avec lui un seul esprit" (1 Co 6, 17; tant de fois cité par S. Bernard, et peut-être plus encore par Guillaume de S. Th.). Se faisant l'un de nous, il revendique pour lui "notre terre", comme sa "patrie", non comme sa "propriété". Avec l'épouse, ils sont deux "en une seule chair", ose dire Bernard. Et, de poursuivre, s'ils ont la même chair, pourquoi n'auraient-ils pas la même patrie?

**"Comme fils de l'homme, il hérite de la terre;
Comme Seigneur, il la domine;
Comme Créateur, il la gouverne;
Comme Epoux, il la partage" (§ 2).**

En disant "sur notre terre", il refuse, certes, de la posséder en propre, mais il ne dédaigne pas la partager en société de communion (*societas*). Voilà pourquoi l'Epoux s'est servi d'une parole si bienveillante, en disant: "sur notre terre".

II- La voix ou le gémissement de la tourterelle, quand cette voix se fait-elle entendre de préférence?

Au sens littéral, c'est le signe que l'hiver est passé et que "le temps de la taille" va commencé.

Au sens spirituel: la voix de la tourterelle est plus proche du gémissement que du chant: elle nous rappelle notre exil sur cette terre. Et le prédicateur, note Bernard, doit cultiver cet art du "gémissement" pour convaincre son auditoire. "Le moine n'est pas entré au monastère pour acquérir de la science et enseigner, mais pour gémir en pleurant", écrivait S. Jérôme, *Contr. Vigilantium* 15 (*plangentis officium habet monachus*).

Mais lorsque la promesse du Royaume a été faite, les hommes ont compris alors qu'ils n'avaient pas de cité permanente ici-bas; et ils se sont mis à chercher la cité future (cf. Heb 13, 14). Alors "la voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre". L'absence sensible du Christ, comment ne provoquerait-elle pas des gémissements et des larmes, (cf. Ps 6, 7). Quand l'Epoux est enlevé aux disciples, la voix de la tourterelle se fait entendre (cf. Mt 9, 15).

Une citation de S. Paul se trouve particulièrement bien choisie: "La création elle-même gémit en travail d'enfantement jusqu'à ce jour... et non pas elle seule: nous aussi nous gémissons nous-mêmes intérieurement, attendant...la rédemption de notre corps" (RM 8, 19.21-23). Et notre exil actuel loin du Seigneur est encore rappelé par 2 Co 5, 6.

Et ce gémissement devint commun à tous lorsque fut proclamé ouvertement: "Cherchez les réalités d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu" (Col 3, 1).

III- Pourquoi n'est-il mentionné qu'une seule tourterelle? La chasteté de la tourterelle.

- L'Esprit lui-même gémit (RM 8, 26-27), et c'est lui qui nous donne de gémir. La voix d'un seul résonne sur les lèvres de tous. La manifestation de l'Esprit est donnée à chacun en vue du bien de tous" (1 Co 12, 7). Et Dieu sait ce que l'Esprit désire; "c'est selon Dieu que l'Esprit intercède pour les saints" (RM 8, 26-27). Unique est donc la tourterelle parce qu'elle figure l'unique Esprit inspirateur du gémissement de chacun et de tous.
- La chasteté de la tourterelle lui donne aussi du prix. Bernard rappelle l'offrande de Jésus au Temple, lors de la Présentation: une offrande de pauvres. La tourterelle a cela de particulier qu'elle n'accepte qu'un seul compagnon. Lorsqu'elle l'a perdu, elle n'en accepte pas d'autre. Haut perchée, elle symbolise aussi la recherche des réalités d'en haut (Col 3, 1). Donc, la voix de la tourterelle est aussi une exhortation à la chasteté. Un jour, dit Bernard, la bouche de la tourterelle céleste (le Christ ou l'Evangéliste Mt) fit entendre l'éloge de ces "eunuques qui se sont châtrés pour le Royaume de Dieu" (cf. Mt 19, 12). Pour la première fois, en toute vérité, "la voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre".

IV- La foi s'appuie sur l'écoute de la voix et sur la vue de la fleur, c'est à dire des signes.

"Sur notre terre des fleurs sont apparues", et "la voix de la tourterelle s'est fait entendre"...

La voix s'entend, la fleur se voit. La foi naît de l'écoute; la confirmation en est donnée par la vue...et "la vérité a germé de la terre" (Ps 84, 12). La parole et le signe rendent ensemble "témoignage à la foi" (cf. He 11, 39). La Parole, quoique abrégée (*Verbum abbreviatum*) est vivante et efficace (cf. He 4, 12). Et Bernard donne quelques exemples de cette conjonction efficace de la parole et du signe: la prédication apostolique confirmée par les miracles, le baptême de Jésus au Jourdain, la transfiguration sur le Thabor. Ces deux moyens, voix et signe, vont partout de pair pour faire pénétrer la foi, conclut Bernard.

"Le figuier a poussé ses fruits verts" (Ct 2, 13a).

Ils ne sont pas encore mûrs, et, ces premiers fruits tomberont avant d'avoir mûri. N'en mangez surtout pas! Peut-être est-ce là l'image des hypocrites? Mais Bernard réserve sa réponse au commentaire suivant qui figurera au SCt 60.

J- Sermon 60

Trois sections fractionnent ce Sermon:

I- "Le figuier a fait pousser des fruits verts" (Ct 2, 13a).

Bernard fait le lien avec ce qui précède, en fidélité à sa recherche de cohérence de la "lettre" de l'Ecriture.

Au sens littéral: on reconnaît la saison non seulement aux fleurs, à la voix de la tourterelle, mais aussi aux fruits du figuier qui commencent à pousser. Les fleurs annoncent les fruits; les figues vertes tombent avant maturation, mais pour permettre aux suivantes de parvenir à maturité.

Cette preuve qui qualifie la saison est apportée par l'Epoux pour stimuler l'épouse à se rendre aux vignes... pour la taille.

Au sens spirituel: le figuier, c'est le peuple. Il faut prendre le temps de le regarder: chair fragile, intelligence bornée, esprit terre à terre; ses premiers fruits sont tout à fait verts, grossiers et terrestres. Ce peuple ne cherche pas d'abord le Royaume et sa justice mais le souci des affaires du monde. Ce qui montre que ce n'est pas ce qui est spirituel qui paraît d'abord, mais le psychique,

l'animal (cf. 1 Co 15, 46).

§ 3- C'est la suite de l'interprétation au sens spirituel.

Cette image du figuier est surtout à appliquer au peuple juif, reconnaît Bernard - que l'on ne doit pas pour autant taxer d'antisémite; il a plus que beaucoup défendu les juifs lorsqu'ils étaient persécutés, à Mayence, en Allemagne, lors de la préparation de la seconde croisade. Mais il fait se rapprochement en fidélité évangélique à la pensée de Jésus. Rappelons-nous: "Un homme avait un figuier planté dans sa vigne"... (Lc 13, 6; voir aussi Mc 11, 13-14).

Certes, la racine est sainte, mais les figes sont vertes et grossières. Et ce peuple a connu l'achèvement de sa production avortée, lorsqu'il a mis à mort le Christ. Sa méchanceté fut alors achevée, "comblant la mesure de leurs pères" (Mt 23, 32). "Ils n'ont pas reconnu Dieu dans les œuvres de Dieu" (Ps 27, 5).

Mais parce que Bernard craint d'avoir heurté le lecteur juif, il va plus loin et cherche des confirmatur scripturaires: Is 1, 3..."L'âne et le bœuf comprennent....Mon Peuple n'a pas compris". Et surtout, il reprend Jn 10, 37-38 qui manifeste l'enfoncement du peuple élu dans le refus délibéré d'accueillir dans le Christ l'Envoyé de Dieu.

Cependant, après les fruits inutiles, viendront les fruits bons et salutaires.

II- **Quels sont les vignes, quelle est la fleur, quel est son parfum. Quand les vignes ont-elles donné fleur et parfum?**

§ 6- "Les vignes en fleurs ont exhalé leur parfum" (Ct 2, 13b).

Ce parfum - dit-on - met en fuite les serpents... Et Bernard en profite pour interpeller le Noviciat de Clairvaux."Que les novices prennent confiance" (cf. Ps 11, 6) considérant l'esprit qu'ils ont reçu et dont les démons ne peuvent supporter les prémices" (cf. RM 8, 15.23). La bonne odeur du Christ met en fuite les démons. Le témoignage rendu aux chrétiens par les gens du dehors, a beaucoup d'impact sur l'annonce de la foi (cf. 1 Tm 3, 7).

§ 7- Si les vignes sont les âmes, la fleur, les œuvres, le parfum, la réputation, qu'est-ce alors que le fruit? Sans hésiter, Bernard avoue d'un trait: **le fruit, c'est le martyr**. Le fruit de la vigne, c'est le sang du martyr. Et pour se justifier, Bernard va chercher des appuis scripturaires. "Pourquoi n'appellerai-je pas "sang très pur du raisin, le sang de l'innocent, le sang du juste"? (cf. Dt 32, 14 connecté à Ps 105, 38 et à Mt 27, 24). Peut-être y a-t-il une réminiscence implicite à Is 63 et de la figure du vendangeur qui est seul à presser au Pressoir. Bernard pense au Pressoir de la Passion du Christ qui exsudera son sang.

§ 8- Ainsi se comprend ce passage, conclut l'interprète, "si nous le rapportons au temps de la grâce" (c'est à dire au Mystère Pascal du Christ). Si nous le rapportons au temps des Pères (Patriarches et Prophètes), ceux-ci n'ont pas encore senti le parfum du Christ qui devait naître et mourir dans la chair. Ils l'ont seulement pressenti en esprit: La Sagesse restait cachée dans le Mystère" (1 Co 2, 7). Les vignes exhalèrent leur parfum "lorsqu'apparut la bonté et l'humanité de Dieu, notre Sauveur" (Tt 3, 4); "lorsque le mystère de la piété a été manifesté"... (cf. 1 Tm 3, 16).

III- **Figuiers, figes vertes, vignes, selon le sens moral.**

Au sens moral, les figuiers sont ceux qui sont les plus aimables dans leur conduite; les vignes, ceux qui sont les plus fervents d'esprit (cf. RM 12, 11). Ceux qui sont disponibles à tous et aimables dans leurs services de la charité sont ces figuiers. Ils produisent d'abord les fruits verts de la crainte qui précèdent la douceur des fruits de l'amour. Les fruits verts peuvent être aussi ce que S. Paul énumère avant le plus grand de tous les dons: la charité. Il énumère au préalable les dons de science, de prophétie, de guérison, de foi... (cf. 1 Co 13).

En un mot, et pour conclure, Bernard discerne dans les vignes, les plus fervents dans l'amour de Dieu, et dans les figuiers, les plus aptes à l'amour du prochain.

*

K- Sermon 61

"Ma colombe cachée au creux des rochers" (Ct 2, 14).

Trois fragmentations centrées sur ce verset.

I- **Comment ces paroles: "Ma colombe" etc... Se relie à ce qui précède ("Lève-toi, mon amie, ma bien-aimée, ma belle, viens!"), selon le sens littéral. Quels sont les trous des rochers.**

"L'Epoux prouve son intense amour en répétant des paroles d'amour", dit S. Bernard. C'est en fait une invitation pressante lancée par l'Epoux à l'épouse pour qu'elle se rende aux vignes. Les vignes, ce sont les âmes, nous a déjà dit Bernard. L'Epoux montre par là son empressement à procurer le salut aux âmes.

L'épouse est ici nommément interpellée - et pour la première fois dans le Cantique - par son nom d'épouse. Parvenue aux vignes, et devenue parfaite, l'Epoux conclura avec elle le mariage spirituel (*spirituale coniugium*): deux en une seule chair, en un seul esprit puisque "celui qui s'attache à Dieu est avec lui un seul esprit" (cf. Ep. 5, 31 et 1 Co 6, 17).

"Ma colombe dans les trous du rocher, dans les cavités de la muraille, montre-moi ton visage; que ta voix résonne à mes oreilles" (Ct 2, 14).

1. Au sens littéral: Bernard interprète les sentiments de l'Epoux qui, tout en pressant l'épouse de se donner au travail des vignes, ne lui témoigne pas moins des paroles d'amour en précisant que les *opera uinearum* (travaux aux vignes) ne doivent pas pour autant interrompre ou empêcher le *negotium amoris* (le non-repos de l'amour). C'est que "les vignes ont des murailles, propices et agréables aux amants pudiques". Mais ce sens littéral n'est qu'un "jeu" (*lusus*). Il convient donc de monter au sens spirituel.
2. Au sens spirituel: Des deux amants, il faut passer au dialogue du Verbe et de l'âme, ou du rapport entre le Christ et l'Eglise: "et c'est la même chose" précise Bernard (*idem est*). Et il définit l'Eglise comme "l'unanimité d'âmes nombreuses". Bernard, pour expliquer cela, reprend l'interprétation d'Apponius (voir SC 420-421 et 430), reprise par Bède le Vénérable: "Les trous des rochers, ce sont les blessures du Christ". L'expression de S. Thomas: "Mon Seigneur et mon Dieu", provient du constat des blessures du Crucifié-Ressuscité. Dans ces trous, "le passereau s'est trouvé une maison, et la tourterelle un nid pour ses petits" (Ps 83, 4); elle ne craint plus l'épervier qui rode. "Dans ces trous, la colombe se met en sûreté" (*in his se columba tutatur*; cf. Ps 26, 6; 39, 3).

II- **La maison du sage est fondée sur le rocher. Combien est sûre cette demeure!**

Le "Rocher" appelle bien des réminiscences bibliques. Il est "le refuge des hérissons" (cf. Ps 103, 18). "Où donc les faibles peuvent-ils trouver refuge sinon dans les blessures du Sauveur?" Ici, Bernard exprime avec force l'absolue puissance de la foi: "Qu'y a-t-il de si totalement voué à la mort que la mort du Christ ne puisse délier?" Et il s'oppose au sentiment de Caïn jugeant, après son forfait, que son iniquité était trop grande pour qu'il puisse mériter le pardon (cf. Gn 4, 13). Certes, il ne pouvait pas encore "revendiquer pour lui les biens du Christ"; mais "pour ma part", poursuit Bernard:

"Ce qui me manque en moi, je le puise hardiment pour moi dans les entrailles du Seigneur, car elles débordent de miséricorde, et les trous ne manquent pas par où cette miséricorde peut se répandre. 'Ils ont percé ses mains et ses pieds' (Ps 21, 17), ils ont transpercé 'son côté d'un coup de

lance' (Jn 19, 34); par ses ouvertures, il m'est loisible 'de recevoir le miel du rocher et l'huile de la pierre très dure' (Dt 32, 13), c'est à dire 'de goûter et de voir combien le Seigneur est doux' (Ps 33, 9). 'Il nourrissait des pensées de paix et je ne le savais pas' (cf. Jér 29, 11 et Gn 28, 16). 'Qui a connu en effet la pensée du Seigneur? Ou qui a été son conseiller?' (RM 11, 34). **Mais le clou qui pénètre en lui est devenu pour moi la clé qui ouvre, 'afin que je puisse voir la volonté du Seigneur' (Ps 26, 4). Comment ne pas voir ce trou? (cf. Ct 5, 4). Le clou le crie, la blessure le crie: vraiment 'Dieu est dans le Christ se réconciliant le monde' (2 Co 5, 19).** 'Un fer a transpercé son âme et s'est approché de son cœur' (cf. Ps 104, 18 et Ps 54, 22), pour qu'il sache désormais 'compatir à mes faiblesses' (Heb 4, 15). **Le secret de son cœur paraît à nu par les trous percés dans son corps;** 'le grand mystère de la piété' (1 Tm 3, 16) paraît à nu; 'les entrailles de miséricorde de notre Dieu' (Lc 1, 78) paraissent à nu; 'grâce à elles nous a visité l'Astre levant venu d'en haut' (*ibid.*). Comment ses entrailles ne paraîtraient-elles pas par ses blessures? Où, mieux que dans tes blessures, pourrait éclater en pleine lumière que 'toi, Seigneur, tu es doux et indulgent, et plein de miséricorde?' (Ps 85, 5). 'Nul n'a plus grande compassion que celui qui donne sa vie pour' des hommes condamnés et damnés (cf. Jn 15, 13).

Ainsi mon mérite, c'est la compassion du Seigneur. Je ne serai certes pas à court de mérite tant que le Seigneur ne sera pas à court de compassion. Si 'les miséricordes du Seigneur sont abondantes' (2 Sam 24, 14), je suis également pourvu de mérites en abondance".

III- Les blessures du Christ, c'est à dire les trous du rocher, sont le dos de Dieu. C'est dans ces trous qu'habite la colombe.

Voir le Seigneur de dos (cf. Ex 33, 22-23), c'est déjà un plaisir, en attendant qu'il montre sa face: "et nous seront sauvés" (cf.; Ps 79, 4). Pour l'instant, il nous montre sa bonté de dos; en un autre temps, "il nous montrera sa face dans la gloire de sa beauté". "Il est sublime dans le Royaume, mais il est doux sur la croix...Les deux visions sont salutaires, les deux sont douces; mais l'une est dans la sublimité, l'autre dans l'humilité; l'une est dans la splendeur, l'autre dans une sous-teinte (*in pallore*). Et **l'or pâle vaut mieux que le laiton luisant.** "La folie de Dieu est plus sage que les hommes" (1 Co 1, 25 et Ph 2, 6-7).

"Le dos de l'Eglise aussi a la pâleur de l'or". "Ma colombe", est-il dit, "se tient dans les trous du rocher": elle se tient dans les blessures du Christ avec toute sa ferveur et y demeure dans une méditation continuelle. De là vient au martyr son endurance: il lève son regard vers celui dont les meurtrissures l'ont guéri (cf. Is 53, 5).

Le Seigneur veut être vu pour que, regardant ses blessures, les yeux du soldat qu'il aime retrouve courage et soit fortifié dans la patience par son exemple: « contemplant les blessures du Seigneur, il ne sentira pas les siennes » (cf. S. François de Sales, Œuvres VIII, p. 431; l'évêque de Genève avait lu et médité Bernard de Clairvaux). "L'âme du martyr demeure dans le rocher (Jé 48, 28)". "Exilée de son corps, elle ne ressent pas les douleurs du corps par un effet de l'amour; les sens sont maîtrisés, non pas perdus".

C'est ce qui se produit dans l'extase mystique. "La douleur n'est pas absente, mais elle est dédaignée". C'est de là, de ce rocher, que le martyr tire la force de boire le calice du Seigneur (cf. Mt 20, 22). Et notre fermeté fait la joie du Seigneur (*Gaudium etenim Domini, fortitudo nostra*).

K- Sermon 62

C'est la suite du commentaire de Ct 2, 14. Ce Sermon est articulé en quatre séquences. Bernard poursuit son explication de "la muraille" et "des cavités" en ayant recours au sens spirituel.

I- **Quelle est la muraille et quelles sont les cavités où la colombe demeure?**

"Ma colombe est dans les trous du rocher, dans les cavités de la muraille" (Ct 2, 14).

Les "trous du rocher" sont les blessures et les plaies du Crucifié. Et les "cavités de la muraille"?

Si la muraille est entendue comme étant "la communion des saints", les cavités de la muraille pourraient être alors les places vides laissées par les anges déchus par orgueil. Les ruines doivent habituellement être réparées par des pierres vivantes (l'idée est augustinienne; cf. *C.D.* XX, 1,2; voir aussi 1 Pi 2, 4-5). Le sens sera donc que deux choses consolent dans le temps et au lieu de notre exil: pour le passé, la mémoire de la Passion du Christ; pour le futur, la pensée et l'espérance d'être admis à "partager le sort des saints" (Col 1, 12).

Attente joyeuse et nullement incertaine, car elle se fonde sur la mort du Christ. Dans cette attente, l'Eglise se repose dans le souvenir de la Passion de son Seigneur et du sang qu'il a versé pour son rachat. Un jour viendra où "elle comblera les brèches" (Ps 109, 6), où elle habitera de corps et d'esprit les cavités.

II- Comment l'âme se creuse ces cavités dans la muraille des anges. Comment creuse-t-elle le rocher, c'est à dire le Christ, à l'exemple de Paul et de David.

Autre interprétation proposée par Bernard ("ou bien, si tu préfères"...): les esprits fervents ne trouvent pas ces cavités déjà creusées, mais ils les creusent eux-mêmes..., par la pensée et un ardent désir (*a studiosis et piis mentibus*). "La sainte muraille cède à la pure contemplation, à l'oraison fréquente, car "la prière du juste pénètre les cieux" (Sir 35, 21; cf. SCT 54, 8). "A celui qui frappe, on ouvrira (Mt 7, 8). Il sera donc permis à chacun de nous, au temps de notre vie mortelle, de se creuser une cavité dans la muraille céleste à l'endroit de son choix". Il pourra tantôt rendre visite aux Patriarches, tantôt saluer les Prophètes, tantôt se mêler au collège des Apôtres, tantôt se joindre aux chœurs des martyrs... Il pourra aussi parcourir les rangs et les demeures des Vertus bienheureuses, depuis le dernier des anges jusqu'aux Chérubins et aux Séraphins...

Heureuse l'âme qui s'applique souvent à creuser une cavité dans cette muraille! Mas plus heureuse encore celle qui s'en creuse une dans le Rocher, comme l'ont fait Jean et Paul; celui qui a dit "Au commencement était le Verbe", et ce "pieux explorateur" (*pius scrutator*) qui a ramené du troisième ciel la Sagesse dont il parle (cf. 2 Co 12, 2). Et Bernard continue à faire une esquisse de Paul: "cette âme sainte, tantôt raisonnable pour nous, grâce à sa charité, tantôt hors de sens pour Dieu, grâce à sa pureté" (cf. 2 Co 5, 13).

III- Les deux sortes de contemplation des réalités célestes. Quelles personnes, cherchant à scruter la majesté divine, sont accablées par la gloire; et quelles personnes ne le sont pas.

Deux sortes de contemplation:

- L'une a pour objet l'état (*status*), le bonheur (*felicitas*) et la gloire (*gloria*) de la Cité d'en haut; l'activité et le loisir (*actus et otium*) des citoyens du ciel.
- L'autre a pour objet la majesté (*maiestas*, l'éternité (*aeternitas*) et la divinité (*diuinitas*) du Roi lui-même.

Pour ne pas être accablé par ce poids de gloire, il convient de contempler la majesté divine "d'un œil simple" (*purum et simplicem oculum*). Rejetant la vaine gloire, il devient possible de contempler la gloire de Dieu, et de creuser avec assurance le Rocher "où sont cachés les trésors de la sagesse et de la science" (Col 2, 3). "Ceux qui creusent en moi - qui font mes œuvres - ne pèchent pas" (Sir 24, 22). L'homme doux et simple trouve le repos (cf. Mt 11, 29), tandis que l'homme rusé, orgueilleux et avide de vaine gloire est accablé.

L'Eglise est une colombe (cf. Ps 54, 7); c'est pourquoi elle se repose...dans le Verbe, dans le Rocher: le Rocher, c'est le Verbe.

Conclusion

L'Eglise demeure donc dans les trous du Rocher, par où elle regarde et voit la gloire de son Epoux. Elle n'est pas accablée par la gloire parce qu'elle ne l'usurpe pas pour elle-même. Si elle est parfois ravie en extase, c'est "le doigt de Dieu" (cf. Ex 8, 19) qui l'élève alors. Par contre, ceux qui veulent forcer l'entrée et scruter la majesté divine, sont accablés. Scruter la majesté divine, Non! Scruter la volonté de Dieu, le mystère de sa volonté glorieuse à laquelle je dois obéir en toutes choses, Oui!

Et contemplant ainsi la gloire de Dieu dans le mystère de sa volonté (cf. Ep. 1, 9), nous sommes "transformés en cette même image - celle de son Fils - de clarté en clarté comme par l'Esprit du Seigneur" (cf. 2 Co 3, 18). Nous sommes **transformés** lorsque nous sommes **conformés** - par notre docilité à la volonté de Dieu: *Transformamur cum conformamur*. Et cette conformation vise essentiellement à devenir miséricordieux comme le Père est miséricordieux, ce qu'a été le Fils: "Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux"(Lc 6, 36). Bernard ajoute: C'est en cela que "le cœur de l'Epoux, c'est le cœur de son Père".

Telle est la ressemblance que l'Epoux désire voir lorsqu'il dit à l'épouse: "montre-moi ton visage" (Ct 2, 14): ressemblance dans la piété (*pietas*) et la mansuétude (*mansuetudo*). Et aussitôt l'épouse lève en toute confiance ce visage vers le Rocher à qui ce visage est semblable (cf. Ps 33, 6; ""Qui regarde vers lui resplendira, sans ombre ni trouble au visage"); "Approchez-vous de lui, et vous serez illuminés" (*ibidem*).

Et Bernard de conclure: "**Comment une âme humble serait-elle confondue par Celui qui est humble?**"

IV- L'Eglise habite dans le Rocher par les âmes parfaites, dans la muraille par les âmes moins parfaites, dans la terre creusée par les âmes malades. A qui sont adressées ces paroles: "Montre-moi ton visage, que ta voix résonne à mes oreilles"? (Ct 2, 4).

- Creuser le Rocher, c'est contempler la gloire de la majesté divine d'un œil simple.
- Creuser la muraille, c'est contempler la gloire des saints.
- Creuser la terre, c'est la part de ceux qui, pour retrouver la santé, contemplent Celui dont "les mains et les pieds ont été transpercés (cf. Ps 21, 17). Il faut, par là, que leur "œil intérieur" soit guéri afin qu'ils puissent contempler, à visage découvert, la gloire de Dieu (cf. 2 Co 3, 18).

"Car ta voix est douce et ton visage est beau" (Ct 2, 14).

La beauté du visage intérieur est la pureté. Pas de prédication efficace sans pureté:

"Aux impurs, ni la vérité ne se montre, ni la sagesse ne se livre" (cf. Jn 3, 11).

Le témoin dit vrai. "L'impur est celui qui tient la piété pour une source de profit" (cf. 1 Tm 6, 5). Mais il est inutile de se lever avant d'avoir reçu la lumière. La lumière, c'est la pureté; c'est "la charité qui ne cherche pas son avantage" (1 Co 13, 4-5).

"La vérité ne se refuse jamais à la contemplation d'un cœur pur"

L'impureté fait ou bien tomber dans des erreurs grossières, ou bien couvre de honte ceux qui, non-instruits, veulent instruire les autres.

L- Sermon 63

"Attrapez-nous les petits renards qui ravagent les vignes; car notre vigne a fleuri" (Ct 2, 15).

Ce verset 15 fera l'objet de quatre Sermons, dans le Commentaire de Bernard (SC 63-66). Les Sermons 65-66 visent les hérétiques de Cologne dont fait écho le prévôt de Steinfeld, Evervin, qui s'adressera à Bernard pour l'informer du procès en cours. Ces deux derniers Sermons s'adressent donc plus à la "Vigne Eglise" (*dominica uinea*) toute entière, qu'à la simple communauté des

moines de Clairvaux: il y a un élargissement de circonstance (voir Lettre 4 d'Evervin à Bernard, rapportée en SC 472, pp. 413ss).

Ce Sermon 63 se fragmente en trois sections.

I- Quelle est la vigne que les renards ravagent?

"Attrapez-nous les petits renards"...etc. (Ct 2, 15).

Le sens littéral sera rapidement précisé et reconnu comme "insipide" et pouvant être rejeté puisqu'indigne d'être admis dans une Ecriture Sainte (Origène fera de même pour avoir constaté que ce sens n'apporte rien de solide ni d'édifiant).

- Sens littéral: Ce n'est pas en vain qu'on est allé aux vignes: on y a découvert les renards en train de les ravager (§1).
- Sens spirituel: Les vignes, comme les récoltes doivent être gardées pour en obtenir le fruit, mais est-ce là l'intention de l'auteur sacré? D'où l'examen de ces paroles "en esprit".
 - Les Vignes sont donc en fleurs, et les renards les ravagent: il faut donc les chasser par un fructueux travail. Il faut, à n'en point douter, apporter plus de soin et de vigilance à garder les âmes que les récoltes, à protéger les âmes contre les esprits du mal (cf. Ep. 6, 12).
 - Quels sont ces vignes et ces renards au sens spirituel?
 - En qui, et contre qui faut-il faire bonne garde? Chacun a sa vigne et doit veiller sur elle. "La vigne de l'homme sage, c'est sa vie, son âme, sa conscience" (*uiro sapienti sua uita uinea est, sua mens, sua conscientia*). L'insensé n'a pas de vigne". La vie de l'insensé n'est qu'une forêt d'épines et de ronces". "Où est le cep de la vertu, où est la grappe des bonnes œuvres? Où est le vin de la joie spirituelle? (cf. Pr 24, 30-31: une citation fort à propos où est décrit le champ du paresseux et la vigne de l'insensé).
 - "Il ne saurait y avoir de **vigne** là où il n'y a pas de **vie**" (jeu de mot par assonance entre *uinea* et *uita*) - cf. Ps 77, 47. "L'insensé qui vit inutilement est un mort vivant".

II- Seul le sage a une vigne, un cep, des sarments, du vin. Quels sont les renards ravageurs; comment les attraper?

Cet arbre de vie (la vigne), pour ceux qui l'acquièrent (cf. Pr 3, 13.18), les fait vivre, par la foi. Le sage est juste et vit par la foi. "L'âme du juste est le siège de la sagesse" (Pr 12, 23).

Le juste est une bonne vigne: sa vertu est le cep, son action les sarments, le témoignage de sa conscience, le vin, sa langue, le pressoir qui l'exprime. Notre gloire, en effet, c'est le témoignage de notre conscience (cf. 2 Co 1, 12). Chez le sage tout est utilisé pour "cultiver le champ de Dieu (cf. 1 Co 3, 9); le feuillage même de la vigne ne tombera pas (cf. Ps 1,3).

Mais une telle vigne est cependant convoitée; elle n'est plus à l'abri d'attaques et d'embûches. Mais le sage ne la laissera pas dévorer par les renards.

Le petit renard, c'est le détracteur caché (*occultus detractor*) aussi bien que le flatteur mielleux (*adulator blandus*). Le sage doit se méfier de ces gens-là. Comment les attrapera-t-il?: par ses bienfaits et ses services, par ses avertissements salutaires et par les prières qu'il fera pour eux (cf. Ac 12, 5), amassant ainsi des charbons sur leur tête (RM 12, 20). Il viendra ainsi à bout du médisant, du flatteur, de l'envieux et du simulateur.

Il se rendra ainsi fidèle à l'Epoux qui commande: "Attrapez-nous des petits renards qui ravagent les vignes".

Suit un souhait de Bernard: "Plaise à Dieu que je puisse attraper "tous ceux qui me sont hostiles sans raisons (cf. Ps 3, 8), pour les gagner au Christ (cf. Ps 34, 4)! Je les attraperai non pour moi mais pour le Christ.

III- Quels sont les fruits de la vigne. Les fleurs ce sont les novices. Ce qu'il faut craindre pour ces fleurs-là.

- Le sens moral de Ct 2, 15:

Ces vignes du Seigneur Sabaoth sont donc au-dessus de nous (cf. Lc 17, 21). Le règne sera donné aux nations qui lui feront produire du fruit (Mt 27, 43). Ces fruits, quels sont-ils? Ceux que S. Paul énumère en Ga 5, 22-23: "Le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, patience, magnanimité, bonté, bienveillance, mansuétude, foi, modestie, continence, chasteté". Ces fruits sont nos progrès et sont agréables à l'Époux.

L'Époux tient à ce que nous prenions les renardeaux qui pourraient s'emparer des fruits encore tendres.

- Cela concerne le temps présent: Regardez les novices; ils viennent d'entrer dans la vie monastique. Ils commencent à fleurir; la saison des fruits n'est pas encore venue. La fleur, c'est leur nouveau genre de vie: "on remarque qu'ils sont plus disciplinés, qu'ils tiennent bien leur corps, que la parole est rare chez eux, le visage souriant et le regard modeste, la démarche grave. Mais ce n'est que l'espérance des fruits. Les ruses des renards sont moins à craindre pour eux, puisqu'ils s'en prennent plus aux fruits qu'aux fleurs.

D'où vient alors le danger qui vous menace les novices? Les fleurs peuvent être brûlées par le froid, les gelées matinales. "De l'aquilon provient le danger" (cf. Je 1, 14). Et ce froid peut parvenir jusqu'à l'intime de l'âme, du fait de la négligence qui entraîne la paralysie spirituelle: elle trouble la lumière du jugement, compromet la liberté d'esprit, accroît le dégoût de l'austérité, la crainte de la pauvreté. "**Le cœur se resserre, la grâce se retire**, la raison s'assoupit, l'esprit s'éteint, la ferveur retombe, la tiédeur s'installe, la charité fraternelle se refroidit; on se laisse tromper par une fausse assurance; les vieilles habitudes reviennent".

Pour finir, on capitule et on ose faire "ce saut téméraire et honteux...du cloître dans le siècle, du paradis dans l'enfer".

Nous y reviendrons, assure Bernard.

Ce Sermon doit aussi s'adresser "aux religieux plus avancés et plus solides, "à la vigne qui a déjà fleuri". Ses fruits ne sont pas encore à l'abri des renards. Il faudra en dire encore quelque chose dans les Semons qui suivront.

M- Sermon 64

Le commentaire se poursuit autour de Ct 2, 15 et des "petits renards ravageurs des vignes"... Trois sections fragmentent cet exposé.

I- **Les diverses espèces de renards, c'est à dire des tentations subtiles: Bernard en cite quatre.**

L'auteur est fidèle à sa promesse de poursuivre l'investigation.

- Les renards, ce sont les tentations. Au Sermon précédent, Bernard avait dit (§4), que "le pire des renards, c'est la détraction cachée, le flatteur mielleux"; ce sont "ceux qui nous sont hostiles sans raison, ceux qui s'en prennent à notre âme"... Ici, il les identifie aux tentations; tentations qui nous sont nécessaires pour nous engager à "lutter selon les règles" (2 Tm 2, 5) dans le combat spirituel, sachant que "tous ceux qui veulent vivre saintement dans le Christ, souffriront la persécution" (2 Tm 3, 12).

- Les tentations sont diverses selon la diversité des âges:
 - au début (lors du noviciat) les tendres fleurs des nouveaux plans sont menacées par le froid (voir Sermon 63, 6).
 - pour les progressants aux occupations plus saintes, l'ennemi n'ose pas s'y opposer ouvertement; ses embûches sont rusées, et certains furent néanmoins "terrassés par les ruses des renards" (§1). L'espoir trompeur de quitter le monastère "pour gagner les siens" (apostolat familial), en a perdu plus d'un (§2): voilà un type de renardeau. Il y a d'autres renardeaux: celui qui est tenté de prêcher un peu partout, "ce qui lui paraît plus pur, plus fructueux, plus courageux" (que de vivre au monastère la vie commune): il craint de contredire l'Évangile s'il ne "prêche pas sur les toits ce qu'il a entendu au creux de l'oreille". Paul a dénoncé ce type de tentation qui "fait tomber sous la condamnation portée contre le diable" (1 Tm 3, 6). On ne s'attribue pas cet honneur (de prêcher); il faut y être envoyé (cf. RM 10, 15). Prêcher en public ne convient pas à un moine, n'est pas expédient pour un novice, et n'est pas permis "à qui n'en a pas reçu la mission".
 - "Reconnais à travers ces exemples "le renardeau trompeur",...un mal déguisé en bien".
 - pour "les religieux fervents", se présente un autre renardeau: la solitude du désert les a tirés du monastère; ils se sont attiédés, relâchés, dissolus. Cet "ermite" fuyant la vie commune pensait trouver plus de fruits spirituels dans la solitude; sa pensée lui semblait bonne; l'issue lui a montré que cette pensée était "un renard ravageur".
 - autres types de renardeaux: l'attitude de certains qui perturbent la vie de la maison. "L'abstinence voyante et superstitieuse de certains d'entre nous, les rend insupportables à tous et leur rend insupportables tous les autres" (§5).
 - Cette "discordance générale" est en fait "la ruine de leur propre conscience". Elle est aussi le ravage de la grande vigne que le Seigneur a plantée (cf. Ps 79, 16), c'est à dire l'unanimité de tous. "Quel qu'il soit, il subira sa condamnation" (Ga 5, 10).

II- Pourquoi est-il commandé d'attraper les renards plutôt que de les tuer ou de les chasser? Pourquoi sont-ils appelés petits?

Ils sont petits non par la méchanceté (*malitia*) mais par leur subtilité (*subtilitas*). L'animal (le renard) est rusé par nature, et empressé à nuire en cachette. Il désigne ainsi certains vices subtils qui se couvrent de vertus - La Rochefoucauld ne disait-il pas: "l'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu"...

Ce sont soit de vaines pensées humaines, soit des suggestions venant des mauvais anges qui, sataniques, se déguisent en anges de lumière (cf. 2 Co 12, 2). Il convient de les attraper, non de les tuer, "pour que ces mauvaises pensées soient prises au piège de leur ruse" (cf. Jb 5, 13). "La fraude découverte et la fausseté reconnue, le petit renard est attrapé!"

C'est là, déjà, toute une pédagogie et une doctrine du discernement des esprits que Jean de la Croix développera par la suite: "**une fois reconnue, la ruse ne peut plus nuire**"; et c'est encore lorsqu'ils sont petits que ce discernement doit s'opérer: plus développés, ils seraient plus nocifs et plus difficiles à attraper.

III- Les renards, ce sont aussi les hérétiques. Qu'est-ce que les attraper? Et pour qui l'Époux nous demande-t-il de les attraper?

Selon l'allégorie, les vignes sont les Églises, les renards, les hérésies (ou les hérétiques eux-mêmes). Donc, il faut attraper les hérétiques plutôt que de les mettre en fuite; les attraper par des arguments réfutant leurs erreurs, non par les armes (*capiantur non armis sed argumentis*). Voilà

peut-être qui nuancerait le *compelle intrare* augustinien, encore que l'évêque d'Hippone n'ait nullement fait de cet ultime moyen coercitif un principe de gouvernement ecclésiastique.

Ce § III, 8 fait le point de la doctrine apologétique de Bernard, vis à vis des contradicteurs de la foi. "Amour et vérité se rencontrent; Justice et Paix s'embrassent" (Ps 84, 11). L'Epoux commande à l'épouse - l'Eglise catholique - de gagner ces renards, de convaincre et de convertir. En cas de dénégation complète et de refus total, "il vaut mieux le chasser (l'hérétique), à mon avis, ou même le mettre dans les liens (*aut etiam religatur*: c'est à dire le faire emprisonner), plutôt que de le laisser ravager les vignes"...

Celui qui dans ce combat a clairement et nettement distingué le vrai du vraisemblable, a réalisé une œuvre utile. Il a attrapé le renard, "même si ce n'est pas pour le sauver; il l'a attrapé pour l'Epoux et pour l'épouse". "C'est la joie du Seigneur que notre fermeté" (Neh 8, 10).

L'Epoux ne dit pas - note Bernard - "Attrapez-moi les renards"..., mais "Attrapez-nous les renards". "Celui qui est sans compagnon emploie les mots du compagnonnage". **Il a préféré dire "nous", car il met sa joie dans la communion:**

"Ô Douceur! Ô Grâce! Ô Force de l'Amour! Est-ce ainsi que notre souverain à tous s'est fait l'un de nous tous? Qui a fait cela? L'amour, oublieux de sa dignité, riche en bonté, puissant en affection, efficace en son pouvoir de persuasion. Quoi de plus violent que l'amour? Il triomphe de Dieu (en se présentant comme Epoux). Et pourtant, quoi de moins violent? Il est l'amour. Je te le demande: quelle est cette force assez violente pour remporter la victoire, et se laissant assez vaincre pour souffrir violence? Enfin, "il s'est anéanti lui-même" (Ph 2, 7), pour que tu saches ceci: c'est par l'amour que la plénitude s'est répandue, que la hauteur s'est aplanie, l'unicité singulière a fait alliance. Ô admirable Epoux, avec qui donc es-tu entré dans une communion si intime? 'Attrapez-nous', dit-il. Pour qui avec toi? Est-ce pour l'Eglise des nations (cf. RM 16, 4). Elle est composée d'hommes mortels et pécheurs. Nous savons qui elle est. Mais Toi, 'qui es-tu' (Jn 1, 19), amoureux si fervent et si empressé de cette Ethiopienne? Certes, tu n'es pas un autre Moïse, mais plus que Moïse. N'est-ce pas toi qui est 'le plus beau des enfants des hommes' ? (Ps 44, 3). C'est trop peu dire: 'Tu es le lumineux éclat de la vie éternelle' (Sg 7, 26), 'l'image resplendissante de la substance de Dieu' (Heb 1, 3). Enfin, Tu es au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles (RM 9, 5)".

N- Sermon 65

Bernard poursuit ici son commentaire de Ct 2, 15 concernant "les renards ravageurs des vignes", mais en actualisant l'interprétation puisqu'alors des hérétiques à Toulouse et à Cologne malmènent l'Eglise. Le Sermon 66 poursuivra le débat en s'efforçant de désamorcer la doctrine hérétique.

I- Des hérétiques nouveaux - ceux de Toulouse en particulier - sont désignés par le nom de "renards", parce qu'ils cachent leur secte par le parjure.

C'est déjà le troisième Sermon sur le sujet: c'est dire l'importance de l'enjeu. Bernard va sortir du cadre communautaire claravalien pour élargir la perspective à l'Eglise universelle.

"Notre vigne particulière", dit-il, "c'est nous-mêmes" (la Cté de Clairvaux). Mais il y a aussi "la vigne du Seigneur", tous les membres de l'Eglise dont il va être question dans les Sermons 65 et 66. Ainsi, Bernard distingue-t-il la vigne particulière et la vigne commune. S'il se soucie de cette dernière, c'est qu'une multitude la ravage alors que peu la défende, et que la défense s'avère difficile.

Historiquement parlant, on doit reconnaître que l'Eglise a été contestée, qu'elle a eu en elle des "renards", mais qu'elle les a toujours repérés et attrapés; car "l'erreur publiquement réfutée ne

repousse plus, et la fausseté mise à jour ne peut plus croître".

Que faire - quant à nous - devant ces renards "très pervers" qui se glissent furtivement sans vouloir se montrer? La même intention se repère chez tous les hérétiques: "tirer gloire de la singularité de leur doctrine".

Mais l'hérésie du moment (celle de Cologne, semble-t-il) "se repaît des torts qu'elle cause à autrui sans se soucier de sa propre gloire". D'où sa perversité. Devant le tribunal qui le juge, l'hérétique refuse de prêter serment s'appuyant sur Mt 5, 34-35 ("Ne jure ni par le ciel, ni par la terre"). Il n'est pas permis de jurer, mais il considère de son droit de se parjurer "pour ne pas divulguer le mystère", disent-ils. Ils reconnaissent en cela qu'ils ne sont pas de l'Eglise, puisqu'ils ne veulent pas révéler la Parole, gloire de l'Eglise.

II- Comment ces renards sont surpris en cohabitation avec des femmes.

"Ô homme (hérétique)! Le mystère que tu caches est-il de Dieu ou non? S'il l'est, pourquoi ne le manifestes-tu pas? Pour sa gloire? Et s'il ne l'est pas, pourquoi mets-tu ta foi dans ce qui n'est pas Dieu?" Le "dialecticien" et scholastique Bernard apparaît ici en pleine lumière. Rien ne lui résiste dans la "diatribe": "qu'ils cessent donc de nier qu'ils sont hérétiques!

"Telle est la vérité immuable de l'Ecriture: 'La gloire des rois est de cacher la parole; la gloire de Dieu est de la révéler' (Pr 25, 2): admirable citation parfaitement appropriée. Et Bernard continue à décrypter l'erreur: "L'Evangile de Paul n'est pas voilé. Il n'est donc pas le vôtre (2 Co 4, 3). Vous n'êtes pas tous en tous points d'accord entre vous, bien que vous soyez tous en désaccord avec nous. Est-ce que ceux qui ont vécu corporellement avec le Sauveur ont tenu leur Evangile voilé? Au contraire, 'leur voix a retenti sur toute la terre' (Ps 18, 5)"... "Les Apôtres clament, vous, vous chuchotez (*illi clamant, vos susurratis*); eux parlent en public, vous dans les recoins". "Vous ne vous faites pas accompagner par de bonnes femmes - les Apôtres le faisaient; mais vous vous enfermez avec elles. Pourtant la compagnie publique est moins suspecte que la cohabitation... Et tu veux être tenu pour continent? Vous, les compagnons de l'Epoux (cf. Ct 1, 6), 'attrapez-nous les petits renards, si rusés, et que nous poursuivons en vain"...

Bernard parle d'une "dévastation toute récente de la vigne, sous des apparences trompeuses". Il s'agit-là des hérésiaques de la région de Cologne, semble-t-il, recrutés parmi des tisserands...

III- Comment attrape-t-on ces renards, s'ils n'écartent pas le scandale lorsque cela est en leur pouvoir?

La société de ces gens hérétiques, sortis de l'Eglise, cohabitent avec les femmes. D'où la question qui se pose: "Si tu cohabites avec une femme avec laquelle tu n'es pas marié, comment ta continence peut-elle être en sûreté avec elle? L'Eglise interdit la cohabitation entre homme et femme à ceux qui ont fait vœu de continence. Si tu ne veux pas scandaliser l'Eglise, chasse cette femme"...

Mais le plaignant reprend: "quel passage de l'Evangile me l'interdit?", diras-tu. "L'Evangile interdit formellement de provoquer le scandale (Mt 18, 6-7.17). Ne pas écarter la femme avec laquelle tu cohabites, c'est ne pas écarter le scandale et se montrer désobéissant vis à vis de l'Eglise.

Bernard conclut: "Nous avons attrapé le renard en débusquant sa ruse" (cf. Tt 3, 10-11). "Controverses et débats sont tout à fait impossibles avec ces gens-là; dans leurs affirmations, rien de nouveau; ils ressassent ce que disaient les anciens hérétiques, réfutés par les "docteurs"...

O- Sermon 66

Bernard poursuit son investigation sur "les nouveaux hérétiques", ces "renards à attraper", en les réfutant au plan de la doctrine. Le débat s'élargit donc bien au-delà de la Communauté de Clairvaux.

C'est un Sermon très abondant: 14 §§, cinq sections.

I- Toujours à propos des nouveaux hérétiques: ce sont ceux notamment dont l'Apôtre dit qu'ils "profèrent le mensonge avec hypocrisie" (cf. 1 Tm 4, 1-3).

"Attrapez-nous les petits renards qui ravagent les vignes" (Ct 2, 15). Bernard se dit "aux prises avec ces renards-là".

Non contents d'être hérétiques, "ils veulent encore être hypocrites"; "le péché se déploie donc dans toute sa virulence de péché" (RM 7, 13). "Ils se vêtent en brebis pour dépouiller les brebis et spolier les béliers". Double méfait qui revient à "ravir la foi aux peuples et les peuples aux prêtres".

"Brebis par leur aspect, ils sont renards par ruse et loups par leurs actes et leur cruauté. **Ils abusent les autres par la simulation du bien, maquillent les vices par le fard des vertus.** Ils appellent religion l'impiété de la superstition. Et **pour couvrir leur honteuse conduite, ils se sont parés du vœu de continence**".

Bernard laisse entrevoir ici sa conception augustinienne et réductrice de la sexualité: "**la liaison du mariage est la seule qui justifie l'aspect honteux de l'acte sexuel**" (§ 1). Il s'appuie sur S. Paul (1 Tm 4, 1-3), mais sans pour autant dire le mariage mauvais: l'Eglise en a fait un sacrement, et S. Augustin a écrit un *De bono coniungii* (Du bien qu'est le mariage). Mais contradiction dans la position des hérétiques: ils "interdisent le mariage" et "justifient la cohabitation".

D'où vient leur hérésie, se demande l'abbé de Clairvaux? Les hérésies anciennes avaient toutes un homme pour maître: Manès, Sabellius, Arius, Eunome, Nestorius... Leur hérésie à eux vient "par la suggestion et la ruse des démons qui profèrent le mensonge avec hypocrisie et qui interdisent le mariage" (cf. 1 Tm 4, 2-3): "Ils feignent de dire par amour de la chasteté ce qu'ils ont bien plutôt inventé pour attiser et pour multiplier les honteux plaisirs" (§ 3).

Ils sont "bêtes": ils ne voient pas que "condamner le mariage c'est lâcher la bride à toutes les impuretés", à moins qu'ils ne "prennent plaisir à la perdition des hommes".

II- Comment ils condamnent le mariage; quelques uns le permettent seulement à ceux qui sont vierges. Que peut-on leur rétorquer?

"Rare est la continence sur la terre; ce n'est pas pour un si maigre profit que la plénitude divine s'est anéantie jusqu'à descendre sur la terre. "Si notre renardeau (l'hérétique) ne met aux cieus que les gens continents, le salut est perdu pour la très grande majorité; s'il y met toutes les impuretés en même temps que les gens continents, c'est l'honnêteté qui est perdue". Mais, il est bien plus juste que le renard périsse, ne pouvant plus sortir ni par-ci ni par-là, enfermé à perpétuité dans la tanière qu'il s'est aménagée (cf. Ps 7, 16; "il tombera dans le trou qu'il a fait!").

Bernard revient ensuite au texte fondamental de Gn 1, 26-27 et à Mt 19, 6: "Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni" (§ 4). Les hérétiques prétendaient que le mariage n'était permis qu'aux seules personnes vierges. Notre Docteur s'insurge en relisant l'Ecriture (cf. 1 Co 7, 39), et reproche à l'hérétique de "raccourcir la main du Seigneur" (Ep. 5, 18): "Pourquoi réserves-tu à la personne vierge ce qui a été accordé au sexe? Ce qui est permis et profitable, un hérétique l'interdit?".

III- Les aliments qu'ils estiment impurs. Ils disent pouvoir consacrer le corps du Christ, et se donnent le nom d'apostoliques.

L'abstinence est bonne, et l'Apôtre la pratique. Mais "ils (les hérétiques) la pratique avec une intention hérétique". D'une réparation pour mes péchés, ils en font une superstition impure" (§ 6). Et Bernard reprend tout le Dossier de S. Paul sur la question (voir 1 Co 9, 27; Ep. 5, 18; 1 Tm 5, 23).

Les hérétiques s'abstenaient de tout ce qui a été procréé par génération, en particulier le lait et les laitages (voir Lettre 3 d'Evervin de Steinfeld:

"Si comme les manichéens, tu mets des bornes à la générosité de Dieu, bien loin de louer ton abstinence, je détesterais ton blasphème; car tu refuses avec ingratitude ce que Dieu a créé et nous a donné 'pour que nous le prenions avec action de grâces' (1 Tm 4, 3).

Tout est pur pour les purs (Tt 1, 15). Rien n'est immonde, sinon pour celui qui l'estime immonde"... (§ 7).

Ils se targuent aussi d'être le corps du Christ, eux et eux seuls; ils sont même persuadés "qu'ils ont le pouvoir de consacrer chaque jour à leur autel le corps et le sang du Christ pour s'en nourrir et devenir eux-mêmes corps du Christ et ses membres... Ils se donnent le nom *d'apostoliques* (§ 8).

Ceux qui s'efforcent d'enlever au Christ son grand héritage de toutes les nations, s'en excluent plutôt eux-mêmes.

IV- Ils disent qu'il ne faut pas baptiser les petits enfants, ni prier pour les morts, ni demander le secours des saints. Bernard réfute leurs thèses.

Aux détracteurs des catholiques, Bernard reproche trois choses:

- Ils se moquent de nous parce que nous baptisons les petits enfants;
- ... parce que nous prions pour les défunts;
- ... parce que nous invoquons l'intercession des saints.

"Ils sont pressés de bannir le Christ de toutes les catégories de l'humanité, de l'un et de l'autre sexe: des adultes et des enfants, des vivants et des morts (§ 9).

L'argumentation de Bernard en faveur du baptême des petits enfants est bien ciblée:

"Qu'importe qu'un petit enfant ne puisse pas parler en sa propre faveur? La voix du sang de son frère - et de quel Frère (le Christ - crie en sa faveur, de la terre vers Dieu. Sa Mère l'Eglise, elle aussi, se tient à ses côtés et crie pour lui... L'innocence du pauvre crie, l'ignorance du petit crie, la faiblesse du condamné crie. Ainsi tout ceci crie pour lui: le sang du frère, la foi de la mère, le délaissement du pauvre et la pauvreté du délaissé. Et on crie vers le Père. Or le Père ne peut pas se renier lui-même" (cf. 2 Tm 2, 13: Paul le dit du Christ).

"Le manteau de la foi est-il si court qu'il ne puisse couvrir ensemble la mère et l'enfant? Grande est la foi de l'Eglise. Serait-elle moindre que la foi de la Cananéenne qui fut suffisante, c'est certain, pour elle-même et pour sa fille?... Femme grande est ta foi! Qu'il t'advienne selon ta demande!" (Mt 15, 28).

Bernard renvoie encore à Lc 5, 19 mettant en évidence la foi des porteurs du paralytique, confirme He 11, 39: "Sans la foi, impossible de plaire à Dieu", et Mc 16, 16.

"Les secours de ceux qui sont déjà parvenus au but, ne manqueront jamais à ceux qui sont encore en chemin". Le Christ n'est-il pas le Seigneur des vivants et des morts? (cf. RM 14, 9).

De plus, avec l'Eglise, Bernard croit en une rémission possible après la mort (doctrine du "purgatoire" ou de la purification *post mortem*) - § 11. A preuve, Mt 12, 32 où Jésus parle d'une "rémission dans le monde à venir". L'Espérance est donc ouverte.

V- Ils méprisent les ordres et les décrets de l'Eglise et, une fois démasqués, acceptent la mort pour leur secte avec une obstination acharnée. Réfutation de leurs attitudes.

Pour ces hérétiques qui ne reconnaissent pas l'Eglise, dénigrent ses ordres, et méprisent les sacrements, "les papes, les évêques, les prêtres, sont des pécheurs, disent-ils: ils ne sont donc pas en état d'administrer les sacrements ni de les recevoir...; être à la fois évêque et pécheur n'est pas compatible, selon eux. *Falsum est*, proteste Bernard: "C'est faux!".

Pour réfuter cette thèse, il choisit plusieurs exemples: **Caïphe** était Grand-Prêtre (l'équivalent

de l'évêque), pécheur puisqu'il prononça la sentence de mort contre le Seigneur, et pourtant il prophétisa (cf. Jn 11, 51). **Judas** était apôtre, l'un des Douze choisi par Jésus; il était avide et scélérat: Jésus reconnaissait en lui "le diable" (Jn 6, 71): apôtre et diable. "Comment peux-tu nier, hérétique, qu'un pécheur puisse être évêque? **Les scribes et les pharisiens**, grands pécheurs, eux aussi, siégeaient sur la chaire de Moïse, et Jésus demande de "faire ce qu'ils disent" (Mt 23, 3)...

"Tous ces gens (les hérétiques) qui profèrent le mensonge avec hypocrisie font croire au peuple des doctrines perverses. Ils préfèrent mourir plutôt que de se convertir: 'leur fin sera leur perte'" (Ph 3, 19).

Par association d'idées, Bernard voit dans les queues des renards auxquelles Samson met le feu pour incendier les champs de blé des Philistins, une préfiguration de ces "hérétiques endurcis". Quelques uns ont été **attrapés**; soumis aux ordures de l'eau, ils ont été convaincus de mensonge (voir note 1, SC 472, p. 362), et ont été massacrés par la foule. Pourtant, ce n'est une approbation du commentateur: "Nous n'approuvons pas ce zèle, car il faut persuader la foi, non pas l'imposer" (§ 12). Mais il ajoute: "Pourtant, mieux vaut assurément les punir par le glaive que de les laisser entraîner bien des gens dans leurs erreurs..., le glaive de celui qui ne le porte pas en vain". L'autorité est au service de Dieu pour manifester sa colère envers les malfaiteurs (cf. RM 13, 4). Bernard justifie par là les exécutions faites par le bras séculier.

"Rien de commun", répond Bernard à Evervin (Lettre 2), "entre la constance des martyrs et l'opiniâtreté de ces gens-là" (§ 13).

Trêve de paroles contre ces gens insensés et obstinés, notre moraliste regrette que certains trouvent une protection auprès d'évêques qui devraient pourtant les poursuivre. "Le moyen de les démasquer, c'est de les séparer, hommes et femmes, puisqu'ils se déclarent 'continents', et, à obliger les femmes à vivre avec d'autres femmes ayant prononcé le vœu de chasteté, et les hommes avec d'autres hommes ayant le même propos"... S'ils n'y consentent pas, ils seront retranchés de l'Eglise qu'ils scandalisent par une cohabitation suspecte et interdite. Cela suffit pour démasquer les ruses de ces renards!...

P- Sermon 67

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16a)

Seule la première partie du verset sera commentée dans les Sermons 67, 68 et 69. Ce n'est qu'avec le Sermon 70 que se poursuivra le commentaire de Ct 2, 16b: "Le Bien-aimé... qui nourrit (son troupeau) parmi les lis". C'est dire l'importance attachée par S. Bernard à ces simples mots en lesquels se condense toute l'essence du Cantique: *Ipsa mihi, et ego illi*.

Le Sermon 67 est structuré en six sections; 12 §§ au total.

I- **A qui parle l'épouse en disant: "Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui"? La parole de l'Epoux est comparable à un festin.**

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui". Parole de l'épouse qu'il convient d'expliquer en s'appuyant sur le Verbe lui-même puisqu'il est notre "porte-parole" (*ipse fuerit Dux Verbi*; cf. Ac 14, 11). En cette parole, il y a, dit Bernard, "autant de richesse de sens et de profondeur mystique que de douceur de grâce" (ou de tendresse gracieuse; cf. § 1). "Douce à l'oreille, elle charme le cœur; par la richesse de son sens, elle nourrit l'âme; par la profondeur de sens mystique, elle guérit merveilleusement l'enflure d'une science orgueilleuse"... "Mon Bien-aimé est à moi", dit l'épouse, "et moi à lui". Parole toute simple parce que douce à l'oreille...

De qui parle-t-elle? De son Bien-aimé: c'est évident.

A qui parle-t-elle? Ce n'est pas au Bien-aimé puisqu'il est absent; la preuve, c'est que bientôt, elle s'écriera: "Reviens, mon Bien-aimé!" (Ct 2, 17). Le Bien-aimé s'étant absenté, l'épouse continue de parler de lui puisqu'**il n'est jamais un absent pour elle**. "Elle a retenu sur ses lèvres celui qui ne saurait s'éloigner de son cœur"... "la bouche par le de l'abondance du cœur" (Lc 6, 45). "L'épouse parle de son Bien-aimé... parce qu'elle aime beaucoup (cf. Lc 7, 47).

A qui parle-t-elle donc de celui qu'elle aime? Peut-être aux jeunes filles qui restent proche de leur mère, l'Époux parti.

II- Ce passage se comprend mieux si l'épouse se parle à elle-même. Quelle est la raison de ce propos incomplet?

L'épouse se parle plutôt à elle-même: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui". Le discours reste inachevé; celui qui l'écoute est en suspens. **Il n'est pas informé mais rendu attentif.**

Que veut-elle dire par ces mots "Lui à moi, moi à Lui (*Ipse mihi, et ego illi*)?"

"Âme sainte, qu'est pour toi Celui qui est à toi? T toi pour Lui? Quel est ce don mutuel de vous-mêmes que vous vous faites l'un à l'autre avec tant de familiarité et de bienveillance?... Lui es-tu la même chose que Lui à toi, ou autre chose? Est-ce que 'ton secret est à toi? (Is 24, 16; cf. SCt 23, 9; 59, 5)... **C'est l'affection qui a parlé et non l'entendement** . Si elle parle, ce n'est pas pour s'exprimer, mais pour ne pas se taire. Elle parle de l'abondance du cœur...

...Tout ce qui lui monte aux lèvres sous l'impulsion de l'amour, elle ne l'énonce pas, elle **l'éructe**" (*non enuntiat sed eructat*) - cf. Ps 44, 2.

En relisant le Cantique depuis le début, est-il une parole venant de l'Époux et adressée à l'épouse qui est une telle prégnance de sens et de ferveur amoureuse - se demande S. Bernard - qu'ici dans ce passage? D'où **l'éructation** qui permet de proférer l'inexprimable, à la manière du Psalmiste (cf. Ps 44, 2).

III- La parole de l'épouse est comme une éructation. Goût et odorat: ce que le juste goûte, le pécheur en respire le parfum.

"Ce propos" - commence par dire notre commentateur - "n'a aucune cohérence; il contredit les conventions du langage". En effet, c'est une **éructation**:

"Pour moi, Seigneur Jésus, cette éructation a pour moi une agréable odeur. Elle me remet en i respiré mémoire l'abondance de Ta Douceur"...; dans cette parole, j'ai respiré "un indicible effluve de Ta Bonté et de Ton Amour: *Ipse mihi, et ego illi*".

Seront alors citées d'autres éructations des Prophètes: Isaïe, Jérémie: "Il est bon d'attendre en silence le salut du Seigneur" (Lm 3, 26); David (cf. Ps 44, 2; et le § 7 l'étendra à tous les Psaumes).

IV- Autre signification de l'attente: c'est le juste qui attend; le pécheur, lui, n'attend rien. L'éructation de David, de Jean, de Paul.

"Le juste attend, et celui qui possède, c'est lui le bienheureux!" Abraham, le juste, attendit de voir le jour du Seigneur, et il l'a vu. Il n'a pas été déçu dans son attente. Il Le vit, et s'en réjouit (cf. Jn 8, 56). Les Apôtres aussi sont des hommes de l'attente de leur Seigneur (cf. Lc 12, 36).

Tous les Psaumes de David sont des éructations. Jean, l'Apôtre, apporte par l'éructation de son Prologue à l'Évangile, le parfum de l'éternité du Verbe et de sa génération... Nombreuses aussi sont les éructations de Paul, lui "la bonne odeur du Christ" (cf. 2 Co 2, 14-15).

V- Ce qui est sous-entendu par ces paroles. L'ordre différent des paroles de l'épouse et de celles du Prophète (le Psalmiste).

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16a). Aucun doute: "C'est l'amour mutuel de deux amants qui flamboie dans ce passage"... "Suprême bonheur de l'une et merveilleuse complaisance de l'autre". Il faudrait avoir mérité d'expérimenter soi-même quelque chose de semblable pour en parler. Et ils sont peu nombreux ceux qui peuvent dire avec Paul: "Contemplant à visage découvert la gloire de Dieu, nous sommes transformés en cette même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur" (2 Co 3, 18).

L'épouse gardera son secret particulier (cf. Is 24, 16). L'intelligence en est seulement donnée aux simples (cf. Ps 118, 130). Et Bernard rapproche la parole du Ps 39, 2: "J'ai attendu, attendu le Seigneur, et il m'a prêté attention", de la parole de l'épouse (Ct 2, 16a). Attendre, c'est se voir prêter attention de la part du Seigneur. Le sens est absolument le même chez le Prophète et chez l'épouse, même si les mots, chez le Prophète, sont déplacés par rapport à ceux de l'épouse. Cependant l'épouse le dit avec plus de justesse: elle reconnaît avoir été prévenue par la grâce du Bien-aimé. Jean le dit explicitement: "Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui, le premier, nous a aimés" (1 Jn 4, 10). Mais, par ailleurs, le Prophète reconnaît aussi la prévenance de la grâce lorsqu'il dit: "Mon Dieu me préviendra de sa miséricorde" (Ps 58, 11; Ps 78, 8).

VI- La grâce qui prévient et la grâce qui suit.

En Ct 6, 2, l'épouse inversera la formule, remarque Bernard: "Moi à mon Bien-aimé, et mon Bien-aimé à moi". Pourquoi cela? Pour montrer qu'elle est davantage pleine de grâce lorsqu'elle a tout donné à la grâce, lui attribuant et le commencement et la fin de l'action amoureuse. "Il faut que la grâce cède la place au mérite". La grâce me rend à moi-même "gratuitement justifié et délivré de la servitude du péché (cf. RM 3, 24 et 6, 22). Car, "là où est l'Esprit, là est la liberté" (2 Co 3, 17).

Le § 11 est une invective proférée visant la Synagogue qui, voulant se justifier elle-même, dût céder la place à l'Eglise accueillante à la grâce et objet de la grâce. "Tu as été fiancée dans la foi et dans la justice qui vient de la foi, et aussi dans la miséricorde et la bonté"; L'épouse reconnaît tout cela: et la grâce prévenante et la grâce qui suit. "Mon Bien-aimé à moi, m'a prêté attention", propose de lire Bernard, en faisant une suture entre Ps 39, 2 et Ct 2, 16a. Il s'en expliquera dans le Sermon suivant.

Q- Sermon 68

Nous trouvons ici la suite du commentaire de Ct 2, 16a, avec une insistance particulière sur la seconde partie du verset 16a: "Et moi, à Lui", où l'Eglise se reconnaît dans l'épouse: elle reconnaît que ses mérites lui viennent de l'Epoux et confesse avec sérénité sa "présomption".

Trois sections fragmentent l'exposé qui clôturera ainsi le groupe des Sermons 51-68.

I- Quel grand soin l'Epoux prend de l'épouse, et inversement, l'Epoux ne prend soin que de l'épouse.

Bernard exprime d'abord sa joie ressentie à la méditation de ce verset, constatant que **l'Epoux porte attention à l'épouse.**

Quel est l'Epoux? Quelle est l'épouse? "Lui, c'est notre Dieu" (Ps 47, 15). "Elle, c'est nous - si j'ose dire - avec la multitude des captifs que Lui-même connaît". Bernard se refuse donc à circonscrire trop étroitement l'Eglise: qu'elle élargisse donc "l'espace de sa tente", pour accueillir

tous ses enfants. **Nous sommes donc ceux à qui Dieu prête attention** : Réjouissons-nous! (*Gaudeamus!*). Quelle disparité, pourtant! Une disparité sur laquelle insistera S. Bernard, alors que Guillaume, son ami de toujours, mettra l'accent sur le fait que cette intimité d'union entre l'âme croyante et le Verbe est de même nature (*caritas est*) que celle qui existe entre le Père et le Fils, dans la communion de l'Esprit (voir, Paul Verdeyen, "La théologie mystique de Guillaume de S. Thierry", *passim*).

"Que veut dire alors"- poursuit Bernard - "cette comparaison entre des êtres si dissemblables?" Réponse: ou bien l'épouse se glorifie sans mesure, ou bien l'Epoux aime sans mesure (*aut illa immensum gloriatur, aut is immensum amat*) - § 1.

- "Mon Bien-aimé est à moi!" Elle le revendique comme un dû, et répond à son amour en le traitant presque en égal; elle prétend même lui rendre la pareille: "Et moi, à Lui!" Prononcer les deux paroles ensemble, n'est-ce pas le comble de l'audace.

- Grande est en effet l'audace "d'un cœur pur, d'une conscience droite, et d'une foi sans détour" (1 Tm 1, 5). "Il me prête attention" (Ps 39, 2), le Roi de l'univers! Sans la citer explicitement, Bernard pense sans doute intuitivement au passage de l'Annonce faite à Marie, en Luc 1, passage qu'il a tellement contemplé (cf. Homélie sur le *Missus est*): "Réjoui-toi, Marie, le Seigneur est avec toi"... "Le Seigneur s'est penché sur la pauvreté de sa servante"... Oui! "L'Eglise des élus" a cette audace (cf. 2 Tm 2, 5). Elle sait que Lui-même prend soin d'elle, et elle décharge donc sur Lui toute son inquiétude (cf. Ps 54, 23; 1 Pi 5, 7). Car la brebis retrouvée n'a pas seulement été reconduite au troupeau, mais le Berger l'a ramenée sur ses épaules (cf. Lc 15, 5-7; voir Is 49, 15). "Les yeux du Seigneur se posent sur les justes" (Ps 33, 16); et qu'est-ce que l'Eglise sinon l'assemblée des justifiés par la foi? Qu'est-elle sinon "la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui recherchent sa Face" - cf. Ps 23, 6; *Serm.III/Moisson. III/ Travail de la moisson*, § 4).

- "**Lui me donne grâce sur grâce; moi, je Lui rends 'grâces de sa grâce'**" (cf. Jn 1, 16). "Lui me libère, moi, je l'honore". Telle est l'Eglise!

II- La fin de toutes choses dépend de l'état et de l'achèvement de l'Eglise.

Mais Bernard demande à ses frères moines s'il y a quelqu'un parmi eux à qui l'on puisse appliquer ces paroles audacieuses de l'épouse: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi, à Lui"?

L'Eglise répond-il en bref, unique épouse, est très chère à l'unique Epoux, et "c'est pour en rassembler un grand nombre en cette unique Eglise que Dieu a fait et enduré tant de choses" (§ 4, très ecclésial, où se condense toute l'Ecclésiologie de S. Bernard).

Non seulement Dieu a cherché cette épouse, mais il l'a rachetée du sang du Rédempteur. Si, à son habitude, elle présume encore davantage, c'est qu'elle n'ignore pas que le Seigneur a besoin d'elle (cf. Mt 21, 3: comme l'ânon de Bethphagé...). Pourquoi? Et Bernard cite, de mémoire, le Ps 105, 5:

"Pour voir le bonheur de ses élus;
Pour se réjouir de la joie de son peuple;
Pour se glorifier avec son héritage".

Belle définition de l'Eglise-épouse: assemblée des élus, Peuple de Dieu et son héritage. Et de "médiocre", cette œuvre doit devenir "parfaite", car "c'est de l'état de son achèvement que dépend la fin de toutes choses" (*de statu et consummatione Ecclesiae finis omnium pendet*). Sans l'Eglise, poursuit-il, Patriarches et Prophètes ne parviendraient pas à la perfection (cf. He 11, 40). "Ôte l'Eglise, et la gloire même des saints anges sera boiteuse à cause de leur nombre incomplet (cf. SCt 53-54), et "la Cité de Dieu ne pourra pas se réjouir de sa plénitude", sans que tous les fidèles, anges et hommes, soient réunis (voir S. Augustin, "La Cité de Dieu", Livres XI et XII).

- Comment s'accomplira donc le dessein de Dieu et le mystère de sa volonté, "le grand mystère

de la piété" (cf. Ep. 1, 5; 3, 9; RM 9, 21; Ep. 1, 9; 1 Tm 3, 16), se demande Bernard ? Pour lui, il faut que le ciel soit rempli pour donner à Dieu toute la gloire possible, et que tous "chantent en présence des anges" (Ps 137, 1). Il va même jusqu'à dire: "**Les cieus n'ont connu la joie plénière que par les enfants de l'Eglise, lorsque les humiliés et ceux qui ont connu le malheur sont entrés dans la gloire**" (cf. Ps 89, 15). Il est vrai, "la joie vient après la tristesse, le repos, après la peine, le port après le naufrage"...la sécurité après avoir eu très peur. "Etre passé de la mort à la vie double l'attrait de la vie" (cf. 1 Jn 3, 14).

- Bernard va très loin dans l'usage du paradoxe: "Grâce à moi, au ciel, les esprits bienheureux jouiront de ma béatitude en consentant à reconnaître qu'ils en jouissent par la charité", puisque les anges prennent plaisir au repentir du pécheur" (que Bernard reconnaît être; cf. Lc 15, 10). "Mes larmes font la joie des anges; que ne leur fera pas ma joie?" (cf. Ps 65, 12).

III- Les mérites et la présomption de l'Eglise. D'où viennent ses mérites?

Pourquoi l'Eglise devrait-elle se soucier de ses mérites puisque le dessein de Dieu lui fournit des raisons plus solides et plus sûres de se glorifier? "Dieu a fait ce qui doit advenir" (cf. Sir 3, 15; 'Dieu se souviendra de toi au jour de ton épreuve, et comme glace au soleil, tes péchés disparaîtront', selon la traduction de la B.J.). "*Faciet!* répète Bernard, *Faciet!* Il le fera!

- Autre question: Sur quels mérites fondons-nous l'espérance de ces biens? "Question inutile, affirme lui-même celui qui la pose. Car, "**ce n'est pas à cause de nous, mais à cause de Lui, que Dieu fera notre béatitude. L'enfant baptisé n'est pas dépourvu de mérites: il a les mérites du Christ!**" . Et toi, adulte, "les mérites que tu as t'ont été donnés; espères-en le fruit: la miséricorde de Dieu". Et **c'est mériter que de ne pas présumer de soi**. L'Eglise présume son salut avec d'autant plus d'assurance qu'elle ne présume pas d'elle-même. Quels seraient **les sujets de se glorifier? Les nombreuses miséricordes du Seigneur!** (cf. SCt 61, 4-5; Ps 118, 156).

- **La raison de la présomption de l'Eglise, c'est le décret de Dieu** (*cui ratio praesumendi Domini constitutio est*). Ces mérites de l'Eglise - qui sont ceux du Christ -, serait-il permis à une âme particulière de se les attribuer? Bien sûr; du moment qu'elle est "spirituelle et sainte" (*spiritualis et sancta*), les privilèges de cette immense foule catholique lui sont siens.

- "Comment cela peut-il se faire?" C'est la dernière question que pose Bernard. Il réserve sa réponse pour les prochains Sermons.

*

En suivant le volume 511 de l'édition des SC (2007), nous abordons maintenant la dernière partie du Commentaire de Bernard de Clairvaux sur le Cantique des Cantiques. Pour introduire cette dernière partie de notre "Lecture du Commentaire bernardin", nous ferons deux remarques: l'une concernant les questions de datation; l'autre qui a trait à la reconnaissance de points d'émergence situés en des Sermons en qui la critique littéraire et la piété mystique ont reconnu la particulière valeur. Mais, en fidélité à notre méthode d'approche, nous analyserons chaque Sermon, afin d'y relever les traits les plus saillants de l'œuvre de Bernard, sans exclusives.

A- Les questions de datation (situation dans le temps)

Les Sermons 67-68 ont été écrits vers 1145 (voir SC 472, Introd.). Le Sermon 80, faisant allusion au Concile (ou Synode) de Reims qui se tint en 1148, est à dater de cette époque. On peut ainsi conclure que les Sermons 69 à 80 furent rédigés entre 1145 et 1148, donc dans un délai très court.

Mais la chronologie de la vie de Bernard nous fait connaître l'encombrement de l'ultime partie de sa vie: 1148-1153. Après 1148, Bernard ne disposa que de très peu de temps pour avancer son Commentaire sur le Cantique: de 1148 à 1153, l'Abbé de Clairvaux ne put rédiger que 6 Sermons. Il dût prêcher la Seconde Croisade et garda toujours le sentiment d'être en partie responsable de son échec. Dès 1149, il entreprend la rédaction de son œuvre majeure, en cinq Livres: "La Considération", adressée au Pape Eugène III. On ne sera donc pas surpris de cette parcimonie dans l'écriture des Sermons sur le Cantique. Par contre, ce groupe des derniers Sermons est d'une densité littéraire, spirituelle et mystique exceptionnelle. Bernard semble avoir atteint-là la cime de son don littéraire et de sa fidélité à l'inspiration venant d'En-Haut. Le Sermon 86 qui met un terme à l'ouvrage, condense en un texte court l'essentiel de la doctrine spirituelle de Bernard relative à **l'amour spirituel**, à la relation existentielle de l'âme humaine avec Dieu.

B- Quelques points d'émergence

Dans l'introduction au volume 511, l'édition des SC, par la plume de Paul Verdeyen, souligne l'intérêt tout particulier de trois Sermons: SCt 71, 74 et 83.

- Le Sermon 71: C'est peut-être là "une controverse déguisée" entre Bernard et Guillaume de S. Thierry... Les **recensions de Clairvaux et de Morimond** donnent un texte plus long, plus développé que la **recension anglaise et médiane** qui abrège le texte original¹. Que s'est-il passé? Le texte abrégé permettait de passer sous silence les présupposés de la doctrine trinitaire de Bernard (rapportés par la recension Morimond-Clairvaux). Pour Bernard, précise P. Verdeyen, "l'unité humano-divine dans le Christ, mériterait à peine le nom d'unité par rapport à l'unité trinitaire" (Introd. p. 27). Bernard, selon notre auteur, "réduirait la rencontre amoureuse entre la créature humaine et son Dieu à une conformité de volonté". Lumière divine et intelligence humaine ne semblent donc pouvoir véritablement se rencontrer. Mais la lecture cursive de l'ensemble des *Sermones super Cantica*, nous convainc justement du **réalisme de l'amour du Verbe et de l'âme humaine**, qui n'a rien d'un amour de condescendance au rabais. Nous le verrons particulièrement souligné dans le Sermon 69, §§ 2-5. Comme toute thèse, la thèse du P. Verdeyen, majorant l'audace mystique de Guillaume au détriment d'une mystique bernardine de seconde zone, nous paraît, au degré de notre lecture intégrale du Commentaire où nous en sommes, excessive et basée finalement sur peu de textes. Le réalisme de l'amour de Dieu et de l'âme humaine nous semble, chez Bernard, tiré de l'Écriture même: c'est là sa force. Guillaume est plus dialecticien; l'Écriture est chez lui moins sollicitée. Ce réalisme est donc d'abord biblique et le Cantique en est l'expression majeure. Si, chez Guillaume, "l'homme devient par grâce ce

1 Pour la question des diverses recensions, voir notre Introduction, pp. 109-110.

que Dieu est par nature" (ce qui consacre le "réalisme" de l'amour de Dieu et de l'homme), Bernard n'en a pas moins des formules équivalentes, extrêmement fortes, elles aussi: à preuve le § 6 du Sermon 69 que l'on trouvera transcrit plus loin, et les deux Sermons 67-68 commentant Ct 2, 16a: "Mon bien-aimé, à moi, et moi, à Lui". Bernard lit l'Écriture; il ne cherche pas à "sauvegarder la transcendance divine malmenée par Guillaume". Dieu se révèle tel qu'Il est, dans l'"économie du salut", c'est à dire qu'Il sauve en aimant, non par "sentiment", mais en allant jusqu'au "don du sang" versé par amour. Chez Bernard - comme chez Guillaume mais pas de moindre manière - transcendance et immanence divines se conjuguent absolument dans l'harmonie des relations entre Dieu et sa créature raisonnable. Et puis, pour achever de nous en convaincre, nous lirons plus loin le magnifique commencement du Sermon 83 sur "l'affinité de l'âme (humaine) et du Verbe", appelée par grâce à devenir l'épouse du Bien-aimé.

- Le Sermon 74 : Il est centré sur cette confiance de Bernard rapportant les "visites du Verbe" dont il fut l'objet. Bien sûr Bernard est ici très dépendant de prédécesseurs, S. Augustin en particulier. On s'en rendra compte en comparant **Conf. X, 27, 38 et SCt 74, 5**. Toute la théorie des "sens spirituels" - dont Origène est le premier à l'avoir esquissée - s'y trouve également reprise. Mais Bernard commence même, avant Ignace de Loyola, à esquisser des "règles du discernement spirituel", et - comme à l'accoutumée- en donnant l'Écriture comme fondement: "Tout arbre bon donne de bons fruits; tout arbre mauvais donne de mauvais fruits" (Mt 7, 17-20). Et il renvoie au lieu par excellence du discernement: "le cœur de la conscience de l'homme".
- Le Sermon 83 : «L'épouse, c'est l'Église et toute âme zélée», nous a dit Bernard dès son premier Sermon (SC 1, 8); il y revient en SCt 80 en commentant Ct 3, 1 au "sens moral, après avoir dissipé les allégories" (coup de patte à Origène, probablement). Et dans le début du Sermon 83, il est affirmé avec une audace folle - celle de l'Écriture!- que **les noces du Verbe-Dieu avec l'humanité de chacun sont proposées à tous!**

"De tous les mouvements de l'âme, l'amour est le seul qui permette à la créature de répondre au Créateur, sinon d'égal à égal, du moins dans une réciprocité de ressemblance" (SCt 83, 4). "Comment l'amour ne serait-il pas aimé?", se demande Bernard avant François d'Assise. C'est à la *Schola caritatis*, "à l'École Spéciale de Charité" (cf. Guillaume de S. Th., "La nature et la Dignité de l'amour", IIIème Partie), que nous introduisent les Cisterciens.

- Le Sermon 86 : Il clôt magnifiquement et tout simplement l'ensemble - Bernard se doutait-il qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre alors? Et c'est pour commenter Ct 3, 1: "Dans mon petit lis, j'ai cherché Celui que mon cœur aime". Bernard nous en aura persuadé: il est bien le "Maître de l'Amour Divin" (cf. Pacificus Delgaauw).

*

A- Sermon 69

Trois fragmentations qui structurent la nouvelle réflexion sur Ct 2, 16a : "Mon Bien-aimé est à moi et moi à Lui".

I- **Quelle âme a le droit de dire: "Mon Bien-aimé est à moi...», et pour quelle raison?**

Le SCt 68 qui précède, attribuait préférentiellement cette parole à l'Eglise universelle (cf. § 4). Mais, ajoute aussitôt Bernard, "si quelqu'un pense qu'il est permis d'attribuer cette parole à l'âme, moi non plus je n'en disconvient pas" (§ 1). Encore faut-il préciser "quelle âme?" Cela concerne "les amis de Dieu" et "cela, c'est Son secret". Pour être tel, il convient certes, de pouvoir être de ceux pour qui "vivre, c'est le Christ" (Ph 1, 21), ceux qui "gardent toujours le Seigneur devant les yeux" (Ps 15, 8), qui "marchent avec le Seigneur, leur Dieu" (Mi 6, 8), qui ne se glorifient que dans le Seigneur" (2 Co 12, 6).

Ces causes - ci-dessus énoncées -, constituent le fondement de "la confiance de la multitude sainte". Quant à la confiance de l'âme individuelle, elle s'appuie sur une double raison:

- la divinité de l'Epoux qui, dans sa simplicité, "regarde la multitude comme une seule personne, et une seule personne comme la multitude" (§ 2).
- la bonté du Verbe et la bienveillance du Père du Verbe pour l'âme bien disposée et bien "ordonnée" (cf. Ct 2, 4), si bien qu'ils (le Père et le Verbe) font en elle leur demeure (cf. Jn 14, 23).

II- **Ce qu'est la venue du Père et du Fils dans une âme. Comment le Père renverse toute hauteur dans sa colère ou dans sa fureur, par le feu de son amour.**

Qu'est-ce que la venue du Verbe dans une âme? Question fondamentale que se pose le théologien mystique qu'est Bernard. Il répond: "c'est venir de cœur à la sagesse" (*erudire in sapientia*), se laisser instruire par la sagesse. Mais la question rebondit:

Qu'est-ce que la venue du Père? Nouvelle réponse: "c'est se laisser toucher par l'amour de la sagesse" (*afficere ad amorem sapientiae*) ; voir "index thématique", SC 511, p. 484: *afficio*. Aussi, l'âme peut-elle dire: "Je me suis éprise de sa beauté" (*amatrix facta sum formae illius*). La formule de conclusion, après ces questionnements, est très dense:

"Le propre du Père, c'est d'aimer (*Patris diligere est*); ainsi, la venue du Père se reconnaît à l'infusion de l'amour. La science sans amour 'enfle' (cf. 1 Co 8, 1). L'amour sans la science 's'égare' (cf. RM 10, 2). L'amour permet à l'âme savante de ne pas s'enorgueillir, et à l'âme touchée par l'amour de grandir en sagesse".

Deux voies permettent de ne pas s'enorgueillir:

- - le châtement de Dieu (l'exercice de sa justice);
- - l'onction de l'Esprit.

Le Psalmiste a fait le choix de l'onction de l'Esprit puisqu'il dit: "Seigneur, ne me reprend pas dans ta fureur, ne me châtie pas dans ta colère" (Ps 6, 2 et 37, 2).

Après avoir évoqué les deux séductions de l'homme et de la femme au Paradis terrestre par l'ange apostat - celle de la puissance et celle de la science -, Bernard conclut par Ga 6, 3:

"Celui qui pense être quelque chose, alors qu'il n'est rien, se séduit lui-même".

Fait suite tout un développement sur la distinction entre les objets de la fureur de Dieu et de sa colère, entre l'ange et l'homme. "Heureux l'homme qui n'a éprouvé, comme punition de sa faute,

que l'expression de 'la colère de Dieu' qui s'est souvenu de sa miséricorde" (cf. Hab 3, 2). L'ange révolté a été plus sévèrement puni de sa désobéissance: il a éprouvé 'la fureur du Très-haut' et sa condamnation/damnation. "A nous", exhorte Bernard, "de ne pas rester 'enfants de la colère', pour renaître dans la grâce" (§ 3). Bien sûr notre commentateur renvoie à l'Image indépassable du Fils qui "de nature divine" n'a pas pour autant chercher à ravir pour son humanité cette condition divine, et s'est "abaissé" (*eskénosen*; cf. Ph 2, 6-7). Aussi est-il vraiment "la clef de David", qui ouvre et ferme à qui il veut (cf. Ap 3, 7; § 4).

Quelles sont donc les clefs de la science et de la puissance? Ce sont "les clefs du Christ". Celui-ci les a transmises à Pierre. "Le serpent n'a pu donner la science qu'il ne possédait pas; mais Celui qui l'avait (le Christ), Lui, l'a donnée. Le serpent n'a pu, non plus, avoir la puissance; celui qui l'a reçue, lui, l'a possédée". Le Christ l'a donnée; Pierre l'a reçue et n'a pas aspiré à autre chose qu'à "la science de Dieu", par la foi (cf. Mt 16, 13-20).

III- Le zèle de la charité dans laquelle vivent le Père et le Fils, et leur demeure dans l'âme. Comment, et par quels signes, l'âme s'en aperçoit-elle?

S'ouvre alors une réflexion/méditation sur "le zèle de la miséricorde". Avec le Psalmiste, Bernard s'écarte de 'la fureur du Seigneur' (cf. § 2) pour chercher un lieu de refuge (cf. Ps 30, 3), c'est à dire "ce zèle de tendresse qui brûle avec douceur et fait expier avec efficacité". La charité, en effet, expie, puisqu'elle "couvre une multitude de péchés" (1 Pi 4, 8). "Elle ne s'élève pas, ne s'enfle pas" (1 Co 13, 4). La longue et admirable conclusion de Bernard, au § 6, nous retiendra:

"Si le Seigneur Jésus daigne venir à moi ou plutôt en moi, non dans un zèle de fureur, ni même en colère, mais dans la charité et dans un esprit de mansuétude (cf. 1 Co 4, 21)... par là aussi je saurai qu'il n'est pas seul, mais que son Père vient avec lui (cf. Jn 16, 32).

Quoi d'aussi paternel que la charité? (*nam quid aeque paternum?*) C'est pourquoi le Père n'est pas seulement appelé 'Père du Verbe', mais aussi 'Père des miséricordes' (2 Co 1, 3), parce que **c'est sa propre nature d'avoir toujours pitié et de pardonner**...

"Si je sens que mon intelligence s'ouvre pour comprendre les Ecritures, ou qu'une parole de sagesse jaillit en abondance de mon cœur..., si je sens que, comme une sorte de giron, le ciel s'ouvre tout grand pour moi et que les pluies de la méditation se déversent à torrents en mon âme, **je ne doute pas de la présence de l'Epoux**. C'est bien du Verbe que viennent ces largesses, et c'est de sa plénitude que nous recevons (Jn 1, 16)".

"Et si, en même temps, se répand en moi le ruissellement intérieur d'une ferveur à la fois humble et intense, engendrant en moi ... le mépris de la vanité - de peur que la science ne m'enfle ou que la fréquence des visites du Seigneur ne m'enorgueillissent, **alors je comprends que je suis traité de façon paternelle, et je ne doute pas de la présence du Père**".

"Et si je persévère, à la mesure de mes forces, à répondre toujours à cette bonté par des actes qui en soient dignes..., alors le Père qui nourrit l'âme (*enutriens*) et le Verbe qui l'instruit (*erudiens*), feront, même chez moi, leur demeure" (cf. Jn 14, 23).

Il n'y a alors plus de raison pour qu'une telle âme craigne de dire: "Mon Bien-aimé est à moi" (Ct 2, 16a); "comme elle sent qu'elle aime, et qu'elle aime avec violence, **elle ne doute pas d'être aimée avec la même violence**".

Ici, Bernard montre bien la réciprocité des relations amoureuses entre Dieu et l'âme humaine, même s'il revient toujours à Dieu de faire les premiers pas. Ainsi se trouvent encore une fois nuancés les accents différents et contrastés qui, pour P. Verdeyen en particulier, opposeraient Guillaume de S. Thierry et Bernard de Clairvaux. Les audaces mystiques de Guillaume n'ont pas à être surévaluées par rapport à la théologie spirituelle et mystique de Bernard; quelques textes majeurs nous le confirment:

"L'âme ne doute pas d'être aimée puisqu'elle aime" (§ 7).

..."L'amour de Dieu engendre l'amour de l'âme. C'est bien ainsi"...

"C'est l'attente prévenante de Dieu qui rend l'âme attentive, et c'est le souci qu'Il a d'elle qui la rend soucieuse de Dieu".

..."Par je ne sais quelle proximité de nature, lorsque l'âme pourra une seule fois contempler à visage découvert la gloire de Dieu, il est inévitable que, sans tarder, elle soit configurée à Lui et transformée en cette Image" (cf. 2 Co 3, 18).

..."Tel que tu te seras proposé pour Dieu, tel Dieu t'apparaîtra forcément: avec le saint, Il sera Saint, avec l'homme innocent, il sera innocent (cf. Ps 17, 26). Il sera aimant avec celui qui L'aime, en repos avec qui se repose en Lui".

Et Bernard adresse, pour finir, un mot "aux spirituels":

"L'âme qui voit Dieu ne le voit pas autrement que si elle était seule vue de Dieu. C'est pourquoi elle dit qu'Il lui 'prête attention' (Ps 39, 2)".

Et puis il y aura au Sermon 83 la mention des "Noces du Verbe" avec l'âme humaine. Que signifient-elles ces Noces, sinon cette unité de rapport intime avec le Fils de Dieu, le Verbe fait chair, qui nous transforme en Lui, par connaturalité, sous l'effet de la grâce? Réalisme de l'amour divino-humain et humano-divin dont Bernard se fait le chanfre pour en avoir fait l'expérience.

B- Sermon 70

Après les Sermons 67-68 et 69 qui se sont attardés sur Ct 2, 16a, le Sermon 70 passe au verset 16b: "Il (le Bien-aimé) se nourrit parmi les lis". Quatre sections nous font progresser du sens littéral au sens spirituel.

I- **L'Epoux est devenu le Bien-aimé dès lors qu'il a commencé à se nourrir "parmi les lis".**

"Mon Bien-aimé à moi et moi à Lui, qui se nourrit parmi les lis": telle est la traduction qui doit être adoptée pour rendre le verset 16, si l'on suit le texte latin du commentateur.

- Au sens littéral: Bernard remarque que "se nourrir" évoque quelque chose d'ordinaire et d'humble, sans grande profondeur mystique... Mais il est ajouté: "parmi les lis"; le commentateur pense y voir "une surenchère d'abaissement"; il s'en expliquera un peu plus loin. Que sont donc ces lis? De l'herbe "qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four" (Mt 6, 30). Le Bien-aimé se nourrirait-il d'herbe comme l'agneau et le veau? Il est- il est vrai - "l'Agneau", et aussi "le veau gras" (cf. Jn 1, 29 et Lc 15, 23).

Mais ce n'est pas **la pâture** qui est désignée ici; bien plutôt **le pâturage**; il ne se nourrit non pas de lis, mais "parmi les lis". On mesure encore le souci de Bernard de cerner au mieux le sens littéral. Cependant, avoue-t-il, "on ne voit pas, au sens littéral, quelle gloire pourrait, de cela, tirer l'épouse. Il passera donc au sens spirituel un peu plus bas (§ 4); mais avant il tient encore à préciser le sens du texte au § 2.

Le Bien-aimé a commencé à être le Bien-aimé de l'épouse - Eglise et âme humaine - "à partir du moment où il a commencé à se nourrir, et pour cette raison". Il convient de constater que "ce Bien-aimé qui règne sur les astres, il aime parmi les lis" (*super sidera regnans et inter lilia amans*). Déjà la double nature du Bien-aimé est reconnue et soulignée; il est Dieu et homme, ce que Bernard signale sans cesse. C'est, il est vrai, le cœur de la foi de l'Eglise qu'Athanase d'Alexandrie a si vigoureusement défendue face aux Ariens de toute sorte, au IV^{ème} s. et dont les résurgences n'épargnent pas même le XII^{ème} s.

Et Bernard précise sa pensée: "Sans doute (le Bien-aimé) aimait-il aussi lorsqu'il régnait sur les astres, car nulle part et jamais il n'a pu s'empêcher d'aimer, lui qui est l'amour; mais jusqu'au moment où il est descendu 'parmi les lis', il n'a pas été aimé et n'est pas 'devenu le Bien-aimé' (cf. Sg

4, 10). Pourquoi? Parce que "**il n'a pu être aimé avant d'être connu**". On touche-là du doigt la connexion intime entre connaissance et amour, notion expérimentale que Bernard explicitera dans ses divers écrits (voir par exemple "Traité sur les degrés d'humilité et d'orgueil", Ch. I, "les trois degrés de vérité").

L'épouse rappelle donc, en faisant mention du Bien-aimé, ce qui a été à la fois la cause et de l'amour et de la connaissance: la venue chez les hommes du Verbe éternel qui s'est fait chair (§ 3).

II- Quels sont les lis spirituels parmi lesquels l'Epoux se nourrit?

- Le sens spirituel de ce repas parmi les lis :

Il ne peut évidemment pas s'agir d'un repas corporel. Mais la difficulté vient de ce qu'il est dit non pas qu'"il nourrit", mais qu'"**il se nourrit parmi les lis**". Sans doute, qu'il mène paître son troupeau, cela n'est pas indigne d'un Berger (voir SCt 33, 2-7); mais le fait de "se nourrir" est plutôt "une marque d'indigence qui semble faire injure à sa majesté". L'épouse ne l'avait pas encore dit, mais le lieu où il se nourrit, elle le montre elle-même: "**parmi les lis**". Elle connaît ce lieu alors qu'auparavant elle ne connaissait pas "le lieu où il menait paître le troupeau et où il se reposait à midi" (cf. Ct 1, 6): lieu inaccessible jusqu'à présent, même pour l'épouse.

C'est pourquoi, l'Epoux s'est anéanti (Ph 2, 7), jusqu'à avoir besoin de se nourrir, Lui le Pasteur (le nourricier) de toutes les créatures. Il a été trouvé parmi les lis, il a été vu par l'Eglise (la foi permet de 'voir'). S'étant fait pauvre, il a été aimé de cette femme pauvre (l'Eglise) (*adamatus est ab inope pauper*). Il est devenu son Bien-aimé, grâce à cette ressemblance (cf. Sg 4, 10); et non seulement pour cela, mais encore pour "sa vérité, sa mansuétude, sa justice" (cf. Ps 44, 5). Car "par lui, les promesses ont été accomplies, les péchés ont été pardonnés (cf. Ps 31, 1), les démons orgueilleux ont été jugés avec leur prince":

"Il s'est montré tel qu'il méritait d'être aimé: véridique en lui-même, doux aux hommes, juste en leur faveur".

"O Epoux vraiment digne d'être aimé et étreint de tout l'élan du cœur! Pourquoi l'Eglise hésiterait-elle à se donner tout entière, avec toute sa ferveur, à Celui qui donne si fidèlement en retour, à Celui qui pardonne si tendrement, à un Protecteur si juste?".

Quels sont donc ces lis d'où provient l'éclat de la Beauté de l'Epoux? **Ce sont la vérité, la mansuétude et la justice** (cf. Ps 44, 5). C'est bien d'eux que l'Epoux tient l'éclat de sa beauté. Et Bernard va disserte sur chacun de ces lis, à travers l'Ecriture, au cours des §§ 4 à 6.

III- Avec quel à propos la vérité est comparée au lis. Pour quelle raison la mansuétude et la justice sont des lis.

1. La vérité: "**Je suis la vérité**", reconnaît Jésus (Jn 14, 6). La vérité est donc un lis, puisque le Bien-aimé avait affirmé en Ct 2, 1: "Je suis le narcisse de Saron, **le lis des vallées**".
2. La mansuétude: elle est un lis également, parce qu'"elle a la blancheur de l'innocence et le parfum de l'espérance". C'est aussi "un modèle de la vie fraternelle": "Conduit à l'abattoir, l'Agneau n'a pas ouvert la bouche" (Is 53, 7).
3. La justice: elle est aussi un lis. "Que le terre s'ouvre et que d'elle germe le Sauveur; que la justice en sorte en même temps" (Is 45, 8). "Le juste fleurit comme le lis" (Os 14, 6). "Pour vous qui craignez Dieu, le soleil de justice se lèvera" (MI 4, 2). La blancheur de ce lis est donc pour les justes. Son parfum parvient jusqu'aux méchants mais pour les confondre (cf. 2 Co 2, 14-16: odeur de vie, pour les justes; odeur de mort, pour les méchants).

IV- Tout ce qui est de l'Epoux est lis. Les lis que possèdent les compagnons de l'Epoux. Deux lis au moins sont nécessaires pour le salut.

Il y a bien d'autres lis que les trois mentionnés plus haut (cf. Ps 44, 5). Ils sont abondants dans le jardin de l'Epoux. Qui pourrait les énumérer? "Autant de vertus, autant de lis" (§ 7). Et puisque la plénitude des vertus est dans le Christ, en lui également la plénitude des lis.

En Ct 2, 1, l'Epoux s'est donné lui-même le nom de lis. Pourquoi, sinon parce qu'il vit au milieu des lis et que tout en lui est lis: sa conception, sa naissance, sa manière de vivre (*conuersatio*), ses paroles, ses miracles, ses sacrements, sa Passion, sa mort, sa Résurrection, son Ascension. Tous ces mystères sont des lis éclatants de beauté; "ils exhalent un parfum exquis":

"Qu'il est bon le parfum de la foi en chacun de ces mystères!"

"Grand est l'homme qui a pu faire croître sur la terre 3 ou 4 lis dans un tel fourré d'épines et de ronces, rejets tenaces de l'ancienne malédiction" (cf. Gn 3, 18). Il faudrait être innocent et saint pour "ne remplir sa terre que de ces fleurs là!..." "Pour moi" - confesse Bernard - "moi qui suis pauvre, c'est beaucoup si jamais, à force d'arracher et de cultiver, je parviens à gagner de ma terre un lis"... (§ 8). On reconnaît-là l'humilité de Bernard; mais veut être aussi une exhortation adressée à la communauté des moines de Clairvaux. Et il ajoute:

"Un seul lis ne suffit pas. Deux au moins sont nécessaires: la **continence** et l'**innocence** dont l'une ne sauve pas sans l'autre... Avant tout l'innocence; et si j'y puis joindre la continence, je m'estimerai déjà riche possesseur de lis. Mais en y ajoutant un troisième, la **patience**, alors je serai un roi! La patience est comme la nourrice et la gardienne des deux autres..."

Et l'Epoux ne peut jamais être trouvé ailleurs que "**parmi les lis**" (*inter lilia*)...

*

C- Sermon 71

Nous trouvons-là la suite du Commentaire de Ct 2,16b: "Le Bien-aimé se nourrit parmi les lis". Ce Sermon permettra de juger de la position de Bernard sur la question de l'authenticité et de la qualité du degré d'unité de l'âme croyante à Dieu, et de ce qui la distingue de celle de Guillaume de S. Thierry, son ami de toujours.

Cinq sections dans cet important Sermon sur lequel la critique textuelle des diverses recensions permet une plus juste appréciation.

I- **En quoi consiste la blancheur et le parfum des lis, c'est à dire de la vertu?**

L'Epoux est un lis, et un lis sans épines, car celui qui n'a pas commis de péché n'a point d'épines. Est évoqué ici Ct 2, 2 où le lis est dit *inter spinas*, parmi les épines ou les chardons. La bien-aimée est, comme le lis par ses vertus exquis, mais "parmi les épines", car elle n'est pas sans péché. Si elle le prétendait, elle s'abuserait: "la vérité ne serait pas en elle" (1 Jn 1, 18).

Lui, le Bien-aimé, est la fleur des champs et le lis des vallées (Ct 2, 1); aucune mention d'épines ou de chardons: éclatant de blancheur, il est "le plus beau des enfants des hommes" (Ps 44, 3).

Un appel est lancé à l'auditeur et au lecteur: "Toi qui entends ou lis cela ... prends soin d'avoir des lis (c. à d. des vertus) chez toi, si tu veux que cet hôte des lis habite en toi".

Lis ou vertus sont tels par leur blancheur et leur odeur. La blancheur renvoie à la pureté de la conscience (*intentio cordis*); l'odeur, à la réputation (*fama*):

"Ce qui sort d'un cœur pur et d'une bonne conscience est blanc, et c'est la vertu; quand le bon

renom (*fama*) l'accompagne, c'est un lis; on y trouve à la fois blancheur et parfum... L'homme vertueux aura toujours à cœur ce qui est bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes (cf. RM 12, 8). Il sera alors un vrai lis.

II- En quelles personnes se trouve la blancheur de l'âme. Comment l'Epoux à la fois se nourrit et nourrit les autres 'parmi les lis'?

La blancheur de l'âme vient aussi du pardon de Dieu (cf. Is 1, 18) et aussi s'en revêt celui qui exerce la miséricorde avec le sourire (Rm 12, 8), car "Dieu aime celui qui donne avec joie" (2 Co 9, 7).

Fait rare chez Bernard, une citation d'Ovide, le poète latin... et libertin, en lien avec la beauté du visage illuminé par la joie: "Par-dessus tout, ils offrirent la bonté de leur visage" (*Métaphores* 8). Donner avec le sourire et avec simplicité plaît à Dieu. Le contraire, "donner avec duplicité ou par ruse", lui déplaît (cf. Ps 31, 2).

Un autre sens est proposé à l'expression, "se nourrir parmi les lis": c'est l'équivalent de "mettre sa joie dans la candeur et dans le parfum des vertus". Un exemple évangélique est donné: le Seigneur se nourrissait "parmi les lis", lorsqu'il rencontrait Marthe et Marie (et Lazare), à Béthanie, puisque, par leurs vertus, tous trois étaient des lis. Ils nourrissaient son corps, et lui les nourrissait selon l'esprit. Les aliments dont il se nourrit et qu'il aime beaucoup, ce sont nos progrès (*profectibus nostris*), car "la joie du Seigneur, c'est notre fermeté/ notre force" (*fortitudo*, vulg.; la BJ traduit le terme hébreu *mahadzoukem*, par "notre rempart"; E. Dhorme fait remarquer, bien qu'il s'agisse d'un état construit - notre complément de nom - qu'il convient de comprendre: "la joie que l'on trouve en Dieu", nous redonne force et courage).

III- Comment Dieu est mangé par l'homme et l'homme par Dieu. L'unité par laquelle le Père et le Fils sont UN, et l'unité par laquelle Dieu et l'homme sont un seul esprit; différence entre ces deux types d'unité.

Les §§ 5 à 10 sont d'une particulière importance puisqu'ils ouvrent un débat latent ou supposé, entre Bernard et Guillaume de S. Thierry sur le réalisme de l'unité entre le Père et le Fils au sein de la Trinité et celui de l'unité effective entre Dieu et l'homme dans et par la grâce du Christ. Sont-elles équi-parables? Bernard accentue les différences, Guillaume tend à les minimaliser, selon la thèse de Paul Verdeyen (dont fait état SC 511, dans l'Introduction du même auteur). Etudions sans présupposés le texte de Bernard qui, nous le verrons, est présenté différemment selon la recension Morimond/Clairvaux par rapport à la recension Anglaise et Médiane (T). SC 511 donne la traduction française de cette variante en note pp. 92-93; pour consulter le texte latin, il faut se reporter aux SBO pp. 218-219.

- § 5. "Il (le Bien-aimé) nous nourrit lorsqu'il se nourrit. Et il se nourrit lorsqu'il nous nourrit". On perçoit, à travers cette formule, le réalisme eucharistique de notre théologien: sa nourriture, c'est ma pénitence; sa nourriture, c'est mon salut; sa nourriture, c'est moi-même.

Toutes les étapes de l'incorporation sont énumérées: mastication, ingurgitation, digestion, assimilation... "Je suis assimilé lorsque je lui suis conformé". Tout le développement qui suit montrera que l'unité, réalisée par la manducation spirituelle, est infiniment plus haute que l'unité matérielle. "Il nous mange et il est mangé par nous, pour que nous lui soyons plus étroitement unis. Sinon, notre union à lui ne serait pas parfaite".

Alors, si l'union entre Dieu et l'homme est parfaite - "et le Verbe s'est fait chair" -, en quoi peut-elle différer de l'union entre le Père et le Fils au sein même de la Trinité? Le rapport est réel. Cependant la différenciation du type d'unité sera établie plus loin, sans ruiner la perfection de l'unité entre le Verbe et l'homme du fait de la "manducation" réciproque qui "assure la liaison parfaite et

rend l'étreinte totale: "Je serai à Lui, et Lui en moi"...

- § 6. Bernard va expliquer cela par une comparaison. Puisque "le Fils est réellement dans le Père et le Père dans le Fils, il n'y a aucune anomalie dans leur unité; lui et le Père sont vraiment et parfaitement UN (cf. Jn 10, 30).

Ainsi, "l'âme dont le bonheur est de s'attacher à Dieu (cf. Ps 72, 28), ne pensera pas lui être parfaitement unie avant de sentir (*persenserit*) 'qu'il demeure en elle et elle en lui' (cf. Jn 15, 5).

Mais voilà le bémol qui est reproché à Bernard, alors que Guillaume met un dièse à la clé, selon Paul Vereyken: "Non pas qu'on puisse dire alors qu'elle (l'âme) est un avec Dieu comme le Père et le Fils sont UN, même si 'celui qui s'attache à Dieu est avec Lui un sel esprit' (1 Co 6, 17).

Et alors? Sommes-nous au rouet?

- Certes, personne ne peut s'arroger cette Parole propre au Fils: "Moi et le Père nous sommes UN" (Jn 10, 30).
- Mais, avec Bernard, tout chrétien ayant reçu de Jésus l'Esprit-Saint, devenant ainsi 'enfant de Dieu' à l'image de l'Image, peut dire avec Paul: «celui qui s'attache à Dieu - et quelle attache que celle de l'Esprit! - est un seul esprit avec Lui" (1 Co 6, 17), comme tout croyant exerçant la charité demeure dans la charité; "Dieu est charité" (1 Jn 4, 8).
- Tous ceux qui demeurent dans la charité 'demeurent en Dieu et Dieu en eux' (1 Jn 4, 16). "Ils mangent, en quelque sorte, et sont mangés par Dieu". Tel est le sens de l'attachement à Dieu dans un seul esprit. Le Fils dit: "Je suis dans le Père et le Père est en moi" (Jn 10, 38). L'homme qui s'attache à Dieu par la foi, dit: "Je suis en Dieu et Dieu en moi, et nous sommes un seul esprit" (cf. 1 Co 6, 17).

Remarque:

Il convient donc de distinguer 4 types d'union:

- a) L'union de l'âme et du corps, de l'esprit et du support corporel. Ce qui est constitutif de la nature humaine.
- b) L'union du Verbe et de la chair, dans l'Incarnation: Dieu, le Verbe, le Fils Unique Engendré (*Monogénès, Unigenitus*), prend, en l'assumant, l'humanité dans le sein de la Vierge Marie.
- c) L'union éternelle du Christ, le Fils Unique, et de son Père, au sein de la Trinité.
- d) L'union du Christ avec tous ses disciples: "Moi en eux et Toi (Père) en moi" (Jn 17, 22-23).

Bernard dira même dans un Sermon pour Noël (Serm. /Nat. II, 6; voir SC 481, p. 43): "Si le Verbe, en s'unissant à la chair, est devenu chair, combien plus (*multo magis*), l'homme qui s'unira à Dieu, sera-t-il un seul esprit avec Lui!" (cf. 1 Co 6, 17).

"*Multo magis*": c'est dire que l'union de Dieu et de l'homme "en un seul esprit" n'est pas d'une qualité inférieure à celle du Verbe et de la chair réalisant un seul sujet divino-humain, le Verbe incarné (ce que rejetait Nestorius).

Pour sortir du dilemme et de l'impasse, il convient- nous semble-t-il -, de revenir à ce quatrième type d'union dont nous faisons mention précédemment (cf. d): l'union du Christ avec ses disciples, avec lesquels il veut tout partager: "Moi en eux et Toi en moi"...

Comment, dès lors, cette union de l'épouse/Eglise avec le Christ aurait-elle une valence différente de celle du Christ/Fils avec son Père dans la Trinité? Ne serait-ce pas désamorcer la puissance de la Parole du Christ en Jn 17, 22-23 dans sa prière comme Grand-Prêtre, que de penser ainsi, en un sens dépréciatif, la jugeant d'un degré inférieur?

Cette vigueur de la Parole est confirmée par le fait que le Christ affirme, dans sa prière : "Je leur ai donné la gloire que Tu m'as donnée" (ici la "gloire" étant quasi synonyme d'Esprit-Saint).

Faire «un seul esprit avec Dieu" suppose l'action de l'Esprit de gloire, et donc de l'avoir reçu; ce qui fut le cas des disciples de Jésus qui ont reçu l'Esprit-Saint de leur Maître et Seigneur.

- § 7. En ce § 7, Bernard semble détruire- il est vrai - ce qu'il a établi précédemment: la parfaite unité du Verbe et de l'épouse/âme humaine/Eglise, unité aussi parfaite que celle du Père et du Fils dans la Trinité.

Dieu et l'homme, d'une part, le Père et le Fils, d'autre part: "Dieu et l'homme ne sont pas l'un en l'autre de la même manière, et **leur unité n'est pas la même**". Pourquoi cette unité au rabais? Qu'est-elle donc alors?

- Au sein de la Trinité le Père et le Fils "ne se mangent pas réciproquement, comme Dieu et l'homme se communiquent l'un à l'autre par une sorte de manducation mutuelle, devenant ainsi, sinon un seul être, du moins un seul esprit" (cf. 1 Co 6, 17). "Il ne peut en être ainsi!" (*Absit!*), profère Bernard, en s'emportant même avec humeur. Et il s'explique par les paroles rapportées sept lignes plus haut: "**leur unité n'est pas la même!** (*neque una unitas utrorumque*). "Ils sont l'un dans l'autre d'une manière ineffable et incompréhensible, se contenant sans être capable de se contenir", et pourtant restant indivisibles, se contenant restant sauve leur individualité personnelle comme relation subsistante, "le Fils tout entier dans le Père, et le Père tout entier dans le Verbe", comme le faisait chanter S. Ambroise à Milan (cf. Hymne *Splendor paternae gloriae*).
- Certes, par la charité l'homme est en Dieu et Dieu dans l'homme (cf. 1 Jn 4, 16). Mais il s'agit là, dira Bernard, d'une "certaine conformité de sentiments" (*consensio quaedam haec*; la traduction de SC 511 est un peu faible: *consensio*, c'est l'accord, l'entente parfaite, propose l'index du même volume; ce n'est pas de la sensiblerie; cela relève de l'intentionnalité volontaire). Si bien que même en cette *consensio*, l'homme et Dieu n'en constituent pas moins "un seul esprit" (1 Co 6, 17).

- § 8. Ayant posé ces deux types d'unité, Bernard questionne: "Ne vois-tu pas la différence?" (*Visne diversitatem?*). Il voit cette différence en opposant "avoir même substance" (*consubstantialis*), et "être en plein accord de consentement" (*consensibilis*). Et notre théologien note de plus que cette différenciation est indiquée par les termes "un seul être" (*unum*) et "un seul" (*unus*) - cf. Jn 10, 30; 1 Jn 4, 16; 1 Co 6, 17). "Un seul" (*unus*) ne peut pas convenir au Père et au Fils, ni "un seul être" (*unum*) à l'homme et à Dieu. Le Père et le Fils sont *unum* (Jn 10, 30) parce qu'ayant la même substance, ce que ne sont pas l'homme et Dieu; mais ceux-ci sont "un seul esprit" s'ils s'attachent l'un à l'autre **par le ciment de l'amour** (*si sibi glutino amoris inhaereant*). Il ne s'agit pas tant ici d'une cohérence des essences (qui demeurent évidemment diverses) que d'une cohérence des volontés, d'un accord de consentement libre et volontaire.

- Deux traits importants nous paraissent pouvoir synthétiser la position de Bernard dans sa doctrine de la différenciation de l'unité entre le Père et le Fils à l'intime de la Trinité et entre Dieu et l'homme par l'accueil de la grâce de l'Évangile reçu dans la foi:

- La précision du vocabulaire: "*unus*", un seul (relatif à la personnalité de chaque personne divine), différencié de "*unum*", un seul être (se rapportant à l'unité substantielle; le Père et le Fils étant un seul Dieu).
De là, nous tirons donc la conclusion qu'il y a en Dieu même une différenciation au plan des personnes divines qui, loin d'être une entrave à l'unité en Dieu, permet au contraire du fait de cette altérité, la communion dans l'amour de ces Personnes, qui sont "relations subsistantes".
- La pluralité n'entrave pas l'unité: le fait d'avoir signalé en finale des §§ 7bis et 8 bis (recension Morimond/Clairvaux en traduction dans SC 511, pp. 92-93) que "la pluralité

n'empêche pas l'unité" et que la preuve en soit donnée par Ac 4, 32 ("La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme"), permet à Bernard de conclure:

"Cette unité là est aussi bien réelle"(*Et haec ergo unitas*) - SBO T. I, p. 219.

Cette même pluralité, non contraire à l'unité, se trouve encore précisée, et par Jésus lui-même, en Jn 17, 22-23, texte que Bernard ne sollicite pas, mais qui éclaire l'intention de Jésus lui-même: l'unité de Jésus et de ses disciples est demandée au Père dans l'ultime prière de Jésus pour ses disciples (Jn 17) afin de fonder l'authenticité de cette unité:

"Je leur ai donné la gloire (l'E.S.) que Tu m'as donnée (Père), pour qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et Toi en moi, pour qu'ils soient **parfaitement un**"...

Cela nous semble être la clé de l'interprétation bernardine de l'unité dans la distinction; c'est aussi une grande lumière pour l'intelligibilité de Ct 2, 16a: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui". L'épouse est certes l'âme humaine, dans son rapport à Dieu, le Bien-aimé, mais aussi l'Eglise universelle, la communauté de tous les disciples de Jésus.

Et cette interprétation nous paraît capable de corriger les aspects abrupts de la thèse de Paul Verdeyen, lorsqu'il voit en Bernard "le sauveur de la transcendance divine" face à un Guillaume qui, dans ses audaces mystiques, la malmènerait un peu... (Voir SC 511, Introd. p. 27). Guillaume est, par ailleurs, très respectueux de la transcendance divine (cf. "De la contemplation de Dieu"; "Le Miroir de la foi"). Et, d'autre part, il maintient - quoique de façon moins soutenues que Bernard - des différences entre les deux types d'unité explicités plus haut. Si l'homme, en "s'attachant à Dieu" par la foi et l'amour, constitue avec Lui "un sel esprit", c'est qu'il **devient** par grâce ce que Dieu est par nature", "lorsque la conscience bienheureuse se trouve prise dans l'étreinte du Père et du Fils" ("Lettre d'or", § 263; "Exposé sur le Ct", § 95).

Ces remarques faites au fil de notre lecture du Commentaire de Bernard, nous invitent à penser que Bernard et Guillaume sont sans doute plus proches sur la manière de concevoir l'unité de l'homme/l'âme humaine, avec Dieu, que ne voudraient nous le faire penser certaines thèses. Bernard ne serait-il pas aussi contemplatif que Guillaume? Ils ont chacun leur don particulier. Ils partagent la même foi et ont fait l'un et l'autre l'expérience des "visites du Verbe". Ils ne peuvent se contredire sur un tel sujet, puisqu'attachés à Dieu, l'un et l'autre par "le ciment de l'amour" (*glutino amoris*).

- § 9. Diversité et même disparité de ces deux unités dont l'une (celle de Dieu et de l'homme dans le Mystère du Verbe incarné et l'économie de la grâce) subsiste dans la diversité des essences, de la nature, de la substance.

Reconnaissons qu'autant Bernard est porté - lorsqu'il utilise le langage scholastique, de différencier ces deux unités qui sont réelles, même si l'une est de grâce et l'autre "native" - comme il dit -, autant il magnifie cette unité par laquelle Dieu rejoint effectivement l'homme dans une alliance de grâce et le "ciment de la charité" au cours de sa lecture spirituelle et mystique du Cantique. "Le Bien-aimé est à moi, et moi à Lui" (Ct 2, 16a) en est l'expression parfaite qui fait disparaître toute dévaluation dans l'authenticité de l'union. Il ne manque que la vision pour que toute la réalité soit effectivement goûtée.

L'unité entre Dieu et l'âme humaine qui n'est qu' "un certain amour traduit par la conformité des sentiments" - comme le traduit SC 511, p. 95, doit s'entendre comme un amour de consentement réciproque qui engage toutes les puissances affectives (*consentanea quaedam affectionum pietas designatur*). L'expression ne minimalise pas le degré d'amour (*pietas* est très fort; ce n'est pas un amour au rabais). Quand Dieu aime l'homme de sa *pietas*, Il l'aime en engageant tout son être. On est loin de la simple "conformité de sentiments" qui resterait à fleur de conscience... Là, Bernard se

trouve-t-il si loin de la pensée de Guillaume, comme le voudrait la note 2 de SC 511, pp. 94-95? Nous ne le pensons pas.

Cette manière de parler de l'union humano-divine, vise moins un parti-pris de dévaluation, que l'affirmation admirative du prodige d'amour réalisé par le Dieu transcendant venu rejoindre sa créature.

La finale du § 9 demanderait à être discutée. Bernard admettrait que l'on parlât de consentement réciproque dans l'amour du Père et du Fils, et d'union au niveau même de la volonté, étant admis que l'union est d'abord substantiellement établie au plan de l'essence divine. Mais il n'accepterait pas que l'on parlât d'union des volontés, pour seulement parler d'union de volonté au singulier. Il ne semble pas avoir assimilé la remarquable théologie qui se dégage de la pensée de Maxime le Confesseur lors de la crise "monothéliste" du 7ème s. Sergius, le Patriarche de Constantinople, et l'empereur voulaient imposer comme étant de foi qu'il n'y avait dans le Christ qu' "une seule volonté «qui se confondait avec le vouloir du Père ». Maxime et le pape Martin 1er luttèrent jusqu'au martyre pour démontrer qu'il y avait dans le Christ une volonté divine, celle du Fils éternel, et une volonté humaine, celle qui s'exprimait à Gethsémani ainsi: "Père, si c'est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant, non pas comme je veux, mais comme Tu veux" (Mt 26, 39 et //). Et "c'est donc bien à la volonté humaine du Verbe fait chair, (se conformant totalement à celle du Père), que nous devons notre salut", comme le commentait magnifiquement le P. Marie-Joseph Le Guillou.

Autrement dit, cette inhabitation de Dieu dans l'homme est le fruit du Mystère Pascal du Christ. Et ce n'est que dans cette lumière que peut être effectivement lu, littéralement et au sens plénier, "Mon Bien-aimé et à moi, et moi à Lui". S. Paul, en Rm 8, traitant de la vie chrétienne selon l'Esprit, reprend cette œuvre extraordinaire de salut en utilisant le vocabulaire de la « filiation adoptive des croyants », comparée à la filiation par nature, propre celle-ci au Fils éternel; et Paul le fait sans "chute de potentiel": il s'agit bien d'une "divinisation". La charité n'a pas plusieurs valences, puisque la charité est Dieu. "Dieu est charité" (1 Jn 4, 8).

- § 10. Ce § est une conclusion de tous les §§ précédents (§§ 5-9).

Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens de *uoluntas*. Volonté et Esprit-Saint vont ensemble. La volonté pour Augustin, et donc pour Bernard, c'est l'amour de charité répandu dans le cœur des croyants, qui, se tournant vers le Père, l'appelle comme Jésus "Abba!" (cf. Rm 8).

L'union entre Dieu et l'homme se fait donc "par la communion des volontés et l'accord dans la charité"; union connue de l'expérience amoureuse avec Dieu, le Verbe fait chair, Dieu révélé en son Fils "lui qui nous a conduits à Le connaître" (Jn 1, 18). Dieu a fait tous les premiers pas: "Il nous a aimés le premier" (1 Jn 4, 10).

La finale veut encore marquer la distance entre le privilège de fils adoptif, et celui de Fils Unique par nature. On sent, ici encore que Bernard a du mal à se détacher des formulations scholastiques qui restreignent l'élan mystique: sans doute, en cette période où il écrit ce SCt 71ème y est-il porté pour redresser quelques outrances doctrinales: nous sommes entre 1145 et 1148; Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers depuis 1142, fait parler de lui, en sortant de la tradition vivante pour rationaliser le Dogme. Pour Gilbert, il y avait distinction entre nature et personne en Dieu : Il était Dieu « par son essence », mais « Il n'était pas son essence ». Ce qui est faux : Dieu et son essence, c'est tout un, rappellera Bernard.

Le véritable Bernard, "le théologien mystique", se retrouvera au début du SCt 83:

"...Qu'une telle âme - qui a fait l'expérience de sa misère et qui se tourne vers le Dieu qui fait miséricorde en Jésus-Christ - qu'une telle âme donc, damnée et désespérée, puisse cependant trouver en elle-même, non seulement de quoi respirer dans l'espérance du pardon et de la miséricorde, mais aussi d'**aspérer aux noces du Verbe**, de conclure sans peur un traité d'alliance avec Dieu, de porter sans crainte avec le Roi des Anges 'le joug aisé' de l'amour", (voilà la teneur de

ce que nous avons affirmé dans les précédents Sermons sur le Ct).

V- Troisième interprétation du repas de l'Epoux, qui est le Verbe de Dieu. Il ne se nourrit point d'une bonne œuvre qui ne serait pas parmi les vertus, c'est à dire parmi les lis.

D'abord, après cette longue et laborieuse discussion dogmatique, digression qui nous révèle un certain aspect de la personnalité de Bernard (Bernard reste un "scholastique", et il le montre lorsqu'il lui semble que cela s'impose; voir Hugh Feiss, OSB, "*Bernardus Scholasticus*", Cîteaux 42 - 1991, pp. 349-378), il veut, au § 11, délibérément passer à autre chose: «Ces questions sont résolues», estime-t-il (*Hic ergo absolutis*). Et il revient à Ct 2, 16b: le Bien-aimé "se nourrit parmi les lis".

Notre commentateur rappelle qu'il avait proposé deux interprétations:

1. L'Epoux qui est "vertu et candeur" se nourrit des vertus des hommes candides.
2. Il accueille le pécheur à la pénitence dans son corps qui est l'Eglise (cf. Lc 5, 32; Col 1, 24). Pour s'incorporer les pécheurs, il s'est fait péché lui-même (cf. 2 Co 5, 21), pour que les pécheurs deviennent "justice" en lui-même, justifiés gratuitement (cf. RM 3, 24).

Il ajoute une troisième interprétation :

3. La Parole de Dieu est vérité; elle est l'Epoux lui-même. Lorsqu'entendue, on lui obéit, elle porte du fruit par les actes de charité de sa mise en pratique (cf. Ap 3, 20 et Is 55, 11).

Bernard précise que la nourriture du Verbe est de "faire la volonté de son Père" (Jn 4, 34). Sa nourriture, c'est l'action bonne de ceux qui l'écoutent et pratique les vertus (innocence, continence, patience: les trois lis!). La réprobation des faussaires est aussi fortement rappelée puisqu'elle se trouve aussi bien dans l'A. que dans le N.T. (cf. Is 1, 12-15; He 6, 10).

Il convient de discerner les observances qui plaisent au Seigneur (cf. Is 58, 5). "L'Epoux aime se nourrir parmi les lis, c'est à dire chez les cœurs purs et limpides". "L'intelligence des mystères de ce Poème (le Ct) viendra de celui qui révèle les mystères" (Pr 20, 19). Si nous commençons à frapper, il nous sera ouvert! (cf. Lc 13, 25).

*

D- Sermon 72

Bernard commente maintenant la suite de Ct 2, 16ab: "jusqu'à ce que le jour se mette à respirer et que déclinent les ombres" (Ct 2, 17ab).

Quatre sections fragmentent l'interprétation de ce passage.

I- Recherche du sens littéral, dans la cohérence avec ce qui précède. "Jusqu'à ce que le jour se mette à respirer" peut se joindre soit à la première, soit à la seconde partie de Ct 2, 16ab. Comment l'Epoux ne fait plus des vertus sa nourriture mais sa boisson.

Les deux versets 16 et 17 sont repris ensemble et inscrits en début de section: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi, à Lui" etc... Bernard constate, dans son analyse du sens littéral, que la soudure de Ct 2, 17 à 2, 16a ou bien à 2, 16b peut très bien convenir dans l'un et l'autre cas. Ce qui donne, d'une part: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui, **jusqu'à ce que le jour se mette à respirer**"; le jour se trouve alors inclus. En effet, le Bien-aimé et la bien-aimée ne cesse d'être l'un à

l'autre à l'apparition de ce jour annoncé. A cette première interprétation, notre commentateur donne trois confirmations bibliques: Mt 1, 25, Ps 112, 2 ("Nos yeux sont tournés vers le Seigneur **jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié**", et Mt 28, 20 ("Je suis avec vous tous les jours **jusqu'à la fin du monde**"). Dans ce cas, le "jusqu'à ce que" est à entendre dans un sens inclusif.

Si on rapporte Ct 2, 17 ab à 2, 16b ("Il se nourrit parmi les lis"), il convient alors de l'entendre dans un sens exclusif. Mais il sera difficile de montrer que l'Époux cesse de paître lorsque le jour commence à souffler, car, "si ce jour est celui de la Résurrection, pourquoi ne se paît-il pas davantage à paître parmi les lis (les vertus), en un temps où il y a surabondance de lis?"

Voilà, conclut Bernard, pour ce qui est de la cohérence du sens littéral du texte.

Se réjouir parmi les lis, pour le Christ en gloire, ce sera donc assurément se réjouir de la blancheur des vertus des bienheureux. Et moins que de nourriture, ces vertus lui seront **un breuvage** (cf. Mt 26, 29: "Je ne boirai plus du fruit de cette vigne, **jusqu'à ce que** je le boive nouveau avec vous dans le Royaume de mon Père"). Aucune mention d'aliments solides n'est faite, et "le vin donne de nouvelles forces à l'homme puissant" (Ps 77, 65). L'épouse, instruite de ce mystère, sachant que son Bien-aimé "se nourrit parmi les lis", établit un terme jusqu'où il daigne avoir cette bonté de se nourrir du breuvage des vertus, "jusqu'à ce que le jour se mette à respirer, et que les ombres s'évanouissent". On boit, en effet, "après avoir mangé"; ainsi, celui qui mange ici-bas, boira là-haut.

II- Qu'entendre par "jusqu'à ce que le jour se mette à respirer"? Quelles sont les ombres dont il est parlé? De quelle manière s'évanouissent-elles lorsque le jour se met à respirer?

Dans tout le passage qui suit (§§ 4-9), Bernard entre dans un jeu philologique - ce que les allemands appellent "une allégorie argentée" (Silberallegorese) - , autour du vocable *spiratio* et des préfixes (*adspiratio*, *conspiration*, *inspiration*, *perspiration*, *expiration*). Il passe donc au sens profond et spirituel du texte. Il va s'ingénier à trouver un jour et des ombres spirituels pour donner sens à ces mots construits autour du terme pivot de *spiratio*. Il s'agit donc d'un jour spirituel. De même l'ombre: elle ne peut être elle aussi que spirituelle, "elle dont fut couverte Marie au jour de sa conception". L'entend ainsi le Prophète lorsqu'il dit: "Le Christ Seigneur est Esprit devant notre face; à son ombre nous vivrons parmi les nations" (Lm 4, 20).

Pourtant, Bernard penche plutôt, dans ce passage, par l'interprétation des ombres au sens de "puissances ennemies". Lorsque le jour se mettra à respirer, ces ombres déclineraient: leur nature ne sera pas détruite - il faut qu'elles brûlent éternellement - mais leur puissance leur sera ôtée. Renversées de leur trône, elles seront placées comme un escabeau sous les pieds de Dieu (cf. Lc 1, 52; Ps 109, 1). Ceux qui leur appartiennent sont "les enfants de la nuit".

Quand "le jour se mettra à respirer", les ombres déclineraient, "puisque la plénitude de la lumière envahira toutes choses".

III- Le jour qui souffle et inspire, expire et conspire, respire. La nuit des soupirs.

Non seulement ce jour **respire**, mais il **aspire**: nuance minime, certes, mais qui suggère "la merveilleuse profusion future de l'esprit et sa véhémence en ce jour où non seulement nos coeurs, mais aussi nos corps - certes selon leur nature - deviendront spirituels" .

Un autre sens proposé par Bernard:

"Pour les saints anges, ce jour sanctifié a déjà lui"...Il déverse sans cesse sur eux le souffle impétueux de son perpétuel mouvement qui n'est autre que "les très doux secrets de l'éternelle divinité" (cf. Ps 45, 5). Et quand ce jour se mettra aussi à "respirer" pour nous, habitants de la terre, "il ne se limitera pas à "respirer", il va aussi nous "aspirer" en ouvrant tout grand son sein pour nous accueillir.

Un autre sens encore:

Il est dit en Gn 2, 7 que le Modeleur (*Plasmator*) "insuffla sur la face de l'homme l'haleine de vie": ainsi se leva pour lui "le jour inspirateur" (*dies inspirans*). "Mais une nuit envieuse se jeta sur ce jour, prenant l'apparence de la lumière". *Vae, vae!* Malheur, malheur. "Ils ont fait des ténèbres la lumière, et de la lumière des ténèbres". Et le fruit de l'arbre fut mangé par la femme qui en donna à son mari. Et se leva pour eux un nouveau jour: le jour de la "conspiration" (*dies conspirans*) ...

"C'est en ce jour-là que nous naissons tous", portant comme gravée au fer rouge "la marque de l'antique conspiration". Par la convoitise qu'Eve nous a léguée, "le serpent s'efforce avec un zèle empressé d'obtenir notre consentement à son complot". Jour de ténèbres, où la chair ne cesse de convoiter contre l'esprit (cf. Ga 5, 17). Aussi ce jour est-il devenu "le jour expirant" (*dies exspirans*).

Suit l'exhortation attendue: "Hâtons-nous donc de respirer hors de cette conspiration antique et inique, car les jours de l'homme sont comptés" (cf. Jb 14, 5). Puisse "le jour qui respire" nous accueillir avant de sombrer dans "les ténèbres extérieures de l'éternelle obscurité"! Cette "respiration" consiste à inverser le rapport entre la chair et l'esprit: **que l'esprit convoite à son tour contre la chair** (cf. Ga 5, 17). Résister à la chair, c'est respirer (cf. Rm 8, 13). "Va, et toi aussi fais de même" (Lc 10, 37) comme Paul qui "châtiait son corps pour le réduire en servitude" (1 Co 9, 27), et tu sauras que le "jour inspirateur s'est mis à luire de nouveau pour toi".

Nous avons remarqué que Bernard présente-là toute la thématique du péché originel et de son relèvement gracieux.

IV- La nuit des soupirs et le jour qui aspire sont les fins dernières des impies et des justes. Comme l'on ôte à ceux qui sont dénués de tout, ainsi l'on donne davantage à ceux qui sont comblés (cf. Mt 25, 29). Quelle est la raison du mot "aspirer"?

La nuit de la mort elle-même ne pourra pas prévaloir sur ce "jour renaissant" qui "resplendit dans les ténèbres sans que celles-ci ne puissent le saisir" (cf. Jn 1, 5).

Les justes resplendiront dans la noire obscurité de la mort, et "ils verront d'autant plus clair qu'ils seront dégagés des ombres du corps" (Ici, notons une notation négative sur le corps et ses embarras; ce n'est pas toujours le cas chez Bernard, ni chez les Auteurs cisterciens; voir 6 lignes plus bas). "Ainsi, ceux qui sont dans les ténèbres seront encore plus enténébrés, et ceux qui voient déjà verront davantage" (cf. Ap 22, 11; Mt 25, 29). La nuit des soupirs happera les uns tandis que le jour "aspirera" les autres. "Cette nuit et ce jour sont les fins dernières des uns et des autres: totale cécité et clarté suprême. Les justes seront comblés au-delà même de la plénitude, selon la "mesure débordante" annoncée par l'Evangile (cf. Lc 6, 38): "tel est le surplus du jour qui va nous aspirer"; et ce débordement de clarté rejaillira sur les corps.

D'où l'appellation, non pas de jour respirant, mais aspirant, parce qu'il ajoute encore au jour inspirateur. Et Bernard note, en bon exégète, que "l'Esprit-Saint a voulu signifier cela par l'adjonction du préfixe *ad* (*ad inspirantis diei copiam*)". "Ceux que le jour inspirateur illumine au-dedans, le jour aspirant les pare au dehors et les revêt d'une robe de gloire" (cf. Sir 6, 32).

Finalement, **"le jour qui nous aspire, c'est le Sauveur même que nous attendons, lui qui transformera le corps de notre humilité pour le conformer à son corps de gloire"** (Ph 3, 20-21). Il est aussi lui-même le jour qui inspire, illuminant notre "homme intérieur". Alors, s'accomplira dans le corps ce qui s'est accompli dans la tête: "Le grand mystère de la piété" (1 Tm 3, 16; voir Os 6, 3).

E- Sermon 73

"Reviens! Sois semblable, mon Bien-aimé, à la gazelle et au faon des cerfs, sur les montagnes de Béthel" (Ct 2, 17 cd).

Trois sections fragmentent ce nouveau commentaire qui clôturera le chapitre 2 de l'épithalame.

I- **Comment ces paroles: "Reviens! Sois semblable"... etc, se relie à ce qui précède. La part de l'Eglise et la part de la synagogue.**

a) Bernard recherche le sens du texte et commence, comme toujours, par déterminer quel est le sens littéral. L'amour immodéré de l'épouse la pousse à ne plus s'en tenir aux normes raisonnables. Elle supplie déjà l'Epoux de revenir alors qu'il commençait à peine à s'en aller. Elle le prie même de se hâter, "comme le font les bêtes des bois", gazelle et faon des cerfs.

Telle est la part de la lettre auxquels les juifs limitent leurs investigations.

b) Notre commentateur va "chercher au sein profond de la parole sacrée l'espoir et la vie, parce qu'il croit dans le Christ. Et "l'esprit se tire de la lettre insipide", quoique l'Esprit-Saint se révèle, caché sous le voile de la lettre (cf. Mt 1, 20).

Au lieu de contempler le mystère voilé, Israël - dit Bernard - tient le voile couvrant le mystère, car "un voile est posé sur leur coeur" (cf. 2 Co 3, 15): "le son de la lettre est pour Israël; le sens caché de la lettre est pour moi", ose prétendre Bernard. Il est vrai que "l'Esprit vivifie et donne l'intelligence" (cf. Jn 6, 64; Ps 118, 144).

La figure du fils aîné de la parabole en Lc 15, 25-28 est évoquée: ce fils représente Israël rétif à entrer dans la maison du festin. Il refuse d'expérimenter "combien il est juste et bon pour des frères de vivre ensemble et d'être unis" (Ps 132).

II- **Comment cette parole s'applique à la primitive Eglise. Ce qu'il faut entendre par gazelle et faon des cerfs.**

Bernard va tenter "d'exprimer les sentiments du saint amour de manière à montrer qu'il n'y a rien de déplacé ou d'inconvenant dans la parole sacrée". Il invite à se remettre en mémoire l'Heure où Jésus allait passer de ce monde à son Père (cf. Jn 13, 1). Il imagine aussi ce que représente de souffrances pour la jeune épousée (l'Eglise) de s'entendre dire que son Epoux va la quitter. Alors, les paroles de l'épouse ne paraissent pas hors de propos, affectée qu'elle est de se voir délaissée (*sic affecta et sic relict*). "Elle l'aime, et Il lui manque": double raison qui fait rappeler le Bien-aimé. Qu'au moins il hâte son second avènement promis...

Mais aussi, elle désire qu'il revienne dans une condition de faiblesse, comme la gazelle ou le faon, et non dans "sa condition divine de puissance, afin que dans sa colère, il se souvienne de sa miséricorde", pour notre utilité (cf. Hab 3, 2). Cela n'empêchera cependant pas le jugement d'être juste. Le vrai "Père des miséricordes" veut que les hommes soient jugés par un homme, "afin que... la ressemblance de nature redonne confiance aux élus" (cf. Ps 71, 2 et Ac 1, 11). L'épouse n'ignore donc pas le mystère de la volonté souveraine. Pour séparer les justes des méchants, il aura besoin des bonds du faon et des yeux de la gazelle... Pour les impies, il faut que s'accomplisse la prophétie de David (Ps 17, 43)... et d'Isaïe (Is 63, 3: "Je les ai foulés dans ma fureur; je les ai piétinés dans ma colère").

III- Quelles sont les montagnes de Béthel sur lesquelles l'Epoux est invité à paraître à la ressemblance de la gazelle et du faon?

Autre interprétation des bonds du faon: l'Epoux aura à "sauter par-dessus les méchants et à bondir sur les bonds" (cf. Ct 2, 8-9 et SCt 54, 2-7). L'épouse ajoute: "Sur les montagnes de Béthel" (Ct 2, 17). Dans la maison de Dieu (*Bethel*), il n'y a pas de méchantes montagnes. Toutes "chantent les louanges devant Dieu" (Is 55, 12). Ces montagnes au-dessus desquelles bondit le faon, ce sont les légions d'Esprits bienheureux (Principautés, Puissances, Vertus...). Et ce faon est devenu d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité d'un nom bien supérieur au leur" (cf. Heb 1, 4), même si, un moment - durant l'humiliation de sa Passion - "il fut abaissé un peu au-dessous des anges" (cf. Ps 8, 6). "Son amoindrissement fut le fait de sa complaisance, non de la nécessité", ce qui ajoute encore - reconnaît Bernard - à la Bonté du Seigneur. Il a été fait moindre "parce que Lui-même l'a voulu", par amour (cf. Is 53, 7: *Nempe miseratus est quia ipse uoluit*). "A cause de la mort qu'il a soufferte, Jésus, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur" (Heb 2, 9).

Bernard conclut: "Voilà ce qu'il convenait de dire au sujet du nom et de la similitude du faon, afin de l'appliquer à l'Epoux, selon la parole de l'épouse, sans faire injure à sa majesté. D'où il ressort que "non seulement dans son être éternel, mais aussi dans son devenir temporel, il s'attribue toute supériorité sur toute Principauté et Puissance, sur toute créature puisqu'il est "le Premier-né par rapport à toute créature" (Col 1, 15).

"La folie et la faiblesse de Dieu doivent être également préférées même à la sagesse et à la force des anges" (§ 9). D'où l'application de ce passage à l'Eglise universelle. Ici, Bernard fait le lien entre deux traditions d'interprétation du Cantique: l'épouse est à la fois l'âme individuelle et l'Eglise universelle. Si le rapport de l'âme au Verbe qualifiera le sens moral, tant aimé d'Origène et de Bernard, à un niveau plus profond encore, il qualifiera le lien nuptial et expérientiel entre les deux partenaires de l'Alliance, Dieu et sa créature raisonnable, et donnera lieu à l'explicitation du sens mystique, dont le Sermon suivant fait état en abordant l'expérience des "visites du Verbe".

*

F- Sermon 74 "Reviens!" (*Reuertere!* Ct 2, 17c)...

Sermon fondamental qui peut nous aider à percevoir le mysticisme de Bernard, non moindre que celui de Guillaume de S. Thierry, et le réalisme de l'expérience chrétienne, à travers ce que notre commentateur appelle "les visites du Verbe". Trois sections organisent le déroulement du Sermon.

I- Comment ce passage s'applique à l'âme et au Verbe. Le sens du va-et-vient du Verbe par rapport à son dessein de salut.

"Reviens!" Rappel abrupt de l'épouse à l'adresse du Bien-aimé qui vient de partir. Une preuve aussi que l'épouse aime intensément et que l'Epoux est infiniment aimable. Amour impatient qui se traduit en poursuite, en "harcèlements propres à des adeptes de la charité" (*caritatis cultores*), à des pratiquants grandement inlassables de l'échange amoureux (*tam indefessi sectatores negotii*).

Mais Bernard se souvient de sa promesse "d'appliquer ce passage au Verbe et à l'âme". Il exprime sa crainte d'aborder un tel sujet et de paraître rechercher "grandeurs et merveilles qui le dépassent" (cf. Ps 130).

"Qui m'expliquera comme il convient le va-et-vient du Verbe? D'où peut-il venir, et où peut-il

aller, lui qui remplit tout ?" (cf. 2 Co 3, 17) Peut-il se mouvoir dans l'espace, Lui qui 'est esprit'?
Quel mouvement lui attribuer, lui qui est Dieu et donc immuable?"

D'où la résolution de Bernard de "suivre la méthode de la chaste Parole, et de dire:

"Le Verbe de Dieu, qui est Dieu et Epoux de l'âme, vient à l'âme et ne peut la quitter 'selon son bon plaisir' (Jn 4, 24). Mais une chose est à comprendre: cela se produit par une perception sensible (*sensus*) de l'âme, non par un mouvement du Verbe"... "Ma face T'a cherché, Seigneur; je chercherai Ta face" (Ps 26, 8). "Le Verbe est appelé et rappelé par le désir de l'âme à laquelle il a déjà accordé sa douceur... Et le désir des pauvres, le Seigneur l'exauce "(cf. Ps 9, 38).

Quand le Verbe s'éloigne, l'âme n'est plus qu'un "cri unique et incessant, un désir continu: 'Reviens!', jusqu'à ce qu'il vienne...

Quand il passe, il veut être retenu; quand il s'en va, il veut être rappelé, car le Verbe divin n'est pas irrévocable: il va et revient à son gré. "Il visite l'âme au point du jour, et soudain la met à l'épreuve" (cf. Jb 7, 18). S'en aller entre dans son dessein de salut; revenir est toujours une libre décision de sa volonté; l'un et l'autre mouvement est "plein de sagesse". Mais, "il est seul à en connaître le motif".

Au § 4 se situe l'extraordinaire passage du vécu de l'âme individuelle à ce qu'ont vécu les disciples et qu'exprime Jésus lui-même dans le Discours d'adieux (Jn 14-16):

"Je m'en vais et je viens à vous" (Jn 14, 28). "Sous peu vous ne me verrez plus; et puis encore un peu et vous me verrez" (Jn 16, 17)... "Oh! Que ce peu est long! (*O modicum longum*). C'est peu par rapport à nos mérites; c'est long par rapport à nos souhaits" (cf. Hab 2, 3). **"Il viendra toujours assez tôt pour nos mérites, mais jamais assez tôt pour nos désirs"**

Et Bernard de citer Virgile - un vers tiré des palais de sa mémoire - : *Anima...trahitur voluptate*, l'âme est attirée par le désir voluptueux (Buc 2, 65). Mais aussi, "l'âme s'appuie sur le salut de Dieu et agit en toute confiance avec lui" (cf. Ps 11, 6). . Ainsi, sans crainte et sans honte, elle appelle le Verbe..., et dans sa liberté coutumière, elle ne l'appelle pas son Seigneur, mais son Bien-aimé:

"Reviens, mon Bien-aimé ! Sois semblable à la gazelle et au faon des cerfs, sur les montagnes de Béthel" (Ct 2, 17 cd).

III- Bernard livre ce qui se passe en lui lors de la venue de l'Epoux, et à quels signes il perçoit sa venue.

Bernard puise son audace dans celle de l'Apôtre Paul qui qualifiait sa prétention de "folie" (*insipientia*), et se lance dans sa "confession"(au sens augustinien du terme):

"J'avoue que le Verbe m'a visité, moi aussi..., et cela plusieurs fois. Jamais pourtant je ne l'ai senti entrer. J'ai senti qu'Il était là, je me souviens de sa présence. Parfois, j'ai même pu pressentir soon entrée; la sentir, jamais, pas plus que sa sortie (cf. Ps 11, 6). D'où est-il venu dans mon âme, où est-il allé en la quittant, par où est-il entré et sorti - j'avoue que je l'ignore encore , selon cette parole: 'Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va' (Jn 3, 8)... Il n'est certes pas entré par les yeux, car il n'a pas de couleur; ni par les oreilles, car il n'a fait aucun bruit; ni par les narines, car il ne se mêle pas à l'air, mais à l'esprit... Il n'est pas non plus entré par la bouche, car il ne se laisse ni manger, ni boire; et ce n'est pas par le toucher que je l'ai perçu, car il est impalpable. Par où est-il entré? Ou peut-être n'est-il pas entré du tout, parce qu'il ne vient pas du dehors? En effet, il ne fait pas partie 'des réalités extérieures' (cf. 1 Co 5, 12). Mais il n'est pas venu non plus du dedans de moi, 'puisqu'il est bon', et que je sais qu'en moi, il n'y a rien de bon (cf. Ps 51, 11; Rm 7, 18). Je suis monté jusqu'à la cime de moi-même, et voici que le Verbe la dominait de très haut. Explorateur curieux, je suis aussi descendu au plus bas de mon être, et j'ai également trouvé qu'il était plus bas encore. Si j'ai

regardé vers l'extérieur, j'ai découvert qu'il était au-delà de tout ce qui m'est extérieur; si je me suis tourné vers l'intérieur, il m'était plus intérieur que moi-même"...² "Heureux celui en qui le Verbe demeure, qui vit pour lui et se meut par lui".

"Me demandes-tu, puisque 'ses voies sont absolument insaisissables', comment j'ai su qu'il était là?... C'est seulement aux mouvements de mon coeur (*ex motu cordis*)... que je me suis aperçu de sa présence" (§§ 5-6).

Et Bernard va énoncer toute une suite d'effets de cette visite du Verbe et de signes qui l'authentifient:

Effets de la présence du Verbe	Constat expérientiel de ses attributs
- Fuite des vices et des passions charnelles	> expérience de sa Force
- Dénonciation et mise à découvert des fautes cachées	> expérience de la profondeur de sa Sagesse
- Rectification de la conduite de celui que le Verbe visite	> expérience de la douceur de sa Mansuétude
- Régénération de son intelligence spirituelle (l'homme intérieur)	> expérience de la splendeur de sa Beauté
Devant tout cela...	> émerveillement de l'excès de sa Grandeur

§ 7- Les départs du Verbe et ses effets:

Ils peuvent se résumer en une tristesse et en un "engourdissement" de ce qui précède... "jusqu'à ce qu'il revienne".

Aussi, Bernard se dit autorisé à emprunter la voix de l'épouse pour supplier le Verbe de "revenir", plein de grâce et de vérité (Jn 1, 14), puisque sans celles-ci la visite du Verbe serait incomplète. La grâce joyeuse et légère du faon doit être modérée par la maturité de la gazelle. Ferveur de la grâce enjouée, d'une part; poids très assuré de la vérité, d'autre part. La vérité sans la grâce est triste; la grâce sans la vérité est excessive et immodérée. L'une ne peut suffire sans l'autre. Il convient donc de joindre la vérité à la grâce. Ce que Bernard résume sous cette forme qui le décrit tout à fait lui-même:

"Je ne veux pas d'une beauté qui m'enlève la sagesse".

§ 10- L'unique beauté de l'ange, c'est la Sagesse. Il convient donc de "marcher dans la grâce selon la vérité" (cf. 2 Jn 4).

Les vierges folles se croyaient sages: elles ont perdu le sens (*stultae factae sunt*). "La grâce n'est pas profitable - elle est même nuisible - lorsqu'on n'a pas en vue la vérité. L'une et l'autre se trouvent auprès de l'Epoux. L'une et l'autre nous sont venues par Jésus-Christ (JN 1, 17).

"Que l'Epoux vienne en réprimant mon orgueil et en purifiant ma joie, bondissant comme un faon, circonspect comme une gazelle. Qu'il entre comme s'il descendait des montagnes de Béthel, plein d'allégresse et d'éclat, comme procédant du Père (ici Bernard attribue au Verbe ce qui est le propre de l'Esprit-Saint; il faut comprendre: 'comme envoyé par le Père'), Lui, l'Epoux de l'âme qui le cherche, alors qu'il est au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles. Amen!"

2 Tout ce passage doit beaucoup à S. Augustin, à sa théorie de la connaissance et de l'expérience sensorielle ainsi qu'à sa doctrine des sens spirituels. Trois textes des *Confessions* en apportent un confirmatur: *Conf.* X, 8 et 38; *Conf.* III, 6, 11 ("Toi, Tu étais plus intime à moi-même que le plus intime de moi, et plus élevé que la plus haute cime de mon être").

G- Sermon 75 "Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme "
(Ct 3, 1).

Ce sera le dernier verset du Cantique que Bernard commentera. Il ira en fait jusqu'au verset 3 ("Avez-vous vu celui que mon coeur aime?" (SCt 79), mais il reviendra au verset 1 dans le dernier Sermon pour comprendre ce que sont le lit et la nuit au sens moral. Nous nous acheminons donc ici vers le terme du Commentaire.

Quatre sections fragmentent la recherche de l'interprétation.

I- **Comment ces paroles: "Dans mon petit lit" etc..., se relie à ce qui précède. Pourquoi l'Epoux se cache et ne se laisse pas trouver.**

"Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme".

Un constat préalable:

L'Epoux n'est donc pas revenu; il n'a pas répondu à l'appel véhément de l'épouse: "Reviens!" Pourquoi? se demande Bernard. Voici sa réponse en trois points:

- Pour que le désir s'accroisse (*ut desiderium crescat*);
- Pour que l'affection soit éprouvée (*ut probetur affectus*);
- Pour que l'amour soit stimulé (*ut exerceatur amoris negotium*).

Mais l'Epoux se laissera-t-il trouver lorsqu'il sera cherché? Nous avons vu que malgré les paroles fortes du rappel, l'Epoux n'est pas revenu, pour les raisons ci-dessus énoncées.

Conséquence:

L'épouse qui l'aime est devenue encore plus désireuse de lui, et elle va activer ardemment sa recherche:

- recherche dans son petit lit, mais qui se révèlera vaine;
- recherche à travers la ville, par les places et les ruelles; maigre bilan: pas de rencontre du Bien-aimé, pas d'indications pouvant orienter la quête;
- recherche par l'interrogatoire des personnes rencontrées pour s'enquérir ouvertement de l'Epoux; même déception.

Rien pourtant ne va arrêter l'épouse: ni sa pudeur d'épouse, ni le besoin de repos nocturne, ni même "les frayeurs de la nuit" (cf. Ps 90, 5).

Que signifie cette déception longtemps renouvelée? Il est vrai, cette dissimulation est bien pénible. Bernard formule alors des hypothèses et questionne (nous sommes toujours dans l'explicitation du sens littéral):

a)- "Admettons que l'Epoux se soit caché pour un temps"...Mais alors, du fait de l'ardeur de la recherche, à quoi bon se cacher encore?

b)- Comment se fait-il que, cherché si avidement, l'Epoux ne se laisse pas trouver? Il a pourtant dit: "Cherchez, et vous trouverez?"(Mt 7, 7). Et, "Qui cherche trouve" (*ibid.* v.8). Et dans Isaïe: "Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver" (Is 55, 6). La réponse sera donnée au § suivant.

II- **Il y a trois causes qui empêchent les chercheurs de trouver l'Epoux: le temps, l'indolence, et**

le lieu.

- Le temps: "Cherchez le Seigneur tant qu'Il se laisse trouver" (Is 55, 6). C'est donc qu'il y a un temps où il se laisse trouver. Le Prophète ajoute à cela: il convient de Le chercher "tant qu'Il est proche". C'est donc que l'Epoux ne sera pas toujours si proche. Il sera ignoré des impies, et les vierges folles crieront en vain. "Vous me cherchez, et vous ne me trouvez pas" (Jn 7, 34). Or, "c'est maintenant le temps favorable, le jour du salut" (2 Co 6, 2). C'est le temps de chercher et d'invoquer... "Avant même que vous m'invoquiez, je dirai: 'Me voici'" (Is 58, 9). Ce sera la venue du "temps présent", "le temps de la miséricorde". C'est donc maintenant "le temps favorable et propre à la recherche", le temps où "qui cherche trouve", pourvu qu'il cherche là où il faut et de la manière qui convient.
- L'indolence y est un obstacle. Non seulement cette recherche doit s'opérer "en temps opportun" - cela l'épouse le fait -, et, de plus, elle a conduit sa quête "en temps voulu et sans négligence, exactement comme il faut". Alors?
- Le lieu: toute la section qui suite est consacrée à faire la lumière sur ce troisième point.

III- La cause de la déception de l'épouse a été le lieu.

"Dans mon petit lit, j'ai cherché celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 1).

Devait-elle le chercher ailleurs? Sans doute, le petit lit était trop exigü pour "Celui dont le lit de l'univers est trop étroit". Il est vrai pourtant, que l'Epoux se fait aussi "tout-petit" (cf. Le mystère de l'Incarnation et de l'enfance de Jésus) : la crèche, le tombeau, sont autant de "petits lits" pour "Celui dont le ciel est le trône" (Is 66, 1).

Mais l'épouse appelle "sien" son petit lit. Ce qui est faible en Dieu Lui vient de nous; "c'est à nous qu'Il a emprunté de naître, de s'allaiter, de mourir, d'être enseveli". Cependant, toi, l'épouse - interpelle Bernard -, tu cherchais dans ton petit lit celui qui était déjà remonté vers le Père, là où il était auparavant: "Il est ressuscité; Il n'est pas ici" (cf. Mc 16, 6; Lc 24, 5). Il est revêtu d'éclat et de force (cf. Ps 92, 1). Il ne gît plus; il siège, soit pour juger, soit pour secourir.

Après l'épouse, ce sont les saintes femmes, affairées au tombeau, que Bernard interpelle: "Pourquoi achetez-vous des aromates? N'est-ce pas lui que son Dieu a oint d'une huile d'allégresse de préférence à ses compagnons? (cf. Ps 44, 8). "Heureuses serez-vous si, en revenant (du tombeau) vous pouvez dire: 'De sa plénitude nous avons, nous aussi, reçu'" (Jn 1, 16). Alors, "celles qui étaient venues pour embaumer, s'en retourneront tout embaumées", embaumées par l'annonce si joyeuse de la Résurrection...

Conclusion: C'est donc en vain que l'Epoux, "dès lors et pour la suite des temps", est cherché dans un petit lit. Même si l'Eglise l'avait connu selon la chair - selon l'infirmité de la chair -, "maintenant elle ne le connaît plus ainsi" (cf. 2 Co 5, 16). Car, c'est dépouillé de toute faiblesse que l'Epoux s'est présenté au Père.

IV- Pourquoi est-il dit: "Celui qu'aime mon âme"? Quelles sont ces nuits au long desquelles l'épouse a cherché l'Epoux?

Notre commentateur souligne d'abord "la finesse de l'expression" : "Celui qu'aime mon âme". C'est en effet à l'âme seule qu'appartient l'amour par lequel elle aime spirituellement Dieu, ou un ange, ou une âme, ou les vertus. C'est pourquoi l'épouse dit son âme aime l'Epoux. **Elle l'aime donc d'un amour, non pas charnel, mais spirituel.** Alors, même "de nuit", la quête reste possible, car le jour rend manifeste ce que cache la nuit, et l'on trouve de jour, ce que l'on cherchait la nuit.

Cependant, il est parlé non pas de la nuit, mais "des nuits". Et d'évoquer toute une suite de nuits à travers lesquelles malgré tout se fait la quête de l'Epoux: nuit du monde, nuit de la perfidie

des juifs (*iudaica perfidia*), nuit de l'ignorance des païens (*nox ignorantia paganorum*), nuit de la perversion des hérétiques (*nox haeretica prauitas*), nuit de la vie charnelle et psychique des catholiques (*nox etiam catholicorum carnalis animalisue conuersatio*). Voilà le pourquoi de ces "nuits". Mais l'épouse, spirituellement avertie, a démasqué la nuit sous les faux-semblants du jour. C'est alors qu'elle dit: "Je me lèverai et je parcourrai; dans les ruelles et les places, je chercherai Celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 1-2). Comment ne se lèverait-elle pas à la nouvelle de la résurrection du Bien-aimé? "Et toi, âme bienheureuse, si tu es ressuscitée avec le Christ, savoure les réalités d'en-haut, non celles d'ici-bas" (cf. Col 3, 1-2). Mais pourquoi chercher "dans la ville". "Laisse cela aux "impies qui tournent en rond" (*in circuitu impii ambulans*: Ps 11, 9 et Ps 58, 7).

Le Seigneur est monté "là où il était auparavant" (Jn 6, 53; Eph 4, 10).

Cette dernière notation pourrait-être, de la part de Bernard, une discrète exhortation lancée à ses Frères de Clairvaux à ne pas vaquer, de-ci de-là, puisque cela "n'est pas du tout avantageux pour leur âme" (cf. RB 66, 7: *ut non sit necessitas monachis uagandi foris, quia omnino non expedit animabus eorum*), et à conserver l'esprit de clôture, dans la stabilité en communauté.

*

H- Sermon 76 "Dans les ruelles et sur les places, je chercherai celui qu'aime mon âme.
Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé.
Les veilleurs m'ont trouvée, ceux qui gardent la ville" (Ct 3, 2-3).

Quatre sections nous acheminent du sens littéral au sens spirituel.

I- Comment l'épouse a cherché l'Epoux dans les ruelles et sur les places, et pourquoi ce fut en vain, puisqu'il était retourné au ciel.

Le verset 2 de Ct 3 est repris en début de Sermon. Bernard fait remarquer d'abord que, selon 1 Co 13, 11, l'épouse "pense encore comme une enfant". Sans doute a-t-elle pensé que sorti du tombeau, l'Epoux reprenait sur terre son ministère public: prédication aux foules, guérison de malades... Pourtant, il avait achevé l'oeuvre que lui avait confiée son Père. Expirant sur la croix, n'avait-il pas signifié ce fait en disant: "Tout est accompli ?" (Jn 19, 30). Plus de raisons de se livrer aux foules; il se hâtait plutôt de rejoindre son Père, pour s'entendre dire: "Siège à ma droite jusqu'à ce que j'ai fait de tes ennemis un escabeau pour tes pieds" (Ps 109, 1), afin de tout attirer à lui (cf. Jn 12, 32).

L'épouse n'était donc « pas encore initiée au mystère » (*ignara mysterii*). Elle pensait devoir le chercher "dans les ruelles et sur les places"...

Bernard se lance alors dans une considération théologique sur le "voir" et le "croire": "Qu'y a-t-il d'extraordinaire à croire ce que tu vois?" Jésus va au Père; ses disciples ne le verront plus (cf. Jn 16, 10). La foi ne naît pas de la vue mais de l'écoute: c'est par l'obéissance écoutante que s'exprime la foi; c'est par elle que le Seigneur, qui s'est dit présent à ses disciples jusqu'à la fin du monde (cf. Mt 28, 30), se fera "voir". Et "si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec patience" (Rm 8, 25). La patience est un mérite.

La session à la droite du Père, c'est la place du Seigneur ressuscité: c'est là son "chez soi" (*in quem suum*).

Pour l'instant, l'épouse ne perçoit rien de cette "égalité de majesté" du Père et du Fils. **"Ivre d'amour, elle court de-ci, de-là: elle cherche des yeux celui que n'atteint plus l'oeil, mais la foi"**.

Il ne faut donc pas que la foi soit frustrée de son mérite, car elle est certes reconnue plus pure lorsque l'on croit sans avoir vu (cf. Jn 20, 29).

II- Comment le Père glorifie le Fils, et le Fils, le Père.

S'ouvre alors une méditation sur la glorification du Fils par le Père, à partir de Jn 17, la "Prière sacerdotale" de Jésus: "Père, glorifie ton Fils!" "Il demande librement ce qu'il est en son pouvoir d'obtenir. Mais il demande au Père, en conformité avec l'économie du salut (*dispensatoria Filii petitio est*).

Bernard s'empresse d'ajouter: "Que personne n'aille pourtant affirmer l'infériorité du Fils par rapport au Père. L'un et l'autre sont glorifiés; et ils le sont l'un par l'autre. Il n'y a pas de glorification postérieure du Fils impliquant une subordination dépréciative quant à la nature du Fils par rapport au Père. Notre auteur confesse ici la foi de Nicée (325), celle de l'Eglise, s'opposant radicalement aux présentations tendancieuses de certains courants théologiques de l'heure (les formulations ambiguës d'Abélard et de Gilbert de la Porrée). Il affirme la coéternité du Père et du Fils: "leur gloire à tous deux est une, comme eux-mêmes ne font qu'un" (cf. Jn 17, 22).

La citation de Jn 12, 28, reprise par deux fois est significative: "Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore", dit la voix du Père, dans ce passage johannique qui reprend le contenu de l'agonie de Jésus à Gethsémani sous une forme plus synthétique que le font les "Synoptiques". Déjà, le Christ fut glorifié au Baptême conféré par Jean dans le Jourdain; il le fut aussi lors de l'épisode de la Transfiguration sur le Mont Thabor. Il le sera "encore", dans la Résurrection.

Et Bernard, très habilement, transpose les ruelles et les places de la Jérusalem actuelle dans la Jérusalem céleste, à partir de Tb 13, 22:

"Tes places, Jérusalem, seront pavées d'or pur ;
dans toutes tes ruelles on chantera : Alleluia!"

La session à la droite du Père est réservée au Fils. Comment Trônes, Dominations, Puissances, oseraient-elles se comparer à Lui? (cf. 1 Pi 1, 12). Et Bernard de conclure:

"C'est donc à mon Seigneur seulement que le Seigneur (Dieu le Père) a dit et donné de s'asseoir à la droite de sa gloire".

C'est là que, celui qui le cherche, le trouvera (Mt 7, 8) et verra sa gloire, "celle qu'il tient du Père comme Fils unique" (Jn 1, 14).

III- Comment la foi trouve celui que l'intelligence ne saisit pas. Les veilleurs qui gardent la ville de Dieu, ville qui est à la fois l'épouse et les brebis.

- Bernard interpelle l'épouse: "Que vas-tu faire, épouse? Crois-tu pouvoir le suivre jusque là (jusqu'à sa session à la droite du Père)?..." "Jusqu'au sanctuaire si secret pour contempler le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils (cf. Jn 10, 38)? Certes non! "Là où il est, tu ne peux venir maintenant; tu viendras plus tard" (cf. Jn 13, 26).

On comprend l'effroi ou le dédain de certains exégètes littéralistes et hyper-rationalistes devant une telle association apparemment arbitraire de versets bibliques rapprochés les uns des autres hors contexte. Et pourtant quelle perspicacité contemplative et quelle justesse d'appréciation du mystère de l'Eglise, puisque l'épouse, comme les disciples de Jésus, c'est l'Eglise, appelée à partager et la croix et la gloire de son Seigneur. Bernard est cohérent dans son exégèse spirituelle.

- Il encourage l'épouse dans sa recherche:

"Pourtant courage! Suis-le, cherche-le. Que sa lumière et sa hauteur inaccessibles ne te détournent pas de le chercher, ne te fassent pas désespérer de le trouver... Crois, et tu es trouvée! (*crede et inuenisti*). Car **croire, c'est avoir trouvé** - *nam credere inuenisse est* (à rapprocher d'une

autre célèbre formule de Bernard au § 2 du "Traité sur la grâce et le libre arbitre": "**consentir, c'est être sauvé**" - *consentire enim saluari est*).

Que ne trouverait la foi? Elle atteint l'inaccessible, découvre l'inconnu, comprend l'immensité, saisit les réalités dernières; bref, elle enferme en quelque sorte dans son vaste sein l'éternité même. Je le dirai hardiment: sans le comprendre, je crois en l'éternelle et bienheureuse Trinité, et **je tiens par la foi ce que je ne saisis pas par l'intelligence**" (§ 6).

Il nous semble pouvoir établir un parallèle entre S. Hilaire de Poitiers et S. Bernard à ce propos. La relecture de la prière finale du *De Trinitate* de l'évêque de Poitiers et ce Sermon 76, 6 sur le Ct. Le tableau ci-dessous mettra en évidence la similitude de la pensée:

S. Hilaire (<i>De Trin.</i> XII, 56)	S. Bernard (SCt 76, 6)
<p>"Pour moi, point d'inutiles combats de mots, mais la constante profession d'une foi inébranlable... Je m'attache sans savoir à la foi en ma régénération (le baptême), et ce que j'ignore, je le tiens dorénavant". <i>(regenerationis meae fidem obtinens nescio, et quod ignoro iam teneo).</i></p>	<p>"Sans le comprendre, je crois en l'éternelle et bienheureuse Trinité, et je tiens par la foi ce que je ne saisis pas par l'intelligence". <i>(Aeternam beatamque Trinitatem quam non intellego, credo, et fide teneo quam non capio mente).</i></p>

Objection supposée: "Mais comment l'épouse croirait-elle si personne ne prêche, puisque la foi naît de l'écoute, et l'écoute se fait par la prédication de la parole" (cf. Rm 10, 14.17).

Réponse de Bernard: "Dieu pourvoira" (Gn 22, 8). Et notre commentateur se reconnaît dans ces prédicateurs "éduquant à la foi la nouvelle épouse destinée à l'Epoux céleste".

Mais il est dit ensuite, dans le texte du Ct, que l'épouse rencontre les "veilleurs" qui gardent la Cité. Qui sont ces "veilleurs"? Ceux que le Sauveur, comme il est dit dans l'Évangile, trouvera veillant, à son arrivée. Il y a de mauvais gardiens; il y en a aussi de bons. Et Bernard considère sa communauté de Clairvaux comme une communauté évangélique de "veilleurs":

"Qu'ils sont bons ces gardiens qui veillent spirituellement et passent la nuit en prière" (allusions aux moines et aux pasteurs d'âmes) - cf. Sir 39, 6 et Ps 126, 1. "Sans ce zèle des gardiens, la Cité ne peut être en sécurité, ni l'épouse, ni les brebis" (§ 8).

En réalité ces trois réalités (Cité, épouse, brebis) n'en font qu'une:

- la Cité évoque le rassemblement (l'*Ecclesia*);
- l'épouse, évoque l'amour;
- les brebis, la mansuétude du Pasteur suprême.

L'épouse est la même chose que la Cité (*ciuitas*); cela ressort de Ap 21, 2: vision de la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel comme l'épouse parée pour son Epoux.

Et Bernard ne peut pas ne pas évoquer le dialogue post-pascal entre Jésus Ressuscité et Pierre, le "majordome" choisi pour gouverner l'*Ecclesia*: "Pierre, m'aimes-tu?" (Jn 21, 17). En effet, la charge de pasteur, de gardien, requiert un grand amour. Bernard interprète ainsi ce questionnement de Jésus à Pierre; c'est "comme si Jésus disait à Pierre":

"Si ta conscience ne te rend pas ce témoignage que tu m'aimes, que tu m'aimes beaucoup et totalement, c'est à dire plus que tes biens, plus que tes proches, voire plus que toi-même - ce qui correspond à la triple demande - n'assume point cette charge et ne t'occupe pas de mes brebis, pour lesquelles mon sang a été versé".

"Terrible parole - estime Bernard - qui a de quoi ébranler le coeur féroce de nimporte quel tyran. Prenez donc garde à vous-mêmes, vous qui avez reçu une part du ministère - il le fut pour Judas! - . Penez garde au précieux dépôt qui vous a été confié: c'est une Cité,

c'est une épouse, ce sont des brebis. C'est une Cité: veillez sur sa sécurité; c'est une épouse: prenez soin de sa parure (on verra plus loin ce qu'il faut entendre par là); ce sont des brebis: veillez à ce qu'elles soient nourries".

IV- Ce qui correspond à la sécurité de la ville, à la parure de l'épouse, et à la nourriture des brebis.

- La sécurité de la Cité repose sur une triple défense: contre la violence des tyrans, contre la ruse des hérétiques, contre les tentations des démons.
- La parure de l'épouse consiste dans les bonnes oeuvres et une conduite réglée.
- La nourriture des brebis se trouve dans les pâturages des Ecritures, avec toutes les distinctions appropriées aux âmes si diverses, qui entendent les saintes Paroles.

A l'adresse de ceux qui sont trop avides d'honneur, qui assument inconsidérément de lourdes charges et s'exposent à de graves dangers. Tout peut se résumer dans cette seule question à se poser (Bernard se l'a posée): *Amice, ad quid uenisti?* "Ami, pourquoi es-tu venu au monastère, dans quel dessein? C'est la question que posera Jésus à Judas avant la trahison de ce dernier. D'où la gravité du questionnement, qui appelle une réponse immédiate.

Et si le pasteur doit être "savant" (*doctus*), il doit surtout rester "bon". Chez Bernard, la charité tiendra toujours le premier rang, quoi qu'il advienne.

*

J- Sermon 77

Tout ce Sermon est concentré sur l'identité des "gardiens de la Cité" et sur la rencontre de l'épouse avec eux. Trois sections fragmentent la réflexion.

I- Réprimande à l'adresse des mauvais gardiens.

La critique de Bernard est tranchante. Il décrit - pour s'en lamenter - l'attitude et le vécu des mauvais gardiens de la Jérusalem/Eglise qui, au lieu de la servir, la "spolient", l' "épuisent", la rendent "pitoyable et exangue". Ce passage est à lire en parallèle avec la Lettre 42, à Henri, évêque de Sens. Écoutons Bernard:

"De nos jours, il s'agit non de parer l'épouse, mais de la spolier, non de la garder, mais de la perdre; non de la défendre, mais de l'exposer aux dangers/l'exposer aux dangers, non de l'enseigner, mais de la prostituer. Les pasteurs ne font pas paître le troupeau, mais le tuent et le dévorent..."

Vas-tu me trouver un prélat (un évêque) qui ne soit pas plus empressé de vider les bourses de ses ouailles qu'à extirper les vices? Où en trouver un qui, par sa prière, fléchisse la colère de Dieu, un qui 'proclame une année de grâce pendant laquelle le Seigneur se laisse apaiser' (cf. Is 61, 2). Nous parlons des fautes légères; un jugement plus rigoureux est réservé aux fautes plus graves.

...Laissons-là ces gens, eux qui ne trouvent pas l'épouse, mais la vendent, et cherchons plutôt ceux dont l'épouse dit qu'ils l'ont trouvée. Les premiers ont bien reçu 'une part du ministère' (Ac 1, 17) des seconds, mais non leur zèle. Ils désirent tous être leurs successeurs, mais peu désirent les imiter. Plût à Dieu qu'ils fussent aussi empressés au soin des âmes qu'ils sont prompts à courir après

un siège épiscopal!... C'est peu de chose pour nos 'gardiens' que de ne pas nous protéger; il faut encore qu'ils nous perdent"...

II- Qui sont et quels sont les gardiens dont l'épouse dit qu'ils l'ont trouvée. L'amour de la vérité que l'épouse a appris d'eux.

Qui sont donc ces 'gardiens/veilleurs' dont l'épouse affirme qu'ils l'ont trouvée? Certes, les Apôtres et les 'hommes apostoliques' (*apostoli uiri*: les successeurs des Apôtres). Cette même Eglise qu'ils ont trouvée, ils la gardent jour et nuit, "durant leur vie et après leur mort". Ils sont de puissants intercesseurs après leur mort puisque "la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur" (Ps 115, 15).

Une objection supposée: "Tu affirmes ces choses comme si tu les avais vues de tes yeux, alors qu'elles sont interdites à des regards humains".

Réponse de Bernard: "Si tu tiens pour fiable le témoignage de tes yeux, le témoignage de Dieu est plus grand (cf. 1 Jn 5, 9).

Les gardiens de la Cité/Jérusalem, ce sont les anges (cf. Is 62, 6); mais aussi ceux qui furent chargés d'un ministère et qui sont passés par la souffrance pour rejoindre le Christ dans sa gloire: "Tes gardiens, 'mère-Eglise', ce sont les saints anges; ceux qui veillent sur toi sont 'les esprits et les âmes des justes' (Dan 3, 86).

Bernard se plaît à souligner l'unité de tous les bienheureux, anges et saints, dans le Royaume de Dieu. "Les uns et les autres t'ont trouvée, Mère-Eglise, et la raison de leur sollicitude est propre à chacun d'eux: les saints n'atteindront pas sans toi leur accomplissement (cf. Heb 11, 40), et les anges ne retrouveront que par toi leur plénitude" (c'est à dire que les anges apostats doivent être remplacés, dans la perspective augustinienne, par les saints; cf. *Cité de Dieu*, Livres XI et XII; SCt 62, 1). L'Epoux est la vérité que cherche l'épouse de toute son âme: "Quel est en effet l'amour fidèle et vrai de l'âme, sinon celui par lequel la vérité est intensément aimée?". La marque de l'image divine dans l'âme l'a marquée et lui donne de "s'élever jusqu'aux douces et chastes étreintes de la vérité et de reposer ainsi dans son amour en toute sécurité et douceur".

III- Ceux qui osent s'engager sans guide dans les chemins de la vie. En quel sens l'épouse dit qu'elle a été trouvée.

L'épouse ne trouve pas celui qu'elle cherchait, mais elle est trouvée par ceux qu'elle ne cherchait pas (Ct 3, 2-3).

Un avertissement: "Qu'ils prêtent l'oreille ceux qui ne craignent pas de s'engager (dans la vie consacrée) sans guide et sans directeur (*sine duce et praeceptore*) dans le chemin de la vie (*uias uitae*), étant eux-mêmes à la fois leurs propres disciples et leurs propres maîtres dans l'art spirituel (cf. Guillaume de S. Thierry, Lettre d'or, §§ 98-100, "Nécessité d'un directeur"). Car certains, après commencé par l'esprit, ont fini par la chair (cf. Gn 3, 3). "Qu'ils prennent donc garde de marcher avec précaution, suivant en cela l'exemple de l'épouse". Les maîtres qui l'ont rencontrée lui donnèrent des nouvelles de son Bien-aimé. Elle apprit d'eux la crainte du Seigneur (cf. Ps 33, 12):

"Il donne la main au séducteur celui qui ne veut pas la donner à un guide".

En quel sens l'épouse dit-elle qu'elle a été trouvée?

L'Eglise n'est pas venue d'un seul lieu, mais de l'Orient et de l'Occident et de toutes les extrémités de la terre. Or l'épouse parle comme si l'Eglise était venue d'un seul lieu. Elle n'a pas non plus été réunie un jour en un seul lieu. Les Apôtres et les anges l'auraient alors conduite vers "Celui qu'aime son âme". Aurait-elle été trouvée avant d'être rassemblée? Non, car elle n'existait même pas.

Elle n'a donc pas été réunie, rassemblée, convoquée, avant d'être trouvée.

Il y a là, reconnaît Bernard, un "mystère caché" dont il s'expliquera dans le prochain Sermon.

*

K- Sermon 78

L'épouse a été trouvée par ses "prédicateurs" (gardiens et veilleurs de la Cité). C'est sur ce fait "mystérieux" que Bernard s'interroge. Il lui faudra trois sections pour faire le point.

I- Comment Dieu, l'ange et l'homme coopèrent au salut de l'épouse.

Bernard reconnaît qu'il a été intrigué (*illic stetimus et haesimus*) en apprenant que l'épouse avait été trouvée (*se inuentam dixerit*) par ses "prédicateurs". Il avait déjà tenté une explication au Sermon précédent, mais promis également d'aller plus avant (voir finale de SCt 77). Il part du "grand lien sacré", du saint et chaste mariage du Christ et de l'Eglise (cf. Eph 5, 32).

Trois acteurs - reconnaît-il - coopèrent tour à tour dans ce mariage: Dieu, l'ange et l'homme.

- Dieu prend soin des noces de son Fils Bien-aimé. Les deux autres acteurs ne peuvent rien faire sans Lui (cf. Jn 15, 5). Ce n'est pas pour Lui-même que Dieu les associe à ce ministère; c'est pour eux-mêmes. Lorsqu'il se sert du ministère des anges, c'est pour le salut du genre humain. Anges et hommes collaborent, dans le royaume de la charité, dont la loi est "le doux amour mutuel de ceux de ceux qui règneront ensemble et la pure affection qu'ils auront les uns pour les autres et pour Dieu".

- Il y a cependant une grande différence, selon la dignité des trois acteurs, dans leur manière d'agir. Dieu fait ce qu'il veut (cf. Ps 113, 11), immuablement. Il est la Sagesse qui dispose tout avec douceur (Sg 8, 1). L'ange n'agit pas sans mouvement, dans l'espace comme dans le temps, mais sans agitation. L'homme, lui, n'est pas libre d'agir sans agitation de l'esprit et sans mouvement du corps et de l'esprit. Il doit donc accomplir son salut avec crainte et tremblement (cf. Eph 6, 5; Ph 2, 12).

II- Dieu prévient ses auxiliaires (ange et homme) en trois choses: la prédestination, la création, l'inspiration. Pour quelle raison l'épouse n'a pu être trouvée dès le commencement, mais seulement par l'inspiration.

- La prédestination: elle est antérieure à tous les temps; il ne fut jamais de temps où l'Eglise des élus ne fût pas entre les mains de Dieu; "Il n'y eut jamais de temps où l'Eglise ne fût pas aimée".

- La création: elle se fait avec le commencement du temps;

- L'inspiration: elle se fait dans le temps où et quand Dieu le veut.

L'audacieuse révélation des desseins divins est un secret que Bernard a découvert - nous dit-il - chez S. Paul, en Eph 1, 3-6:

"Il (Dieu) nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, aux cieux, dans le Christ... Il nous a prédestinés à être des fils adoptifs par Jésus-Christ"...Ce sont les élus qui parlent ainsi. "Dans le sein si profond de l'éternité, personne n'a pu trouver cette Eglise, sinon celui à qui Dieu même - Lui l'Eternel - a voulu le révéler.

Le § 4 confirme l'idée de Bernard selon laquelle nulle créature - pas même la Vierge-Mère - n'échappe à "l'universelle confusion", excepté le seul "qui entre sans tache", le Christ (cf. Ps 14, 2; Lettre 74 aux Chanoines de Lyon auxquels Bernard fait reproche de célébrer festivement l'Immaculée Conception de Marie)... Car "il n'y a pas de distinction; tous ont péché (cf. Rm 10, 12 et

5, 12), et "tous portent le capuce de leur honte".

C'est dans ce § que l'on trouve l'unique emploi chez Bernard de l'expression augustinienne de la "masse des damnés" (*massa damnationis*); au moment de la chute, l'Eglise était "cachée de façon mystérieuse aussi bien au sein des bienheureux prédestinés, que dans la masse des malheureux damnés. Mais la grâce visitante la révèle en son temps par l'inspiration (cf. SCt 78, 3).

Quelque chose de "l'Esprit de l'Epoux fut insufflé aux esprits des hommes pour les préparer à recevoir l'Evangile de la paix" (Eph 6, 15). "La Parole a couru rapide, les peuples se sont convertis, les confins de la terre se sont rassemblés en une seule Eglise catholique, et les veilleurs ont connu les richesses de la grâce cachée, depuis des siècles, dans le secret de l'éternelle prédestination et se sont réjouis d'avoir trouvé celle que le Seigneur, avant les siècles, s'était choisie pour épouse".

Donc, au témoignage de l'épouse elle-même, celle-ci a été trouvée par les "veilleurs".

"Avez-vous vu celui qu'aime mon âme?" demande l'épouse aux "veilleurs" qui l'ont trouvée. Elle se savait déjà connue d'avance et prévenue par le Seigneur de la Cité, si bien que les gardiens l'ont "trouvée toute faite telle qu'elle est". Suivent une série de rencontres évangéliques: Corneille par Pierre, Paul par Ananie, Nathanaël par Philippe, Simon par André, son frère, Marie, la Mère du Sauveur, qui fut elle-même "trouvée enceinte par l'action du Saint-Esprit" (cf. Mt 1, 18). D'où la ressemblance - estime Bernard - entre l'épouse du Seigneur et sa Mère (§ 8).

L'épouse a donc été trouvée elle-même remplie du Saint-Esprit, et c'est pourquoi elle a demandé si familièrement à ceux qui la trouvaient des nouvelles de "celui qu'aime son âme". Elle parla la première de l'abondance du coeur. Et sa question revient à dire aux "gardiens/veilleurs": "Etes-vous de ceux à qui il a été donné de voir "celui que tant de rois et de prophètes voulurent voir, et ne virent pas? Est-ce vous qui avez mérité de contempler la Sagesse dans la chair, la Vérité dans un corps, Dieu dans un homme?"

Quant à Bernard, il juge plus expédient pour lui-même de se fier aux Apôtres qui ont mangé et bu avec le Christ/Epoux, après sa résurrection d'entre les morts (cf. Ac 10, 41).

Il s'en tient là pour l'instant à propos de l'épouse, prévenue par l'Esprit-Saint, trouvée et découverte par ceux qui gardent la Cité, "car c'est elle que Dieu a connue d'avance et prédestinée avant les siècles" (1 Co 2, 7).

On aura remarqué l'accuité du discernement de Bernard lorsqu'il scrute le "mystère de l'Eglise", l'épouse de l'Epoux Bien-aimé.

*

L- Sermon 79

"Avez-vous vu celui qu'aime mon âme?
A peine les avais-je dépassés, j'ai trouvé celui qu'aime mon âme.
Je l'ai saisi et ne le lâcherai point
que je ne l'aie fait entrer dans la maison de ma mère,
dans la chambre de celle qui m'a conçue" (Ct 3, 3c-4).

Bernard ira donc jusqu'à Ct 3, 4 dans son Commentaire. Et malgré la longueur du texte (quatre membres de phrase pour le seul verset 4), il ne fragmentera le tout qu'en deux sections. Il nous donne-là un très beau Sermon, tout centré sur "le grand pouvoir de l'amour", qui est Charité.

I- **Pour quelle raison l'épouse dit-elle: "Avez-vous vu celui qu'aime mon âme"? Que signifie le fait qu'elle "dépassé" les veilleurs.**

Le style de cette section est tout emprunt des formes de la poésie et de l'amour courtois du XIIème s., plein de ferveur amoureuse enflammée "par delà toute convenance, raison, pudeur, sagesse, jugement qui se trouvent comme en captivité"...(cf. 2 Co 10, 5).

§§ 1-2. Ainsi, "le saint amour - le seul sujet du Livre d'ailleurs - ne doit pas être mesuré aux mots, aux phrases, mais aux actes et à la vérité" (cf. 1 Jn 3, 18). **"C'est l'amour qui parle d'un bout à l'autre et pour comprendre ce qu'on lit, il faut aimer"**. Un cœur froid ne peut nullement saisir ce langage de feu (cf. Mt 19, 11). La langue de l'amour, pour qui n'aime pas, sera une langue barbare... "airain qui sonne, cymbale qui retentit" (1 Co 13, 1). "Mais ceux-là -'les veilleurs' -, puisqu'ils ont aussi reçu de l'Esprit le don d'aimer, savent ce que dit l'Esprit" (cf. Jn 7, 39).

Aussi, laissent-ils partir l'épouse après l'avoir rapidement informée, si bien qu'elle dit: "A peine les avais-je dépassés, j'ai trouvé celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 4a). La locution adverbiale "à peine", est là à sa juste place, car "ils lui ont donné une parole abrégée (*Verbum abbreviatum*). Cette expression du 'Verbe abrégé', renvoie à l'abaissement du Verbe de Dieu dans l'Incarnation (cf. "De l'amour de Dieu", 21, SCt 59, 9). Il fallait que l'épouse passât par eux pour connaître la vérité. Mais il fallait aussi qu'elle les dépassât. Sans ce dépassement, elle n'aurait pu trouver celui qu'elle cherchait; "Ils ne se prêchaient pas eux-même, mais leur Seigneur Jésus" (cf. 2 Co 4, 5). Il ne fallait pas seulement "passer", mais "dépasser" (*non sufficiebat transire, et pertransire docetur*). Celui qu'elle suivait à la trace, avait "dépassé": il avait dépassé la mort pour entrer dans la vie de gloire en montant aux cieux...

§ 3. Mais Bernard veut se faire plus clair. L'épouse aussi a dépassé: "par la foi et la ferveur, elle l'a suivi jusqu'aux cieux". Croire en la Résurrection, c'est passer; croire en l'Ascension, c'est dépasser (cf. SCt 76, 2-5).

"A peine **les** avais-je dépassés... **Les**, c'est aussi bien les veilleurs que beaucoup d'autres membres qui sont sur la terre. "Notre Chef les a précédés et surpassés en deux points: la Résurrection et l'Ascension". "Le Christ, c'est les prémices (1 Co 15, 23); notre foi nous a précédés aussi: "S'il monte au ciel, elle est là; s'il descend aux enfers, la voici" (cf. Ps 138, 8-10 librement interprété). L'Eglise s'est dépassée elle-même, demeurant par la foi, là où elle n'est pas encore parvenue dans toute la réalité (*fides et res* sont en interconnexion; elles se renvoient l'une à l'autre).

II- Le ciment de l'amour (*glutinum amoris*) grâce auquel l'épouse tient l'Epoux et ne le lâche pas. Pour quelle raison l'épouse se prépare à faire entrer l'epoux dans la chambre de celle qui l'a conçue.

§ 4. V. 4: "Je le tiens et ne le lâcherai pas"... Foi de l'Eglise et Charité demeurent. "Les fleuves sont venus, les vents ont soufflé, se sont rués sur elle: elle ne s'est pas écroulée parce qu'elle était fondée sur le Roc, le Christ (cf. Mt 7, 25; 1 Co 10, 4). "Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies béni", demandait le Patriarche Jacob à son mystérieux agresseur (Gn 32, 27). Cependant, l'épouse ne demande pas une bénédiction mais beaucoup plus: l'Epoux lui-même. Elle ne le lâchera pas. "Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et qu'ai-je désiré sur la terre sinon Toi? " (Ps 72, 25). "Je ne te lâcherai pas, même lorsque Tu m'auras bénie!", semble-t-elle affirmer.

§ 5. Et Lui, ne veut pas moins être tenu, car il déclare: "Je mets mes délices à être avec les enfants des hommes" (Ps 8, 31), et il fait cette promesse: "Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle" (Mt 28, 20).

"Quoi de plus fort que cette copule (union) qui se trouve affermie par l'unité volontaire si passionnée de tous deux"...

"Je le tiens", dit-elle. Mais "elle est aussi tenue par celui qu'elle tient" et à qui elle dit: "Tu me tiens la main droite" (Ps 72, 24). Elle est tenue et elle tient; comment peut-elle tomber désormais? Elle tient l'Epoux par sa foi et la fermeté de son amour. "Mais cela serait fragile si elle-même n'était pas tenue par la puissance de la miséricorde du Seigneur".

"Je le tiens et ne le lâcherai pas que je ne l'ai fait entrer dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a conçue" (Ct 3, 4cd). "Grande est la charité de l'Eglise", s'écrie Bernard, "qui ne refuse pas ses délices même à sa rivale, la Synagogue". Elle (l'Eglise) partage celui qu'elle aime avec son ennemie. Rien d'étonnant: "le salut vient des juifs" (Jn 4, 22). L'Eglise en vient à souhaiter à la Synagogue, et le nom et la grâce de l'épouse: cela est bien plus que le salut!

§ 6. "Charité incroyable si ses propres paroles n'en faisaient foi".

Elle veut faire entrer celui qu'elle tenait... "jusque dans la chambre" (ce qui est la marque d'un privilège). Celle qui mérite de recevoir l'Epoux dans sa chambre a son secret qui n'est qu'à elle (cf. Is 24, 16). Celui qui entre dans la chambre nuptiale, c'est l'Epoux.

"O grand pouvoir de l'amour!" Le Sauveur revient en Epoux; et il dit non seulement: "Je suis ton salut" (Ps 34, 3), mais: "Je te fiancerai à moi dans la foi...dans le droit et la justice, dans la miséricorde et la bonté" (Os 2, 20.19). Mais comment l'épouse peut-elle céder l'Epoux à une autre? Elle le souhaite à sa Mère (la Synagogue), non pour le lui céder, mais pour le mettre en commun (*ut communicet*): **elles ne seront alors plus qu'une seule en Lui!** (cf. Mt 19, 5-6).

"C'est Lui qui est notre paix, Lui qui des deux n'en fait plus qu'un" (Eph 2, 14). Il n'y aura plus alors qu'une seule épouse et qu'un seul Epoux, Jésus-Christ, N.S., qui est au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles. Amen!"

*

M- Sermon 80

La dernière série des SCt (80-86) est à teneur plus théologique que les précédents, exception faite, nous l'avons vu, du SCt 71, très trinitaire. Le style de l'exposé de Bernard devient très "scolastique", ce qui surprend. Les citations de l'Ecriture se font plus rares, les démonstrations rationnelles s'étendent.

Le SCt 80 va reprendre la question trinitaire à cause des égarements de l'évêque de Poitiers, Gilbert de La Porrée. Certains de ses écrits seront soumis à la correction, l'amendement étant exigé par le Synode de Reims: une manière d'épargner à l'imprudent évêque une condamnation. Bernard se montre très incisif, et le texte incriminé, n'est peut-être pas le bon: Geoffroy d'Auxerre a sans doute interpollé les textes fournis à Bernard (voir SC 511, note 2, p. 292).

En dehors d'un retour à Ct 3, 1 cité dès le début ("Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme"), le Cantique ne sera plus cité, laissant place à la dispute théologique en forme scolastique.

Quatre sections fragmentent l'exposé.

I- **Retour à l'exégèse morale. Quelle est l'affinité entre le Verbe et l'âme selon l'image et la ressemblance.**

Bernard fait mention d'une plainte qui lui semble émise par la communauté des frères qui l'écoutent, plainte relative au délaissement de **l'exégèse morale**, à savoir du rapport entre le Verbe et l'âme individuelle. Il ne va pas tout reprendre à nouveau frais, d'autant que ce délaissement ne s'est produit qu'à partir de Ct 3, 1 reproduit ci-dessus. Notre interprète redit son souci d'avoir cherché à "dissiper l'épaisse obscurité des allégories" (c'est à dire de donner un sens spirituel ou mystique du dialogue entre l'Epoux et l'épouse), "et de mettre en lumière les délices secrètes du Christ et de l'Eglise".

Il fait donc retour au sens moral, si apprécié des frères de Clairvaux: il va appliquer au Verbe et à l'âme individuelle, ce qui a été dit du Christ et de l'Eglise.

Une objection: Pourquoi rapprocher le Verbe et l'âme qui, apparemment n'ont rien de commun?

Réponse: Si, bien des choses leur sont communes:

- L'affinité des deux natures: le Verbe est l'Image, et l'âme est faite "à l'image" (cf. Gn 1, 27).
- La ressemblance atteste l'affinité de l'âme avec le Verbe puisqu'elle est faite non seulement "à son image", mais "à sa ressemblance" (*ibid.*).
- Si le Verbe est la Vérité, la Sagesse, la Justice: telle est l'Image; "cette Image est Justice née de la Justice, Sagesse née de la Sagesse, Vérité née de la Vérité, comme elle est Lumière née de la Lumière, Dieu né de Dieu". Certes, l'âme n'est rien de tout cela, puisqu'elle n'est pas l'Image: "elle en est pourtant capable et désireuse: elle est capable de majesté" (*in capacitate maiestatis*).

Remarquons combien ici Bernard marque d'un soulignement la noblesse de la créature, comme il l'avait déjà fait en SCt 11, 5 et en SCt 21, 6. "Dieu a fait l'homme grand, tout droit" (*Deus hominem rectum fecit*; Qo 7, 30) "le faisant 'à l'image' ". Il doit donc y avoir affinité entre les deux, entre le Verbe et l'âme individuelle (cf. SCt 83, 1). De ce Dieu "grand et droit" (cf. Ps 146, 5; 91, 16), son Image tient d'être grande et droite; et l'âme qui est faite "à l'image", le tient également.

II- Le Verbe possède bien davantage que l'âme. L'âme n'est en aucune manière sa propre droiture ou sa propre grandeur, comme l'est le Verbe.

L'âme a reçu la grandeur et la droiture "à sa mesure"; l'Image, "à égalité". L'âme tient ces deux biens que sont la grandeur et la droiture de la création ou de la complaisance de Dieu. L'Image, elle, les possède de naissance, par génération (c'est aussi ce que Grégoire de Nysse soutient dans son ouvrage sur "l'Oeuvre des six jours", qui complète celui de son frère Basile - SC 6, p. 157), de la substance même de Dieu, "car l'Image de Dieu Lui est consubstantielle".

Bernard emploie ici le langage scolastique des Ecoles, en termes de "substance" et "d'accidents": grandeur et droiture sont la substance même du Verbe; elles sont le Verbe; grandeur et droiture sont pour l'âme des "accidents"; ils ne constituent pas l'âme en elle-même. Et l'âme qui "cherche et savoure les réalités de la terre et non les réalités d'en haut, n'est pas droite mais "courbée" (*curua*; cf SCt 24, 5-7); "elle ne cesse pourtant pas d'être grande puisqu'elle reste capable de l'éternité".

L'homme n'est donc image qu'en partie. Le Verbe est l'Image intégrale. Mais la grandeur de l'âme réside en sa capacité; et "l'homme traverse la vie en image", c'est à dire en devenir, tendue vers un but, mais sans nécessairement l'atteindre...

III- Pour quelle raison l'âme est-elle différente de sa propre grandeur? La simplicité de la nature incréée.

Les §§ 5-8 qui suivent, tiennent toujours ce langage des Ecoles dans lequel les références bibliques se font plus rares. Il y a un changement de ton et de méthode. Comme dans la Lettre 77 à Hugues de S. Victor, Bernard se fait "scolastique". Il le sera encore en SCt 81. Pour quelles raisons? Sans doute pour se situer au niveau des adversaires à réfuter qui sont des dialecticiens remarquables: Pierre Abélard en fut; Gilbert de La Porrée en est. Écoutons Bernard usant de ce style adapté aux circonstances:

"L'âme n'est pas plus sa grandeur que le corbeau sa noirceur, la neige sa blancheur, l'homme sa faculté de rire ou sa raison... Ainsi, l'âme et la grandeur de l'âme, bien qu'inséparables, sont toutefois différentes l'une de l'autre... Mais Dieu Trinité, nature souveraine incréée, revendique pour soi cette pure et singulière simplicité de son essence qui fait qu'on ne trouve pas ceci, et cela..."

Demeurant en elle-même, elle est ce qu'elle a et ce qu'elle est; elle l'est toujours et de façon identique".

IV- Contre l'erreur de ceux qui disent que la divinité n'est pas Dieu. Condamnation du Commentaire de Gilbert de La Porrée sur le Traité de Boèce sur "La Trinité".

La diatribe est de mise. Bernard s'emporte contre "ces nouveaux - je ne dis pas dialecticiens, mais hérétiques - qui prétendent avec la plus détestable impiété que la grandeur par laquelle Dieu est grand, la bonté qui le fait bon, la sagesse qui le fait sage, la justice qui le fait juste, enfin la divinité qui le fait être Dieu, ne sont pas Dieu" (§ 6).

Le style est le même que dans les disputes avec Abélard, même si le tenant de cette nouvelle théologie est Gilbert, évêque de Poitiers. "C'est par la divinité, disent-ils, qu'il est Dieu; mais la divinité n'est pas Dieu". Qu'est-elle alors? Suit tout un discours dialectique extrêmement précis qui doit emporter l'adhésion. Bernard s'appuie sur S. Augustin: "Dieu n'est grand que par une grandeur qui est Lui-même. Autrement, cette grandeur serait plus grande que Dieu" (*De Trin.* V, 10, 11).

La mention du Synode de Reims se trouve ensuite notifiée. Bernard en approuve le discernement des juges qui "estimèrent fausses et fort suspecte l'interprétation de Gilbert sur la pensée de Boèce" (§§ 7-8). L'explication de Gilbert consiste à prétendre que "le Père est vérité, c'est à dire vrai; le Fils est vérité, c'est à dire vrai; le Saint-Esprit est vérité, c'est à dire vrai. Tous les trois ensemble ne sont pas trois vérités, mais une seule vérité, c'est à dire un seul vrai". Explication "obscur et tordue", estime Bernard, qui aurait préféré que la formule soit renversée: "Le Père est vrai, c. à d. vérité, le Fils est vrai...etc... Les trois sont un seul vrai, c'est à dire **une seule vérité**".

Fulgence de Ruspe, un africain très augustinien jugé *Bonus corrector* (excellent censeur), est encore appelé à l'aide. La pensée de Boèce est claire: "**Lorsqu'on dit Dieu, Dieu, Dieu, cela se rapporte à la substance**". Mais Gilbert ajoute: "Non la substance qu'il est, mais par laquelle il est". Néanmoins on peut se demander quel est le véritable texte de Boèce et quel est celui de Gilbert. Il semble, selon N.M. Haring (*Medieval Studies* 13, 1951, pp. 12-13), qu'il y ait eu inversion des textes par une regrettable inattention du secrétaire de Bernard...

Bernard reconnaît cependant, qu'à Reims, Gilbert s'en est remis à l'opinion des évêques réunis en Synode.

La mise en garde de la finale de ce Sermon, indique à l'évidence qu'il s'adressait plus à des lecteurs non cisterciens - des Ecolâtres en particulier - qu'aux moines de Clairvaux. Notre commentateur annonce qu'il parlera de la "ressemblance" dans les Sermons suivants.

*

N- Sermon 81

Bernard reprend, pour l'approfondir, la question de la création "à l'image et à la ressemblance" (Gn 1, 26-27), en insistant ici sur l'aspect "ressemblance".

Cinq fragmentations dans cet exposé technique.

I- La ressemblance de l'âme avec le Verbe consiste surtout en ceci: pour l'âme, être et vivre sont la même chose, comme pour le Verbe, être et vivre heureux.

Après avoir établi l'affinité de l'âme avec le Verbe par des arguments de raison, Bernard se demande quel rapport peut-il y avoir entre "une si grande majesté (le Verbe) et "une si grande

pauvreté" (l'âme humaine) pour qu'on dise que sublimité et humilité "s'embrassent comme d'égal à égal, semblables à deux époux qui s'aiment"?

Et il s'émerveille de ce que, "si cela est vrai, s'engendre une confiance (mutuelle) pleine de joie". Les aspects de la conformité de l'âme et du Verbe n'ont certes pas été tous relevés - constate Bernard -, mais plusieurs l'ont été cependant. Ainsi, il apparaît "combien l'Image et ce qui est "à l'image" se reflètent de très près".

En quoi et en quels éléments consiste la ressemblance? La réponse va suivre. Connaissant la noblesse de son origine, l'âme se détournera plus aisément d'une vie dégénérée, et "approchera avec confiance des embrassements du Verbe" (§ 1).

Le premier trait de la ressemblance de l'âme avec le Verbe, c'est **la simplicité** de substance qui fait que, pour l'âme, être et vivre, c'est la même chose. Pour le Verbe, il y a égalité entre "être et vivre heureux". Et ce n'est pas le cas pour l'âme; il y a donc ressemblance entre les deux, non égalité. "Bien vivre et vivre heureux" appartient au Verbe, de par sa sublimité; "être et vivre" appartient à l'âme, grâce à la ressemblance. **"Pour Dieu seul, être et être heureux sont la même chose: c'est la simplicité première et toute pure"**. Avoir un être qui est la même chose que vivre, cela est semblable à Dieu, et c'est le propre de l'âme. Et de ce degré inférieur, il est possible de monter jusqu'au 'vivre heureux': "c'est de là que l'on monte à la vie heureuse" (§ 2).

II- Les diverses sortes de vivants. Pour l'âme seule, être est la même chose que vivre. Ce que l'âme a reçu dans la création.

Deux sortes de vivants: * Ceux qui ont la sensibilité (*quae sentiunt*);
* Ceux qui ne l'ont pas (*quae non sentiunt*).

Au-dessus des deux est la vie qui fait vivre et sentir. "L'âme, plus que vivante, est la vie même". Infuse dans un corps, elle le vivifie. Le corps n'est pas la vie, mais il est vivant grâce à la vie donnée par l'âme.

Fait suite toute une considération sur les diverses sortes de vivants, végétaux, animaux etc... Pour eux tous, être n'est pas la même chose que vivre; cela est le propre de l'âme qui peut, à partir de ce degré inférieur, monter au degré supérieur: "bien vivre et vivre heureux". A ce degré se tient seul Celui qui est seul à être heureux et puissant, "le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs" (1 Tm 6, 15) - § 3.

L'âme a reçu par création non pas d'être heureux, mais de pouvoir l'être. "Nous reconnaissons la ressemblance; nous récusons l'égalité". La différence? Celle de la créature et du Créateur.

Ainsi, l'âme qui vit "selon la chair", est "une morte vivante" (*uiuens, mortua est*).

III- L'âme est immortelle, mais non comme le Verbe. La triple proximité de l'âme et du Verbe: la simplicité, la perpétuité, et la liberté. En quoi consiste la liberté de l'âme?

L'âme est immortelle. En cela aussi elle est semblable au Verbe, sans lui être égale: l'immortalité de la Divinité la surpasse de loin... (cf. 1 Tm 6, 16). Dieu est par nature immuable (cf. Mt 3, 6). Quelle est donc cette part d'immortalité qui manque à l'âme? L'immuabilité! Car l'âme change de sentiments. **Simplicité de l'essence et perpétuité de vie: double proximité de l'âme et du Verbe - § 5.**

Mais il y a un troisième aspect qui rend l'âme semblable au Verbe: c'est le libre arbitre, la capacité de discerner et de choisir entre le bien et le mal, et à tous les contraires qui s'opposent dans la vie de l'esprit: arbitre dans le discernement, libre dans son choix; tel est "l'oeil de l'âme". **Là où il n'y a pas de liberté, là non plus, il n'y a pas de mérite.**

IV- Comment la liberté de l'âme est livrée à la captivité par le fait du péché.

L'homme est le seul être libre parmi les êtres animés. Cependant, du fait du péché, il subit, lui aussi, une certaine violence ou contrainte (*necessitas*). Par son amour dérégulé, l'âme se trouve alourdie, apesantie par le corps (cf. Sg 5, 11). "Si l'âme qui a pu tomber d'elle-même ne peut se relever d'elle-même, c'est la volonté qui en est la cause". Celle-ci, devenue languissante par l'amour dépravé, ne s'ouvre plus à l'amour de la justice. La volonté, devenue captive, ne peut plus résister à la "nécessité". D'où le cri de l'âme dans les Psaumes et les Prophètes (cf. Is 38, 14-15. L'âme vit alors une servitude volontaire, car "celui qui commet le péché se rend esclave du péché" (Jn 8, 34). Elle retrouvera sa liberté lorsqu'elle ne commettra plus le péché (§§ 7-8).

Au § 9, nous avons là le cas très rare où Bernard dialogue avec son auditoire:

_ "Mais, dis-tu, tu ne me feras pas cesser de croire à la nécessité que je subis... contre laquelle je lutte continuellement".

_ "Où, je te le demande, sens-tu cette nécessité? N'est-ce pas dans la volonté?"

Suit une réflexion personnelle de Bernard: "Qui me délivrera de cette honteuse servitude? Malheureux, mais libre; libre en tant qu'homme; malheureux en tant qu'esclave. Libre en tant que semblable à Dieu; malheureux en tant qu'ennemi de Dieu... C'est moi qui combats contre Toi; c'est moi qui suis devenu mon propre ennemi...; je trouve en mes membres un principe qui s'oppose à mon esprit et à Ta Loi" (cf. Rm 7, 23).

V- La Loi de Dieu et la loi du péché, qui coexistent dans l'âme et dans la volonté.

"Qui me délivrera de mes propres mains?" (cf. Rm 7, 24)... Je ne trouve aucune issue à mon malheur... La volonté me rend inexcusable; la nécessité me rend incorrigible. "Ma volonté est mon propre ennemi" (cf. *De gratia*, §§ 4-5).

Suit un rapport dialectique, repris de S. Paul, entre la chair et l'esprit: "Si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais le péché qui habite en moi" (Rm 7, 20).

Bernard renvoie alors à son Traité sur "la Grâce et la Liberté", où il avait exprimé des opinions différentes sans doute, mais "non contraires à celles-ci". Il laisse d'ailleurs à l'auditeur/lecteur d'adhérer à celles qu'il préférera...

Il rappelle en finale les trois points fondamentaux de l'exposé: l'âme est ressemblante au Verbe par sa **simplicité** de nature, son **immortalité**, sa **liberté**. Ce qui démontre encore combien il y a d'affinité entre l'âme et le Verbe.

*

O- Sermon 82

Ce Sermon, articulé en trois sections, reprend la question de la "ressemblance", en proposant une autre présentation que celle qui figure dans le "Traité de la grâce et du libre arbitre". Le Traité affirmait que, si l'image demeure par delà le péché, la ressemblance, elle, est néanmoins perdue. Ici, il est dit qu'elle n'est pas "perdue" mais "voilée, souillée, obscurcie"... Bernard reparle des trois composantes de la ressemblance de Dieu dans l'homme: la simplicité, l'immortalité, la liberté. Le péché les recouvre toutes trois d'un "second manteau": la simplicité se recouvre alors de la duplicité, l'immortalité, de la mortalité, la liberté, de la nécessité.

Cette ressemblance partielle qu'elle garde permettra à l'âme de s'approcher du Verbe. Mais la dissemblance est d'autant déplaisante que la ressemblance subsiste (§ 6). "Immense dissemblance!" soupire Bernard....

Il cite Ct 6, 12 pour signifier l'appel lancé à l'âme, la Sunamite: "Reviens, Sunamite, reviens, que nous te regardions". Le Verbe-Epoux la regardera de nouveau lorsqu'elle lui sera redevenue semblable, et il s'offrira Lui-même à son regard (cf. 1 Jn 3, 2).

Finalement, la ressemblance s'accompagne de la vision de Dieu; elle s'accomplit dans l'amour; elle est "vision de Dieu". La "méchanceté otée", il n'y aura plus qu'"unité d'esprit" (1 Co 6, 17), vision réciproque et mutuelle affection; "ce qui est partiel disparaîtra" (1 Co 13, 10). Alors l'âme connaîtra comme elle est connue (cf. 1 Co 13, 12). Alors, elle aimera comme elle est aimée, et l'Epoux trouvera sa joie dans l'épouse (cf. Is 62, 5).

P- Sermon 83

Après avoir "pendant trois jours" (c'est à dire au fil des Sermons 80, 81, 82) démontré l'affinité de l'âme avec le Verbe, Bernard va maintenant en dégager l'utilité: *Quae utilitas in omni labore isto?* C'est une Cantate de l'Amour que ce Sermon qui se fractionnera en trois sections sans conséquences préjudiciables à l'unité du contenu. L'entrée en matière est déjà à lui seul un sommet littéraire.

I- **Comment nimporte quelle âme peut revenir avec confiance au Verbe, pour qu'il la réforme et conforme à Lui.**

"Nous avons fait voir que toute âme - même 'chargée de péchés' (2 Tm 3, 6), enveloppée de vices, captive des plaisirs, prisonnière en son exil, incarcérée dans son corps, enlisée dans la boue, 'plongée dans la vase' (Ps 68, 3), attachée à ses membres, clouée à ses soucis, accablée d'affaires, paralysée par ses craintes, égarée sur une fausse route, rongée d'inquiétudes, agitée par les soupçons; enfin, 'étrangère en pays ennemi' (Ex 2, 22; Bar 3, 10), selon la parole du Prophète, 'souillée avec les morts, comptée parmi ceux qui sont en enfer' (Bar 3, 11) - toute âme, dis-je, même ainsi damnée et désespérée, peut cependant trouver en elle-même non seulement de quoi respirer dans l'espérance du pardon et de la miséricorde, mais encore d'aspirer avec audace aux noces du Verbe, de conclure sans peur un traité d'alliance avec Dieu, de porter sans crainte avec le Roi des anges 'le joug suave' de l'amour (cf. Mt 11, 30). Quelles audaces ne pourrait-elle pas se permettre tranquillement envers celui dont elle se voit l'image glorieuse, dont elle se sait porter noblement la ressemblance? Oui, que craindrait-elle de la majesté divine, elle qui tire sa confiance de son origine? Il suffit qu'elle s'applique à conserver la noblesse de sa nature par la probité de sa vie" (§ 1).

"Pourquoi notre zèle (*industria*) dormirait-il", se demande Bernard, puisqu'un "grand don de la nature habite en nous?" Ce serait faire injure au Créateur que de ne pas mettre en oeuvre ce don de nature. L'empreinte du Verbe nous engage à demeurer avec le Verbe, où à Lui revenir si l'âme s'en est écarté "par la dépravation de sa vie et de ses moeurs" qui la rend dissemblable à elle-même (§ 2). "Néanmoins, cette dissemblance n'abolit pas la nature, mais la corrompt".

Le retour de l'âme, c'est la conversion au Verbe (cf. Ct 7, 10), pour qu'il la réforme et la conforme à Lui-même, c'est à dire "en l'amour" (*in caritate*; cf. Eph 5, 1-2). "Une telle conformité marie l'âme au Verbe". Semblable à Lui par nature, elle se rend aussi semblable à Lui par la volonté, "en l'aimant comme il l'aime".

Par l'intelligence de l'amour, elle parviendra à la perfection (Guillaume de S. Thierry dira, "par le sens de l'amour illuminé" - Lettre d'or §§ 259-263).

Ce contrat d'amour est une étreinte: "Ils sont Epoux et épouse".

II- **Comment le sentiment de l'amour est plus fort que tous les autres sentiments.**

Ce noeud qui lie les époux est plus fort que l'amour entre enfants et parents, car "**l'Epoux n'est pas seulement aimant, il est l'amour**".

Dieu requiert-il l'honneur plus que l'amour? Certes non. "Si je suis l'amour, dit-Il, où est l'amour qui m'est dû? ...

"Dieu exige d'être craint comme Seigneur, d'être honoré comme Père et, comme Epoux, d'être aimé" (§ 4).

"L'amour se suffit à lui-même, il plaît par lui-même et pour lui-même. Il est à lui-même son mérite, à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche hors de lui-même ni sa cause ni son fruit: en jouir, voilà son fruit. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. Grande chose que l'amour, si du moins il remonte à son principe, s'il retourne à son origine, s'il reflue vers sa source pour y puiser sans cesse son éternel jaillissement. De tous les mouvements de l'âme, de ses sentiments et de ses affections, l'amour est le seul qui permette à la créature de répondre au Créateur, sinon d'égal à égal, du moins dans une réciprocité de ressemblance"...

"Grande chose que l'amour (*Magna res amor*)! Mais il comporte des degrés. L'épouse est au degré le plus élevé..."

L'amour pur n'est pas mercenaire ; il ne tire pas ses forces d'un espoir... Tel est l'amour de l'épouse... Le seul espoir de l'épouse, c'est l'amour. Là est sa seule richesse. L'épouse déborde de cet amour, et l'Epoux en est content. Il ne demande rien d'autre, et elle n'a rien d'autre à offrir. De là vient qu'il est l'Epoux et elle, l'épouse"...

III- L'Epoux aime le premier et il aime davantage; pour l'épouse, il suffit qu'elle aime de tout son être.

"L'amour de l'Epoux - ou même l'Epoux qui est amour - ne demande qu'amour réciproque et fidélité. Qu'il soit donc permis à la bien-aimée d'aimer en retour. Comment n'aimerait-elle pas, elle qui est l'épouse et l'épouse de l'Amour? Comment l'Amour ne serait-il pas aimé?"...

"Certes, ce n'est pas la même abondance que ruissellent l'amante et l'Amour, l'âme et le Verbe, l'épouse et l'Epoux, le Créateur et la créature... Cela veut-il dire que seront perdus et totalement vains les souhaits de l'âme qui aspire aux Noces?... Non. Si pourtant l'âme aime de tout son être, **rien ne manque là où il y a totalité**... Aimer ainsi, c'est avoir consommé le mariage...; en l'unanimité des deux époux consiste l'entière perfection des noces.

Certes, l'âme est devancée en amour et dépassée; mais "celui qui s'attache à Dieu est avec Lui un seul esprit" (1 Co 6, 17).

Suit une ultime recommandation de Bernard:

"Ecoutons donc cette âme que l'onction maîtresse de vérité et la fréquente expérience ont rendue capable de nous instruire aisément de tout" (cf. 1 Jn 2, 20.27). Mais il s'en expliquera dans le Sermon suivant.

*

Q- Sermon 84

A partir d'une reprise de Ct 3, 1 ("Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme"), Bernard centre toute sa réflexion et sa quête de sens dans ce Sermon sur le thème de la recherche de l'Epoux par l'âme/épouse.

Un Sermon bref et dense, structuré en deux sections autour de ce thème.

I- **Quel grand bien que de chercher Dieu! L'Epoux y prédispose l'âme en la devançant et en lui en inspirant le désir.**

Ct 3, 1 est à nouveau cité en tête de §. Première affirmation de Bernard, tirée de son expérience contemplative: "C'est un grand bien que de chercher Dieu". Cela surpasse tous les autres

biens de l'âme. Il est donc le premier des biens et "l'étape ultime du progrès" dans la croissance de la vie spirituelle. Aucune vertu ne peut être attribuée à qui ne cherche pas Dieu. Aucun terme (aucun « stop ») ne peut lui être imposé puisqu'il est écrit: "Cherchez **toujours** Sa Face" (Ps 104, 4). Même trouvé, il ne cessera pas d'être cherché; et non par un déplacement local, mais "par les désirs" (*non pedum passibus, sed desiderii quaeritur Deus*) - cf. SCt 74, 2. Loin d'éteindre le saint désir, "l'heureuse découverte, l'attise" (*extendit*). Que l'allégresse atteigne sa plénitude (cf. Ps 15, 11), le désir, lui, n'aura pas de fin et la recherche non plus (§ 1).

Ces préalables ont été dits pour que les moines de Clairvaux ne "tournent pas ce grand bien en un grand malheur". Que chaque âme qui cherche Dieu se sache devancée dans cette quête et cherchée elle-même avant de s'être mise à chercher (cf. 1 Jn 4, 19). Encore faut-il rendre grâce aux grâces de prévenance venant de Dieu.

Bernard se fait alors plus précis: "La corruption du meilleur don est la trahison la plus basse". Paul, l'Apôtre, s'en est bien gardé; il n'a pas usurpé la gloire de son Seigneur: "C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis" (1 Co 15, 10) - § 2.

"Dans mon petit lit, ... j'ai cherché celui qu'aime mon âme" (Ct 3, 1)...

Une certitude s'impose: Si l'âme cherche le Verbe, c'est qu'elle a été d'abord cherchée par le Verbe. Laissée à elle-même, notre âme "n'est qu'un souffle qui s'en va sans retour" (Ps 77, 39). "J'ai erré, dit-elle, comme une brebis perdue: Viens, Seigneur, chercher ton serviteur" (Ps 118, 176)³. Ainsi, cette volonté de l'âme de chercher Celui qu'elle aime, lui vient de ce qu'elle a déjà été prévenue, visitée et cherchée par le Verbe. En effet, que cherche donc le Psalmiste en Ps 118, 176, sinon "d'être cherché"? Et il ne chercherait pas de l'obtenir s'il n'avait pas déjà été cherché.

II- A quelle âme appartient-il de chercher le Verbe? Ce que signifie être cherché par le Verbe. Cette nécessité revient à l'âme, non au Verbe.

Cherchée la première et aussi aimée la première, l'âme peut alors se lancer à la quête de Celui qu'elle aime. Et Bernard lance alors un appel à la prière:

"Prions nous aussi, frères très chers" (*oremus et nos, carissimi*) "pour que ces miséricordes nous devancent bientôt, car nous sommes devenus très misérables" (cf. Ps 78, 8). Et de préciser: "Je ne dis pas cela de vous tous... Je sais qu'un très grand nombre d'entre vous marchent dans la voie de cet amour dont le Christ nous a aimés et le cherchent en simplicité de coeur" (cf. Sg 1, 1). "Mais il y en a quelques uns - je le dis avec tristesse - qui ne nous ont montré encore aucune marque de cette prévenance salutaire... ce sont des hommes qui s'aiment eux-mêmes, et non le Seigneur, et qui cherchent leur propre avantage, non celui du Seigneur" (§ 4).

Or, l'épouse a été devancée par une double bénédiction: l'amour et la recherche. "L'amour est la cause de la recherche, la recherche est le fruit de l'amour; elle en est aussi l'assurance". Il fallait ces deux choses pour, d'une part, "chasser la honte et éveiller l'affection" (§ 5).

Bernard reprend alors à son compte la thématique de l'épouse infidèle développée par le Prophète Osée (Os 2, 5-7). Eh bien, malgré le constat de son infidélité, Bernard/l'épouse infidèle ne doute pas d'être aimé(e): "Cet amour je l'ai ressenti en ce que, non seulement Il m'a cherché dans l'état (de prostituée) où j'étais, mais Il m'a aussi donné son affection, assuré de sa recherche. "Comment aurais-je besoin d'élan pour le chercher, moi qui ai expérimenté sa clémence et suis persuadé de ses sentiments pacifiques?" (§ 6).

Bernard s'exclame, dans son enthousiasme de chercheur comblé:

3 Sur ce préalable et cette recherche de l'âme par Dieu, voir S. Augustin, *Conf.X*, 27, 38.

"Frères, se dire cela, c'est être cherché par le Verbe; en être persuadé, c'est être trouvé... Mais tous ne comprennent pas ce langage"...

Comment, se demande-t-il enfin, amener les "commençants" à ce vécu expérientiel de l'épouse? Qu'ils lisent Jér 3, 1 ss: "Toi qui t'es prostituée à de nombreux amants, reviens à moi, dit le Seigneur..., et je t'accueillerai". Que, par le mérite de la foi, ils obtiennent un jour le fruit de l'expérience⁴. Dans le Sermon suivant, il montrera "aux âmes assoiffées", comment chercher Celui par qui elles ont été cherchées.

Q- Sermon 85

Il semble que Bernard ait du mal à quitter le verset 1 de Ct 3. Il le médite encore dans ce long Sermon, très didactique: un des plus long Sermon de son Commentaire. Quatre sections nous aident à faire la lumière sur la recherche du Verbe et sur notre conformité ou réformation à Lui.

Nous sommes là à un sommet de l'exégèse morale: l'intimité du rapport entre le Verbe et l'âme. Le Sermon suivant - qui sera le dernier - reprendra encore Ct 3, 1 pour expliciter ce qu'il faut entendre par "le lit" et par "la nuit", au sens moral.

I- Pour quelles raisons l'âme cherche-t-elle le Verbe? Bernard en énonce sept, et tout d'abord la réprimande et la connaissance. Les autres points seront développés au cours du Sermon.

L'âme cherche le Verbe pour se soumettre à sa réprimande, pour en recevoir la lumière de la connaissance et un appui qui lui donne la force; pour être reformée dans la sagesse et conformée à Lui dans la beauté; pour s'unir à Lui dans un mariage spirituel fécond, et pour jouir de Lui dans l'allégresse. Voici donc les sept points énoncés. La suite va développer les raisons qui porte l'âme à chercher le Verbe.

La première raison: l'âme désire se soumettre à la réprimande du Verbe. Celui-ci se déclare même notre "adversaire" dans cette parole de Mt 5, 25: "Accorde-toi avec ton adversaire, tant que tu es en chemin", etc... Le Verbe s'oppose en effet à nos désirs charnels, "nous qui nous égareons toujours" (cf. Ps 94, 10). La menace est terrible en effet, "à moins que tu n'entres en conflit avec toi-même", et que tu ne mènes contre toi "une lutte acharnée et continue pour tourner le dos à tes habitudes invétérées et à tes passions innées". Mais seul tu n'y parviendras pas: "ce serait vouloir faire reculer une nouvelle fois le Jourdain" (cf. Ps 113, 3). Que faire alors?

"Cherche le Verbe pour t'accorder avec Lui, car c'est Lui qui agira. Fuis vers Lui, ton adversaire; par Lui tu deviendras tel qu'il ne sera plus ton adversaire. Il changera ses menaces en caresses et, pour te transformer, sa grâce répandue en toi sera plus efficace que sa violente colère".

N'ignore donc pas ce qu'Il veut, car "celui qui ignore sera ignoré" (1 Co 14, 38). Et voilà la seconde nécessité, c'est la connaissance apportée par le Verbe Lumière (cf. Jn 1, 9; Ps 118, 105. 130). Il s'en suit une transformation de la volonté qui désormais veut le bien, et une illumination de la raison qui désormais connaît le bien (§§ 1-2).

L'âme s'est remise debout, grâce au Verbe. Encore doit-elle se garder de tomber à nouveau (cf. 1 Co 10, 12). Elle ne peut tenir debout par elle-même; elle le pourra par le Verbe "qui affermit les cieux" (Ps 117, 13).

4 Notons que l'expérience, chez Bernard, tient une place de choix dans ses écrits (voir P. Verdeyen, *BdC*, p. 557 ss).

II- Trois forces poussent l'âme pour la renverser. L'homme doit se garder surtout de soi-même. Ce qu'est la force. Celui qui espère dans le Christ est tout-puissant. C'est sur le Christ seul qu'il faut s'appuyer pour recevoir de Lui la force.

Ces trois forces qui poussent l'âme pour tenter de la renverser sont le diable, le monde, et l'homme. Mais qui pourra nous nuire si nous sommes zélés pour le bien? (cf. 1 Pi 3, 13). Si tu ne donnes pas ton assentiment aux suggestions du diable ou aux séductions du monde, et si tu as de la miséricorde pour ton âme, alors tu seras "zélé pour le bien" (cf. Sir 30, 24) [- § 3]. Mais la victoire sur soi-même est la plus difficile des trois. Et "l'homme qui maîtrise son âme est plus grand que le preneur de ville" (Pr 16, 32). Pour cela, il faut "la force d'en-haut" (Lc 24, 49) qui permettra à la vigueur de l'âme de soumettre toutes choses à la raison (§ 4).

Avec le Psalmiste, Bernard se demande: "Qui montera sur la Montagne du Seigneur?" (Ps 23, 3). Vain sera l'effort de l'homme qui tente l'ascension sans l'aide du Verbe. Ici, notre commentateur introduit une citation du Ct située très en avant du texte: "Qui est celle-ci qui monte du désert, débordant de délices, appuyée sur son Bien-aimé" (Ct 8, 5). Evidemment, le *ascendet* du Ps 23, 3 appelle le *ascendit* de Ct 8, 5. Sans cet appui sur le Bien-aimé, vaine est la peine de l'âme chercheuse du Verbe. Avec Lui, par contre, elle soumettra toute chose à la raison: colère, crainte, désir espéré (*cupiditas*), et joie (voir Boèce, "*Consolatio Philosophiae*", I, finale, et Isaac de l'Étoile, *De anima*, 1878/1879: "tristesse et crainte, joie et espérance"). Bernard appelle cet ensemble de deux couples, "la quadriga de l'âme" (*animae currum*), que celui-ci doit conduire, tel un "habile cocher". L'âme réduira alors en captivité toute passion charnelle et soumettra à la raison les sens de la chair (*carnis sensum*) pour qu'ils obéissent à la force.

En effet, comment tout ne serait-il pas possible à qui s'appuie sur Celui qui peut tout? Et de citer S. Paul: "Je puis tout en Celui qui me rend fort" (Ph 4, 13). Suit alors une phrase clé de la spiritualité bernardine:

"Rien ne met mieux en lumière la toute puissance du Verbe que sa capacité de rendre tout-puissants ceux qui espèrent en Lui". L'âme rendue forte par le Verbe pourra être maîtresse d'elle-même et échapper à la captivité de l'injustice (cf. Ps 118, 133). L'homme appuyé sur le Verbe et revêtu de la force d'en-haut (l'Esprit-Saint; cf. Lc 24, 49), ne pourra être abattu par aucune violence, aucune ruse, aucune séductions, ni privé de la maîtrise de soi. C'est là, pour Bernard, une manière de rejoindre la tradition de l'*hésychasme*, et l'*apathèia* dans la ligne d'Évagre et de Cassien.

Afin de ne pas avoir à craindre celui qui te pousse pour te renverser (cf. Ps 117, 13), "ne laisse pas l'orgueil prendre pied en toi (cf. Ps 35, 12). Car ce n'est pas "se tenir dans la vérité" que de ne pas s'appuyer sur le Verbe et de se fier à ses propres forces (cf. Ps 48, 7). Le Verbe ne dit-il pas "Sans moi, vous ne pouvez rien faire"? (cf. Jn 15, 5).

III- Comment nous sommes reformés par le Verbe dans la sagesse. Quelle relation existe entre la sagesse et la force.

Nous sommes aussi reformés par le Verbe dans la sagesse (ce sera la quatrième raison de "chercher le Verbe"). Car si le Verbe est force, il est aussi sagesse - cf. 1 Co 1, 24. Jacques, dans sa Lettre, invite à demander la sagesse à Dieu pour qui en manquerait, puisque "Dieu donne à tous avec magnificence et sans faire de reproche" (Jc 1, 5). De plus, "la force est apparentée à la sagesse", bien qu'elle s'en distingue dans l'âme. Dans le Verbe, force et sagesse sont identiques; pas dans l'âme. La vigueur relève de la force, la tranquillité de l'âme accompagnée d'une certaine douceur, désigne la sagesse..."dans la douceur de l'Esprit" (2 Co 6, 6) [§ 7]. C'est au § 8 que Bernard fait dériver le mot sagesse (*sapientia*) du mot saveur (*sapor*), car "s'ajoutant à la force, la sagesse la rend savoureuse alors que, par elle-même, la force est perçue comme âpre et insipide".

Une belle définition: "La sagesse est la saveur du bien" . Elle fut perdue par le péché de l'homme à l'instigation de "l'antique Serpent" (Ap 12, 9). "La non-sagesse (*insipientia*) de la femme, nous a privés de la saveur du bien". Mais la sagesse a de nouveau rempli le coeur et le corps de la femme pour que nous soyons reformés dans la sagesse par une femme (Marie). "Dès lors, la sagesse vainc toujours la malice"(cf. Sg 7, 30)."Par son entrée, la sagesse, en rendant insipides les sens charnels, purifie l'intelligence, guérit et rétablit le palais du coeur (expression augustinienne). Le "palais du coeur", une fois guéri, "savoure à nouveau le bien; il savoure même la sagesse elle-même, le meilleur de tous les biens".

"Heureuse l'âme totalement gagnée à la saveur du bien et à la haine du mal! C'est cela être reformé dans la sagesse ; c'est cela expérimenter avec bonheur la victoire de la sagesse". Nous avons noté, une nouvelle référence à "l'expérience", notion si chère à S. Bernard.

"Affermir son coeur et attendre le Seigneur" (Ps 26, 14) relève de la force; goûter et voir combien le Seigneur est doux (Ps 33, 9), relève de la sagesse.

IV- Ce que c'est que d'être conformé au Verbe dans la beauté, uni à Lui dans un mariage fécond, et jouir de Lui dans l'allégresse, autant qu'il est possible en cette vie.

Bilan provisoire:

- par le changement de volonté, l'âme a recouvré la vie;
- par la connaissance, elle a retrouvé la santé;
- par la force, la stabilité;
- par la sagesse enfin, la maturité.

"Il nous reste, dit Bernard, à découvrir sa beauté sans laquelle elle ne peut plaire 'au plus beau des enfants des hommes' (Ps 44, 3); car, elle s'entend dire: 'le Roi désirera ta beauté' "(Ps 44, 12).

En quoi consiste la beauté de l'âme?

Son éclat, c'est "le témoignage de sa conscience" (2 Co 1, 12), son honnêteté (*honestum*). Le corps, image de l'âme, reçoit cet éclat resplendissant qui perce comme par ses rayons et le répand par les membres et par les sens, jusqu'à ce que tout devienne lumineux: l'action, la parole, le regard, la démarche, le rire mêlé de gravité et tout emprunt d'honnêteté.

La beauté de l'âme, c'est donc l'honnêteté, c'est à dire une noblesse de l'âme soucieuse de faire le bien devant Dieu et devant les hommes (cf. 2 Co 8, 21), la parure de la chasteté, conforme à celle du Verbe, "Image resplendissante de la substance du Père" (Héb 1, 3).

L'âme en vient à songer aux noces : prête au mariage et plus semblable au Verbe, elle s'engage à garder les jugements de la justice. Mariage spirituel donc, qui requiert de quitter tout (cf. Lc 5, 11), de s'attacher au Verbe par tous les désirs, disant: 'Pour moi, vivre c'est le Christ et mourir est un avantage" (Ph 1, 21). Telle est alors l'âme: épouse et mariée au Verbe (§ 12).

Les deux sortes d'enfancements dans le mariage spirituel :

- en sauvant beaucoup d'âmes par la prédication et la méditation;
- en étant ravi hors de soi, étant avec le Verbe: ce qui est plus agréable (que de prêcher), bien que cela soit rare (*Dulce commercium, sed breue momentum et experimentum rarum*) [cf. SCt 85, 1].

Qu'est-ce que jouir du Verbe?

Comment exprimer ce qui est inexprimable? Et Bernard préfère en appeler au témoignage de S. Paul, car "ce n'est pas une langue qui enseigne cela, mais la grâce. Il convient donc de préparer son esprit à recevoir cet enseignement. "Cela reste caché aux sages et aux savants, et révélé aux tout-petits (Lc 10, 21).

"Grande et sublime vertu que l'humilité! Elle mérite de recevoir ce qui ne s'enseigne pas".

*

R- Sermon 86

Très bref Sermon, dont la brèveté même laisse pressentir que Bernard fut surpris par la mort avant d'achever son Commentaire. Nous sommes donc là quelques mois ou quelques semaines avant le *transitus Bernardi* d'août 1153.

La recherche du Verbe par l'épouse est encore au coeur de sa réflexion et fait l'objet de sa contemplation. Il ne parvient pas à s'arracher au verset 1 de Ct 3; il s'est tellement identifié à l'épouse, il est vrai...

Deux courtes sections l'amène à creuser encore Ct 3, 1 au sens spirituel et moral.

I- L'éloge de la réserve qui paraît dans l'épouse. Elle sied surtout aux jeunes gens.

Bernard estime avoir suffisamment expliqué pourquoi l'âme/épouse cherche le Verbe. Il cueille maintenant la réserve (*uerecundia*) de l'épouse comme "une fleur admirable" pour l'offrir aux plus jeunes de ses frères de Clairvaux, bien qu'elle soit l'ornement de tous les âges. "Quoi de plus aimable qu'un jeune homme réservé?" Bernard savait-il que par cette parole, il se disait lui-même, puisque, d'après Guillaume de S. Thierry, son premier biographe, il fut tel (cf. *Prima Vita I*)...

La réserve est pour le jeune homme, poursuit-il, "une baguette de discipline" (Pr 22, 15) pour maîtriser ses passions. "Elle est soeur de la continence", "la preuve de l'innocence"..., "la gloire de la conscience...", la marque de toute honnêteté" (*honestum*).

Il y a deux sortes de pudeur d'après le Sage Ben Sirac: "il y a la pudeur qui amène le péché (l'agir dépravé en secret), et la pudeur qui amène la gloire" (Sir 4, 25). Toutefois, l'épouse cherche le Verbe avec réserve, car elle le cherche "dans son petit lit, au long des nuits" (Ct 3, 1). Cette réserve entraîne la gloire, non le péché. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience (cf. 2 Co 1, 12). Et Bernard de répéter ce verset, si riche de sens pour lui: "Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui qu'aime mon âme".

Cette réserve se trouve indiquée en Mt 6, 6 à propos de la prière en secret, dans la chambre: elle fait éviter la vanité; et la prière est bien reçue de Dieu lorsqu'elle est précédée de la réserve (*uerecundia*) [§§ 1-2].

II- Le lieu et le temps favorables à la prière. Comment il faut comprendre le lit et la nuit, selon le sens moral.

La nuit et son grand silence est particulièrement favorable à faire monter la prière. Bernard cite Lam 3, 27: "Lève-toi dans la nuit, au commencement des veilles, répands ton coeur comme de l'eau devant la face du Seigneur ton Dieu". Et il ajoute, de manière conclusive: "Combien secrète la prière monte de la nuit...teintée du rouge de la pudeur! (*uerecundo colorata rubore*). Le tréfonds de la pensée de Bernard s'exprime alors en quelques phrases clés:

"Voilà pourquoi l'épouse, avec autant de réserve que de prudence, désirait le secret du petit lit et de la nuit quand elle voulait prier, c'est à dire chercher le Verbe: car c'est tout un... Là sont mes remèdes aux blessures, là les secours dont nous avons besoin, là la réparation de nos défaillances, là les moyens de nos progrès"...

"Il n'y a aucune raison de demander au Verbe autre chose que Lui-même, puisque Lui est tout".

Mais Bernard achève sa méditation en scrutant plus avant les secrets du "petit lit" et de "ce temps nocturne", à la recherche du sens spirituel. Le "petit lit" représente, selon lui, "la faiblesse humaine", et les ténèbres nocturnes, "l'humaine ignorance". D'où la nécessité de rechercher instamment le Verbe, "force de Dieu et sagesse de Dieu" (1 Co 1, 24), "contre ce double mal originel". Les Psaumes 40, 4 et 81, 5 sont invoqués pour le confirmer. La délivrance vient de "Celui

qui nous a arrachés au pouvoir des ténèbres" (Col 1, 13).

La dernière exhortation de Bernard adressée aux moines de Clairvaux et aux lecteurs du Commentaire tient lieu de testament spirituel. La voici: "**Marchez en fils de lumière**" (Eph 5, 8).

*

EVALUATION d'ensemble

Comme Grégoire le Grand commentant le Livre d'Ezéchiel alors que Agilulfe, le Lombard, et ses hordes, se dirigeait sur Rome pour l'investir, Bernard de Clairvaux, en plein schisme d'Anaclet II, commente le Cantique des Cantiques... Dérailson? Rêverie irréaliste? L'amour du Bien-Aimé, dont la grâce peut davantage que les plans de bataille et les efforts des hommes avides d'honneur et de puissance, pousse Bernard à commenter pour ses Frères moines de Clairvaux l'Epithalame dans lequel lui aussi a reconnu "le superlatif de l'Alliance".

I- Situation

Quelques plages de dates permettront de préciser les étapes de la rédaction:

- C'est au mois de décembre, durant l'Avent 1135, que Bernard inaugure son "Commentaire". Les derniers jours de sa vie le prendront de court; il n'achèvera pas le Sermon 86 dans lequel il revenait encore sur le verset qu'il chérissait tant parce qu'il résumait sans doute, pour l'Abbé de Clairvaux, la teneur essentiel du Chant d'amour:

"Dans mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui que mon coeur aime"

- Les 86 Sermons s'échelonnent donc entre décembre 1135 et août 1153, c'est à dire sur 18 années.

- D'autres dates sont repérables: au début de l'été 1138, Bernard rentre de son troisième voyage en Italie. Il se remet à commenter le Cantique devant ses moines et à rédiger les Sermons qui en communiqueront le sens; le Sermon 24 en fait foi. Autre repère: le Sermon 80 relate l'épisode du Synode de Reims qui contraignit l'évêque de Poitiers, Gilbert de La Porrée, à corriger l'expression de sa théologie rationaliste dans un sens orthodoxe et catholique. Nous sommes là en 1148. Le Sermon 80 a dû être écrit peu de temps après le Synode.

II- Quatorze Quaestiones ou thèmes de recherche abordés par l'Abbé de Clairvaux.

Quaestio 1: Bernard et sa Communauté; leurs rapports mutuels

Nous découvrirons au cours de cette relecture le rôle respectif des personnes concernées, les situations présentes, les conflits latents ou déclarés, des exhortations pleines de zèle et des mises en gardes.

Quatorze repères:

. **SCt 23, 12** = Bernard et les Novices (ou "commençants") - cf. Dossier p. 132.

. **SCt 24, 2-4** = "Les âmes droites T'aiment" (Ct 1, 3). Quelles sont-elles? Ce sont "les jeunes filles" envieuses de leur mère (l'épouse), entrée seule dans les celliers du Roi-Epoux.

Bernard s'identifie à cette "mère", et les moines de Clairvaux sont comparés à ces "jeunes filles" envieuses de la grâce contemplative de leur Abbé. Il semble à celui-ci, que ses moines soient plus enclin à "boire à la coupe des démons qu'à la coupe eucharistique"...

. **SCt 25, 1-2** = "Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem" (Ct 1, 4), se défend l'épouse. Les "jeunes filles" sont équiparées aux "filles de Jérusalem"... "qui s'emportent jusqu'au sarcasme et aux insultes" contre leur mère (l'Abbé de Clairvaux), et dont "la vie semble s'opposer à toute espérance". Pourtant, l'épouse prend parti pour "la mansuétude".

. **SCt 27, 10-14** = L'épouse se dit "belle comme les pavillons de Salomon"; il y a chez elle à la fois "bassesse et élévation", à l'image de l'Eglise de la terre en exil et de l'Eglise du ciel (cf. Dossier p.139).

"Ô humilité, ô sublimité"... "la sublimité relève l'humilité pour que celle-ci ne défaille pas dans l'adversité, et l'humilité modère la sublimité... Toutes deux coopèrent au bien".

. **SCt 28, 13** = Bernard reçoit ainsi les remontrances de ses Frères claravalliens. Mais, il a d'autres adversaires: "les fils de ma mère ont combattu contre moi", dit l'épouse (Ct 1, 5). Sont désignés par là, certes, les infidèles, les schismatiques, les hérétiques...mais aussi "le mal intérieur qui se cache dans la famille".

. **SCt 29, 1-7** = ... "L'homme aura pour ennemis les gens de sa maison" (Mt 10, 36) - cf. Dossier p. 141.

. **SCt 30, 10-12** = Passage très significatif des rapports de Bernard avec ses Frères moines: "Les fils de ma mère m'ont mise à garder les vignes" (le monde entier). Ma vigne à moi (ma propre âme), je ne l'ai pas gardée" (Ct 1, 5). Cela sied à l'homme spirituel - explique Bernard -, qui s'oublie lui-même pour se faire serviteur de tous, de ses Frères en particulier... "Qui voudra sauver sa vie (son âme) la perdra" (Mt 10, 39).

La finale est une admonition salutaire au sujet des aliments et de la santé du corps (avec une dénonciation de l'abusives "prudence de la chair").

. **SCt 33, 10-12** = C'est une invective contre les "faux solitaires" et les pseudo-ermite de la communauté de Clairvaux: "L'obéissance est meilleure que l'abstinence des opiniâtres".

Bernard dénonce aussi l'hypocrisie latente à Clairvaux: "Elle cache ce qu'elle est, et contrefait ce qu'elle n'est pas".

. **SCt 34, 1-5** = Cinq §§ centrés sur l'humilité.

"Les grandes faveurs ne sont jamais obtenues que par le mérite de l'humilité" (§ 1). La présomption de l'épouse se voit réprimée par l'Epoux: "Si tu t'ignores, sors!" (Ct 1, 7), ce qui la fait grandir dans une humilité plus méritoire.

. **SCt 42, 3-4** = "Ils ne veulent pas t'écouter" - dit le Seigneur à son Prophète - "parce qu'ils ne veulent pas m'écouter" (Ez 3, 7).

. **SCt 46, 6** = Sur Ct 1, 15-16 (lit, maison, poutres, lambris):

"Je m'étonne beaucoup" - gronde Bernard - "de l'impudence de certains d'entre nous qui, après nous avoir tous troublés par leur singularité, irrités par leur impatience, infectés par leur désobéissance, osent néanmoins convier, par d'instantes prières, le Seigneur de toute pureté à partager le lit souillé de leur conscience" (§ 6; suivi d'une exhortation au § 7).

. **SCt 75, 12** = Recommandation à "savouer les réalités d'en-haut" sans courir dans la ville par les ruelles et les places (cf. Ct 3, 1-3). Les nuits de la recherche de l'Epoux...: discrète invitation à garder l'esprit de clôture (il devait y avoir à Clairvaux des dérogations).

. **SCt 77, 6** = "Tenir par la foi ce que l'on ne peut trouver par l'intelligence: "Croire, c'est avoir trouvé".

. **SCt 83, 1** = Le portrait de l'âme qui se sent damnée, descendue aux enfers..., mais qui peut encore "aspirer aux noces du Verbe", est une reflet à la fois de la pauvreté du vécu cistercien à Clairvaux et de l'immense espérance en la toute puissance de la grâce (faiblesse de l'homme et force de Dieu qui sauve).

. **SCt 84, 4** = A ceux qui ne cherchent pas Dieu, et "tournent le grand bien" d'avoir été

déjà trouvés par Dieu, "en un grand malheur". "La corruption du meilleur don est la trahison la plus basse" (§ 2; cf. Dossier p. 251).

Quaestio 2: Bernard, lecteur de l'Ecriture.

De multiples témoignages apportent la certitude du sérieux de la considération du texte biblique pour en cerner le sens littéral avant de scruter le sens ou les sens spirituels possibles, capables d'édifier lecteurs et auditeurs, et surtout pour dégager le sens moral particulier tellement attendu par le public de Bernard, à savoir les rapports entre le Verbe et l'âme humaine.

Quelques références témoins:

SCt 23, 1-5; SCt 30, 1; 33, 3; 38, 4; 39; 41-42; 49, 1-2; 51-52; 54-55; 70, 1-3 (sens littéral); 4-6 (sens spirituel).

Pour avoir une bonne illustration des talents de S. Bernard, "lecteur de l'Ecriture", nous retiendrons l'analyse plus détaillée de cinq Sermons qui nous ont semblés plus caractéristiques:

A- SCt 23 "Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers"... (Ct 1, 3).

- Initialement, Bernard se plaît à montrer **la cohérence** des versets qu'il commente avec ceux qui précèdent. Après avoir montré que les quatre parfums qu'exhale le Christ (Sagesse, Justice, Sanctification, Rédemption; cf. 1 Co 1, 30) venaient "des celliers du Roi", il va ajouter maintenant que "courir à l'odeur de ces parfums ne peut consister qu'à courir vers les celliers du Roi d'où provient l'odeur suave qui attire.

- **Au sens littéral**, d'abord, que sont-ils ces "celliers"? Ce ne peut être que des lieux pleins d'aromates puisqu'ils embaument du fait qu'y sont entreposés les meilleurs produits du jardin et des champs. C'est là que court l'épouse et les jeunes filles, ses compagnes. Et l'Epoux en prend grand soin, comme les "supérieurs de communautés" doivent prendre soin des personnes qui leur sont confiées.

En un constat suggestif, Bernard rapproche des "celliers", deux autres lieux d'aromates, lieux privilégiés des rencontres de l'Epoux et de l'épouse: le "jardin" et la "chambre". Son investigation de l'Ecriture le porte à penser que si le "jardin" (*hortum conclusum*) exprime l'*historia* (sens littéral), le "cellier", lui, représente le sens moral ou *tropologia*; quant à la "chambre", elle oriente vers le mystère de la vision contemplative des réalités dernières ou *anagogia*. S'opère donc, dans toute lecture de l'Ecriture une progression par degrés, allant du jardin à la chambre en passant par les celliers.

- **Au sens moral**, les "celliers" du Roi sont de trois sortes: il y a

le cellier des aromates "d'où jaillit la vertu de l'enseignement et la rigueur d'une discipline de vie"; c'est **le cellier de la *disciplina***.

Le cellier des parfums "d'où émane la bonne odeur d'une affection spontanée et innée qui porte à rendre service", tel un parfum répandu sur la tête qui imprègne tout le corps en coulant sur lui (cf. Ps 132, 2). C'est **le cellier de la nature**.

Le cellier du vin, "où est entreposé le vin du zèle qui fermente pour devenir charité. Seuls ceux qui y ont été introduits "peuvent exercer les fonctions de gouvernement et avoir autorité sur les autres", à la manière de l'Apôtre Paul. Ce cellier du vin a aussi pour nom **le cellier de la grâce** puisqu'on y reçoit la grâce en plénitude.

- Il y a enfin la montée au **sens spirituel mystique**.

Après avoir décrit ces trois celliers, Bernard revient à la chambre, autre lieu privilégié. Il en distingue, là encore, trois:

.la chambre de la connaissance, ou lieu de la contemplation paisible dans l'attente de l'Epoux. Ici, Dieu y apparaît comme **Maître**.

. La chambre de la crainte: celle qui provoque à la conversion; lieu terrible aux âmes dévoyées qui affrontent le Dieu des miséricordes qui est aussi le Dieu des vengeances (cf. S. Augustin, *Conf.* I, 5). Lieu terrible où s'exerce le jugement de Dieu. Dieu y apparaît **Juge**.

. La chambre du pardon et de la prédestination; Dieu y apparaît apaisé et apaisant; c'est le lieu de l'Epoux. "Quiconque est né de Dieu ne pèche pas, parce que la filiation céleste le préserve" (1 Jn 5, 18). Le pardon de Dieu, voilà la justice de l'homme. Dieu apparaît ici comme **Epoux**.

B- SCt 42: "Tandis que le Roi reposait sur sa couche, mon nard a exhalé son parfum" (dit l'épouse; Ct 1, 11).

1- Exégèse littérale:

Comme à l'accoutumée, Bernard montre la cohérence de ce verset avec ce qui précède. C'est donc déjà là, une démarche exégétique de recherche du **sens littéral**. Il poursuit en remarquant que l'épouse parle de son Epoux en l'absence de celui-ci. Cependant, avant de s'absenter, l'Epoux avait proclamé, de l'abondance du coeur, les louanges de l'épouse.

C'est donc aux compagnons de l'Epoux que l'épouse adresse sa réponse.

2- Bernard, passe ensuite au sens spirituel:

Il s'agit d' "extraire le fruit de l'amande déjà ouverte". Le **sens moral** est alors précisé: les réprimandes sont nécessaires; elles peuvent être reçues de plusieurs façons:

- par mépris;
- par impatience;
- par imprudence (il n'est pas digne d'amour celui qui n'est pas digne de châtement);
- ou avec docilité.

Cette dernière manière d'accueillir la réprimande fait seule grandir en humilité: celle du sentiment amoureux et celle de la connaissance.

Cependant, de la connaissance humble mais froide de la vérité, il convient de passer à l'humilité du coeur plein d'amour qui relève de l'affection, de la volonté, et que représente **le nard**, plante très humble. L'humilité embaume comme le nard. L'humilité de l'épouse répand son parfum. Et ce parfum est monté jusqu'à la couche du Roi, dans sa très haute Demeure...

3- Plus profond encore, il y a un sens mystique à découvrir:

La couche du Roi qui est le Fils, c'est le sein du Père (cf. Jn 1, 18). Le nard de la petite épouse/Eglise répandait son parfum lorsque, réunie avec Marie et les Apôtres, elle attendait la promesse. Alors, ce fut le souffle du vent violent de l'Esprit. Et l'Eglise/épouse put supporter toute sorte de maux pour le nom du Seigneur. Et l'épouse poursuit: "Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il restera entre mes seins" (Ct 1, 12).

C- SCt 58: "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle, et viens!"

**L'hiver est passé; la pluie a cessé; les fleurs sont apparues sur notre terre;
le temps de la taille est venu" ... (Ct 12, 10-12).**

Dans ce long Sermon, la cohérence de ces trois versets a porté Bernard à ne pas dissocier cette apostrophe de l'Epoux à l'épouse

1- Le **sens littéral** oblige à reconnaître cette cohérence: l'épouse reçoit l'ordre de se hâter: "Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma belle, et viens!" (Ct 2, 10).

4. Qui dit cela? L'Epoux, sans aucun doute. Mais ne se contredit-il pas puisque, presque au

même moment, il interdit aux jeunes filles de réveiller l'épouse de son sommeil contemplatif (cf. Ct 2, 7), et maintenant, il ordonne à sa bien-aimée de se lever?

5. Que signifie ce brusque changement de résolution? Lorsque l'Epoux s'est rendu compte que l'épouse s'est quelque peu reposée sur son sein, il n'hésite pas à l'entraîner de nouveau vers des tâches apparemment plus utiles. Il ne l'entraîne cependant pas contre son gré: elle se prête à recevoir le désir d'être entraînée, puisqu'elle n'a d'autre désir que de répondre au désir de l'Epoux. Pour elle, "vivre c'est l'Epoux, et mourir est un gain" (cf. Ph 1, 21). L'expression du désir est signifié de façon brusque pour en marquer l'intensité: "Lève-toi, hâte-toi, viens! ...puisque l'hiver est passé..., la pluie a cessé..., les fleurs sont apparues..., le temps de la taille est venu". Telles sont les raisons de l'empressement: **les temps ont changé.**

Voilà pour Bernard le sens littéral.

2- Au sens spirituel, l'interprétation de ce texte demande au préalable une présentation à caractère historique que Bernard va entreprendre:

- les vignes, ce sont les âmes ou les Eglises: elles ont été "corrigées, instruites, sauvées", par le ministère de ceux qui en ont reçu la charge (ici, nette allusion à l'application de la Réforme Grégorienne, où les monastères vont être un appui efficace pour réformer le clergé et former le peuple à une vie chrétienne authentique.

- Ce travail pastoral peut se faire puisque le temps est venu: celui "de la taille" (Ct 2, 12). C'est le temps favorable" (2 Co 6, 2-3); et 2 Tm 4, 2 invite les compagnons de Paul à "repandre, menacer, exhorter": travail nécessaire à la fructification.

- La saison d'hiver qui est passée fait allusion au temps de l'opposition à Jésus par les dirigeants du peuple juif. Jésus, dans sa Passion "se taisait"... "les pluies froides de la méchaceté avaient inondé la terre" (§ 6).

- Mais la terre ferme est apparue après le déluge des mauvaises pluies et "le bavardage creux des philosophes qui ne fait produire à la terre qu'épines et ronces", comme les traditions pharisiennes.

- Les fleurs sont apparues lors de la Résurrection de Jésus: "C'est là la fleur la plus admirable "apparue sur notre terre".

- L'épouse est donc appelée à se rendre aux vignes pour "tailler", pour éliminer les ennemis d'Israël avec le glaive à deux tranchants (cf. Ps 149, 6-9)... de la charité en acte jusqu'au sang répandu.

- 2- Un troisième sens est donné qui complète les deux précédents: un sens moral particulier concernant la communauté de Clairvaux. La taille de la vigne concerne la taille des vices et des passions de l'âme, "taille toujours nécessaire":

"Pour nous, Frères, c'est toujours le temps de la taille!"

La charité, comme l'été, "suivra l'hiver des rigueurs et de l'infécondité...; les fleurs suivront, promesse des fruits"...

N.B. D'une façon générale, Bernard distingue **un sens moral général**, concernant la manière de vivre, le comportement d'une vie droite, juste et disciplinée, et **un sens moral particulier**, applicable à l'âme dans ses rapports intimes au Verbe de Dieu, relation qui va transformer son comportement et qui s'actualise dans le vécu communautaire de Clairvaux.

D- SCt 70: "Mon Bien-aimé est à moi et moi à Lui; Il se nourrit parmi les lis" (Ct 2, 16ab)

a) Au sens littéral:

Bernard remarque que "se nourrir" est une notation très ordinaire; mais le texte précise:

"parmi les lis". Et ce n'est pas la pâture qui est ainsi désignée, mais le pâturage. Il ne se nourrit pas de lis, mais "parmi les lis".

Mais quelle gloire pourrait en tirer l'épouse? Au sens littéral, on ne voit pas de solution. Il convient donc de passer au sens spirituel.

b) Au sens spirituel:

Le Bien-aimé qui "règne sur les astres du ciel" (allusion à sa divinité), aime "parmi les lis". Que sont donc ces lis? Ce sont ceux pour lesquels le Verbe a "planté sa tente" (Jn 1, 14). L'Époux s'est anéanti (Ph 2, 7) jusqu'à avoir besoin de se nourrir, Lui, le Pasteur de toute créature. Il a été trouvé "parmi les lis", vu par l'Église (dans la foi).

c) Sens moral dérivé et sens mystique:

Trois lis sont mis en relief: la vérité, la mansuétude, et la justice.

- **vérité:** "Je suis la Vérité", dit Jésus. la vérité est donc un lis puisque le Bien-aimé avait affirmé, en Ct 2, 1: "Je suis le narcisse de Saron, **le lis des vallées**".
- **mansuétude:** elle est aussi un lis... "Conduit à l'abattoir, l'Agneau n'a pas ouvert la bouche" (Is 53, 7).
- **justice:** elle aussi, est un lis... "Que le terre s'ouvre et que d'elle germe le Sauveur, et qu'avec Lui, la justice en sorte en même temps" (Is 45, 8).

Tout ce qui est de l'Époux est lis: sa conception, sa naissance, sa *conuersatio* (sa manière de vivre), ses paroles, ses miracles, ses sacrements, sa Passion, sa mort, sa Résurrection, son Ascension. Tous ces mystères sont des lis, éclatants de beauté: ils exhalent un parfum exquis.

Conclusion:

On voit bien dans ce Sermon, le passage progressif du sens littéral au sens moral et spirituel, pour aboutir au sens mystique (relatif aux mystères du Christ et de l'Église), avec un ultime recours, en finale, au sens moral, dans un élargissement exhortatif: "La culture d'un seul lis ne suffit pas", pour fleurir une vie chrétienne authentique et une vie monastique. Il faut joindre à la continence, l'innocence; à l'innocence la patience, puisque cette dernière est "la nourrice et la gardienne des deux autres".

E- SCt 72: "Mon Bien-aimé à moi, et moi à Lui, qui se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que le jour se mette à respirer et que déclinent les ombres" (Ct 2, 16-17).

Une seule remarque à propos de ce Sermon. Bernard propose deux lectures possibles au sens littéral (seul cas- nous semble-t-il - dans tout le commentaire) de Ct 2, 16-17. "Jusqu'à ce que le jour se mette à respirer" peut, en toute cohérence, se joindre soit à la première partie ("Mon Bien-aimé est à moi, et moi à Lui, jusqu'à ce que"...), soit à la seconde partie ("Lui qui se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que"...

"Jusqu'à ce jour" annoncé, le Bien-aimé et la bien-aimée ne cesse d'être l'un à l'autre. D'ailleurs, le Seigneur n'est-il pas avec son Église jusqu'à la fin du monde? (cf. Mt 28, 20). "Le jour" se trouve donc alors inclus dans la première partie (v. 16 a). Mais si l'on joint "le jour" au fait que le Bien-aimé "se nourrisse parmi les lis, jusqu'à ce que le jour se mette à respirer et que déclinent les ombres", le jour est à entendre alors du "Jour de la Résurrection".

Bernard ajoute, après ce constat, que pour le Christ en gloire, se réjouir parmi les lis, ce sera se réjouir de la blancheur des lis, à savoir des vertus des bienheureux; et cela Lui sera plus un breuvage qu'une nourriture, puisqu'il a dit: "Je ne boirai plus du fruit de la vigne, **jusqu'à ce que** je le boive nouveau, avec vous, dans le royaume de mon Père" (Mt 26, 29).

Le jour du Seigneur, non seulement "respire", mais il "aspire", "ouvrant son sein pour nous accueillir"; jour "expirant", également, puisqu'il met fin à l'antique "conspiration" contre Dieu. Il devient un jour "inspirateur" qui se met à luire pour chacun de nous. Ainsi, sur un registre de termes formés sur le radical "*spiratio*", Bernard reprend toute la thématique du péché originel et de son relèvement gracieux en Christ.

"Le jour qui nous aspire, c'est le Sauveur même que nous attendons, Lui qui transformera le corps de notre humilité pour le conformer à son corps de gloire" (cf. Ph 3, 20-21).

Conclusion générale sur la *Quaestio* 2:

Nous entrevoyons ainsi la richesse de l'exégèse bernardine. Le Commentateur part toujours du "sens littéral" (*historia*), pour pénétrer dans le sens profond du texte, ou "sens spirituel" qui revêt plusieurs dimensions: un "sens moral général" (*tropologia*), surtout un "sens moral particulier" relatif aux rapports entre le Verbe et l'âme humaine personnelle de chacun. Un "sens mystique" orienté vers l'accomplissement du Mystère du Christ et de l'Eglise, et vers l'eschatologie, couronnera le tout (*anagogia*).

Dans la ligne d'Origène, d'Ambroise, d'Augustin et de Grégoire le Grand, et pour satisfaire le désir de sa communauté et des lecteurs pressentis, Bernard développera en suivant le Cantique verset par verset, l'évolution du rapport entre l'Epoux et l'épouse, du Verbe de Dieu et de l'âme humaine appelée à la parfaite ressemblance et à l'unité d'esprit avec le Bien-aimé, dans l'étreinte nuptiale ou "mariage spirituel".

***Quaestio* 3: La recherche du Verbe par l'épouse.**

Thème qui traverse tout le Commentaire. Il est plus spécialement abordé dans SCt 84 et 85.

***Quaestio* 4: Les rapports entre science et charité.**

Le Sermon 36 est tout entier centré sur ce sujet. Voir également en complément SCt 10, 8; SCt 20, 6; et SCt 63, 5.

***Quaestio* 5: Identification des personnages de l'Epithalame.**

- **L'Epoux:** c' est l'Homme-Dieu, éternel.
- **L'épouse:** c'est l'Eglise ou l'âme fidèle; l'Abbé, Pasteur d'âmes et Docteur, s'identifie souvent à elle.
- **Les "jeunes filles" ou les "filles de Jérusalem":** ce sont les compagnes de l'épouse, âmes encore imparfaites, ou les moines de la communauté de Clairvaux.
- **Les "compagnons de l'Epoux":** ce sont les Anges (cf. SCt 7, 4).

***Quaestio* 6: La théologie trinitaire de Bernard.**

Plusieurs lieux théologiques en rendent compte: SCt 8, 1-9 ("Le Baiser du Père et du Fils, c'est l'Esprit-Saint"); SCt 71, 7- 9; SCt 76.

Quaestio 7: La Christologie de Bernard.

Le Nom de Jésus: SCt 15, 5-6.

La contemplation du Christ en sa Passion: SCt 43, 4 (Le "Bouquet de myrrhe");
SCt 61, 3-5 ("Mon mérite= Sa Miséricorde").

Quaestio 8: L'affinité du Verbe et de l'âme.

Trois Sermons y insistent particulièrement: SCt 80, 81 et 82.

Quaestio 9: Le thème du mariage spirituel.

On pourra se reporter à SCt 67 et 68; SCt 69, 1-2.6; SCt 80 à 86 (surtout à SCt 83, 1-6).

Quaestio 10: L'Amour de Dieu contemplé dans le Mystère du Dieu-fait-homme.

SCt 18, 2-6; SCt 19 et 20; SCt 23, 16; SCt 50, 1-8; SCt 83, 4-5...

Quaestio 11: L'anthropologie de Bernard; thème de la création de l'homme "à l'image de Dieu et selon sa ressemblance" (Gn 1, 26-27).

SCt 34, 4; SCt 80, 81 et 82.

Quaestio 12: Trois vertus associées: Prudence - Pudeur - Prière; et l'humilité.

SCt 27, 14; SCt 34, 1-5; SCt 42, 6-11; SCt 45, 2; SCt 86 (finale).

Quaestio 13: L'Eglise et son Mystère: Corps du Christ et Institution; Marie.

SCt 29, 8-9; SCt 45, 2; SCt 46; SCt 51, 2; SCt 78...

Quaestio 14: Bernard et son temps.

- Le schisme d'Anaclet II : SCt 24 (les premiers §§).
- Le Concile de Sens et le Synode de Reims: SCt 71, 10.
- Les remontrances de Bernard aux évêques dont le vécu dans le luxe outrage les pauvres: SCt 23, 12; SCt 77, 1-2.

*

**Monastère N.D. de l'Emmanuel
Kasanza (RDC),
le 21 septembre 2009**